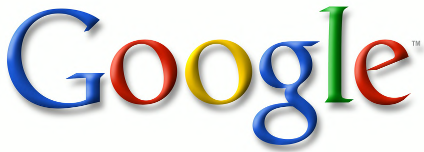
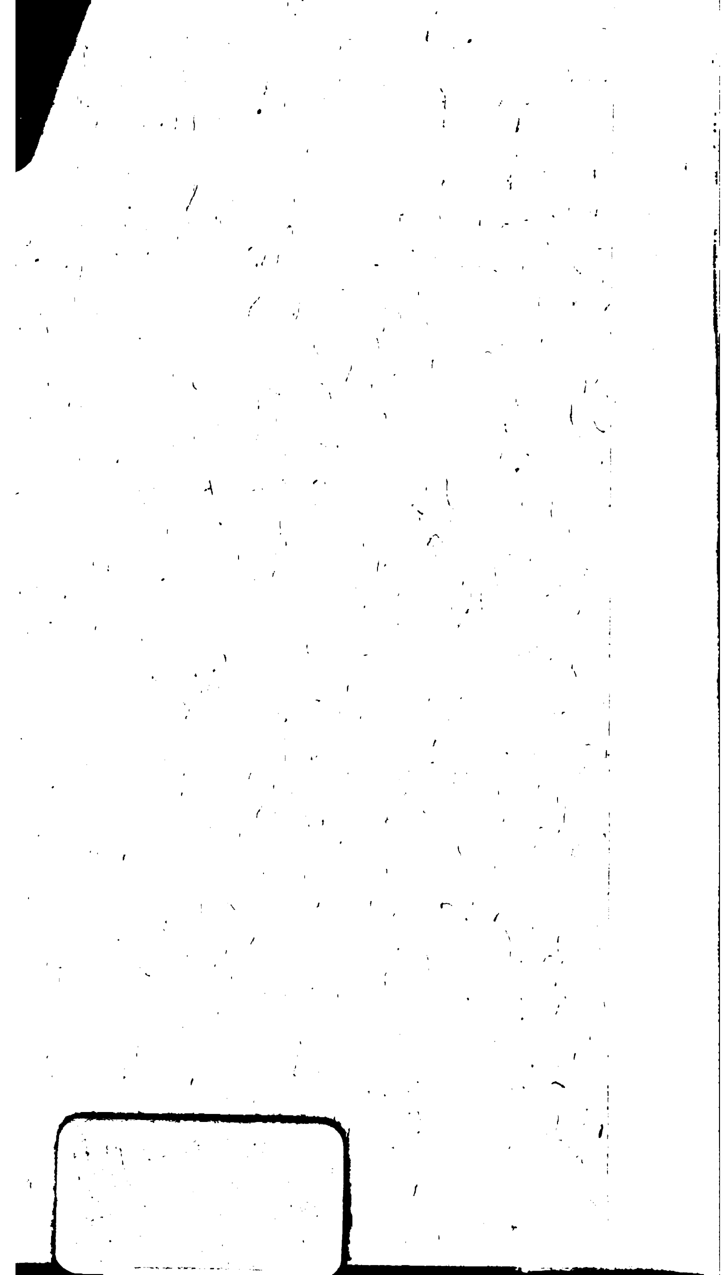
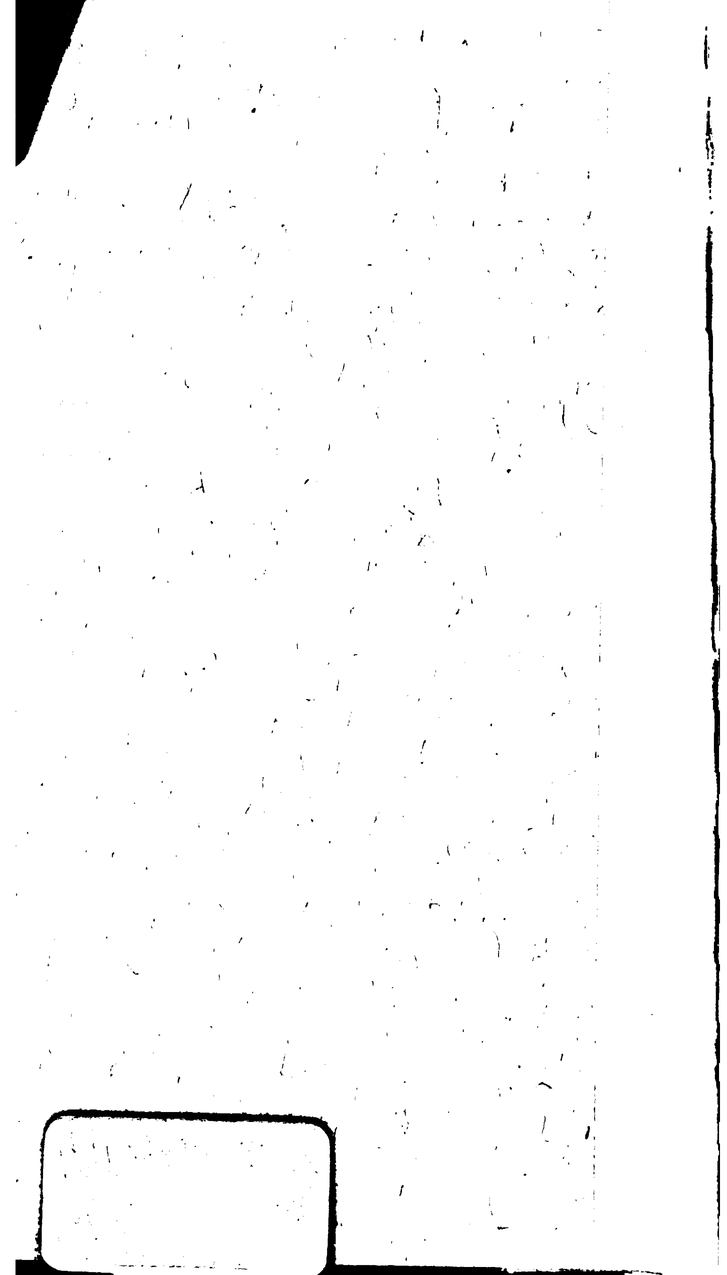
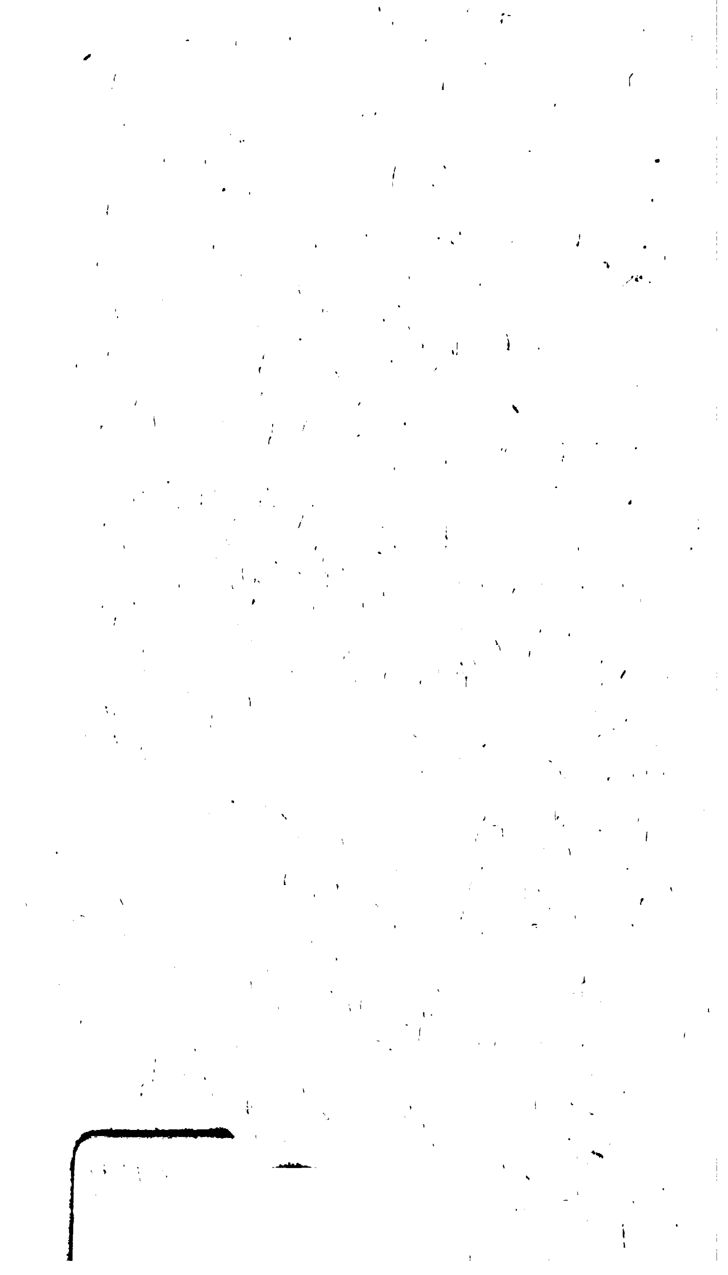




F







LES

AVANTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

PAR MESSIRE FRANCOIS SALIGNAC DE LA MOTHE FENELON.

PRECEPTEUR DES ENFANS DE FRANCE & DEPUIS ARCHEVE QUE-DUC DE CAMBRAY, PRINCE DU SAINT EMPIRE, &c.

NOUVELLE EDITION, REVUE, & CORRIGEE.

A CORK:

DE L'IMPRIMERIE DE

J. HALY, BOOKSELLER, KING'S-ARMS, EXCHANGE.

1800.

DISCOURS*

SUR LA

POESIE EPIQUE,

ET

SUR L'EXCELLENCE

DU POEME

DE TELEMAQUE.

Origine & fin de la poësie.

SI l'on pouvoit goûter la vérité toute nue, elle n'auroit pas besoin, pour se faire aimer, des ornemens que lui prête l'imagination ; mais sa lumière pure & délicate ne flatte pas assez ce qu'il y a de sensible en l'homme : elle demande une attention qui gêne trop son inconstance naturelle. Pour l'instruire, il faut lui donner non-seulement des idées pures qui l'éclairent ; mais encore des images sensibles qui le frappent, & qui l'arrêtent dans une vue fixe de la vérité. Voilà la source de l'eloquence, de la poësie, & de toutes les sciences qui sont du ressort de l'imagination. C'est la foiblesse de l'homme qui rend ces sciences nécessaires. La beauté simple & immuable de la vertu ne

* Ce discours a été revu, changé & enrichi en plusieurs endroits, sur des corrections envoyées par M. de Ramsay, qui en est l'auteur.

le touche pas toujours ; il ne suffit point de lui montrer la vérité, il faut la peindre aimable. (*a*)

Nous examinerons le poëme de Télémaque dans ces deux vues, d'instruire & de plaire ; & nous tâcherons de faire voir que l'auteur a instruit plus que les anciens par la sublimité de sa morale, & qu'il a plu autant qu'eux en imitant toutes leurs beautés.

Deux sortes de poësies héroïques.

Il y a deux manières d'instruire les hommes pour les rendre bons : La première, en leur montrant la difformité du vice, & ses suites funestes ; c'est le dessein principal *de la Tragédie* : La seconde, en leur découvrant la beautè de la vertu, & sa fin heureuse ; c'est le caractère propre *à l'Epopée*, ou poëme épique. Les passions qui appartiennent à l'une, sont la terreur & la pitié ; celles qui conviennent à l'autre, sont l'admiration & l'amour. Dans l'une, les acteurs parlent ; dans l'autre, le poëte fait la narration.

Définition & division de la poësie épique.

On peut définir le poëme épique, *Une fable racontée par un poëte pour exciter l'admiration, & inspirer l'amour de la vertu, en nous représentant l'action d'un héros favorisé du ciel, qui exécute un grand dessein en triomphant de tous les obstacles qui s'y opposent.* Il y a donc trois choses dans l'Epopée, *l'action, la morale*, & *la poësie*

I. De l'Action Epique.

Qualités de l'action épique.

L'action doit être *grande, une, entière, merveilleuse*, mais cependant *vraisemblable*, & *d'une certaine durée*. Le Télémaque a toutes ces qualités. Comparons le avec les deux modèles de la poësie épique, Homère & Virgile, & nous en serons convaincus.

Dessein de l'Odyssée

Nous ne parlerons que de l'Odyssée, dont le plan a plus de conformité avec celui du Télémaque. Dans ce poëme Homère introduit un roi sage revenant d'une guerre étrangère, où il avoit donné des preuves éclatantes de sa

(*a*) *Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,*
Lectorem delectando, pariterque monendo

Hor. Art. Poet

prudence

prudence & de sa valeur. Des tempêtes l'arrêtent en chemin, & le jettent dans divers pays, dont il apprend les mœurs, les lois, & la politique. De-là naissent naturellement une infinité d'incidens & des périls. Mais sachant combien son absence causoit de désordres dans son royaume, il surmonte tous ces obstacles, méprise tous les plaisirs de la vie, l'immortalité même ne le touche point : il renonce à tout pour soulager son peuple, & revoir sa famille. (*a*)

Sujet de l'Eneïde.

(*b*) Dans l'Eneïde, un héros pieux & vaillant, échappé des ruines d'un état puissant, est destiné par les Dieux pour en conserver la religion, & pour établir un empire plus grand & plus glorieux que le premier. Ce prince, choisi pour roi par les restes infortunés de ses concitoyens, erre long-temps avec eux dans plusieurs pays, où il apprend tout ce qui est nécessaire à un roi, à un législateur, à un pontife. Il trouve enfin un asile dans des terres éloignées d'où ses ancêtres étoient sortis. Il défait plusieurs ennemis puissans qui s'opposent à son établissement, & jette les fondemens d'un empire, qui devoit être un jour le maître de l'univers.

Plan du Télémaque.

L'action du Télémaque unit ce qu'il y a de grand dans l'un & dans l'autre de ces deux poëmes. On y voit un jeune prince, animé par l'amour de la patrie, aller chercher son père, dont l'absence causoit le malheur de sa famille & de son royaume. Il s'expose à toutes sortes de perils ; il se signale par des vertus héroïques ; il renonce à la royauté, & à des couronnes plus considérables que la sienne ; &, parcourant plusieurs terres inconnues, il apprend tout ce qu'il faut pour gouverner un jour selon la prudence d'Ulysse, la piété d'Enée, & la valeur de tous les deux, en sage politique, en prince religieux, en héros accompli.

L'action doit être une.

L'action de l'Epopée doit être *une*. Le poëme épique n'est pas une histoire, comme la Pharsale de Lucain, & la Guerre Punique de Silius Italicus ; ni la vie tout entière d'un héros comme l'Achilleïde de Stace : l'unité du héros ne fait pas l'unité de l'action. La vie de l'homme est pleine d'inégalités ; il change sans cesse de desseins, ou par l'inconstance de ses

(*a*) Voyez le père le Bossu, Liv. I. chap. 10.
(*b*) Ibid. chap. 11.

passions ou par les accidens imprévus de la vie. Qui voudroit décrire tout l'homme, ne formeroit qu'un tableau bizarre, un contraste de passions opposées, sans liaison & sans ordre. C'est pourquoi l'Epopée n'est pas la louange d'un héros qu'on propose pour modèle, mais le récit d'une action grande & illustre qu'on donne pour exemple.

Des Episodes.

Il en est de la poësie comme de la peinture; l'unité de l'action principale n'empêche pas qu'on n'y insère plusieurs incidens particuliers. Le dessein est formé dès le commencement du poëme; le héros en vient à bout en surmontant toutes les difficultés. C'est le récit de ces obstacles qui fait les épisodes; mais tous ces épisodes dépendent de l'action principale, & sont tellement liés avec elle, & si unis entre eux, que le tout ensemble ne présente qu'un seul tableau, composé de plusieurs figures dans une belle ordonnance & dans une juste proportion.

L'unité de l'action de Télémaque, & la continuité des épisodes.

Je n'examine point ici, s'il est vrai qu' Homère noye quelquefois son action principale dans la longueur & le nombre de ses épisodes; si son action est double; s'il perd souvent de vue ses principaux personnages. Il suffit de remarquer, que l'auteur du Télémaque a imité partout la régularité de Virgile, en évitant les défauts qu'on impute au poëte Grec. Tous les épisodes de notre auteur sont continus, & si habilement enclavés les uns dans les autres, que le premier amène celui qui suit. Ses principaux personnages ne disparoissent point, & les transitions qu'il fait de l'épisode à l'action principale, font toujours sentir l'unité du dessein. Dans les six premiers livres, où Télémaque parle, & fait le récit de ses aventures à Calypso, ce long épisode à l'imitation de celui de Didon, est raconté avec tant d'art, que l'unité de l'action principale est demeurée parfaite. Le lecteur y est en suspens, & sent dès le commencement, que le sejour de ce héros dans cette île, & ce qui s'y passe, n'est qu'un obstacle qu'il faut surmonter. Dans le XIII. & le XIV. livre, où Mentor instruit Idoménée, Télémaque n'est pas présent, il est à l'armée: mais c'est Mentor, un des principaux personnages du poëme, qui fait tout en vue de Télémaque, & pour l'instruire après son retour du camp. C'est encore un grand art dans notre auteur, de faire

faire entrer dans son poëme des épisodes qui ne sont pas des suites de la fable principale, sans rompre ni l'unité, ni la continuité de l'action. Ces épisodes y trouvent place, non seulement comme des instructions importantes pour un jeune prince (ce qui est le grand dessein du poëte) mais parce qu'il les fait raconter à son héros dans le temps d'une inaction, pour en remplir le vide. C'est ainsi qu' Adoam instruit Télémaque des mœurs & des lois de la Bétique, pendant le calme d'une navigation; & que Philoctète lui raconte ses malheurs, tandis que ce jeune prince est au camp des alliés, en attendant le jour du combat.

L'action doit être entière.

L'action épique doit être *entière*. Cette intégrité suppose trois choses: la cause, le nœud, & le dénouement.

La cause de l'action doit être digne du héros, & conforme à son caractère. Tel est le dessein du Télémaque. Nous l'avons deja vu.

Du nœud.

Le nœud doit être naturel & tiré du fond de l'action. Dans l'Odyssée, c'est Neptune qui le forme. Dans l'Eneïde, c'est la colère de Junon. Dans le Télémaque, c'est la haine de Vénus. Le nœud de l'Odyssée est naturel, parce que naturellement il n'y a point d'obstacle qui soit plus à craindre pour ceux qui vont sur mer, que la mer même. (*a*) L'opposition de Junon dans l'Eneide, comme ennemie des Troyens, est une belle fiction. Mais la haine de Vénus contre un jeune prince, qui méprise la volupté par amour de la vertu, & dompte ses passions par le secours de la sagesse, est une fable tirée de la nature, qui renferme en même temps une morale sublime.

Le dénouement.

Le dénouement doit être aussi náturel que le nœud. Dans l'Odyssée, Ulysse arrive parmi les Phéaciens, leur raconte ses aventures: & ces insulaires, amateurs du merveilleux & charmés de ses récits, lui fournissent un vaisseau pour retourner chez lui: le dénouement est simple & naturel. Dans l'Eneïde, Turnus est le seul obstacle à l'établissement d'Enée. Ce héros, pour épargner le sang de ses Troyens, & celui des Latins dont il sera bientôt roi,

(*a*) Voyez le père le Bossu, Liv. II. chap 13.

vuide la querelle par un combat ſingulier. (*a*) Ce dénouement eſt noble. Celui du Télémaque eſt tout enſemble naturel & grand. Ce jeune héros, pour obéir aux ordres du ciel, ſurmonte ſon amour pour Antiope, & ſon amitié pour Idoménée, qui lui offroit ſa couronne & ſa fille. Il ſacrifie les paſſions les plus vives, & les plaiſirs mêmes les plus innocens, au pur amour de la vertu. Il s'embarque pour Ithaque ſur des vaiſſeaux que lui fournit Idoménée, à qui il avoit rendu tant de ſervices. Quand il eſt près de ſa patrie, Minerve le fait relâcher dans une petite île déſerte, où elle ſe découvre à lui. Après l'avoir accompagné à ſon inſçu au travers des mers orageuſes, des terres inconnues, des guerres ſanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme, la ſageſſe le conduit enfin dans un lieu ſolitaire. C'eſt là qu'elle lui parle, qu'elle lui annonce la fin de ſes travaux, & ſa deſtinée heureuſe ; puis elle le quitte. Si tôt qu'il va rentrer dans le bonheur & le repos, la Divinité s'éloigne, le merveilleux ceſſe, l'action héroïque finit. C'eſt dans la ſouffrance que l'homme ſe montre héros, & qu'il a beſoin d'un appui tout divin. Ce n'eſt qu'après avoir ſouffert, qu'il eſt capable de marcher ſeul, de ſe conduire lui-même, & de gouverner les autres. Dans le poëme de Télémaque, l'obſervation des plus petites règles de l'art eſt accompagnée d'une profonde morale.

Qualités générales du nœud & du dénouement du poëme épique.

Outre le nœud & le dénouement général de l'action principale, chaque épiſode a ſon nœud & ſon dénouement propre ; ils doivent avoir toutes les mêmes conditions. Dans l'Epopée, on ne cherche point les intrigues ſurprenantes des Romans modernes : la ſurpriſe ſeule ne produit qu'une paſſion très imparfaite & paſſagère. Le ſublime eſt d'imiter la ſimple nature, de préparer les évènemens d'une manière ſi délicate qu'on ne les prévoye pas, de les conduire avec tant d'art que tout paroiſſe naturel. On n'eſt point inquiet, ſuſpendu, détourné du but principal de la poëſie héroïque, qui eſt l'inſtruction, pour s'occuper d'un dénouement fabuleux, & d'une intrigue imaginaire. Cela eſt bon, quand le ſeul deſſein eſt d'amuſer ; mais dans un

(*a*) Voyez le père le Boſſu, Liv. II. chap. 13.

poëme épique, qui est une espèce de philosophie morale, ces intrigues sont des jeux d'esprit au-dessous de sa gravité & de sa noblesse.

Si l'auteur du Télémaque a évité les intrigues des Romans modernes, il ne s'est pas jetté non plus dans le merveilleux que quelques uns reprochent aux anciens ; il ne fait ni parler des chevaux, ni marcher des trépieds, ni travailler des statues. Ce n'est pas que ce merveilleux choque la raison, quand on suppose qu'il est l'effet d'une puissance divine qui peut tout. Les anciens ont introduit les Dieux dans leurs poëmes, non-seulement pour exécuter par leur entremise de grands évènemens, & unir la vraisemblance & le merveilleux ; mais pour apprendre aux hommes, que les plus vaillans & les plus sages ne peuvent rien sans le secours des Dieux. Dans nôtre poëme, Minerve conduit sans cesse Télémaque. Par là le poëte rend tout possible à son héros, & fait sentir que sans la sagesse divine l'homme ne peut rien. Ce n'est pas là tout son art. Le sublime est d'avoir caché la Déesse sous une forme humaine. C'est non-seulement le vraisemblable, mais le naturel qui s'unit ici aux merveilleux. Tout est divin, & tout paroît humain. Ce n'est pas encore tout : si Télémaque avoit sçu qu'il étoit conduit par une Divinité, son mérite n'auroit pas été si grand ; il en auroit été trop soutenu. Les héros d'Homère savent presque toujours ce que les Immortels font pour eux. Notre poëte, en dérobant à son héros le merveilleux de la fiction, exerce sa vertu & son courage.

L'action doit être merveilleuse.

Quoique l'action doive être vraisemblable, il n'est pas nécessaire qu'elle soit vraie. C'est que le but du poëme épique n'est pas de faire l'éloge ou la critique d'aucun homme en particulier, mais d'instruire & de plaire par le récit d'une action qui laisse le poëte en liberté de feindre des caractéres, des personnages & des épisodes à son gré, propres à la morale qu'il veut insinuer.

La vérité de l'action n'est pas contraire au poëme épique, pourvu qu'elle n'empêche point la variété des caractères, la beauté des descriptions, l'enthousiasme, le feu, l'invention & les autres parties de la poësie ; & pourvu que le héros soit fait pour l'action, & non pas l'action, pour le héros. On peut faire un poëme épique d'une action véritable comme d'une action fabuleuse.

La proximité des temps ne doit pas gêner un poëte dans le choix de son sujet, pourvu qu'il y supplée par la distance des lieux, ou par des évènemens probables & naturels, dont le détail a pu échapper aux historiens, & qu'on suppose ne pouvoir être connus que des personnages qui agissent. C'est ainsi qu'on peut faire un poëme épique, & une fable excellente d'une action de Henri IV. ou de Montézuma, parce que l'essentiel de l'action épique, comme dit le père le Bossu, n'est pas qu'elle soit vraie ou fausse, mais qu'elle soit morale, & qu'elle signifie des vérités importantes.

De la durée du poëme épique.

La durée du poëme épique est plus longue que celle de la tragédie. Dans l'un, on raconte le triomphe successif de la vertu qui surmonte tout : dans l'autre, on montre les maux inopinés que causent les passions. L'action de l'un doit avoir par conséquent une plus grande étendue que celle de l'autre. L'Epopée peut renfermer les actions de plusieurs années ; mais, selon les critiques, le temps de l'action principale, depuis l'endroit où le poëte commence sa narration, ne peut être plus long qu'une année, comme le temps d'une action tragique doit être au plus d'un jour. Aristote & Horace n'en disent rien pourtant. Homère & Virgile n'ont observé aucune règle fixe là-dessus. L'action de l'Iliade toute entière se passe en cinquante jours. Celle de l'Odyssée, depuis l'endroit où le poëte commence sa narration, n'est que d'environ deux mois. Celle de l'Eneïde est d'un an. Une seule campagne suffit à Télémaque, depuis qu'il sort de l'île de Calypso, jusqu'à son retour en Ithaque. Notre poëte a choisi le milieu entre l'impétuosité & la véhémence avec laquelle le poëte Grec court vers sa fin, & la démarche majestueuse & mesurée du poëte Latin, qui paroît quelquefois lent, & semble trop allonger sa narration.

De la narration épique.

(a) Quand l'action du poëme épique est longue & n'est pas continuée, le poëte divise sa fable en deux parties ; l'une où le héros parle, & raconte ses aventures passées ; l'autre où le poëte seul fait le récit de ce qui arrive ensuite à son héros. C'est ainsi qu'Homère ne commence sa narration qu'après qu'Ulysse est parti de l'île d'Ogygie ; & Virgile la sienne, qu'après

(a) Voyez le père le Bossu, Liv. II. chap. 18.

qu'Enée

qu'Enée est arrivé à Carthage. L'auteur du Télémaque a parfaitement imité ces deux grands modèles. Il divise son action, comme eux en deux parties. La principale contient ce qu'il raconte, & elle commence où Télémaque finit le récit de ses aventures à Calypso. Il prend peu de matière, mais il la traite amplement: dix-huit livres y sont employés. L'autre partie est beaucoup plus ample pour le nombre des incidens, & pour le temps; mais elle est beaucoup plus resserrée pour les circonstances: elle ne contient que les six premiers livres. Par cette division de ce que notre poëte raconte, & de ce qu'il fait raconter à Télémaque, il rappelle toute la vie du héros, il en rassemble tous les évènemens, sans blesser l'unité de l'action principale, & sans donner une trop grande durée à son poëme. Il joint ensemble la variété & la continuité des aventures: tout est mouvement, tout est action dans son poëme. On ne voit jamais ses personnages oisifs, ni son héros disparoître.

II. De la Morale.

On peut recommander la vertu par les examples & par les instructions, par les mœurs & par les préceptes. C'est ici que notre auteur surpasse de beaucoup tous les autres poëtes.

Des mœurs. On doit à Homère la riche invention d'avoir personnalisé les attributs divins, les passions humaines, & les causes physiques; source féconde de belles fictions, qui animent & vivifient tout dans la poësie. Mais sa religion se réduit à un tissu de fables, qui ne nous représentent la Divinité que sous des images peu propres à la faire aimer & respecter.

On sait le goût qu'avoit toute l'antiquité sacrée & profane, Grecque & Barbare, pour les paraboles & les allégories. Les Grecs tiroient leur mythologie de l'Egypte. Or les caractères hiéroglyphiques étoient chez les Egyptiens la principale, pour ne pas dire la plus ancienne, manière d'écrire. Ces hiéroglyphes étoient des figures d'hommes, d'oiseaux, d'animaux, de reptiles, & de diverses productions de la nature, qui designoient, comme des emblêmes, les attributs divins & les qualités des esprits. Ce style symbolique étoit fondé sur une très-ancienne opinion, que l'univers n'est qu'un tableau représen-

tatif

tatif des perfections divines ; que le monde visible n'est qu'une copie imparfaite du monde invisible ; & qu'il y a par conséquent une analogie cachée entre l'original & les portraits, entre les êtres spirituels & corporels, entre les propriétés des uns & celles des autres.

Cette manière *de peindre la parole, & de donner du corps aux pensées*, fut la véritable source de la mythologie & de toutes les fictions poëtiques : mais dans la succession des temps, sour-tout lorsqu'on traduisit le style hiéroglyphique en style alphabétique & vulgaire, les hommes ayant oublié le sens primitif de ces symboles, tombèrent dans l'idolâtrie la plus grossière. Les poëtes dégradèrent tout en se livrant à leur imagination. Par le goût du merveilleux, ils firent de la théologie & des traditions anciennes un véritable chaos, & un mélange monstrueux de fictions & de toutes les passions humaines. Les historiens & les philosophes des siècles postérieurs, comme Hérodote, Diodore de Sicile, Lucien, Pline, Cicéron, qui ne remontoient pas jusqu'à l'idée de cette théologie allégorique, prenoient tout au pied de la lettre, & se moquoient également des mystères de leur religion & de la fable. Mais quand on consulte chez les Perses, les Phéniciens, les Grecs & les Romains, ceux qui nous ont laissé quelques fragmens imparfaits de l'ancienne théologie, comme Sanchoniaton & Zoroastre, Eusebe, Philon & Manéthon, Apulée, Damascius, Horus Apollon, Origène, St. Clement d'Alexandrie, ils nous enseignent tous que ces caractères hiéroglyphiques & symboliques désignoient les mystères du monde invisible, les dogmes de la plus profonde théologie, *le ciel & les visages des Dieux.*

La fable Phrygienne, inventée par Esope, ou selon quelques-uns par Socrate même, nous annonce, d'abord qu'il ne faut pas s'attacher à la lettre, puisque les acteurs, qu'on fait parler & raisonner, sont des animaux privés de parole & de raison : pourquoi ne s'attacher qu'à la lettre, dans la fable Egyptienne & dans la mythologie d'Homère ? La fable Phrygienne exalte la nature de la brute, en lui donnant de l'esprit & des vertus. La fable Egyptienne paroît à la vérité dégrader la nature divine, en lui donnant du corps & des passions. Mais on ne sauroit lire Homère avec attention, sans être convaincu que l'auteur étoit pénétré de plusieurs grandes vérités, qui sont diamétrale-

ment

ment opposées à la religion insensée que la lettre de sa fiction nous présente. Ce poëte établit pour principe dans plusieurs endroits de ses poëmes, (*a*) que c'est une folie de croire que les Dieux ressemblent aux hommes, & qu'ils passent avec inconstance d'une passion à une autre : (*b*) que tout ce que les Dieux possèdent est éternel, & tout ce que nous avons passe & se détruit ; (*c*) que l'état des ombres après la mort est un état de punition, de souffrances & d'expiation ; mais que l'ame des héros ne s'arrête point dans les enfers ; qu'elle s'envole vers les astres, & qu'elle est assise à la table des Dieux où elle jouit d'une immortalité heureuse ; qu'il y a un commerce continuel entre les hommes & les habitans du monde invisible ; que sans la Divinité, les mortels ne peuvent rien ; (*d*) que la vraie vertu est une force divine qui descend du ciel, qui transforme les hommes les plus brutaux, les plus cruels & les plus passionnés, & qui les rend humains, tendres & compatissans. Quand je vois ces vérités sublimes dans Homère, inculquées, détaillées, insinuées, par mille examples différens & par mille images variées, je ne saurois croire qu'il faille entendre ce poëte à la lettre dans d'autres endroits, où il paroît attribuer à la Divinité suprême, des préjugés des passions & des crimes.

Je sais que plusieurs modernes, á l'imitation de Pythagore & de Platon, ont condamné Homère d'avoir ravalé ainsi la nature divine, & ont déclamé avec beaucoup d'esprit & de force contre l'absurdité qu'il y a de représenter les mystéres de la théologie par des actions impies attribuées aux puissances célestes, & d'enseigner la morale par des allégories dont la lettre ne montre que le vice. Mais, sans blesser les égards qu'on doit avoir pour le jugement & le goût de ces critiques, ne peut-on pas leur représenter avec respect, que cette colère contre le goût allégorique de l'antiquité est peut-être portée trop loin ?

Au reste, je ne prétends pas justifier Homère dans le sens outré de ses aveugles admirateurs ; il vivoit dans un temps où les anciennes traditions sur la théologie Orientale commençoient déja à être oubliées. Nos modernes ont donc quelque sorte de raison, de ne pas faire grand cas de la théologie d'Homère ; & ceux qui veulent le justifier tout-à fait, sous prétexte d'une allégorie perpétuelle, montrent

(*a*) Odyss. Liv. III. (*b*) Ibid. Liv. IV. (*c*) Ibid.
(*d*) Ibid. Liv. XXIV.

qu'ils ne connoissent point assez l'esprit de ces véritables anciens, en comparaison de qui, le chantre d'Ilion n'est lui-même qu'un moderne.

Sans continuer plus long temps cette discussion, on se contentera de remarquer que l'auteur du Télémaque, en imitant ce qu'il y a de beau dans les fables du poëte Grec, a évité deux grands défauts qu'on lui impute. Il personnalise comme lui les attributs divins, & en fait des Divinités subalternes; mais il ne les fait jamais paroître qu'en des occasions qui méritent leur présence. Il ne les fait jamais parler, ni agir, que d'une manière digne d'elles. Il unit avec art *la poësie d'Homère & la philosophie de Pythagore.* Il ne dit rien que ce que les Payens auroient pu dire; & cependant il a mis dans leurs bouches ce qu'il y a de plus sublime dans la morale Chrétienne, & a montré par là que cette morale est écrite en caractères ineffaçables dans le cœur de l'homme, & qu'il les y découvriroit infailliblement, s'il suivoit la voix de la pure & simple raison, pour se livrer totalement à cette vérité souveraine & universelle qui éclaire tous les esprits, comme le soleil éclaire tous les corps, & sans laquelle toute raison particulière n'est que ténèbres & égarement.

Les idées que notre poëte nous donne de la Divinité sont non-seulement dignes d'elle, mais infiniment aimables pour l'homme. Tout inspire la confiance & l'amour; une piété douce, une adoration noble & libre, à la perfection absolue de l'être infini; & non pas un culte superstitieux, sombre & servile qui saisit & abat le cœur, lorsqu'on considère Dieu seulement comme un puissant législateur, qui punit avec rigueur le violement de ses lois.

Ses idées de la Divinité.

Il nous représente Dieu comme amateur des hommes; mais dont l'amour & la bonté pour nous ne sont pas abandonnés aux décrets aveugles d'une destinée fatale, ni mérités par les pompeuses apparences d'un culte extérieur, ni sujets aux caprices bizarres des Divinités payennes, mais toujours réglés par la loi immuable de la sagesse, qui ne peut qu'aimer la vertu, & traiter les hommes, non selon le nombre des animaux qu'ils immolent, mais des passions qu'ils sacrifient.

Des mœurs des héros d'Homère.

On peut justifier plus aisément les caractères qu'Homère donne à ses héros, que ceux qu'il donne à ses Dieux. Il est certain qu'il

peint

peint les hommes avec simplicité, force, variété & passion. L'ignorance où nous sommes des coutumes d'un pays, des cérémonies de sa religion; du génie de sa langue; le défaut, qu'ont la plûpart des hommes, de juger de tout par le goût de leur siècle & de leur nation; l'amour du faste & de la fausse magnificence, qui a gâté la nature pure & primitive; toutes ces choses peuvent nous tromper, & nous dégoûter mal-à-propos de ce qui étoit le plus estimé dans l'ancienne Grèce.

Des deux sortes d'Epopée, la pathétique & la morale.

Il y a, selon Aristote, deux sortes d'Epopées, l'une *pathétique*, l'autre *morale*: l'une, où les grandes passions règnent; l'autre, où les grandes vertus triomphent. L'Iliade & l'Odyssée donnent des exemples de ces deux espèces. Dans l'une, Achille est représenté naturellement avec tous ses défauts; tantôt comme emporté, jusqu'à ne conserver aucune dignité dans sa colère; tantôt comme furieux, jusqua'à sacrifier sa patrie à son ressentiment. Quoique le héros de l'Odyssée soit plus régulier que le jeune Achille bouillant & impétueux, cependant le sage Ulysse est souvent faux & trompeur. C'est que le poëte peint les hommes avec simplicité, & selon ce qu'ils sont d'ordinaire. La valeur se trouve souvent alliée avec une violence furieuse & brutale. La politique est presque toujours jointe avec le mensonge & la dissimulation. Peindre d'après nature, c'est peindre comme Homère.

Ces deux espèces dans le Télémaque.

Sans vouloir critiquer les vues différentes de l'Iliade & de l'Odyssée, il suffit d'avoir remarqué en passant leurs différentes beautés, pour faire admirer l'art avec lequel notre auteur réunit dans son poëme ces deux sortes d'Epopées, la *pathétique* & la *morale*. On voit un mélange & un contraste admirable de vertus & de passions, dans ce merveilleux tableau. Il n'offre rien de trop grand; mais il nous représente également l'excellence & la bassesse de l'homme. Il est dangereux de nous montrer l'un sans l'autre, & rien n'est plus utile que de nous faire voir les deux ensemble; car la justice & la vertu parfaites demandent qu'on s'estime & se méprise, qu'on s'aime & se haïsse. Notre poëte n'élève pas Télémaque au dessus de l'humanité; il le fait tomber dans les foiblesses qui sont compatibles avec un amour sincère de la vertu; & ses foibles

servent à le corriger, en lui inspirant la défiance de soi-même & de ses propres forces. Il ne rend pas son imitation impossible, en lui donnant une perfection sans tache ; mais il excite notre émulation en nous mettant devant les yeux l'exemple d'un jeune homme, qui avec les mêmes imperfections que chacun sent en soi, fait les actions les plus nobles & les plus vertueuses. Il a uni ensemble dans le caractère de son héros, le courage d'Achille, la prudence d'Ulysse, & le naturel tendre d'Enée. Télémaque est colère comme le premier, sans être brutal ; politique comme le second, sans être fourbe ; sensible comme le troisième sans être voluptueux.

J'avoue qu'on trouve une grande variété dans les caractères d'Homère. Le courage d'Achille & celui d'Hector, la valeur de Diomède & celle d'Ajax, la prudence de Nestor & celle d'Ulysse, l'amour d'Hélène & celui de Briseïs, la fidélité d'Andromaque & celle de Pénélope, ne se ressemblent point. On trouve un jugement & une finesse admirables dans les caractères du poëte Grec. Mais que ne trouve-t-on pas en ce genre dans le Télémaque, dans les caractères si variés & toujours si bien soutenus de Sésostris & de Pygmalion, d'Idoménée & d'Adraste, de Protésilas & de Philoclès de Calypso & d'Antiope, de Télémaque & de Boccoris ? J'ose dire même qu'il se trouve dans ce poëme salutaire, non-seulement une variété de nuances des mêmes vertus & des mêmes passions, mais une telle diversité de caractères opposés, qu'on rencontre dans cet ouvrage l'anatomie entière de l'esprit & du cœur humain : c'est que l'auteur connoissoit *l'homme* & *les hommes*. Il avoit étudié l'un au-dedans de lui-même, & les autres au milieu d'une florissante cour. Il partageoit sa vie entre la solitude & la societé : il vivoit dans une attention continuelle à la vérité qui nous instruit au dedans, & ne sortoit de là que pour étudier les caractères afin de guérir les passions des uns, ou de perfectionner les vertus des autres. Il savoit s'accommoder à tous pour les approfondir tous, & prendre toutes sortes de formes sans changer jamais son caractère essentiel.

Des préceptes & des instructions morales.

Une autre manière d'instruire, c'est par les préceptes. L'auteur du Télémaque joint ensemble les grandes instructions avec les exemples héroïques, la morale d'Homère avec les

les mœurs de Virgile. Sa morale a cependant trois qualités, qui ne se trouvent au même degré dans aucun des anciens, soit poëtes, soit philosophes : Elle est *sublime* dans ses principes, *noble* dans ses motifs, *universelle* dans ses usages.

Qualités de la morale du Télémaque.

1. Elle est sublime dans ses principes.

1. Sublime dans ses principes. Elle vient d'une profonde connoissance de l'homme : on l'introduit dans son propre fond ; on lui développe les ressorts secrets de ses passions, les replis cachés de son amour propre, la différence des vertus fausses d'avec les solides. De la connoissance de l'homme, on remonte à celle de Dieu même. On fait sentir partout, que l'Etre infini agit sans cesse en nous pour nous rendre bons & heureux : qu'il est la source immédiate de toutes nos lumières, & de toutes nos vertus : que nous ne tenons pas moins de lui la raison, que la vie : que sa vérité souveraine doit être notre unique lumière, & sa volonté suprême la règle de tous nos amours : que faute de consulter cette sagesse universelle & immuable, l'homme ne voit que des fantômes séduisans ; faute de l'écouter, il n'entend que le bruit confus de ses passions : que les solides vertus ne nous viennent que comme quelque chose d'étranger qui est mis en nous ; qu'elles ne sont pas les effets de nos propres efforts, mais l'ouvrage d'une puissance supérieure à l'homme, qui agit en nous quand nous n'y mettons point d'obstacle, & dont nous ne distinguons pas toujours l'action, à cause de sa délicatesse. On nous montre enfin, que sans cette puissance première & souveraine, qui élève l'homme au-dessus de lui-même, les vertus les plus brillantes ne sont que des raffinemens d'un amour-propre, qui se renferme en soi-même, se rend sa Divinité, & devient en même temps & l'idolâtre & l'idole. Rien n'est plus admirable que le portrait de ce philosophe, que Télémaque voit aux enfers, & dont tout le crime étoit d'avoir été amoureux de sa propre vertu.

C'est ainsi que la morale de notre auteur tend à nous fair oublier nous-mêmes, pour tout rapporter à l'Etre souverain, & nous en rendre les adorateurs ; comme le but de sa politique est de nous faire préférer le bien public au bien particulier, & de nous faire aimer le genre humain. On sait les systêmes de Machiavel, d'Hobbes, & de deux auteurs plus modérés, Puffendorf & Grotius.

Les deux premiers établissent pour seules maximes dans l'art de gouverner, la finesse, les artifices, les stratagèmes, le despotisme, l'injustice & l'irréligion. Les deux derniers auteurs ne fondent leur politique que sur des maximes de gouvernement, qui même n'égalent ni celles de la République de Platon, ni celles des Offices de Cicéron. Il est vrai que ces deux écrivains modernes ont travaillé dans le dessein d'être utiles à la société, & qu'ils ont rapporté presque tout au bonheur de l'homme considéré selon le civil. Mais l'auteur du Telémaque est original, en ce qu'il a uni la politique la plus parfaite avec les idées de la vertu la plus consommée. Le grand principe sur lequel tout roule, c'est que le monde entier n'est qu'une même république, dont Dieu est le père commun, & chaque peuple comme une grande famille. De cette belle & lumineuse idée naissent ce que les politiques appellent les *lois de la nature & des nations*, des lois équitables, généreuses, pleines d'humanité. On ne regarde plus chaque pays comme indépendant des autres, mais le genre humain comme un tout indivisible. On ne se borne plus à l'amour de sa patrie; le cœur s'étend, devient immense, & par une amitié universelle embrasse tous les hommes. De-là naissent l'amour des étrangers, la confiance mutuelle entre les nations voisines, la bonne foi, la justice, & la paix parmi les princes de l'univers comme entre les particuliers de chaque état. Notre auteur nous montre encore, que la gloire de la royauté c'est de gouverner les hommes pour les rendre bons & heureux; que l'autorité du prince n'est jamais mieux affermie, que lorsqu'elle est appuyée sur l'amour des peuples; & que la véritable richesse de l'état consiste à retrancher tous les faux besoins de la vie, pour se contenter du nécessaire, & des plaisirs simples & innocens. Par-là, il fait voir que la vertu contribue non-seulement à préparer l'homme pour une felicité future, mais qu'elle rend la société actuellement heureuse dans cette vie, autant qu'elle le peut être.

La Morale du Télémaque est noble dans ses motifs.

2. La morale du Télémaque est noble dans ses motifs. Son grand principe, c'est qu'il faut préférer l'amour du *beau* à l'amour du *plaisir*, comme disent Socrate & Platon: *l'honnête* à *l'agréable*, selon l'expression de Cicéron. Voila la source des sentimens nobles, de la grandeur d'ame, & de toutes les vertus héroïques.

roïques. C'eſt par ces idées pures & élevées, qu'il detruit, d'une manière infiniment plus touchante que par la diſpute, la fauſſe philoſophie de ceux *qui ſont du plaiſir le ſeul reſſort du cœur humain.* Nôtre poëte montre, par la belle morale qu'il met dans la bouche de ſes héros, & les actions généreuſes qu'il leur fait faire, ce que peut l'amour pur de la vertu ſur un cœur noble. Je ſais que cette vertu héroïque paſſe parmi les ames vulgaires pour un fantôme, & que les gens d'imagination ſe ſont déchaînés contre cette vérité ſublime & ſolide par pluſieurs points d'eſprit frivoles & mépriſables: C'eſt que ne trouvant rien au-dedans d'eux qui ſoit comparable à ces grands ſentimens, ils concluent que l'humanite en eſt incapable. Ce ſont des nains, qui jugent de la force des géans par la leur. Les eſprits qui rampent ſans ceſſe dans les bornes de l'amour-propre, ne comprendront jamais le pouvoir & l'étendue d'une vertu qui élève l'homme au-deſſus de lui-même. Quelques philoſophes, qui ont fait d'ailleurs de belles découvertes dans la philoſophie, ſe ſont laiſſés entraîner par leurs préjugés juſqu'à ne point diſtinguer aſſez entre l'amour de l'ordre, & l'amour du plaiſir, & à nier que la volonté puiſſe être remuée auſſi fortement *par la vue claire de la vérité*, que *par le goût naturel du plaiſir.*

On ne peut lire attentivement le Télémaque, ſans revenir de ces préjugés. On y voit les ſentimens généreux d'une ame noble qui ne conçoit rien que de grand; d'un cœur déſintéreſſé qui s'oublie ſans ceſſe; d'un philoſophie qui ne ſe borne ni à ſoi, ni à ſa nation, ni à rien de particulier, mais qui rapporte tout au bien commun du genre humain, & tout le genre humain à l'Etre ſuprême.

La morale du Télémaque eſt univerſelle dans ſes uſages.

3. La morale du Télémaque eſt univerſelle dans ſes uſages, étendue, féconde, proportionnée à tous les temps, à toutes les nations, & à toutes les conditions. On y apprend les devoirs d'un prince, qui eſt tout enſemble, roi, guerrier, philoſophe & légiſlateur. On y voit l'art de conduire des nations différentes; la manière de conſerver la paix au dehors avec ſes voiſins, & cependant d'avoir toujours au dedans du royaume une jeuneſſe aguerrie prête à le défendre; d'enrichir ſes états ſans tomber dans le luxe; de trouver le milieu entre les

excès d'un pouvoir despotique, & les desordres de l'anarchie. On y donne des préceptes pour l'agriculture, pour le commerce, pour les arts, pour la police, pour l'éducation des enfans. Notre auteur fait entrer dans son poëme non seulement les vertus héroïques & royales, mais celles qui sont propres à toutes sortes de conditions. En formant le cœur de son prince, il n'instruit pas moins chaque particulier de ses devoirs.

L'Iliade a pour but de montrer les suites funestes de la désunion parmi les chefs d'une armée. L'Odyssée nous fait voir ce que peut dans un roi la prudence jointe avec la valeur. Dans l'Eneïde on dépeint les actions d'un héros pieux & vaillant. Mais toutes ces vertus particulières ne font pas le bonheur du genre-humain. Télémaque va bien au-delà de tous ces plans, par la grandeur, le nombre & l'étendue de ses vues morales; de sorte qu'on peut dire avec le philosophe critique d'Homère: **Le don le plus utile que les Muses ayent fait aux hommes, c'est le Télémaque; car si le bonheur du genre-humain pouvoit naître d'un poëme, il naîtroit de celui-là.*

De la Poesie.

C'est une belle remarque du chevalier Temple, *Que la poësie doit réunir ce que la musique, la peinture, & l'éloquence ont de force & de beauté.* Mais comme la poësie ne differe de l'éloquence, qu'en ce qu'elle peint avec enthousiasme; on aime mieux dire que la poësie emprunte son harmonie de la musique, sa passion de la peinture, sa force & sa justesse de la philosophie.

L'harmonie du style, dans le Télémaque.

Le style du Télémaque est poli, net, coulant, magnifique; il a toute la richesse d'Homère, sans avoir son abondance de paroles. Il ne tombe jamais dans les redites; quand il parle des mêmes choses, il ne rappelle point les mêmes images. Toutes ses périodes remplissent l'oreille par leur nombre & leur cadence; rien ne choque; point de mots durs, point de termes abstraits, ni de tours affectés. Il ne parle jamais pour parler, ni simplement pour plaire; toutes ses paroles font penser, & toutes ses pensées tendent à nous rendre bons.

* L'Abbé Terrasson Diss. sur l'Iliade.

Les

Excellence des peintures du Télémaque.

Les images de notre poëte sont aussi parfaites, que son style est harmonieux. Peindre, c'est non seulement décrire les choses, mais en représenter les circonstances, d'une manière si vive & si touchante, qu'on s'imagine les voir. L'auteur du Télémaque peint les passions avec art : il avoit étudié le cœur de l'homme, & en connoissoit tous les ressorts. En lisant son Poëme, on ne voit plus que ce qu'il fait voir ; on n'entend plus que ceux qu'il fait parler : il échauffe, il remue, il entraine : on sent toutes les passions qu'il décrit.

Des comparaisons & des descriptions du Télémaque.

Les poëtes se servent ordinairement de deux sortes de peintures, les comparaisons & les descriptions. Les comparaisons du Télémaque sont justes & nobles. L'auteur n'élève pas trop l'esprit au-dessus de son sujet par des métaphores outrées ; il ne l'embarrasse pas non plus par une trop grande foule d'images. Il a imité tout ce qu'il y a de grand & de beau dans les descriptions des anciens, les combats, les jeux, les naufrages, les sacrifices, &c. sans s'étendre sur les minuties qui font languir la narration, sans rabaisser la majesté du poëme épique par la description des choses basses & au-dessous de la dignité de l'ouvrage. Il descend quelquefois dans le détail ; mais il ne dit rien qui ne mérite attention, & qui ne contribue à l'idée qu'il veut donner. Il suit la nature dans toutes ses variétés. Il savoit bien que tout discours doit avoir ses inégalités : tantôt sublime, sans être guindé ; tantôt naïf, sans être bas. C'est un faux goût, que de vouloir toujours embellir. Ses descriptions sont magnifiques, mais naturelles ; simples, & cependant agréables. Il peint non seulement d'aprés nature, mais ses tableaux sont toujours aimables. Il unit ensemble la vérité du dessein, & la beauté du coloris ; la vivacité d'Homère, & la noblesse de Virgile. Ce n'est pas tout : les descriptions de ce poëme sont non-seulement destinées à plaire, mais elles sont toutes instructives. Si l'auteur parle de la vie pastorale, c'est pour recommander l'aimable simplicité des mœurs. S'il décrit des jeux & des combats, ce n'est pas seulement pour célébrer les funérailles d'un ami ou d'un père ; c'est pour choisir un roi qui surpasse tous les autres par la force de l'esprit & du corps, & qui soit également capable de soutenir les fatigues de l'un & de l'autre. S'il nous représente

les horreurs d'un naufrage, c'est pour inspirer à son héros la fermeté de cœur, & l'abandon aux Dieux, dans les plus grands périls. Je pourrois parcourir toutes ces descriptions, & y trouver de semblables beautés. Je me contenterai de remarquer, que dans cette nouvelle édition, la sculpture de la redoutable Egide que Minerve envoya à Telémaque, est pleine d'art, & renferme cette morale sublime : que le bouclier d'un prince, & le soutien d'un état, sont les bonnes mœurs, les sciences & l'agriculture : qu'un roi armé par la sagesse cherche toujours la paix & trouve des ressources fécondes contre tous les maux de la guerre, dans un peuple instruit & laborieux, dont l'esprit & le corps sont également accoutumés au travail.

Philosophie du Télémaque.

La poësie tire sa force & sa justesse de la philosophie. Dans le Télémaque, on voit par tout une imagination riche, vive, agréable, & néanmoins un esprit juste & profond. Ces deux qualités se rencontrent rarement dans un auteur. Il faut que l'ame soit dans un mouvement presque continuel, pour inventer, pour passionner, pour imiter, & en même temps dans une tranquillité parfaite, pour juger en produisant, & choisir, entre mille pensées qui se présentent, celle qui convient. Il faut que l'imagination souffre une espèce de transport & d'enthousiasme ; pendant que l'esprit, paisible dans son empire, la retient & la tourne où il veut. Sans cette passion qui anime tout, les discours deviennent froids, languissans, abstraits, historiques. Sans ce jugement qui règle tout, ils sont sans justesse & sans vraie beauté.

Comparaison de la poësie du Télémaque avec Homère & Virgile.

Le feu d'Homère, sur-tout dans l'Iliade, est impétueux & ardent comme un tourbillon de flâme qui embrase tout. Le feu de Virgile a plus de clarté que de chaleur, il luit toujours uniment & également. Celui du Télémaque échauffe & éclaire tout ensemble, selon qu'il faut persuader, ou passionner. Quand cette flâme éclaire, elle fait sentir une douce chaleur, qui n'incommode point. Tels sont les discours de Mentor sur la politique, & de Télémaque sur le sens des lois de Minos, &c. Ces idées pures remplissent l'esprit de leur paisible lumière. Là l'enthousiasme & le feu poëtique seroient nuisibles, comme les rayons trop ardens du soleil qui éblouissent. Quand il n'est plus question de raisonner, mais d'agir ; quand on a

vu

vu clairement la vérité; quand les réflections ne viennent que d'irrésolution, alors le poëte excite un feu & une passion qui détermine, & qui emporte une ame affoiblie, qui n'a pas le courage de se rendre à la vérité. L'épisode des amours de Télémaque dans l'ile de Calypso, est plein de ce feu.

Ce mélange de lumière & d'ardeur distingue notre poëte d'Homère & de Virgile. L'enthousiasme du premier lui fait quelquefois oublier l'art, négliger l'ordresson passer les bornes de la nature. C'étoit la force & l'e & de son grand génie, qui l'entraînoit malgré lui. La pompeuse magnificence, le jugement & la conduite de Virgile dégénèrent quelquefois en une régularité trop compassée, où il semble plutôt historien que poëte. Ce dernier plaît beaucoup plus aux poëtes philosophes & modernes, que le premier. N'est-ce pas qu'ils sentent qu'on peut imiter plus facilement par *art* le grand jugement du poëte Latin, que le beau feu du poëte Grec que la *nature* seule peut donner?

Notre auteur doit plaire à toutes sortes de poëtes, tant à ceux qui sont philosophes, qu'à ceux qui n'admirent que l'enthousiasme. Il a uni les lumières de l'esprit avec les charmes de l'imagination. Il prouve la vérité en philosophe; il fait aimer la vérité prouvée, par les sentimens qu'il excite. Tout est solide, vrai, convenable à la persuasion; ni jeux d'esprit, ni pensées brillantes qui n'ont d'autre but que de faire admirer l'auteur. Il a suivi ce grand précepte de Platon, qui dit, qu'en écrivant on doit toujours se cacher, disparoître, se faire oublier, pour ne produire que les vérités qu'on veut persuader, & les passions qu'on veut purifier.

Dans le Télémaque tout est raison, tout est sentiment. C'est ce qui le rend un poëme de toutes les nations, & de tous les siècles. Tous les étrangers en sont également touchés Les traductions qu'on en a faites en des langues moins délicates que la langue Françoise, n'effacent point ses beautés originales. La* savante apologiste d'Homère nous assure, que le poëte Grec perd infiniment par une traduction; qu'il n'est pas possible d'y faire passer la force, la noblesse, & l'ame de sa poësie. Mais on ose dire que

* Madame DACIER.

mère & Virgile n'ont pas fait difficulté de s'écarter de l'hiſtoire, pour rendre leurs fables plus inſtructives. Pourquoi ne ſera-t-il pas permis à l'auteur du Télémaque, pour l'inſtruction d'un jeune prince, de raſſembler les héros de l'antiquité, Télémaque, Séſoſtris, Neſtor, Idoménée, Pygmalion, Adraſte, pour unir dans un même tableau les différens caractères des princes bons & mauvais, dont il falloit imiter les vertus, & éviter les vices ?

Troiſième objection contre le Télémaque.

On trouve à redire que l'auteur du Télémaque ait inſéré l'hiſtoire des amours de Calypſo & d'Eucharis dans ſon poëme, & pluſieurs deſcriptions ſemblables, qui paroiſſent, dit-on, trop paſſionnées.

Reponse.

La meilleure réponſe a cette objection, c'eſt l'effet qu'avoit produit le Télémaque dans le cœur du prince pour qui il avoit été écrit. Les perſonnes d'une condition commune n'ont pas le même beſoin d'être précautionnées contre les écueils, auxquels l'élévation & l'autorité expoſent ceux qui ſont deſtinés à régner. Si notre poëte avoit écrit pour un homme qui eût dû paſſer ſa vie dans l'obſcurité, ces deſcriptions lui auroient été moins néceſſaires. Mais pour un jeune prince, au milieu d'une cour où la galanterie paſſe pour politeſſe, où chaque objet réveille infailliblement le goût des plaiſirs, & où tout ce qui l'environne n'eſt occupé qu'à le ſéduire ; pour un tel prince, dis-je, rien n'étoit plus néceſſaire que de lui repréſenter avec cette aimable pudeur, cette innocence & cette ſageſſe qu'on trouve dans le Télémaque, tous les détours ſéduiſans de l'amour inſenſé ; que de lui peindre ce vice dans ſon beau imaginaire, pour lui faire ſentir enſuite ſa difformité réelle ; & que de lui montrer l'abîme dans toute ſa profondeur, pour l'empêcher d'y tomber, & l'éloigner même des bords d'un précipice ſi affreux. C'étoit donc une ſageſſe digne de notre auteur, que de précautionner ſon élève contre les folles paſſions de la jeuneſſe par la fable de Calypſo, & de lui donner dans l'hiſtoire d'Antiope l'exemple d'un amour chaſte & légitime. En nous repréſentant ainſi cette paſſion tantôt comme une foibleſſe indigne d'un grand cœur, tantôt comme une vertu digne d'un héros, il nous montre que l'amour n'eſt pas au-deſſous de la majeſté de l'Epopée ; & il réunit par-la dans ſon poëme les paſſions

tendres des Romans modernes, avec les vertus héroïques, de la poësie ancienne.

Quatrième objection contre le Télémaque.

Quelques-uns croyent que l'auteur du Télémaque épuise trop son sujet, par l'abondance & la richesse de son génie. Il dit tout, & ne laisse rien à penser aux autres. Comme Homère, il met la nature tout entière devant les yeux. On aime mieux un auteur, qui, comme Horace, renferme un grand sens en peu de mots, & donne le plaisir d'en développer l'étendue.

Reponse.

Il est vrai que l'imagination ne peut rien ajouter aux peintures de notre poëte; mais l'esprit en suivant ses idées s'ouvre & s'etend. Quand il s'agit seulement de peindre, ses tableaux sont parfaits, rien n'y manque. Quand il faut instruire, ses lumières sont fécondes & nous y développons une vaste étendue de pensées. Il ne laisse rien à imaginer, mais il donne infiniment à penser. C'est ce qui convenoit au caractère du prince pour qui seul l'ouvrage a été fait. On démêloit en lui, au travers de l'enfance, une imagination féconde & heureuse, un génie élevé & étendu, qui le rendoient sensible aux beaux endroits d'Homère & de Virgile. Ce fut ce qui inspira à l'auteur le dessein d'un poëme, qui renfermeroit également les beautés de l'un & de l'autre poëte. Cette affluence de belles images etoit nécessaire pour occuper l'imagination, & former le goût du prince. On voit assez que ces beautés n'auroient pas plus coûté à supprimer qu'à produire, qu'elles coulent avec autant de dessein que d'abondance, pour répondre aux besoins du prince & aux vues de l'auteur.

Cinquième objection contre le Télémaque.

On a objecté, que le héros & la fable de ce poëme n'ont point de rapport à la nation Françoise. Homère & Virgile ont intéressé les Grecs & les Romains, en choisissant des actions & des acteurs dans les histories de leurs pays.

Reponse.

Si l'auteur n'a pas intéressé particulièrement la nation Françoise, il a fait plus, il a intéressé tout le genre humain. Son plan est encore plus vaste que celui de l'un & de l'autre des deux poëtes anciens. Il est plus grand d'instruire tous les hommes ensemble, que de borner ses préceptes à un pays particulier. L'amour propre veut qu'on rapporte tout à soi, & se

 trouve

trouve même dans l'amour de la patrie; mais une ame généreuse doit avoir des vues plus étendues.

D'ailleurs, quel intérêt la France n'a-t-elle point pris à un ouvrage, qui lui avoit formé un prince le plus propre à la gouverner un jour selon ses besoins & ses désirs, en père des peuples & en héros Chrétien? Ce qu'on a vu de ce prince donnoit l'espérance & les prémices de cet avenir; les voisins de la France y prenoient déjà part comme à un bonheur universel. La fable du prince *Grec* dévenoit l'histoire du prince *François*.

L'auteur avoit un dessein plus grand que celui de plaire à sa nation; il vouloit la servir à son insçu, en contribuant à lui former un prince, qui, jusques dans les jeux de son enfance, paroissoit né pour la combler de bonheur & de gloire. Cet auguste enfant aimoit la fable & la mythologie; il falloit profiter de son goût, lui faire voir dans ce qu'il estimoit le solide & le beau, le simple & le grand, & lui imprimer par des faits touchans les principes généreux, qui pouvoient le précautionner contre les dangers de la plus haute naissance & de la puissance suprême. Dans ce dessein, un héros Grec, & un poëme d'après Homère & Virgile, les histoires des pays, des temps, & des faits étrangers, étoient d'une convenance parfaite, & peut-être unique, pour mettre l'auteur en pleine liberté de peindre, avec vérité & avec force, tous les écueils qui menacent les souverains dans toute la suite des siècles.

Il arrive par une consequence naturelle & nécessaire, que ces vérités universelles peuvent quelquefois paroître avoir du rapport aux histoires du temps, & aux situations actuelles; mais ce ne sont jamais que des rapports généraux, indépendans de toute application particulière; il falloit bien que les fictions destinées à former l'enfance du jeune prince, renfermassent des préceptes pour tous les momens de sa vie.

Cette convenance des moralités générales à toutes sortes de circonstances, fait admirer la fécondité, la profondeur & la sagesse de l'auteur; mais elle n'excuse pas l'injustice de ses ennemis, qui ont voulu trouver dans son Télémaque certaines allégories odieuses, & changer les desseins les plus sages & les plus modérés en des satires outrageantes contre tout ce qu'il respectoit le plus. On avoit renversé les caractères, pour y trouver des rapports imaginaires,

imaginaires, & pour empoisonner les intentions les plus pures. L'auteur devoit-il supprimer ces maximes fondamentales d'une morale & d'une politique si saine & si convenable, parce que la manière la plus sage de les dire ne pouvoit les mettre à couvert des interprétations de ceux qui ont le goût d'une basse malignité ?

Notre illustre auteur a donc réuni dans son poëme les plus grandes beautés des anciens. Il a tout l'enthousiasme & l'abondance d'Homère, toute la magnificence & la régularité de Virgile. Comme le poëte Grec, il peint tout avec force, simplicité & vie, avec variété dans la fable, & diversité dans les caractères ; ses réflexions sont morales, ses descriptions vives, son imagination féconde ; par-tout ce beau feu que la nature seule peut donner. Comme le poëte Latin, il garde parfaitement l'unité d'action, l'uniformité des caractères, l'ordre & les règles de l'art. Son jugement est profond, & ses pensées élevées, tandis que le naturel s'unit au noble, & le simple au sublime. Par-tout l'art devient nature. Mais le héros de notre poëte est plus parfait que ceux d'Homère & de Virgile, sa morale est plus pure & ses sentimens plus nobles. Concluons de tout ceci, que l'auteur du Télémaque a montré par ce poëme, que la nation Françoise est capable de toute la délicatesse des Grecs, & de tous les grands sentimens des Romains. L'éloge de l'auteur est celui de sa nation.

FIN DU DISCOURS DE M. RAMSAY.

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Télémaque conduit par Minerve, ſous la figure de Mentor, aborde après un naufrage dans l'île de la Déeſſe Calypſo, qui regrettoit encore le départ d'Ulyſſe. La Déeſſe le reçoit favorablement, conçoit de la paſſion pour lui, lui offre l'immortalité, & lui demande le récit de ſes aventures. Il lui raconte ſon voyage à Pylos & à Lacédémone ; ſon naufrage ſur la côte de Sicile ; le péril où il fut d'être immolé aux mânes d'Anchiſe ; le ſecours que Mentor & lui donnèrent à Aceſte dans une incurſion de Barbares, & le ſoin que ce Roi eut de reconnoître ce ſervice, en leur donnant un vaiſſeau Tyrien pour retourner en leur pays.

CALYPSO ne pouvoit ſe conſoler du départ d'Ulyſſe. Dans ſa douleur, elle ſe trouvoit malheureuſe d'être immortelle. Sa grotte ne réſonnoit plus de ſon chant : les nymphes qui la ſervoient n'oſoient lui parler. Elle ſe promenoit ſouvent ſeule ſur les gazons fleuris dont un printemps éternel bordoit ſon île ; mais ces beaux lieux, loin de modérer ſa douleur, ne faiſoient que lui rappeller le triſte ſouvenir d'Ulyſſe, qu'elle y avoit vu tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeuroit immobile ſur

ſur le rivage de la mer, qu'elle arroſoit de ſes larmes ; & elle étoit ſans ceſſe tournée vers le côté où le vaiſſeau d'Ulyſſe, fendant les ondes, avoit diſparu à ſes yeux. Tout-à-coup elle apperçut les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en pièces, des rames écartées çà & là ſur le ſable, un gouvernail, un mât, des cordages flottans ſur la côte : puis elle découvre de loin deux hommes, dont l'un paroiſſoit âgé, l'autre, quoique jeune, reſſembloit à Ulyſſe : il avoit ſa douceur & ſa fierté, avec ſa taille & ſa démarche majeſtueuſe. La déeſſe comprit que c'étoit Télémaque fils de ce héros : mais quoique les dieux ſurpaſſent de loin en connoiſſance tous les hommes, elle ne put découvrir qui étoit cet homme vénérable dont Télémaque étoit accompagné. C'eſt que les dieux ſupérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plaît ; & Minerve, qui accompagnoit Télémaque ſous la figure de Mentor, ne vouloit pas être connue de Calypſo. Cependant Calypſo ſe réjouiſſoit d'un naufrage qui mettoit dans ſon île le fils d'Ulyſſe, ſi ſemblable à ſon père. Elle s'avance vers lui ; & ſans faire ſemblant de ſavoir qui il eſt : D'où vous vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en mon île ? Sachez, jeune étranger, qu'on ne vient point impunément dans mon empire. Elle tâchoit de couvrir ſous ces paroles menaçantes la joie de ſon cœur, qui éclatoit malgré elle ſur ſon viſage.

Télémaque lui répondit : O vous, qui que vous ſoyez, mortelle ou déeſſe, quoiqu'à vous voir on ne puiſſe vous prendre que pour une divinité, ſeriez-vous inſenſible au malheur d'un fils, qui, cherchant ſon père à la merci des vents & des flots, a vu briſer ſon navire contre vos rochers ? Quel eſt donc votre père que vous cherchez, reprit la déeſſe ? Il ſe nomme Ulyſſe, dit Télémaque : c'eſt un des rois qui ont, après un ſiège de dix ans, renverſé la fameuſe Troye. Son nom fut celèbre dans toute la Grèce & dans toute l'Aſie, par ſa valeur dans les combats, & plus encore par ſa ſageſſe dans les conſeils. Maintenant, errant dans toute l'étendue des mers, il parcourt tous les écueils les plus terribles : ſa patrie ſemble fuir devant lui. Pénélope ſa femme, & moi qui ſuis ſon fils, nous avons perdu l'eſpérance de le revoir. Je cours, avec les mêmes dangers que lui, pour apprendre

où il eſt. Mais que dis-je ? peut-être qu'il eſt maintenant enſeveli dans les profonds abymes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs ; & ſi vous ſavez, ô déeſſe, ce que les deſtinées ont fait pour ſauver ou pour perdre Ulyſſe, daignez en inſtruire ſon fils Télémaque.

Calypſo, étonnée & attendrie de voir dans une ſi vive jeuneſſe tant de ſageſſe & d'éloquence, ne pouvoit raſſaſier ſes yeux en le regardant ; & elle demeuroit en ſilence. Enfin elle lui dit : Télémaque, nous vous apprendrons ce qui eſt arrivé à votre père. Mais l'hiſtoire en eſt longue ; il eſt temps de vous délaſſer de tous vos travaux : venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils : venez, vous ſerez ma conſolation dans cette ſolitude ; & je ferai votre bonheur, pourvu que vous ſachiez en jouir.

Télémaque ſuivoit la déeſſe, environnée d'une foule de jeunes nymphes au deſſus deſquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne dans une forêt éleve ſes branches épaiſſes au deſſus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de ſa beauté, la riche pourpre de ſa robe longue & flottante, ſes cheveux noués par derrière nègligemment, mais avec grace, le feu qui ſortoit de ſes yeux, & la douceur qui tempéroit cette vivacité. Mentor, les yeux baiſſés, gardant un ſilence modeſte, ſuivoit Télémaque.

On arrive à la porte de la grotte de Calypſo, où Télémaque fut ſurpris de voir, avec une apparence de ſimplicité ruſtique, tout ce qui peut charmer les yeux. On n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni ſtatues : cette grotte étoit taillée dans le roc, en voûtes pleines de rocailles & de coquilles ; elle étoit tapiſſée d'une jeune vigne, qui étendoit ſes branches ſouples, également de tous côtés. Les doux zéphyrs conſervoient en ce lieu, malgré les ardeurs du ſoleil, une délicieuſe fraîcheur : des fontaines coulant avec un doux murmure ſur des prés ſemés d'amarantes & de violettes, formoient en divers lieux des bains auſſi purs & auſſi clairs que le cryſtal : mille fleurs naiſſantes émailloient les tapis verds dont la grotte étoit environnée. Là, on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, & dont la fleur, qui ſe renouvelle dans toutes les ſaiſons, répand le plus doux de tous les parfums ; ce bois ſembloit couronner

ronner ces belles prairies, & formoit une nuit que les rayons du soleil ne pouvoient percer: là, on n'entendoit jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau, qui, se précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, & s'enfuyoit au travers de la prairie.

La grotte de la déesse étoit sur le penchant d'une colline: de là on découvroit la mer, quelquefois claire & unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle se brisoit en gémissant, & élevant ses vagues comme des montagnes: d'un autre côté, on voyoit une rivière où se formoient des îles bordées de tilleuls fleuris, & de hauts peupliers qui portoient leurs têtes superbes jusques dans les nues. Les divers canaux, qui formoient ces îles, sembloient se jouer dans la campagne: les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité; d'autres avoient une eau paisible & dormante; d'autres, par de longs détours, revenoient sur leurs pas, comme pour remonter vers leur source, & sembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On appercevoit de loin des collines & des montagnes qui se perdoient dans les nues, & dont la figure bizarre formoit un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étoient couvertes de pampre verd qui pendoit en festons: le raisin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit se cacher sous les feuilles, & la vigne étoit accablée sous son fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier, & tous les autres arbres couvroient la campagne, & en faisoient un grand jardin.

Calypso ayant montré à Télémaque toutes ces beautés naturelles, lui dit: Reposez-vous; vos habits sont mouillés, il est temps que vous en changiez: ensuite nous nous reverrons; & je vous raconterai des histoires dont votre cœur sera touché. En même temps, elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus secret & le plus reculé d'une grotte voisine de celle où la déesse demeuroit. Les nymphes avoient eu soin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cèdre, dont la bonne odeur se répandoit de tous côtés; & elles y avoient laissé des habits pour les nouveaux hôtes. Télémaque voyant qu'on lui avoit destiné une tunique d'une laine fine dont la blancheur effaçoit celle

celle de la neige, & une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaiſir qui eſt naturel à un jeune homme, en conſidérant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave : Sont-ce donc là, ô Télémaque, les penſées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulyſſe ? Songez plutôt à ſoutenir la réputation de votre père, & à vaincre la fortune qui vous perſécute. Un jeune homme qui aime à ſe parer vainement comme une femme, eſt indigne de la ſageſſe & de la gloire : la gloire n'eſt dûe qu'à un cœur qui ſait ſouffrir la peine & fouler aux pieds les plaiſirs.

Télémaque répondit, en ſoupirant : Que les dieux me faſſent périr plutôt que de ſouffrir que la molleſſe & la volupté s'emparent de mon cœur ! Non, non, le fils d'Ulyſſe ne ſera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche & efféminée. Mais quelle faveur du ciel nous a fait trouver, après notre naufrage, cette déeſſe, ou cette mortelle qui nous comble de biens ?

Craignez, répartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux ; craignez ſes trompeuſes douceurs, plus que les écueils qui ont briſé votre navire : le naufrage & la mort ſont moins funeſtes que les plaiſirs qui attaquent la vertu. Gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera. La jeuneſſe eſt préſomptueuſe, elle ſe promet tout d'elle-même : quoique fragile, elle croit pouvoir tout, & n'avoir jamais rien à craindre : elle ſe confie légèrement & ſans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces & flatteuſes de Calypſo, qui ſe gliſſeront comme un ſerpent ſous les fleurs ; craignez ce poiſon caché : défiez-vous de vous-même, & attendez toujours mes conſeils.

Enſuite ils retournèrent auprès de Calypſo, qui les attendoit. Les nymphes, avec leurs cheveux treſſés & des habits blancs, ſervirent d'abord un repas ſimple, mais exquis pour le goût & pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que celle des oiſeaux qu'elles avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs flèches à la chaſſe : un vin plus doux que le nectar couloit des grands vaſes d'argent dans des taſſes d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le printemps promet & que l'automne répand ſur la terre. En même temps quatre

jeunes nymphes se mirent à chanter. D'abord elles chantèrent le combat des dieux contre les géans ; puis les amours de Jupiter & de Sémelé, la naissance de Bacchus & son éducation conduite par le vieux Silène ; la course d'Atalante, & d'Hippomène qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or cueillies au jardin des Hespérides : enfin la guerre de Troye fut aussi chantée ; les combats d'Ulysse & sa sagesse furent élevés jusqu'aux cieux. La première des nymphes, qui s'appelloit Leucothoë, joignit les accords de sa lyre aux douces voix de toutes les autres. Quand Télémaque entendit le nom de son père, les larmes qui coulèrent le long de ses joues donnèrent un nouveau lustre à sa beauté. Mais comme Calypso apperçut qu'il ne pouvoit manger, & qu'il étoit saisi de douleur, elle fit signe aux nymphes. A l'instant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, & la descente d'Orphée aux enfers pour en retirer sa chère Euridice.

Quand le repas fut fini, la déesse prit Télémaque, & lui parla ainsi : Vous voyez, fils du grand Ulysse, avec quelle faveur je vous reçois. Je suis immortelle : nul mortel ne peut entrer dans cette île sans être puni de sa témérité ; & votre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation, si d'ailleurs je ne vous aimois. Votre père a eu le même bonheur que vous ; mais, hélas ! il n'a pas su en profiter. Je l'ai gardé long-temps dans cette île : il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel ; mais l'aveugle passion de retourner dans sa misérable patrie lui fit rejetter tous ces avantages. Vous voyez ce qu'il a perdu pour Ithaque qu'il ne reverra jamais. Il voulut me quitter, il partit ; & je fus vengée par la tempête : son vaisseau, après avoir été long-temps le jouet des vents, fut enseveli dans les ondes. Profitez d'un si triste exemple. Après son naufrage, vous n'avez plus rien à espérer, ni pour le revoir, ni pour régner jamais dans l'île d'Ithaque après lui : consolez-vous de l'avoir perdu, puisque vous trouvez ici une divinité prête à vous rendre heureux, & un royaume qu'elle vous offre. La déesse ajouta à ces paroles de longs discours pour montrer combien Ulysse avoit été heureux auprès d'elle : elle raconta ses aventures dans la caverne du Cyclope Polyphême, & chez Antiphates, roi des Lestrigons : elle n'oublia pas ce qui lui étoit arrivé dans l'île de Circé, fille

du Soleil, ni les dangers qu'il avoit courus entre Scylla & Charybde. Elle repréſenta la dernière tempête que Neptune avoit excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle: elle voulut faire entendre qu'il étoit péri dans ce naufrage, & elle ſupprima ſon arrivée dans l'île des Phéaciens.

Télémaque, qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joie d'être ſi bien traité de Calypſo, reconnut enfin ſon artifice, & la ſageſſe des conſeils que Mentor venoit de lui donner. Il répondit en peu de mots: O déeſſe, pardonnez à ma douleur; maintenant je ne puis que m'affliger; peut-être que dans la ſuite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez: laiſſez-moi en ce moment pleurer mon père; vous ſavez mieux que moi combien il mérite d'être pleuré.

Calypſo n'oſa d'abord le preſſer d'avantage; elle feignit même d'entrer dans ſa douleur, & de s'attendrir pour Ulyſſe. Mais, pour mieux connoître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, & par quelles avantures il étoit ſur ſes côtes. Le récit de mes malheurs, dit-il, ſeroit trop long. Non, non, répondit-elle; il me tarde de les ſavoir, hâtez-vous de me les raconter. Elle le preſſa long-temps. Enfin il ne put lui réſiſter; & il parla ainſi:

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres rois revenus du ſiège de Troye, des nouvelles de mon père. Les amans de ma mère Pénélope furent ſurpris de mon départ; j'avois pris ſoin de le leur cacher, connoiſſant leur perfidie. Neſtor, que je vis à Pylos, ni Ménélas, qui me reçut avec amitié dans Lacédémone, ne purent m'apprendre ſi mon père étoit encore en vie. Laſſé de vivre toujours en ſuſpens & dans l'incertitude, je me réſolus d'aller dans la Sicile, où j'avois ouï dire que mon père avoit été jetté par les vents. Mais le ſage Mentor, que vous voyez ici préſent, s'oppoſoit à ce téméraire deſſein; il me répreſentoit d'un côté, les Cyclopes, géans monſtrueux qui dévorent les hommes; de l'autre, la flotte d'Enée & des Troyens, qui étoit ſur ces côtes. Ces Troyens, diſoit-il, ſont animés contre tous les Grecs; mais ſur-tout ils répandroient avec plaiſir le ſang du fils d'Ulyſſe. Retournez, continuoit-il, en Ithaque: peut-

être que votre père, aimé des dieux, y sera aussitôt que vous. Mais si les dieux ont résolu sa perte, s'il ne doit jamais revoir sa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer votre mère, montrer votre sagesse à tous les peuples, & faire voir en vous à toute la Grèce un roi aussi digne de régner que le fut jamais Ulysse lui-même. Ces paroles étoient salutaires : mais je n'étois pas assez prudent pour les écouter ; je n'écoutai que ma passion. Le sage Mentor m'aima jusqu'à me suivre dans un voyage téméraire, que j'entreprenois contre ses conseils ; & les dieux permirent que je fisse une faute qui devoit servir à me corriger de ma présomption.

Pendant que Télémaque parloit, Calypso regardoit Mentor. Elle étoit étonnée : elle croyoit sentir en lui quelque chose de divin ; mais elle ne pouvoit démêler ses pensées confuses : ainsi elle demeuroit pleine de crainte & de défiance à la vue de cet inconnu. Alors elle appréhenda de laisser voir son trouble. Continuez, dit-elle à Télémaque, & satisfaites ma curiosité. Télémaque reprit ainsi :

Nous eûmes assez long-temps un vent favorable pour aller en Sicile ; mais ensuite une noire tempête déroba le ciel à nos yeux, & nous fûmes enveloppés dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs, nous apperçûmes d'autres vaisseaux exposés au même péril ; & nous reconnûmes bientôt que c'étoient les vaisseaux d'Enée : ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Je compris alors, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente m'avoit empêché de considerer attentivement. Mentor parut, dans ce danger, non seulement ferme & intrépide, mais plus gai qu'à l'ordinaire : c'étoit lui qui m'encourageoit ; je sentois qu'il m'inspiroit une force invincible. Il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le pilote étoit troublé. Je lui disois : Mon cher Mentor, pourquoi ai-je refusé de suivre vos conseils ? ne suis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même, dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni expérience du passé, ni modération pour ménager le présent ? O ! si jamais nous échappons de cette tempête, je me défierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi : c'est vous, Mentor, que je croirai toujours.

Mentor, en souriant, me répondit : Je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite ; il suffit que vous la sentiez, & qu'elle vous serve à être une autre fois plus modéré dans vos désirs. Mais, quand le péril sera passé, la présomption reviendra peut-être. Maintenant il faut se soutenir par le courage. Avant que de se jetter dans le péril, il faut le prévoir & le craindre ; mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. Soyez donc le digne fils d'Ulysse ; montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent

La douceur & le courage du sage Mentor me charmèrent ; mais je fus encore bien plus surpris quand je vis avec quelle addresse il nous delivra des Troyens. Dans le moment où le ciel commençoit à s'éclaircir, & où les Troyens, nous voyant de près, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leurs vaisseaux qui étoit presque semblable au nôtre, & que la tempête avoit écarté. La poupe en étoit couronnée de certaines fleurs : il se hâta de mettre sur notre poupe des couronnes de fleurs semblables ; il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celles des Troyens. Il ordonna à nos rameurs de se baisser le plus qu'ils pourroient le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état, nous passâmes au milieu de leur flotte : ils poussérent des cris de joie en nous voyant, comme en revoyant les compagnons qu'ils avoient crus perdus : nous fûmes même contraints par la violence de la mer d'aller assez long-temps avec eux. Enfin nous demeurâmes un peu derrière ; &, pendant que les vents impétueux les poussoient vers l'Afrique, nous fîmes les derniers efforts pour aborder à force de rames sur la côte voisine de Sicile.

Nous y arrivâmes en effet. Mais ce que nous cherchions n'étoit guère moins funeste que la flotte qui nous faisoit fuir : nous trouvâmes sur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs. C'etoit là que régnoit le vieux Aceste sorti de Troye. A peine fûmes-nous arrivés sur ce rivage, que les habitans crurent que nous étions, ou d'autres peuples de l'île armés pour les surprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent notre vaisseau, dans le premier emportement ; ils égorgent tous nos compagnons ; ils ne réservent que Mentor

Mentor & moi pour nous présenter à Aceste, afin qu'il pût savoir de nous quels étoient nos desseins, & d'où nous venions. Nous entrons dans la ville, les mains liées derrière le dos ; & notre mort n'étoit retardée que pour nous faire servir de spectacle à un peuple cruel, quand on sauroit que nous étions Grecs.

On nous présenta d'abord à Aceste, qui, ténant son sceptre d'or en main, jugeoit les peuples, & se préparoit à un grand sacrifice. Il nous demanda, d'un ton sévère, quel étoit notre pays & le sujet de notre voyage. Mentor se hâta de répondre & lui dit : Nous venons des côtes de la grande Hespérie, & notre patrie n'est pas loin de là. Ainsi il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceste, sans l'écouter davantage, & nous prenant pour des étrangers qui cachoient leur dessein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voisine, où nous servirions en esclaves sous ceux qui gouvernoient ses troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai : O roi ! faites-nous mourir, plutôt que de nous traiter si indignement ; sachez que je suis Télémaque, fils du sage Ulysse, roi des Ithaciens. Je cherche mon père dans toutes les mers : si je ne puis le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la servitude, ôtez-moi la vie, que je ne saurois supporter.

A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple ému s'écria qu'il falloit faire périr le fils de ce cruel Ulysse, dont les artifices avoient renversé la ville de Troye. O fils d'Ulysse! me dit Aceste, je ne puis refuser votre sang aux mânes de tant de Troyens que votre père a précipités sur les rivages du noir Cocyte ; vous, & celui qui vous mene, vous périrez. En même temps un vieillard de la troupe proposa au roi de nous immoler sur le tombeau d'Anchise : leur sang, disoit-il, sera agréable à l'ombre de ce héros ; Enée même, quand il saura un tel sacrifice, sera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Tout le peuple applaudit à cette proposition ; & on ne songea plus qu'à nous immoler. Déja on nous menoit sur le tombeau d'Anchise. On y avoit dressé deux autels, où le feu sacré étoit allumé : le glaive qui devoit nous percer étoit devant nos yeux ; on nous avoit con-

ronnés de fleurs, & nulle compassion ne pouvoit garantir notre vie ; c'étoit fait de nous, quand Mentor demandant tranquillement à parler au roi, lui dit :

O Aceste ! si le malheur du jeune Télémaque, qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher, du moins que votre propre intérêt vous touche. La science que j'ai acquise des présages & de la volonté des dieux, me fait connoître qu'avant que trois jours soient écoulés, vous serez attaqué par des peuples barbares, qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder votre ville & pour ravager tout votre pays : hâtez-vous de les prévenir : mettez vos peuples sous les armes, & ne perdez pas un moment pour retirer au dedans de vos murailles, les riches troupeaux que vous avez dans la campagne. Si ma prédiction est fausse, vouz serez libre de nous immoler dans trois jours : si, au contraire, elle est véritable, souvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient.

Aceste fut étonné de ces paroles, que Mentor lui disoit avec une assurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô étranger ! que les dieux, qui vous ont si mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une sagesse qui est plus estimable que toutes les prospérités. En même temps il retarda le sacrifice, & donna avec diligence les ordres nécessaires pour prévenir l'attaque dont Mentor l'avoit menacé. On ne voyoit de tous côtés, que des femmes tremblantes, des vieillards courbés, de petits enfans les larmes aux yeux, qui se retiroient dans la ville. Les troupeaux de bœufs mugissans & de brebis bêlantes venoient en foule, quittant les gras pâturages, & ne pouvant trouver assez d'étables pour être mis à couvert. C'étoient de toutes parts des bruits confus de gens qui se poussoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, & qui couroient, sans savoir où tendoient leurs pas. Mais les principaux de la ville, se croyant plus sages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un imposteur, qui avoit fait une fausse prédiction pour sauver sa vie.

Avant la fin du troisième jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces pensées, on vit sur le penchant des montagnes voisines un tourbillon de poussière ; puis on apperçut

une

une troupe innombrable de barbares armés : c'étoient les Himériens, peuple féroce, avec les nations qui habitent sur les monts Nébrodes, & sur le sommet d'Agragas, où règne un hiver que les zéphyrs n'ont jamais adouci. Ceux qui avoient méprisé la prédiction de Mentor perdirent leurs esclaves & leurs troupeaux. Le roi dit à Mentor : J'oublie que vous êtes des Grecs ; nos ennemis deviennent nos amis fidèles. Les dieux vous ont envoyés pour nous sauver : je n'attends pas moins de votre valeur que de la sagesse de vos conseils ; hâtez-vous de nous secourir.

Mentor montre dans ses yeux une audace qui étonne les plus fiers combattans. Il prend un bouclier, un casque, une épée, une lance ; il range les soldats d'Aceste, marche à leur tête, & s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceste, quoique plein de courage, ne peut dans sa vieillesse le suivre que de loin. Je le suis de plus près, mais je ne puis égaler sa valeur. Sa cuirasse ressembloit, dans le combat, à l'immortelle Egide : la mort couroit de rang en rang par-tout sous ses coups. Semblable à un lion de Numidie que la cruelle faim dévore, & qui entre dans un troupeau de foibles brebis, il déchire, il égorge, il nage dans le sang ; & les bergers, loin de secourir le troupeau, fuient tremblans, pour se dérober à sa fureur.

Ces barbares, qui espéroient de surprendre la ville, furent eux-mêmes surpris & déconcertés. Les sujets d'Aceste, animés par l'exemple & par les ordres de Mentor, eurent une vigueur dont ils ne se croyoient point capables. De ma lance je renversai le fils du roi de ce peuple ennemi. Il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi ; car ce peuple venoit d'une race de géans, qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il méprisoit un ennemi aussi foible que moi ; mais, sans m'étonner de sa force prodigieuse, ni de son air sauvage & brutal, je poussai ma lance contre sa poitrine, & je lui fis vomir, en expirant, des torrens d'un sang noir. Il pensa m'écraser dans sa chûte ; le bruit de ses armes retentit jusqu'aux montagnes. Je pris ses dépouilles, & je revins trouver Aceste. Mentor, ayant achevé de mettre les ennemis en désordre, les tailla en pièces, & poussa les fuyards jusques dans les forêts.

Un fuccès fi inefpéré fit regarder Mentor comme un homme chéri & infpiré des dieux. Acefte, touché de reconnoiffance, nous avertit qu'il craignoit tout pour nous, fi les vaiffeaux d'Enée revenoient en Sicile ; il nous en donna un pour retourner fans retardement en notre pays, nous combla de préfens, & nous preffa de partir, pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit ; mais il ne voulut nous donner ni un pilote, ni des rameurs de fa nation, de peur qu'ils ne fuffent trop expofés fur les côtes de la Grèce. Il nous donna des marchands Phéniciens, qui, étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avoient rien à craindre, & qui devoient ramener le vaiffeau à Acefte, quand ils nous auroient laiffés en Ithaque : mais les dieux, qui fe jouent des deffeins des hommes, nous réfervoient à d'autres dangers.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte qu'il fut pris dans le vaisseau Tyrien par la flotte de Sésostris, & emmené captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ce pays, & la sagesse du Gouvernement de son roi. Il ajoute que Mentor fut envoyé esclave en Ethiopie; que lui-même Télémaque fut réduit à conduire un troupeau dans le désert d'Oasis; que Termosiris prêtre d'Apollon le consola, en lui apprenant à imiter Apollon, qui avoit été autrefois berger chez le roi Admète; que Sésostris avoit enfin appris tout ce qu'il faisoit de merveilleux parmi les bergers; qu'il l'avoit rappellé étant persuadé de son innocence, & lui avoit promis de le renvoyer à Ithaque: mais que la mort de ce roi l'avoit replongé dans de nouveaux malheurs; qu'on le mit en prison dans une tour sur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau roi Boccoris qui périt dans un combat contre ses sujets révoltés, & secourus par les Tyriens.

LES Tyriens, par leur fierté, avoient irrité contre eux le grand roi Sésostris, qui régnoit en Egypte, & qui avoit conquis tant de royaumes. Les richesses qu'ils ont acquises par le commerce, & la force de l'imprenable ville de Tyr, située dans la mer, avoient enflé le cœur de ces peuples: ils avoient refusé de payer à Sésostris le tribut qu'il leur avoit imposé en revenant de ses conquêtes; & ils

ils avoient fourni des troupes à son frère, qui avoit voulu le massacrer, à son retour, au milieu des réjouissances d'un grand festin.

Sésostris avoit résolu, pour abattre leur orgueil de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaisseaux alloient de tous côtés cherchant les Phéniciens. Une flotte Egyptienne nous rencontra, comme nous commencions à perdre de vue les montagnes de la Sicile : le port & la terre sembloient fuir derrière nous & se perdre dans les nues. En même temps nous voyons approcher les navires des Egyptiens, semblables à une ville flottante. Les Phéniciens les reconnurent, & voulurent s'en éloigner : mais il n'étoit plus temps ; leurs voiles étoient meilleures que les nôtres ; le vent les favorisoit ; leurs rameurs étoient en plus grand nombre : ils nous abordent, nous prennent, & nous emmenent prisonniers en Egypte.

En vain je leur représentai que nous n'étions pas Phéniciens ; à peine daignèrent-ils m'écouter : ils nous regardèrent comme des esclaves dont les Phéniciens trafiquoient, & ils ne songèrent qu'au profit d'une telle prise. Déjà nous remarquons les eaux de la mer qui blanchissent par le mélange de celles du Nil, & nous voyons la côte d'Egypte presque aussi basse que la mer : ensuite nous arrivons à l'île de Pharos, voisine de la ville de No ; de là nous remontons le Nil jusqu'à Memphis.

Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auroient été charmés de voir cette fertile terre d'Egypte, semblable à un jardin délicieux arrosé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jetter les yeux sur les deux rivages, sans appercevoir des villes opulentes, des maisons de campagne agréablement situées, des terres qui se couvroient tous les ans d'une moisson dorée, sans se reposer jamais ; des prairies pleines de troupeaux, des laboureurs qui étoient accablés sous le poids des fruits que la terre épanchoit de son sein ; des bergers qui faisoient répéter les doux sons de leurs flûtes & de leurs chalumeaux à tous les échos d'alentour.

Heureux, disoit Mentor, le peuple qui est conduit par un sage roi ! il est dans l'abondance, il vit heureux, & aime celui à qui il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoutoit-il, ô Télémaque, que vous devez régner, & faire la joie de vos peuples, si jamais les dieux vous

font

font posséder le royaume de votre père. Aimez vos peuples comme vos enfans, goûtez le plaisir d'être aimé d'eux, & faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix & la joie, sans se ressouvenir que c'est un bon roi qui leur a fait ces riches présens. Les rois qui ne songent qu'à se faire craindre, & qu'à abatre leurs sujets pour les rendre plus soumis sont les fleaux du genre humain : ils sont craints comme ils le veulent l'être ; mais ils sont haïs, detestés ; & ils ont encore plus à craindre de leurs sujets, que leurs sujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor : Hélas ! il n'est pas question de songer aux maximes suivant lesquelles on doit régner ; il n'y a plus d'Ithaque pour nous ; nous ne reverrons jamais ni notre patrie, ni Pénélope : & quand même Ulysse retourneroit plein de gloire dans son royaume, il n'aura jamais la joie de m'y voir ; jamais je n'aurai celle de lui obéir pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor, nulle autre pensée ne nous est plus permise ; mourons, puisque les dieux n'ont aucune pitié de nous.

En parlant ainsi, de profonds soupirs entrecoupoient toutes mes paroles. Mais Mentor, qui craignoit les maux avant qu'ils arrivassent, ne savoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivés. Indigne fils du sage Ulysse ! s'écrioit-il : quoi donc ! vous vous laissez vaincre à votre malheur ! Sachez que vous reverrez un jour l'île d'Ithaque & Pénélope : vous verrez même dans sa première gloire celui que vous n'avez point connu, l'invincible Ulysse, que la fortune ne peut abattre ; & qui, dans ses malheurs encore plus grands que les vôtres, vous apprend à ne vous décourager jamais. Oh ! s'il pouvoit apprendre dans les terres éloignées où la tempête l'a jetté, que son fils ne sait imiter ni sa patience, ni son courage, cette nouvelle l'accableroit de honte, & lui feroit plus rude que tous les malheurs qu'il souffre depuis si long-temps.

Ensuite Mentor me faisoit remarquer la joie & l'abondance répandues dans toute la campagne d'Egypte, où l'on comptoit jusqu'à vingt-deux mille villes. Il admiroit la bonne police de ces villes ; la justice exercée en faveur du pauvre contre le riche ; la bonne éducation

tion des enfans, qu'on accoutumoit à l'obéiſſance, au travail, à la ſobriété à l'amour des arts ou des lettres ; l'exactitude pour toutes les cérémonies de la religion ; le déſintereſſement, le deſir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, & la crainte pour les dieux, que chaque pere inſpiroit à ſes enfans. Il ne ſe laſſoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me diſoit-il ſans ceſſe, le peuple qu'un ſage roi conduit ainſi ! mais encore plus heureux le roi qui fait le bonheur de tant de peuples, & qui trouve le ſien dans ſa vertu ! Il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte ; c'eſt celui de l'amour. Non ſeulement on lui obéit, mais encore on aime à lui obéir. Il régne dans tous les cœurs ; chacun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, & donneroit ſa vie pour lui.

Je remarquois ce que diſoit Mentor, & je ſentois renaître mon courage au fond de mon cœur à meſure que ce ſage ami me parloit. Auſſi-tôt que nous fûmes arrivés à Memphis, ville ópulente & magnifique, le gouverneur ordonna que nous irions juſques à Thèbes pour être préſentés au roi Séſoſtris, qui vouloit examiner les choſes par lui-même, & qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le long du Nil, juſqu'à cette fameuſe Thèbes à cent portes, où habitoit ce grand roi. Cette ville nous parut d'une étendue immenſe, & plus peuplée que les plus floriſſantes villes de la Grèce. La police y eſt parfaite pour la propreté des rues, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts, & pour la ſûreté publique. Les places ſont ornées de fontaines & d'obéliſques ; les temples ſont de marbre, & d'une architecture ſimple, mais majeſtueuſe. Le palais du Prince eſt lui ſeul comme une grande ville ; on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides & obéliſques, que ſtatues coloſſales, que meubles d'or & d'argent maſſif.

Ceux qui nous avoient pris dirent au roi, que nous avions été trouvés dans un navire Phénicien. Il écoutoit chaque jour, à certaines heures réglées, tous ceux de ſes ſujets qui avoient ou des plaintes à lui faire ou des avis à lui donner : il ne mépriſoit ni ne rebutoit perſonne, & ne croyoit être roi que pour faire du bien à tous ſes ſujets, qu'il aimoit comme ſes enfans. Pour les

étrangers

étrangers, il les recevoit avec bonté, & vouloit les voir, parce qu'il croyoit qu'on apprenoit toujours quelque chose d'utile, en s'instruisant des mœurs & des maximes des peuples éloignés. Cette curiosité du roi fit qu'on nous présenta à lui. Il étoit sur un trône d'ivoire, tenant en main un sceptre d'or. Il étoit déjà vieux, mais agréable, plein de douceur & de majesté : il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience & une sagesse qu'on admiroit sans flatterie. Après avoir travaillé toute la journée à régler les affaires, & à rendre une exacte justice, il se délassoit le soir à écouter des hommes savans, ou à converser avec les plus honnêtes gens, qu'il savoit bien choisir pour les admettre dans sa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher en toute sa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faste des rois qu'il avoit vaincus, & de s'être confié à un de ses sujets que je vous dépeindrai tout à-l'heure.

Quand il me vit, il fut touché de ma jeunesse ; il me demanda ma patrie & mon nom. Nous fûmes étonnés de la sagesse qui parloit par sa bouche. Je lui répondis : O grand roi ! vous n'ignorez pas le siège de Troye qui a duré dix ans, & sa ruine qui a coûté tant de sang à toute la Grèce. Ulysse mon père a été un des principaux rois qui ont ruiné cette ville : il erre sur toutes les mers, sans pouvoir retrouver l'ile d'Ithaque, qui est son royaume. Je le cherche ; & un malheur, semblable au sien, fait que j'ai été pris. Rendez-moi à mon père & à ma patrie : ainsi puissent les dieux vous conserver à vos enfans, & leur faire sentir la joie de vivre sous un si bon père !

Sésostris continuoit à me regarder d'un œil de compassion : mais, voulant savoir si ce que je disois étoit vrai, il nous renvoya à un de ses officiers, qui fut chargé de s'informer, de ceux qui avoient pris notre vaisseau, si nous étions effectivement ou Grecs ou Phéniciens. S'ils sont Phéniciens, dit le roi, il faut doublement les punir, pour être nos ennemis, & plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche mensonge. Si au contraire ils sont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, & qu'on les renvoie dans leur pays sur un de mes vaisseaux ; car j'aime la Grèce : plusieurs Egyptiens y ont

donné des lois ; je connois la vertu d'Hercule ; la gloire d'Achille eſt parvenue juſqu'à nous ; & j'admire ce qu'on m'a raconté de la ſageſſe du malheureux Ulyſſe : mon plaiſir eſt de ſecourir la vertu malheureuſe.

L'officier auquel le roi renvoya l'examen de notre affaire avoit l'ame auſſi corrompue & auſſi artificieuſe, que Seſoſtris étoit ſincère & généreux. Cet officier ſe nommoit Métophis : il nous interrogea, pour tâcher de nous ſurprendre ; & comme il vit que Mentor répondoit avec plus de ſageſſe que moi, il le regarda avec averſion & avec défiance : car les méchans s'irritent contre les bons. Il nous ſépara ; &, depuis ce moment, je ne ſus point ce qu'étoit devenu Mentor. Cette ſéparation fut un coup de foudre pour moi. Métophis eſpéroit toujours qu'en nous queſtionnant ſéparément, il pourroit nous faire dire des choſes contraires ; ſur-tout il croyoit m'éblouir par ſes promeſſes flatteuſes, & me faire avouer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin il ne cherchoit pas de bonne foi la vérité : mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au roi que nous étions des Phéniciens, pour nous faire ſes eſclaves. En effet, malgré notre innocence, & malgré la ſageſſe du roi, il trouva le moyen de le tromper. Helas ! à quoi les rois ſont-ils expoſés ! les plus ſages même ſont ſouvent ſurpris. Des hommes artificieux & intéreſſés les environnent. Les bons ſe retirent, parce qu'ils ne ſont ni empreſſés, ni flatteurs ; les bons attendent qu'on les cherche, & les princes ne ſavent guère les aller chercher : au contraire les méchans ſont hardis, trompeurs, empreſſés à s'inſinuer & à plaire, adroits à diſſimuler, prêts à tout faire contre l'honneur & la conſcience, pour contenter les paſſions de celui qui règne. O ! qu'un roi eſt malheureux d'être expoſé aux artifices des méchans ! Il eſt perdu s'il ne repouſſe la flatterie, & s'il n'aime ceux qui diſent hardiment la vérité. Voilà les réflexions que je faiſois dans mon malheur ; & je me rappellois tout ce que j'avois ouï dire à Mentor.

Cependant Métophis m'envoya vers les montagnes du déſert d'Oaſis avec ſes eſclaves, afin que je ſerviſſe avec eux à conduire ſes grands troupeaux. En cet endroit Calypſo interrompit Télémaque, diſant : Eh bien ! que fîtes-vous alors, vous qui aviez préféré en Sicile la mort

à la servitude ? Télémaque répondit : Mon malheur croissoit toujours ; je n'avois plus la misérable consolation de choisir entre la servitude et la mort : il fallut être esclave, et épuiser, pour ainsi dire, toutes les rigueurs de la fortune ; il ne me restoit plus aucune espérance ; et je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens, et qu'il les avoit suivis en Ethiopie.

Pour moi, j'arrivai dans des déserts affreux : on y voit des sables brûlans au milieu des plaines, des neiges qui ne fondent jamais, et qui font un hiver perpétuel sur le sommet des montagnes ; et on trouve seulement, pour nourrir les troupeaux, des pâturages parmi les rochers. Vers le milieu du penchant de ces montagnes escarpées, les vallées y sont si profondes, qu'à peine le soleil y peut faire luire ses rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes dans ce pays que des bergers aussi sauvages que le pays même. Là je passois les nuits à déplorer mon malheur, et les jours à suivre un troupeau, pour éviter la fureur brutale d'un premier esclave, qui, espérant d'obtenir sa liberté, accusoit sans cesse les autres, pour faire valoir à son maître son zèle et son attachement à ses intérêts. Cet esclave se nommoit Butis. Je devois succomber dans cette occasion : la douleur me pressant, j'oubliai un jour mon troupeau, et je m'étendis sur l'herbe auprès d'une caverne où j'attendois la mort, ne pouvant plus supporter mes peines. En ce moment je remarquai que toute la montagne trembloit : les chênes et les pins sembloient descendre de son sommet ; les vents retenoient leurs haleines. Une voix mugissante sortit de la caverne, et me fit entendre ces paroles : Fils du sage Ulysse, il faut que tu deviennes, comme lui, grand par la patience : les princes qui ont toujours été heureux ne sont guère dignes de l'être ; la mollesse les corrompt, l'orgueil les envivre. Que tu seras heureux, si tu surmontes tes malheurs, et si tu ne les oublies jamais ! Tu reverras Ithaque ; et ta gloire montera jusqu'aux astres. Quand tu seras le maître des autres hommes, souviens-toi que tu as été foible, pauvre, et souffrant comme eux ; prens plaisir à les soulager, aime ton peuple, déteste la flatterie ; et sache que tu ne seras grand qu'autant que tu seras modéré et courageux pour vaincre tes passions.

Ces paroles divines entrèrent jufqu'au fond de mon cœur ; elles y firent renaître la joie, et le courage. Je ne fentis point cette horreur qui fait dreffer les cheveux fur la tête, et qui glace le fang dans les veines, quand les dieux fe communiquent aux mortels ; je me levai tranquille : j'adorai à genoux, les mains levées vers le ciel, Minerve, à qui je crus devoir cet oracle. En même temps je me trouvai un nouvel homme : la fageffe éclairoit mon efprit ; je fentois une douce force pour modérer toutes mes paffions, et pour arrêter l'impétuofité de ma jeuneffe. Je me fis aimer de tous les bergers du défert : ma douceur, ma patience, mon exactitude, appaifèrent enfin le cruel Butis, qui étoit en autorité fur les autres efclaves, et qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux fupporter l'ennui de la captivité, et de la folitude, je cherchai des livres ; car j'étois accablé de trifteffe, faute de quelque inftruction qui pût nourrir mon efprit et le foutenir. Heureux, difois-je, ceux qui fe dégoûtent des plaifirs violens, et qui favent fe contenter des douceurs d'une vie innocente ! Heureux ceux qui fe divertiffent en s'inftruifant, et qui fe plaifent à cultiver leur efprit par les fciences ! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir ; et l'ennui, qui dévore les autres hommes au milieu même des délices, eft inconnu à ceux qui favent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire, et qui ne font point, comme moi, privés de la lecture ! Pendant que ces penfées rouloient dans mon efprit, je m'enfonçai dans une fombre forêt, où j'apperçus tout-à-coup un vieillard qui tenoit un livre dans fa main.

Ce vieillard avoit un grand front chauve, et un peu ridé : une barbe blanche pendoit jufqu'à fa ceinture ; fa taille étoit haute, et majeftueufe ; fon teint étoit encore frais, et vermeil ; fes yeux étoient vifs, et perçans, fa voix douce, fes paroles fimples, et aimables. Jamais je n'ai vu un fi vénérable vieillard. Il s'appelloit Termofiris. Il étoit prêtre d'Apollon, qu'il fervoit dans un temple de marbre que les rois d'Egypte avoient confacré à ce dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit, étoit un recueil d'hymnes a l'honneur des dieux. Il m'aborde avec

amitié : nous nous entretenons. Il racontoit si bien les choses passées, qu'on croyoit les voir ; mais il les racontoit courtement, et jamais ses histoires ne m'ont lassé. Il prévoyoit l'avenir par la profonde sagesse qui lui faisoit connoître les hommes, et les desseins dont ils sont capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaisant ; et la jeunesse la plus enjouée n'a pas autant de grace qu'en avoit cet homme dans une vieillesse si avancée : aussi aimoit-il les jeunes gens lorsqu'ils étoient dociles, et qu'ils avoient le goût de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, et me donna des livres pour me consoler : il m'appelloit, son fils. Je lui disois souvent : Mon père, les dieux, qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi ; ils m'ont donné en vous un autre soutien. Cet homme, semblable à Orphée, ou à Linus, étoit sans doute inspiré des dieux : il me récitoit les vers qu'il avoit faits, et me donnoit ceux de plusieurs excellens poëtes favorisés des muses. Lorsqu'il étoit revêtu de sa longue robe d'une éclatante blancheur, et qu'il prenoit en main sa lyre d'ivoire, les tigres, les ours les lions venoient le flatter, et lécher ses pieds ; les satyres sortoient des forêts pour danser autour de lui ; les arbres mêmes paroissoient émus, et vous auriez cru que les rochers attendris alloient descendre du haut des montagnes aux charmes de ses doux accens. Il ne chantoit que la grandeur des dieux, la vertu des héros, et la sagesse des hommes qui préferent la gloire aux plaisirs.

Il me disoit souvent, que je devois prendre courage, et que les dieux n'abandonneroient ni Ulysse, ni son fils. Enfin il m'assura que je devois, à l'exemple d'Apollon, enseigner aux bergers à cultiver les muses. Apollon, disoit-il, indigné de ce que Jupiter, par ses foudres, troubloit le ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger sur les Cyclopes, qui forgeoient les foudres, et les perça de ses fléches. Aussi-tôt le mont Etna cessa de vomir des tourbillons de flammes ; on n'entendit plus les coups des terribles marteaux, qui, frappant l'enclume, faisoient gémir les profondes cavernes de la terre, et les abîmes de la mer : le fer et l'airain, n'étant plus polis par les Cyclopes, commençoient à se rouiller. Vulcain

furieux sort de sa fournaise : quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe ; il arrive, suant, et couvert de poussière, dans l'assemblée des dieux ; il fait des plaintes amères. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chasse du ciel, et le précipite sur la terre. Son char vuide faisoit de lui-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours, et les nuits, avec le changement régulier des saisons. Apollon, dépouillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire berger, et de garder les troupeaux du roi Admète. Il jouoit de la flûte, et tous les autres bergers venoient à l'ombre des ormeaux, sur le bord d'une claire fontaine, écouter ses chansons. Jusques-là ils avoient mené une vie sauvage, et brutale ; ils ne savoient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, et faire des fromages : toute la campagne étoit comme un désert affreux.

Bientôt Apollon montra à tous les bergers les arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le printemps se couronne, les parfums qu'il répand, et la verdure qui naît sous ses pas. Puis il chantoit les délicieuses nuits de l'été, où les zéphyrs refraîchissent les hommes, et où la rosée désaltére la terre. Il mêloit aussi dans ses chansons les fruits dorés, dont l'automne récompense les travaux des laboureurs, et le repos de l'hiver, pendant lequel la folâtre jeunesse danse auprès du feu. Enfin il représentoit les forêts sombres qui couvrent les montagnes, et les creux vallons, où les rivières, par mille détours, semblent se jouer au milieu des riantes prairies. Il apprit ainsi aux bergers quels sont les charmes de la vie champêtre, quand on sait goûter ce que la simple nature a de gracieux. Les bergers avec leurs flûtes se virent bientôt plus heureux que les rois ; et leurs cabanes attiroient en foule les plaisirs purs qui fuient les palais dorés. Les jeux, les ris, les graces suivoient par-tout les innocentes bergères. Tous les jours étoient des fêtes : on n'entendoit plus que le gazouillement des oiseaux, ou la douce haleine des zéphyrs qui se jouoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chansons que les muses inspiroient aux bergers qui suivoient Apollon. Ce dieu leur enseignoit à remporter le prix de la course, et à percer de fléches les daims, et les cerfs. Les dieux mémes devin-

rent

rent jaloux des bergers ; cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, et ils rappellèrent Apollon dans l'Olympe.

Mon fils, cette histoire doit vous instruire, puisque vous êtes dans l'état où fut Apollon : défrichez cette terre sauvage ; faites fleurir comme lui le désert ; apprenez à tous ces bergers quels sont les charmes de l'harmonie ; adoucissez leurs cœurs farouches ; montrez-leur l'aimable vertu ; faites-leur sentir combien il est doux de jouïr, dans la solitude, des plaisirs innocens que rien ne peut ôter aux bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines et les soucis cruels qui environnent les rois, vous feront regretter sur le trône la vie pastorale.

Ayant ainsi parlé, Termosiris me donna une flûte si douce, que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous côtés, attirèrent bientôt autour de moi tous les bergers voisins. Ma voix avoit une harmonie divine : je me sentois ému, et comme hors de moi-même, pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne. Nous passions les jours entiers, et une partie des nuits à chanter ensemble. Tous les bergers, oubliant leurs cabanes et leurs troupeaux, étoient suspendus et immobiles autour de moi pendant que je leur donnois des leçons ; il sembloit que ces déserts n'eussent plus rien de sauvage : tout y étoit doux et riant : la politesse des habitans sembloit adoucir la terre.

Nous nous assemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce temple d'Apollon, où Termosiris étoit prêtre. Les bergers y alloient couronnés de lauriers en l'honneur du dieu : les bergères y alloient aussi, en dansant, avec des couronnes de fleurs, et portant sur leurs têtes, dans des corbeilles, les dons sacrés. Après le sacrifice, nous faisions un festin champêtre ; nos plus doux mets étoient le lait de nos chévres et de nos brebis, que nous avions soin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues, et les raisins : nos siéges étoient les gazons ; les arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorés des palais des rois.

Mas ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos bergers, c'est, qu'un jour un lion affamé vint se jetter sur

mon troupeau: déja il commençoit un carnage affreux. Je n'avois en main que ma houlette: je m'avance hardiment. Le lion hérisse sa crinière, me montre ses dents, et ses griffes, ouvre une gueule séche, et enflammée; ses yeux paroissoient pleins de sang et de feu; il bat ses flancs avec sa longue queue: je le terrasse. La petite cotte de mailles dont j'étois revêtu, selon la coutume des bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer. Trois fois je l'abattis, trois fois il se releva: il poussoit des rugissemens qui faisoient retentir toutes les forêts. Enfin je l'étouffai entre mes bras; et les bergers témoins de ma victoire, voulurent que je me revêtisse de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, et celui du beau changement de tous nos bergers, se répandit dans toute l'Egypte; il parvint même jusqu'aux oreilles de Sésostris. Il sut qu'un de ces deux captifs qu'on avoit pris pour des Phéniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ces déserts presque inhabitables. Il voulut me voir: car il aimoit les muses, et tout ce qui peut instruire les hommes touchoit son grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaisir, et découvrit que Métophis l'avoit trompé par avarice. Il le condamna à une prison perpétuelle, et lui ôta toutes les richesses qu'il possédoit injustement. Oh! qu'on est malheureux, disoit-il, quand on est au-dessus du reste des hommes! souvent on ne peut voir la vérité par ses propres yeux: on est environné de gens qui l'empêchent d'arriver jusqu'à celui qui commande; chacun est intéressé à le tromper; chacun, sous une apparence de zèle, cache son ambition. On fait semblant d'aimer le roi, et on n'aime que les richesses qu'il donne: on l'aime si peu, que, pour obtenir ses faveurs, on le flatte et on le trahit.

Ensuite Sésostris me traita avec une tendre amitié, et résolut de me renvoyer en Ithaque avec des vaisseaux et des troupes, pour délivrer Pénélope de tous ses amans. La flotte étoit déja prête, nous ne songions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune qui releve tout-à-coup ceux qu'elle a le plus abaissés. Cette expérience me faisoit espérer qu'Ulysse pourroit bien revenir enfin dans son royaume, après quelque longue souffrance.

france. Je pensois aussi en moi-même que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Ethiopie. Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en savoir des nouvelles, Sésostris, qui étoit fort âgé, mourut subitement, et sa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Egypte parut inconsolable de cette perte. Chaque famille croyoit avoir perdu son meilleur ami, son protecteur, son père. Les vieillards, levant les mains au ciel, s'écrioient : Jamais l'Egypte n'eut un si bon roi ; jamais elle n'en aura de semblable ! O dieux ! il falloit, ou ne le montrer point aux hommes, ou ne le leur ôter jamais. Pourquoi faut-il que nous survivions au grand Sésostris ? Les jeunes gens disoient : L'espérance de l'Egypte est détruite : nos pères ont été heureux de passer leur vie sous un si bon roi ; pour nous, nous ne l'avons vu que pour sentir sa perte. Ses domestiques pleuroient nuit et jour. Quand on fit les funérailles du roi, pendant quarante jours les peuples les plus reculés y accouroient en foule : chacun vouloit voir encore une fois le corps de Sésostris ; chacun vouloit en conserver l'image ; plusieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce qui augmenta encore la douleur de sa perte, c'est que son fils Bocchoris n'avoit ni humanité pour les étrangers, ni curiosité pour les sciences, ni estime pour les hommes vertueux, ni amour de la gloire. La grandeur de son père avoit contribué à le rendre si indigne de régner. Il avoit été nourri dans la mollesse, et dans une fierté brutale ; il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, et qu'il étoit d'une autre nature qu'eux ; il ne songeoit qu'à contenter ses passions, qu'à dissiper les trésors immenses que son père avoit ménagés avec tant de soin, qu'à tourmenter les peuples, qu'à sucer le sang des malheureux, enfin qu'à suivre les conseils flatteurs des jeunes insensés qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les sages vieillards qui avoient eu la confiance de son père. C'étoit un monstre, et non pas un roi. Toute l'Egypte gémissoit : et quoique le nom de Sésostris, si cher aux Egyptiens, leur fît supporter la conduite lâche et cruelle de son fils, le fils couroit à sa

perte,

perte, et un prince si indigne du trône ne pouvoit longtemps régner.

Il ne me fut plus permis d'espérer mon retour en Ithaque. Je demeurai dans une tour sur le bord de la mer, auprès de Péluse où notre embarquement devoit se faire, si Sésostris ne fût pas mort. Métophis avoit eu l'adresse de sortir de prison, et de se rétablir auprès du nouveau roi : il m'avoit fait renfermer dans cette tour, pour se venger de la disgrace que je lui avois causée. Je passois les jours et les nuits dans une profonde tristesse : tout ce que Termosiris m'avoit prédit, et tout ce que j'avois entendu dans la caverne, ne me paroissoit plus qu'un songe ; j'étois abîmé dans la plus amère douleur. Je voyois les vagues qui venoient battre le pied de la tour où j'étois prisonnier : souvent je m'occupois à considérer des vaisseaux agités par la tempête, qui étoient en danger de se briser contre les rochers sur lesquels la tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacés du naufrage, j'enviois leur sort. Bientôt, disois-je à moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur pays. Hélas ! je ne puis espérer ni l'un, ni l'autre.

Pendant que je me consumois ainsi en regrets inutiles, j'apperçus comme une forêt de mâts de vaisseaux. La mer étoit couverte de voiles que les vents enfloient ; l'onde étoit écumante sous les coups de rames innombrables. J'entendois de toutes parts des cris confus ; j'appercevois sur le rivage une partiedes Egyptiens effrayés qui couroient aux armes, et d'autres qui sembloient aller au-devant de cette flotte qu'on voyoit arriver. Bientôt je reconnus que ces vaisseaux étrangers étoient, les uns de Phénicie, et les autres de l'île de Cypre ; car mes malheurs commençoient à me rendre expérimenté sur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent divisés entre eux : je n'eus aucune peine à croire que l'insensé Bocchoris avoit, par ses violences, causé une révolte de ses sujets, et allumé la guerre civile. Je fus, du haut de cette tour, spectateur d'un sanglant combat.

Les Egyptiens qui avoient appellé à leur secours les étrangers, après avoir favorisé leur descente, attaquèrent les autres Egyptiens qui avoient le roi à leur tête. Je

voyois

voyois ce roi qui animoit les siens par son exemple ; il paroissoit comme le dieu Mars : des ruisseaux de sang couloient autour de lui ; les roues de son char étoient teintes d'un sang noir, épais, et écumant ; à peine pouvoient-elles passer sur des tas de corps morts écrasés.

Ce jeune roi, bien fait, vigoureux, d'une mine haute et fière, avoit dans ses yeux la fureur et le désespoir : il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche ; son courage le poussoit au hasard, et la sagesse ne modéroit pas sa valeur. Il ne savoit ni réparer ses fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand besoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie ; ses lumières égaloient son courage : mais il n'avoit jamais été instruit par la mauvaise fortune ; ses maîtres avoient empoisonné, par la flatterie, son beau naturel. Il étoit enivré de sa puissance et de son bonheur ; il croyoit que tout devoit céder à ses desirs fougueux : la moindre résistance enflammoit sa colère. Alors il ne raisonnoit plus : il étoit comme hors de lui-même : son orgueil furieux en faisoit une bête farouche ; sa bonté naturelle et sa droite raison l'abandonnoient en un instant ; ses plus fidéles serviteurs étoient réduits à s'enfuir ; il n'aimoit plus que ceux qui flattoient ses passions. Ainsi il prenoit toujours des partis extrêmes contre ses véritables intérêts, et il forçoit tous les gens de bien à détester sa folle conduite. Long-temps sa valeur le soutint contre la multitude de ses ennemis ; mais enfin il fut accablé. Je le vis périr : le dard d'un Phénicien perça sa poitrine ; les rênes lui échappèrent des mains ; il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'île de Cypre lui coupa la tête ; et, la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuse.

Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageoit dans le sang, ces yeux fermés et éteints, ce visage pâle et défiguré, cette bouche entr'ouverte qui sembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air superbe et menaçant que la mort même n'avoit pu effacer. Toute ma vie il sera peint devant mes yeux ; et, si jamais les dieux me faisoient régner, je

n'oublierois point, après un si funeste exemple, qu'un roi n'est digne de commander, et n'est heureux dans sa puissance, qu'autant qu'il la soumet à la raison. Eh ! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux !

FIN DU LIVRE SECOND.

LES

LES AVENTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE TROISIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte que le successeur de Bocchoris, rendant tous les prisonniers Tyriens, lui-même, Télémaque, fut emmené avec eux à Tyr sur le vaisseau de Narbal, qui commandoit la flotte Tyrienne; que Narbal lui dépeignit Pygmalion leur roi, dont il falloit craindre la cruelle avarice: qu'ensuite il avoit été instruit par Narbal sur les règles du commerce de Tyr, & qu'il alloit s'embarquer sur un vaisseau Cyprien pour aller par l'île de Cypre en Ithaque, quand Pygmalion découvrit qu'il étoit étranger, & voulut le faire prendre: qu'alors il étoit sur le point de périr; mais qu'Astarbé, maîtresse du Tyran, l'avoit sauvé, pour faire mourir en sa place un jeune homme, dont le mépris l'avoit irritée.

CALYPSO écoutoit avec étonnement des paroles si sages. Ce qui la charmoit le plus, étoit de voir que Télémaque racontoit ingénument les fautes qu'il avoit faites par précipitation, et en manquant de docilité pour le sage Mentor: elle trouvoit une noblesse et une grandeur étonnante dans ce jeune homme, qui s'accusoit lui-même, et qui paroissoit avoir si bien profité de ses imprudences pour se rendre sage, prévoyant, et modéré. Continuez, disoit-elle, mon cher Télémaque; il me tarde de

de ſavoir comment vous ſortîtes de l'Egypte, et où vous avez retrouvé le ſage Mentor, dont vous avez ſenti la perte avec tant de raiſon.

Télémaque reprit ainſi ſon diſcours : Les Egyptiens les plus vertueux, et les plus fidéles au roi, étant les plus foibles, et voyant le roi mort, furent contraints de céder aux autres : on établit un autre roi, nommé Termutis. Les Phéniciens, avec les troupes de l'île de Cypre, ſe retirèrent après avoir fait alliance avec le nouveau roi. Celui-ci rendit tous les priſonniers Phéniciens ; je fus compté comme étant de ce nombre. On me fit ſortir de la tour ; je m'embarquai avec les autres, et l'eſpérance commença à reluire au fond de mon cœur.

Un vent favorable rempliſſoit déja nos voiles, les rameurs fendoient les ondes écumantes, la vaſte mer étoit couverte de navires ; les mariniers pouſſoient des cris de joie ; les rivages d'Egypte s'enfuyoient loin de nous ; les collines et les montagnes s'applaniſſoient peu à peu. Nous commencions à ne voir plus que le ciel et l'eau, pendant que le ſoleil, qui ſe levoit, ſembloit faire ſortir du ſein de la mer ſes feux étincelans ; ſes rayons doroient le ſommet des montagnes que nous découvrions encore un peu ſur l'horizon ; et tout le ciel, peint d'un ſombre azur, nous promettoit une heureuſe navigation.

Quoiqu'on m'eût renvoyé comme étant Phénicien, aucun des Phéniciens avec qui j'étois ne me connoiſſoit. Narbal, qui commandoit dans le vaiſſeau où l'on me mit, me demanda mon nom et ma patrie. De quelle ville de Phénicie êtes-vous ? me dit il. Je ne ſuis point Phénicien, lui dis-je ; mais les Egyptiens m'avoient pris ſur la mer dans un vaiſſeau de Phénicie : j'ai demeuré captif en Egypte comme un Phénicien ; c'eſt ſous ce nom que j'ai long-temps ſouffert ; c'eſt ſous ce nom que l'on m'a délivré. De quel pays êtes-vous donc ? reprit alors Narbal. Je lui parlai ainſi : Je ſuis Télémaque, fils d'Ulyſſe, roi d'Ithaque, en Grèce. Mon père s'eſt rendu fameux entre tous le rois qui ont aſſiégé la ville de Tryoe : mais les dieux ne lui ont pas accordé de revoir ſa patrie. Je l'ai cherché en pluſieurs pays ; la fortune me perſécute comme lui : vous voyez un jeune malheureux qui ne ſoupire qu'après le bonheur de retourner parmi les ſiens, et de retrouver ſon père.

Narbal

Narbal me regardoit avec étonnement, et il crut appercevoir en moi je ne fais quoi d'heureux qui vient des dons du ciel, et qui n'est point dans le commun des hommes. Il etoit naturellement sincère et généreux ; il fut touché de mon malheur, et me parla avec une confiance que les dieux lui inspirèrent pour me sauver d'un grand péril.

Télémaque, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous me dites, et je ne saurois en douter ; la douceur, et la vertu peintes sur votre visage, ne me permettent pas de me défier de vous : je sens même que les dieux, que j'ai toujours servis, vous aiment, et qu'ils veulent que je vous aime aussi comme si vous étiez mon fils. Je vous donnerai un conseil salutaire ; et pour récompense, je ne vous demande que le secret. Ne craignez point, lui dis-je, que j'aie aucune peine à me taire sur les choses que vous voudrez me confier : quoique je sois si jeune, j'ai déja vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon secret, et encore plus de ne trahir jamais, sous auçun prétexte, le secret d'autrui. Comment avez-vous pu, me dit-il, vous accoutumer au secret dans une si grande jeunesse ? Je serai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité, qui est le fondement de la plus sage conduite, et sans laquelle tous les talens sont inutiles.

Quand Ulysse, lui dis-je, partit pour aller au siége de Troye, il me prit sur ses genoux, et entre ses bras ; c'est ainsi qu'on me l'a raconté. Après m'avoir baisé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne pusse les entendre : O mon fils ! que les dieux me préservent de te revoir jamais ; que plutôt le ciseau de la Parque tranche le fil de tes jours, lorsqu'il est à peine formé, de même que le moissonneur tranche de sa faux une tendre fleur qui commence à éclorre ; que mes ennemis te puissent écraser aux yeux de ta mère, et aux miens, si tu dois un jour te corrompre, et abandonner la vertu ! O mes amis ! continua-t-il, je vous laisse ce fils qui m'est si cher ; ayez soin de son enfance ; si vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuse flatterie ; enseignez-lui à se vaincre ; qu'il soit comme un jeune arbrisseau encore tendre, qu'on plie pour le redresser. Surtout n'oubliez rien pour le rendre juste, bienfaisant, sincère, et fidèle à garder un secret. Quiconque est capable de mentir, est indigne

d'être compté au nombre des hommes ; et quiconque ne ſait pas ſe taire, eſt indigne de gouverner.

Je vous rapporte ces paroles, parce qu'on a eu ſoin de me les répéter ſouvent, et qu'elles ont pénétré juſqu'au fond de mon cœur : je me les redis ſouvent à moi-même. Les amis de mon père eurent ſoin de m'exercer de bonne heure au ſecret. J'étois encore dans la plus grande enfance, et ils me confioient déja toutes les peines qu'ils reſſentoient, voyant ma mère expoſée à un grand nombre de téméraires qui vouloient l'épouſer. Ainſi on me traitoit dès lors comme un homme raiſonnable et ſûr ; on m'entretenoit ſouvent des plus grandes affaires ; on m'inſtruiſoit de ce qu'on avoit réſolu pour écarter les prétendans. J'étois ravi qu'on eût en moi cette confiance ; par-là je me croyois déja un homme fait. Jamais je n'en ai abuſé ; jamais il ne m'eſt échappé une ſeule parole qui pût découvrir le moindre ſecret. Souvent les prétendans tâchoient de me faire parler, eſpérant qu'un enfant qui pourroit avoir vu, ou entendu quelque choſe d'important, ne ſauroit pas ſe retenir : mais je ſavois bien leur répondre ſans mentir, et ſans leur apprendre ce que je ne devois point leur dire.

Alors Narbal me dit : Vous voyez, Télémaque, la puiſſance des Phéniciens ; ils ſont redoutables à toutes les nations voiſines par leurs innombrables vaiſſeaux : le commerce qu'ils font juſques aux colonnes d'Hercule, leur donne des richeſſes qui ſurpaſſent celles des peuples les plus floriſſans. Le grand roi Séſoſtris, qui n'auroit jamais pu les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre avec ſes armées qui avoient conquis tout l'Orient ; il nous impoſa un tribut que nous n'avons pas long-temps payé. Les Phéniciens ſe trouvoient trop riches, et trop puiſſans pour porter patiemment le joug de la ſervitude ; nous reprîmes notre liberté. La mort ne laiſſa pas à Séſoſtris le temps de finir la guerre contre nous. Il eſt vrai que nous avions tout à craindre de ſa ſageſſe, encore plus que de ſa puiſſance : mais ſa puiſſance paſſant entre les mains de ſon fils, dépourvu de toute ſageſſe, nous conclûmes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet, les Egyptiens, bien loin de rentrer, les armes à la main, dans notre pays pour nous ſubjuguer

encore

encore une fois, ont été contraints de nous appeller à leur ſecours pour les délivrer de ce roi impie et furieux. Nous avons été leurs libérateurs. Quelle gloire ajoutée à la liberté, et à l'opulence des Phéniciens !

Mais, pendant que nous délivrons les autres, nous ſommes eſclaves nous-mêmes. O Télémaque ! craignez de tomber entre les mains de Pygmalion notre roi : il les à trempées, ces mains cruelles, dans le ſang de Sichée, mari de Didon, ſa ſœur. Didon, pleine du deſir de la vengeance, s'eſt ſauvée de Tyr avec pluſieurs vaiſſeaux. La plupart de ceux qui aiment la vertu et la liberté l'ont ſuivie : elle à fondé ſur la côte d'Afrique une ſuperbe ville, qu'on nomme Carthage. Pygmalion, tourmenté par une ſoif inſatiable des richeſſes, ſe rend de plus en plus mépriſable et odieux à ſes ſujets. C'eſt un crime à Tyr que d'avoir de grands biens : l'avarice le rend défiant, ſoupçonneux, cruel ; il perſécute les riches, et il craint les pauvres.

C'eſt un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de la vertu ; car Pygmalion ſuppoſe que les bons ne peuvent ſouffrir ſes injuſtices, et ſes infamies : la vertu le condamne ; il s'aigrit, et s'irrite contre elle. Tout l'agite, l'inquiète, le ronge ; il a peur de ſon ombre ; il ne dort ni nuit, ni jour : les dieux, pour le confondre, l'accablent de tréſors dont il n'oſe jouir. Ce qu'il cherche pour être heureux, eſt préciſément ce qui l'empêche de l'être. Il regrette tout ce qu'il donne, et craint toujours de perdre ; il ſe tourmente pour gagner. On ne le voit preſque jamais ; il eſt ſeul, triſte, abattu au fond de ſon palais : ſes amis mêmes n'oſent l'aborder, de peur de lui devenir ſuſpects. Une garde terrible tient toujours des épées nues, et des piques levées autour de ſa maiſon. Trente chambres qui ſe communiquent les unes aux autres, et dont chacune a une porte de fer avec ſix gros verroux, ſont le lieu où il ſe renferme ; on ne ſait jamais dans laquelle de ces chambres il couche, et on aſſure qu'il ne couche jamais deux nuits de ſuite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connoît ni les doux plaiſirs, ni l'amitié encore plus douce : ſi on lui parle de chercher la joie, il ſent qu'elle fuit loin de lui, et qu'elle refuſe d'entrer dans ſon cœur. Ses yeux creux ſont pleins d'un feu âpre et farouche ;

ils ſont ſans ceſſe errans de tous côtés : il prête l'oreille au moindre bruit, et ſe ſent tout ému ; il eſt pâle, défait, et les noirs ſoucis ſont peints ſur ſon viſage toujours ridé. Il ſe tait, il ſoupire, il tire de ſon cœur de profonds gémiſſemens, il ne peut cacher les remords qui déchirent ſes entrailles. Les mets les plus exquis le dégoûtent. Ses enfans, loin d'être ſon eſpérance, ſont le ſujet de ſa terreur ; il en a fait ſes plus dangereux ennemis. Il n'a eu toute ſa vie aucun moment d'aſſuré ; il ne ſe conſerve qu'à force de répandre le ſang de tous ceux qu'il craint. Inſenſé, qui ne voit pas que la cruauté, à laquelle il ſe confie, le fera périr ! Quelqu'un de ſes domeſtiques, auſſi défiant que lui, ſe hâtera de délivrer le monde de ce monſtre.

Pour moi, je crains les dieux : quoi qu'il m'en coûte, je ſerai fidéle au roi qu'ils m'ont donné ; j'aimerois mieux qu'il me fit mourir, que de lui ôter la vie, et même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Télémaque, gardez-vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulyſſe : il eſpéreroit qu'Ulyſſe, retournant à Ithaque, lui payeroit quelque grande ſomme pour vous racheter, et il vous tiendroit en priſon.

Quand nous arrivâmes à Tyr, je ſuivis le conſeil de Narbal, et je reconnus la vérité de tout ce qu'il m'avoit raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme pût ſe rendre auſſi miſérable que Pygmalion me le paroiſſoit. Surpris d'un ſpectacle ſi affreux, et ſi nouveau pour moi, je diſois en moi-même : Voilà un homme qui n'a cherché qu'à ſe rendre heureux : il a cru y parvenir par les richeſſes, et par une autorité abſolue : il poſſéde tout ce qu'il peut déſirer ; et cependant il eſt miſérable par ſes richeſſes, et par ſon autorité même. S'il étoit berger, comme j'étois n'aguère, il ſeroit auſſi heureux que je l'ai été : il jouiroit des plaiſirs innocens de la campagne, et en jouiroit ſans remords ; il ne craindroit ni le fer, ni le poiſon ; il aimeroit les hommes, il en ſeroit aimé : il n'auroit point ces grandes richeſſes qui lui ſont auſſi inutiles que du ſable, puiſqu'il n'oſe y toucher ; mais il jouiroit librement des fruits de la terre, et ne ſouffriroit aucun véritable beſoin. Cet

homme

homme paroît faire tout ce qu'il veut : mais il s'en faut bien qu'il ne le faffe ; il fait tout ce que veulent fes paffions féroces ; il eft toujours entraîné par fon avarice, par fa crainte, et par fes foupçons. Il paroît maître de tous les autres hommes ; mais il n'eft pas maître de lui-même ; car il a autant de maîtres, et de bourreaux qu'il a de défirs violens.

Je raifonnois ainfi de Pygmalion fans le voir ; car on ne le voyoit point : et on regardoit feulement avec crainte ces hautes tours, qui étoient nuit et jour entourées de gardes, où il s'étoit mis lui-même comme en prifon, fe renfermant avec fes tréfors. Je comparois ce roi invifible avec Séfoftris fi doux, fi acceffible, fi affable, fi curieux de voir les étrangers, fi attentif à écouter tout le monde, et à tirer du cœur des hommes la vérité qu'on cache aux rois. Séfoftris, difois-je, ne craignoit rien, et n'avoit rien à craindre ; il fe montroit à tous fes fujets comme à fes propres enfans : celui ci craint tout, et a tout à craindre. Ce méchant roi eft toujours expofe à une mort funefte, même dans fon palais inacceffible, au milieu de fes gardes : au contraire, le bon roi Séfoftris étoit en fûreté au milieu de la foule des peuples, comme un bon père dans fa maifon environné de fa famille.

Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'île de Cypre, qui étoient venues fecourir les fiennes à caufe de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occafion de me mettre en liberté : il me fit paffer en revue parmi les foldats Cypriens ; car le roi étoit ombrageux jufques dans les moindres chofes. Le défaut des princes trop faciles et inappliqués eft de fe livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux et corrompus. Le défaut de celui-ci étoit, au contraire, de fe défier des plus honnêtes gens : il ne favoit point difcerner les hommes droits et fimples qui agiffent fans déguifement ; auffi n'avoit il jamais vu de gens de bien, car de telles gens ne vont point chercher un roi fi corrompu. D'ailleurs, il avoit vu depuis qu'il étoit fur le trône, dans les hommes dont il s'étoit fervi, tant de diffimulation, de perfidie, et de vices affreux déguifés fous les apparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes, fans exception, comme s'ils euffent été mafqués.

Il ſuppoſoit qu'il n'y avoit aucune ſincère vertu ſur la terre : ainſi il regardoit tous les hommes comme étant à peu près égaux. Quand il trouvoit un homme faux et corrompu, il ne ſe donnoit point la peine d'en chercher un autre, comptant qu'un autre ne ſeroit pas meilleur. Les bons lui paroiſſoient pires que les méchans les plus déclarés, parce qu'il les croyoit auſſi méchans, et plus trompeurs.

Pour revenir à moi, je fus confondu avec les Cypriens, et j'échappai à la defiance pénétrante du roi. Narbal trembloit de crainte que je ne fuſſe découvert : il lui en eût coûté la vie, et à moi auſſi Son impatience de nous voir partir étoit incroyable : mais les vents contraires nous retinrent aſſez long-temps à Tyr.

Je profitai de ce ſejour pour connoître les mœurs des Phéniciens ſi célèbres dans toutes les nations connues. J'admirois l'heureuſe ſituation de cette grande ville, qui eſt au milieu de la mer dans une île. La côte voiſine eſt délicieuſe par ſa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre de villes et de villages qui ſe touchent preſque ; enfin, par la douceur de ſon climat : car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlans du Midi ; elle eſt rafraîchie par le vent du Nord qui ſouffle du côté de la mer. Ce pays eſt au pied du Liban, dont le ſommet fend les nues, et va toucher les aſtres ; une glace éternelle couvre ſon front ; des fleuves pleins de neiges tombent, comme des torrens, des pointes des rochers qui environnent ſa tête. Au-deſſous on voit une vaſte forêt de cèdres antiques, qui paroiſſent auſſi vieux que la terre où ils ſont plantés, et qui portent leurs branches épaiſſes juſques dans les nues. Cette forêt a ſous ſes pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'eſt là qu'on voit errer les taureaux qui mugiſſent, les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux qui bondiſſent ſur l'herbe : là coulent mille ruiſſeaux d'une eau claire. Enfin, on voit au deſſous de ces pâturages le pied de la montagne, qui eſt comme un jardin : le Printemps et l'Automne y régnent enſemble pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais ni le ſouffle empeſté du Midi, qui ſéche, et qui brûle tout, ni le rigoureux Aquilon, n'ont oſé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'eſt auprès de cette belle côte, que s'éleve dans la mer l'île où eſt bâtie la ville de Tyr. Cette grand ville ſemble

ſemble nager au deſſus des eaux, et être la reine de la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde, et ſes habitans ſont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'eſt point une ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle eſt la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles ſemblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, et qui embraſſent un vaſte port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port, on voit comme une forêt de mâts de navires; et ces navires ſont ſi nombreux, qu'à peine peut on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richeſſes ne les dégoûtent jamais du travail néceſſaire pour les augmenter. On y voit, de tous côtés, le fin lin d'Egypte, et la pourpre Tyrienne deux fois teinte, d'un éclat merveilleux: cette double teinture eſt ſi vive, que le temps ne peut l'effacer: on s'en ſert pour des laines fines qu'on rehauſſe d'une broderie d'or, et d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples juſqu'au détroit de Gades, et ils ont même pénétré dans le vaſte océan qui environne toute la terre. Ils ont fait auſſi de longues navigations ſur la mer rouge; et c'eſt par ce chemin qu'ils vont chercher, dans des îles inconnues, de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois raſſaſier mes yeux du ſpectacle magnifique de cette grande ville, où tout étoit en mouvement. Je n'y voyois point, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oiſifs et curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent ſur le port. Les hommes ſont occupés à décharger leurs vaiſſeaux, à tranſporter leurs marchandiſes, ou à les vendre, à ranger leurs magaſins, et à tenir un compte exact de ce qui leur eſt dû par les négocians étrangers. Les femmes ne ceſſent jamais, ou de filer les laines, ou de faire des deſſeins de broderie, ou de plier les riches étoffes.

D'où vient, diſois-je à Narbal, que les Phéniciens ſe ſont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, et qu'ils s'enrichiſſent ainſi aux dépens de tous les autres peuples? Vous le voyez, me répondit-il, la ſituation de Tyr eſt heureuſe pour le commerce. C'eſt notre patrie

qui

qui a la gloire d'avoir inventé la navigation: les Tyriens furent les premiers, s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obscure antiquité, qui domptèrent les flots; long-temps avant l'âge de Typhis, et des Argonautes tant vantés dans la Grèce: ils furent, dis-je, les prémiers qui oserent se mettre dans un frêle vaisseau à la merci des vagues, et des tempêtes, qui sondèrent les abymes de la mer, qui observèrent les astres loin de la terre, suivant la science des Egyptiens, et des Babyloniens; enfin qui réunirent tant de peuples que la mer avoit séparés. Les Tyriens sont industrieux, patiens, laborieux, propres, sobres, et ménagers: ils ont une exacte police; ils sont parfaitement d'accord entre eux: jamais peuple n'a été plus constant, plus sincère, plus fidéle, plus sûr, plus commode à tous les étrangers.

Voilà, sans aller chercher d'autre cause, ce qui leur donne l'empire de la mer, et qui fait fleurir dans leur port un si utile commerce. Si la division, et la jalousie se mettoient entre eux; s'ils commençoient à s'amollir dans les délices, et dans l'oisiveté; si les prémiers de la nation méprisoient le travail, et l'économie; si les arts cessoient d'être en honneur dans leur ville; s'ils manquoient de bonne foi envers les étrangers; s'ils altéroient tant soit peu les régles d'un commerce libre; s'ils négligeoient leurs manufactures, et s'ils cessoient de faire les grandes avances qui sont nécessaires pour rendre leurs marchandises parfaites, chacune dans son genre, vous verriez bientôt tomber cette puissance que vous admirez.

Mais expliquez-moi, lui disois-je, les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. Faites, me répondit-il, comme on fait ici: recevez bien et facilement tour les étrangers; faites leur trouver dans vos ports la sûreté, la commodité, la liberté entière; ne vous laissez jamais entraîner ni par l'avarice, ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup, est de ne vouloir jamais trop gagner, et de savoir perdre à propos. Faites-vous aimer par tous les étrangers; souffrez même quelque chose d'eux; craignez d'exciter leur jalousie par votre hauteur: soyez constant dans les régles du commerce; qu'elles soient simples et faciles; accoutumez vos peuples à les suivre inviolablement; punissez sévèrement la fraude,

et

et même la négligence, ou le faste des marchands, qui ruinent le commerce en ruinant les hommes qui le font.

Sur-tout n'entrépenez jamais de géner le commerce pour le tourner selon vos vues. Il est plus convenable, que le prince ne s'en mêle point, et qu'il en laisse tout le profit à ses sujets qui en ont la peine; autrement il les découragera: il en tirera assez d'advantages par les grandes richesses qui entreront dans ses états. Le commerce est comme certaines sources; si vous voulez détourner leur cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit, et la commodité, qui attirent les étrangers chez vous; si vous leur rendez le commerce moins commode, et moins utile, ils se retirent insensiblement, et ne reviennent plus, parce que d'autres peuples, profitant de votre imprudence, les attirent chez eux, et les accoutument à se passer de vous. Il faut même vous avouer, que depuis quelque temps, la gloire de Tyr est bien obscurcie. Oh! si vous l'aviez vu, mon cher Télémaque, avant le régne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné! Vous ne trouvez plus ici maintenant que les tristes restes d'une grandeur qui menace ruine. O malheureuse Tyr! en quelles mains es-tu tombée! autrefois la mer t'apportoit le tribut de tous les peuples de la terre.

Pygmalion craint tout, et des étrangers, et de ses sujets. Au lieu d'ouvrir, suivant notre ancienne coutume, ses ports à toutes les nations les plus éloignées, dans une entière liberté, il veut savoir le nombre des vaisseaux qui arrivent, leur pays, le nom des hommes qui y sont, leur genre de commerce, la nature et le prix de leurs marchandises, et le temps qu'ils doivent demeurer ici. Il fait encore pis; car il use de supercherie pour surprendre les marchands, et pour confisquer leurs marchandises. Il inquiète les marchands, qu'il croit les plus opulens; il établit, sous divers prétextes, de nouveaux impôts. Il veut entrer lui-même dans le commerce; et tout le monde craint d'avoir à faire avec lui. Ainsi le commerce languit; les étrangers oublient peu-à-peu le chemin de Tyr, qui leur étoit autrefois si connu: et si Pygmalion ne change de conduite, notre gloire, et notre puissance seront bientôt transportées à quelque autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai ensuite à Narbal comment les Tyriens s'étoient rendus si puissans sur la mer : car je voulois n'ignorer rien de tout ce qui sert au gouvernement d'un royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban, qui nous fournissent les bois des vaisseaux ; et nous les réservons avec soin pour cet usage : on n'en coupe jamais que pour les besoins publics. Pour la construction des vaisseaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. Comment, lui disois-je, avez-vous pu faire pour trouver ces ouvriers ? Ils se sont formés, répondit Narbal, peu-à-peu dans le pays. Quand on récompense bien ceux qui excellent dans les arts, on est sûr d'avoir bientôt des hommes qui les menent à leur dernière perfection ; car les hommes qui ont le plus de sagesse, et de talent, ne manquent point de s'adonner aux arts auxquels les grandes récompenses sont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réussissent dans les arts, et dans les sciences utiles à la navigation. On considère un bon géometre ; on estime fort un habile astronome ; on comble de biens un pilote, qui surpasse les autres dans sa fonction : on ne méprise point un bon charpentier ; au contraire, il est bien payé, et bien traité : les bons rameurs même ont des récompenses sûres, et proportionnées à leurs services ; on les nourrit bien ; on a soin d'eux quand ils sont malades : en leur absence, on a soin de leurs femmes, et de leurs enfans ; s'ils périssent dans un naufrage, on dédommage leur famille : on renvoie chez eux ceux qui ont servi un certain temps. Ainsi on en a autant qu'on en veut : le père est ravi d'élever son fils dans un si bon métier ; et dès sa plus tendre jeunesse, il se hâte de lui enseigner à manier la rame, à tendre les cordages, et à mépriser les tempêtes. C'est ainsi qu'on mene les hommes, sans contrainte, par la récompense, et par le bon ordre. L'autorité seule ne fait jamais bien ; la soumission des inférieurs ne suffit pas : il faut gagner les cœurs, et faire trouver aux hommes leur avantage dans les choses où l'on veut se servir de leur industrie.

Après ce discours, Narbal me mena visiter tous les magasins, les arsenaux, et tous les métiers qui servent à la construction des navires. Je demandois le détail des moindres choses, et j'écrivois tout ce que j'avois appris, de peur d'oublier quelque circonstance utile.

Cependant

Cependant Narbal, qui connoissoit Pygmalion, et qui m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, craignant que je ne fusse découvert par les espions du roi, qui alloient nuit et jour par toute la ville : mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupés à visiter curieusement le port, et à interroger divers marchands, nous vîmes venir à nous un officier de Pygmalion, qui dit à Narbal : Le roi vient d'apprendre d'un des capitaines des vaisseaux qui sont revenus d'Egypte avec vous, que vous avez amené un étranger qui passe pour Cyprien : le roi veut qu'on l'arrête, et qu'on sache certainement de quel pays il est ; vous en répondrez sur votre tête. Dans ce moment je m'étois un peu éloigné pour regarder de plus près les proportions, que les Tyriens avoient gardées dans la construction d'un vaisseau presque neuf, qui étoit, disoit-on, par cette proportion si exacte de toutes ses parties, le meilleur voilier qu'on eût jamais vu dans le port ; et j'interrogeois l'ouvrier qui avoit réglé cette proportion.

Narbal, surpris et effrayé, répondit ; Je vais chercher cet étranger qui est de l'île de Cypre. Mais quand il eut perdu de vue cet officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévu, me dit-il, mon cher Télémaque ; nous sommes perdus : le roi, que sa défiance tourmente jour et nuit, soupçonne que vous n'êtes pas de l'île de Cypre ; il ordonne qu'on vous arrête ; il veut me faire périr si je ne vous mets entre ses mains. Que ferons-nous ? O dieux ! donnez-nous la sagesse pour nous tirer de ce péril. Il faudra, Télémaque, que je vous mene au palais du roi. Vous soutiendrez que vous étes Cyprien, de la ville d'Amatonte, fils d'un statuaire de Vénus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois votre père ; et peut-être que le roi, sans approfondir davantage, vous laissera partir. Je ne vois plus d'autre moyen de sauver votre vie, et la mienne.

Je répondis à Narbal : Laissez périr un malheureux, que le destin veut persécuter. Je sais mourir, Narbal ; et je vous dois trop, pour vous entrainer dans mon malheur. Je ne puis me résoudre à mentir : je ne suis point Cyprien ; et je ne saurois dire que je le suis. Les dieux voient ma sincérité ; c'est à eux à conserver ma vie par

leur puiſſance, s'ils le veulent ; mais je ne veux point la ſauver par un menſonge.

Narbal me répondit : Ce menſonge, Télémaque, n'a rien qui ne ſoit innocent ; les dieux mémes ne peuvent le condamner : il ne fait aucun mal à perſonne ; il ſauve la vie à deux innocens ; il ne trompe le roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous pouſſez trop loin l'amour de la vertu, et la crainte de bleſſer la religion.

Il ſuffit, lui diſois je, que le menſonge ſoit menſonge, pour ne pas être digne d'un homme qui parle en préſence des dieux, et qui doit tout à la vérité. Celui qui bleſſe la vérité, offenſe les dieux, et ſe bleſſe ſoi-même ; car il parle contre ſa conſcience. Ceſſez, Narbal, de me propoſer ce qui eſt indigne de vous, et de moi. Si les dieux ont pitié de nous, ils ſauront bien nous délivrer : s'ils veulent nous laiſſer périr, nous ſerons, en mourant, les victimes de la vérité, et nous laiſſerons aux hommes l'exemple de préférer la vertu ſans tache à une longue vie : la mienne n'eſt déja que trop longue, étant ſi malheureuſe. C'eſt vous ſeul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit. Falloit-il que votre amitié pour un malheureux étranger vous fût ſi funeſte !

Nous demeurâmes long-temps dans cette eſpèce de combat ; mais enfin nous vîmes arriver un homme, qui couroit hors d'haleine : c'étoit un autre officier du roi, qui venoit de la part d'Aſtarbé. Cette femme étoit belle comme une déeſſe ; elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'eſprit ; elle étoit enjouée, flatteuſe, inſinuante. Avec tant de charmes trompeurs, elle avoit, comme les Sirènes, un cœur cruel, et plein de malignité ; mais elle ſavoit cacher ſes ſentimens corrompus, par un profond artifice. Elle avoit ſu gagner le cœur de Pygmalion par ſa beauté, par ſon eſprit, par ſa douce voix, et par l'harmonie de ſa lyre. Pygmalion, aveuglé par un violent amour pour elle, avoit abandonné la reine Topha, ſon épouſe. Il ne ſongeoit qu'à contenter les paſſions de l'ambitieuſe Aſtarbé : l'amour de cette femme ne lui étoit guère moins funeſte que ſon infâme avarice. Mais, quoiqu'il eût tant de paſſion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris, et du dégoût : elle

cachoit ses vrais sentimens ; et elle faisoit semblant de ne vouloir vivre que pour lui, dans le temps même qu'elle ne pouvoit le souffrir.

Il y avoit à Tyr un jeune Crétois nommé Malachon, d'une merveilleuse beauté, mais mou, efféminé, noyé dans les plaisirs. Il ne songeoit qu'à conserver la délicatesse de son teint, qu'à peigner ses cheveux blonds flottans sur ses épaules, qu'a se parfumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de sa robe ; enfin qu'à chanter ses amours sur sa lyre. Astarbé le vit, elle l'aima, et en devint furieuse. Il la méprisa, parce qu'il étoit passionné pour une autre femme : d'ailleurs il craignit de s'exposer à la cruelle jalousie du roi. Astarbé, se sentant méprisée, s'abandonna à son ressentiment. Dans son désespoir, elle s'imagina qu'elle pouvoit faire passer Malachon pour l'étranger que le roi faisoit chercher, et qu'on disoit qui étoit venu avec Narbal. En effet, elle le persuada à Pygmalion, et corrompit tous ceux qui auroient pu le détromper. Comme il n'aimoit point les hommes vertueux, et qu'il ne savoit point les discerner, il n'étoit environné que de gens intéressés, artificieux, prêts à exécuter ses ordres injustes et sanguinaires. De telles gens craignoient l'autorité d'Astarbé, et ils lui aidoient à tromper le roi, de peur de déplaire à cette femme hautaine, qui avoit toute sa confiance. Ainsi Malachon, quoique connu pour Crétois dans toute la ville, passa pour le jeune étranger que Narbal avoit amené d'Egypte : il fut mis en prison.

Astarbé, qui craignoit que Narbal n'allât parler au roi, et ne découvrît son imposture, envoya en diligence à Narbal cet officier, qui lui dit ces paroles : Astarbé vous défend de découvrir au roi, quel est votre étranger ; elle ne vous demande que le silence, et elle saura bien faire ensorte que le roi soit content de vous : cependant hâtez-vous de faire embarquer avec les Cypriens le jeune étranger que vous avez amené d'Egypte, afin qu'on ne le voie plus dans la ville. Narbal, ravi de pouvoir ainsi sauver sa vie et la mienne, promit de se taire ; et l'officier, satisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, s'en retourna rendre compte à Astarbé de sa commission.

Narbal et moi nous admirâmes la bonté des dieux, qui récompensoient notre sincérité, et qui ont un soin si

touchant de ceux qui hasardent tout pour la vertu. Nous regardions avec horreur un roi livré à l'avarice, et à la volupté. Celui qui craint, avec tant d'excès, d'être trompé, disions-nous, mérite de l'être, et l'est presque toujours grossièrement. Il se défie des gens de bien, et s'abandonne à des scélérats : il est le seul qui ignore ce qui se passe. Voyez Pygmalion ; il est le jouet d'une femme sans pudeur. Cependant les dieux se servent du mensonge des méchans pour sauver les bons, qui aiment mieux perdre la vie que de mentir.

En même temps nous apperçûmes que les vents changeoient, et qu'ils devenoient favorables aux vaisseaux de Cypre. Les dieux se déclarent ! s'écria Narbal ; ils veulent, mon cher Télémaque, vous mettre en sûreté : fuyez cette terre cruelle et maudite. Heureux qui pourroit vous suivre jusques dans les rivages les plus inconnus ! heureux qui pourroit vivre et mourir avec vous ! Mais un destin sévère m'attache à cette malheureuse patrie ; il faut souffrir avec elle : peut-être faudra-t-il être enseveli sous ses ruines ; n'importe, pourvu que je dise toujours la vérité, et que mon cœur n'aime que la justice. Pour vous, ô mon cher Télémaque, je prie les dieux, qui vous conduisent comme par la main, de vous accorder le plus précieux de tous les dons, qui est la vertu pure et sans tache, jusqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque, consolez Pénélope, délivrez-la de ses téméraires amans. Que vos yeux puissent voir, que vos mains puissent embrasser le sage Ulysse ; et qu'il trouve en vous un fils égal a sa sagesse ! Mais, dans votre bonheur, souvenez-vous du malheureux Narbal, et ne cessez jamais de m'aimer.

Quand il eut achevé ces paroles, je l'arrosai de mes larmes sans lui répondre : de profonds soupirs m'empêchoient de parler : nous nous embrassions en silence. Il me mena jusqu'au vaisseau ; il demeura sur le rivage ; et, quand le vaisseau fut parti, nous ne cessions de nous regarder, tandis que nous pûmes nous voir.

FIN DU LIVRE TROISIEME.

LES

AVENTURES

DE

TÉLÉMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATRIEME.

SOMMAIRE.

Calypso interrompt Télémaque pour le faire reposer. Mentor le blâme en secret d'avoir entrepris le récit de ses aventures, et lui conseille de les achever puisqu'il les a commencées. Télémaque raconte que pendant sa navigation de Tyr jusqu'en l'île de Cypre, il avoit eu un songe, où il avoit vu Vénus & Cupidon, contre qui Minerve le protégeoit; qu'ensuite il avoit cru voir aussi Mentor, qui l'exhortoit à fuir l'île de Cypre; qu'à son réveil une tempête auroit fait périr le vaisseau s'il n'eût pris lui-même le gouvernail, parce que les Cypriens, noyés dans le vin, étoient hors d'état de le sauver; qu'à son arrivée dans l'île il avoit vu avec horreur les exemples les plus contagieux; mais que le Syrien Hazaël, dont Mentor étoit devenu l'esclave, se trouvant alors au même lieu, lui avoit rendu ce sage conducteur, et les avoit embarqués dans son vaisseau pour les mener en Crète, et que dans ce trajet ils avoient vu le beau spectacle d'Amphitrite traînée dans son char par des chevaux marins.

CALYPSO, qui avoit été jusqu'à ce moment immobile, et transportée de plaisir en écoutant les aventures de Télémaque, l'interrompit pour lui faire prendre quelque repos. Il est temps, lui dit-elle, que vous

vous alliez goûter la douceur du ſommeil après tant de travaux. Vous n'avez rien à craindre ici : tout vous eſt favorable. Abandonnez-vous donc à la joie : goûtez la paix, et tous les autres dons des dieux, dont vous allez être comblé. Demain, quand l'Aurore, avec ſes doigts de roſes entr'ouvrira les portes dorées de l'Orient, et que les chevaux du Soleil, ſortant de l'onde amère, répandront les flammes du jour pour chaſſer devant eux toutes les étoiles du ciel, nous reprendrons, mon cher Télémaque, l'hiſtoire de vos malheurs. Jamais votre père n'a égalé votre ſageſſe et votre courage : ni Achille, vainqueur d'Hector, ni Théſée, revenu des enfers, ni même le grand Alcide, qui a purgé la terre de tant de monſtres, n'ont fait voir autant de force et de vertu que vous. Je ſouhaite qu'un profond ſommeil vous rende cette nuit courte. Mais hélas ! qu'elle ſera longue pour moi ! qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je ſais déja, et de vous demander ce que je ne ſais pas encore ! Allez, mon cher Télémaque, avec le ſage Mentor que les dieux vous ont rendu, allez dans cette grotte écartée, où tout eſt préparé pour votre repos. Je prie Morphée de répandre ſes plus doux charmes ſur vos paupières appeſanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatigués, et de vous envoyer des ſonges légers, qui, voltigeant autour de vous, flattent vos ſens par les images les plus riantes, et repouſſent loin de vous tout ce qui pourroit vous réveiller trop promptement.

La déeſſe conduiſit elle même Télémaque dans cette grotte ſéparée de la ſienne. Elle n'étoit ni moins ruſtique, ni moins agréable. Une fontaine, qui couloit dans un coin, y faiſoit un doux murmure qui appelloit le ſommeil. Les nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, ſur leſquels elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de lion pour Télémaque, et l'autre d'ours pour Mentor.

Avant que de laiſſer fermer ſes yeux au ſommeil, Mentor parla ainſi à Télémaque : Le plaiſir de raconter vos hiſtoires vous a entraîné ; vous avez charmé la déeſſe en lui expliquant les dangers dont votre courage et votre induſtrie vous ont tiré : par là vous n'avez fait qu'enflammer davantage ſon cœur, et que vous préparer une plus

dan-

dangereuſe captivité. Comment eſpérez-vous qu'elle vous laiſſe maintenant ſortir de ſon île, vous qui l'avez enchantée par le récit de vos aventures? L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler ſans prudence. Elle s'étoit engagée à vous raconter des hiſtoires, et à vous apprendre quelle a été la deſtinée d'Ulyſſe; elle a trouvé moyen de parler long-temps ſans rien dire; et elle vous a engagée à lui expliquer tout ce qu'elle deſire ſavoir; tel eſt l'art des femmes flatteuſes et paſſionnées. Quand eſt-ce, ô Télémaque, que vous ſerez aſſez ſage pour ne jamais parler par vanité; et que vous ſaurez taire tout ce qui vous eſt advantageux, quand il n'eſt pas utile à dire? Les autres admirent votre ſageſſe dans un âge où il eſt pardonnable d'en manquer: pour moi, je ne puis vous pardonner rien; je ſuis le ſeul qui vous connoiſſe, et qui vous aime aſſez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloigné de la ſageſſe de votre père?

Quoi donc! répondit Télémaque, pouvois-je refuſer à Calypſo de lui raconter mes malheurs? Non, reprit Mentor: il falloit les lui raconter; mais vous deviez le faire en ne lui diſant que ce qui pouvoit lui donner de la compaſſion. Vous pouviez lui dire que vous aviez été, tantôt errant, tantôt captif en Sicile, puis en Egypte: c'étoit lui dire aſſez; et tout le reſte n'a ſervi qu'à augmenter le poiſon qui brûle déja ſon cœur. Plaiſe aux dieux, que le vôtre puiſſe s'en préſerver!

Mais que ferai-je donc? continua Téméмaque d'un ton modéré et docile. Il n'eſt plus temps, répartit Mentor, de lui cacher ce qui reſte de vos aventures: elle en ſait aſſez pour ne pouvoir être trompée ſur ce qu'elle ne ſait pas encore; votre réſerve ne ſerviroit qu'à l'irriter. Achevez donc demain de lui raconter tout ce que les dieux ont fait en votre faveur, et apprenez une autre fois à parler plus ſobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque louange. Télémaque reçut avec amitié un ſi bon conſeil; et ils ſe couchèrent.

Auſſi-t't que Phébus eut répandu ſes premiers rayons ſur la terre, Mentor, entendant la voix de la déeſſe qui appelloit ſes nymphes dans le bois, éveilla Télémaque. Il eſt temps, lui dit-il, de vaincre le ſommeil. Allons, retournez

retournez à Calypso : mais défiez-vous de ses douces paroles ; ne lui ouvrez jamais votre cœur ; craignez le poison flatteur de ses louanges. Hier elle vous élevoit au-dessus de votre sage père, de l'invincible Achille, du fameux Thésée, d'Hercule devenu immortel. Sentîtes-vous combien cette louange est excessive ? Crûtes-vous ce qu'elle disoit ? Sachez qu'elle ne le croit pas elle-même : elle ne vous loue qu'à cause qu'elle vous croit foible, et assez vain pour vous laisser tromper par des louanges disproportionnées à vos actions.

Après ces paroles, ils allèrent au lieu où la déesse les attendoit. Elle sourit en les voyant, et cacha, sous une apparence de joie, la crainte et l'inquiétude qui troubloient son cœur ; car elle prévoyoit que Télémaque, conduit par Mentor, lui échapperoit de même qu'Ulysse. Hâtez-vous, dit-elle, mon cher Télémaque, de satisfaire ma curiosité ; j'ai cru, pendant toute la nuit, vous voir partir de Phénicie, et chercher une nouvelle destinée dans l'île de Cypre : dites-nous donc quel fut ce voyage ; et ne perdons pas un moment. Alors on s'assit sur l'herbe semée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais.

Calypso ne pouvoit s'empêcher de jetter sans cesse des regards tendres et passionnés sur Télémaque, et de voir avec indignation que Mentor observoit jusqu'au moindre mouvement de ses yeux. Cependant toutes les nymphes en silence se penchoient pour prêter l'oreille, et faisoient une espèce de demi-cercle pour mieux écouter et pour mieux voir : les yeux de l'assemblée étoient immobiles et attachés sur le jeune homme. Télémaque, baissant les yeux et rougissant avec beaucoup de grace, reprit ainsi la suite de son histoire :

A peine le doux souffle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles, que la terre de Phénicie disparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Cypriens, dont j'ignorois les mœurs, je me résolus de me taire, de remarquer tout, et d'observer toutes les régles de la discrétion pour gagner leur estime. Mais, pendant mon silence, un sommeil doux et puissant vint me saisir : mes sens étoient liés et suspendus ; je goûtois une paix et une joie profonde, qui enivroient mon cœur. Tout-à-coup je crus voir Vé-

nus

nus qui fendoit les nues dans son char volant, conduit par deux colombes. Elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeunesse, ces graces tendres qui parurent en elle quand elle sortit de l'écume de l'océan, et qu'elle éblouit les yeux de Jupiter même. Elle descendit d'un vol rapide jusqu'auprès de moi, me mit en souriant la main sur l'épaule, et, me nommant par mon nom, prononça ces paroles : Jeune Grec, tu vas entrer dans mon empire ; tu arriveras bientôt dans cette île fortunée où les plaisirs, les ris, les jeux folâtres naissent sous mes pas. Là, tu brûleras des parfums sur mes autels ; là, je te plongerai dans un fleuve de délices. Ouvre ton cœur aux plus douces espérances ; et garde-toi bien de résister à la plus puissante de toutes les déesses, qui veut te rendre heureux.

En même temps j'apperçus l'enfant Cupidon, dont les petites ailes s'agitant le faisoient voler autour de sa mère. Quoiqu'il eût sur son visage la tendresse, les graces, et l'enjouement de l'enfance, il avoit je ne sais quoi dans ses yeux perçans qui me faisoit peur. Il riot en me regardant : son ris étoit malin, moqueur, et cruel. Il tira de son carquois d'or la plus aiguë de ses fléches, il banda son arc, et alloit me percer, quand Minerve se montra soudainement pour me couvrir de son égide. Le visage de cette déesse n'avoit point cette, beauté molle, et cette langueur passionnée que j'avois remarquée dans le visage et dans la posture de Vénus ; c'étoit au contraire une beauté simple, négligée, modeste : tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force et de majesté. La fléche de Cupidon, ne pouvant percer l'égide, tomba par terre. Cupidon, indigné, en soupira amèrement ; il eut honte de se voir vaincu. Loin d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici, téméraire enfant ! tu ne vaincras jamais que des ames lâches, qui aiment mieux tes honteux plaisirs que la sagesse, la vertu, et la gloire. A ces mots, l'amour irrité s'envola ; et Vénus remontant vers l'Olympe, je vis long-temps son char avec ses deux colombes dans une nuée d'or et d'azur ; puis elle disparut. En baissant mes yeux vers la terre, je ne trouvai plus Minerve.

Il me sembla que j'étois transporté dans un jardin delicieux, tel qu'on dépeint les Champs Elysées. En ce

lieu

lieu je reconnus Mentor, qui me dit: Fuyez cette cruelle terre, cette île empestée, où l'on ne respire que la volupté. La vertu la plus courageuse y doit trembler, et ne se peut sauver qu'en fuyant. Dès que je le vis, je voulus me jetter à son cou pour l'embrasser; mais je sentois que mes pieds ne pouvoient se mouvoir, que mes genoux se déroboient sous moi, et que mes mains, s'efforçant de saisir Mentor, cherchoient une ombre vaine qui m'échappoit toujours. Dans cet effort je m'éveillai; et je connus que se songe mystérieux étoit un avertissement divin. Je me sentis plein de courage contre les plaisirs, et de défiance contre moi-même pour détester la vie molle des Cypriens. Mais ce qui me perça le cœur fut que je crus que Mentor avoit perdu la vie, et qu'ayant passé les ondes du Styx, il habitoit l'heureux séjour des ames justes.

Cette pensée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurois. Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger qui erre sans espérance de revoir sa patrie. Cependant tous les Cypriens qui étoient dans le vaisseau s'abandonnoient à une folle joie. Les rameurs, ennemis du travail, s'endormoient sur leurs rames: le pilote, couronné de fleurs, laissoit le gouvernail, et tenoit en sa main une grande cruche de vin qu'il avoit presque vuidée: lui et tous les autres, troublés par la fureur de Bacchus, chantoient, à l'honneur de Vénus et de Cupidon, des vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainsi les dangers de la mer, une soudaine tempête troubla le ciel et la mer. Les vents déchaînés mugissoient avec fureur dans les voiles; les ondes noires battoient les flancs du navire, qui gémissoit sous leurs coups. Tantôt nous montions sur le dos des vagues enflées, tantôt la mer sembloit se dérober sous le navire, et nous précipiter dans l'abyme. Nous appercevions auprès de nous des rochers contre lesquels les flots irrités se brisoient avec un bruit horrible. Alors je compris, par expérience, ce que j'avois souvent ouï dire à Mentor, que les hommes mous et abandonnés aux plaisirs manquent de courage dans les dangers.

Tous nos Cypriens abattus pleuroient comme des femmes ; je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets sur les délices de la vie, que de vaines promesses aux dieux pour leur faire des sacrifices, si on pouvoit arriver au port. Personne ne conservoit assez de présence d'esprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour les faire. Il me parut que je devois, en sauvant ma vie, sauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parce que le pilote, troublé par le vin comme une Bacchante, étoit hors d'état de connoître le danger du vaisseau : j'encourageai les matelots effrayés ; je leur fis abaisser les voiles ; ils ramèrent vigoureusement : nous passâmes au travers des écueils, et nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort.

Cette aventure parut comme un songe à tous ceux qui me devoient la conservation de leur vie ; ils me regardoient avec étonnement. Nous arrivâmes en l'île de Cypre au mois du printemps qui est consacré à Vénus. Cette saison, disoient les Cypriens, convient à cette déesse : car elle semble animer toute la nature, et faire naître les plaisirs comme les fleurs.

En arrivant dans l'île, je sentis un air doux qui rendoit les corps lâches et paresseux, mais qui inspiroit une humeur enjouée et folâtre. Je remarquai que la campagne, naturellement fertile et agréable étoit presque inculte, tant les habitans étoient ennemis du travail. Je vis, de tous côtés, des femmes et de jeunes filles vainement parées, qui alloient, en chantant les louanges de Vénus, se dévouer à son temple. La beauté, les graces, la joie, les plaisirs éclatoient également sur leurs visages ; mais les graces y étoient trop affectées. On n'y voyoit point une noble simplicité et une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de mollesse, l'art de composer leurs visages, leur parure vaine, leur démarche languissante, leurs regards qui sembloient chercher ceux des hommes, leurs jalousies entre elles pour allumer de grandes passions, en un mot, tout ce que je voyois dans ces femmes me sembloit vil et méprisable : à force de vouloir plaire, elles me dégoûtoient.

On me conduisit au temple de la déesse : elle en a plusieurs dans cette île ; car elle est particulièrement

adorée à Cythère, à Idalie, et à Paphos: c'eſt à Cythère que je fus conduit. Le temple eſt tout de marbre; c'eſt un parfait périſtyle: les colonnes ſont d'une groſſeur, et d'une hauteur qui rendent cet édifice très-majeſtueux: au-deſſus de l'architrave et de la friſe, ſont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas-relief toutes les plus agréables aventures de la déeſſe. A la porte du temple eſt ſans ceſſe une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais, dans l'enceinte du lieu ſacré, aucune victime; on n'y brûle point, comme ailleurs, la graiſſe des geniſſes et des taureaux; on n'y répand jamais leur ſang: on préſente ſeulement devant l'autel les bêtes qu'on offre; et on n'en peut offrir aucune qui ne ſoit jeune, blanche, ſans défaut, et ſans tache: on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or; leurs cornes ſont dorées, et ornées de bouquets de fleurs odoriférantes. Après qu'elles ont été préſentées devant l'autel, on les renvoie dans un lieu écarté, où elles ſont égorgées pour les feſtins des prêtres de la déeſſe.

On offre auſſi toutes ſortes de liqueurs parfumées, et du vin plus doux que le nectar. Les prêtres ſont revêtus de longues robes blanches avec des ceintures d'or, et des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit et jour ſur les autels les parfums les plus exquis de l'Orient, et ils forment une eſpèce de nuage qui monte vers le ciel. Toutes les colonnes du temple ſont ornées de feſtons pendans; tous les vaſes, qui ſervent au ſacrifice, ſont d'or; un bois ſacré de myrtes environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons, et de jeunes filles d'une rare beauté, qui puiſſent préſenter les victimes aux prêtres, et qui oſent allumer le feu des autels. Mais l'impudence et la diſſolution déſhonorent un temple ſi magnifique.

D'abord j'eus horreur de ce que je voyois; mais inſenſiblement je commençai à m'y accoutumer. Le vice ne m'effrayoit plus; toutes les compagnies m'inſpiroient je ne ſais quelle inclination pour le déſordre. On ſe moquoit de mon innocence; ma retenue et ma pudeur ſervoient de jouet à ces peuples effrontés. On n'oublioit rien pour exciter toutes mes paſſions, pour me tendre des piéges, et pour réveiller en moi le goût des plaiſirs: Je me

me fentois affoiblir tous les jours; la bonne éducation que j'avois reçue ne me foutenoit prefque plus; toutes mes bonnes réfolutions s'évanouiffoient; je ne me fentois plus la force de réfifter au mal qui me preffoit de tous côtés; j'avois même une mauvaife honte de la vertu. J'étois comme un homme qui nage dans une rivière profonde et rapide: d'abord il fend les eaux, et remonte contre le torrent; mais fi les bords font efcarpés, et s'il ne peut fe repofer fur le rivage, il fe laffe enfin peu à peu, fa force l'abandonne, fes membres épuifés s'engourdiffent, et le cours du fleuve l'entraîne. Ainfi mes yeux commençoient à s'obfcurir, mon cœur tomboit en défaillance; je ne pouvois plus rappeller ni ma raifon, ni le fouvenir des vertus de mon père. Le fonge où je croyois avoir vu le fage Mentor defcendu aux champs élyfées achevoit de me décourager: une fecrète et douce langueur s'emparoit de moi. J'aimois déja le poifon flatteur qui fe gliffoit de veine en veine, et qui pénétroit jufqu'à la moëlle de mes os. Je pouffois néanmoins encore de profonds foupirs; je verfois des larmes amères; je rugiffois comme un lion, dans ma fureur. O malheureufe jeuneffe! difois-je: ô dieux, qui vous jouez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous paffer par cet âge, qui eft un temps de folie, et de fièvre ardente? Oh! que ne fuis-je couvert de cheveux blancs, courbé et proche du tombeau, comme Laërte mon aïeul! la mort me feroit plus douce, que la foibleffe honteufe où je me vois.

A peine avois-je ainfi parlé, que ma douleur s'adouciffoit, et que mon cœur, enivré d'une folle paffion, fecouoit prefque toute pudeur: puis je me voyois plongé dans un abyme de remords. Pendant ce trouble, je courois errant çà et là dans le facré bocage, femblable à une biche qu'un chaffeur a bleffée: elle court au travers des vaftes forêts pour foulager fa douleur; mais la flèche qui l'a percée dans le flanc la fuit par-tout; elle porte par-tout avec elle le trait meurtrier. Ainfi je courois en vain pour m'oublier moi-même, et rien n'adouciffoit la plaie de mon cœur.

En ce moment j'apperçus affez loin de moi, dans l'ombre épaiffe de ce bois, la figure du fage Mentor: mais fon vifage me parut fi pâle, fi trifte, et fi auftère, que je ne pus en reffentir aucune joie. Eft-ce donc vous, ô mon

mon cher ami, mon unique espérance ? est-ce vous ? quoi donc ! est-ce vous-même ? une image trompeuse ne vient-elle pas abuser mes yeux ? est-ce vous, Mentor ? n'est-ce point votre ombre encore sensible à mes maux ? n'êtes-vous point au rang des ames heureuses, qui jouissent de leur vertu, et à qui les dieux donnent des plaisirs purs dans une éternelle paix aux champs élysées ? Parlez, Mentor, vivez-vous encore ? Suis-je assez heureux pour vous posséder ? Ou bien n'est-ce qu'une ombre de mon ami ? En disant ces paroles, je courois vers lui, tout transporté, jusqu'à perdre la respiration. Il m'attendoit tranquillement sans faire un pas vers moi. O dieux ! vous le savez, quelle fut ma joie quand je sentis que mes mains le touchoient ! Non, ce n'est pas une vaine ombre ; je le tiens, je l'embrasse, mon cher Mentor ! C'est ainsi que je m'écriai. J'arrosai son visage d'un torrent de larmes ; je demeurois attaché à son cou sans pouvoir parler. Il me regardoit tristement avec des yeux pleins d'une tendre compassion.

Enfin je lui dis : Hélas ! d'où venez-vous ? en quels dangers ne m'avez-vous point laissé pendant votre absence, et que ferois-je maintenant sans vous ? Mais, sans répondre à mes questions : Fuyez, me dit-il d'un ton terrible, fuyez ! hâtez-vous de fuir ! Ici la terre ne porte pour fruit que du poison ; l'air qu'on respire est empesté ; les hommes contagieux ne se parlent que pour se communiquer un venin mortel. La volupté lâche et infame, qui est le plus horrible des maux sortis de la boîte de Pandore, amollit les cœurs, et ne souffre ici aucune vertu. Fuyez ! que tardez-vous ? ne regardez pas même derrière vous en fuyant : effacez jusqu'au moindre souvenir de cette île exécrable.

Il dit ; et aussi-tôt je sentis comme un nuage, épais, qui se dissipoit de dessus mes yeux, et qui me laissoit voir la pure lumière : une joie douce, et pleine d'un ferme courage renaissoit dans mon cœur. Cette joie étoit bien différente de cette autre joie molle et folâtre, dont mes sens avoient été empoisonnés : l'une est une joie d'ivresse et de trouble, qui est entrecoupée de passions furieuses, et de cuisans remords : l'autre est une joie de raison, qui a quelque chose de bienheureux et de céleste ; elle est toujours pure et égale ; rien ne peut l'épuiser ; plus on

s'y

s'y plonge, plus elle eſt douce ; elle ravit l'ame ſans la troubler. Alors je verſai des larmes de joie, et je trouvois que rien n'étoit ſi doux que de pleurer ainſi. O heureux, diſois-je, les hommes à qui la vertu ſe montre dans toute ſa beauté ! peut-on la voir ſans l'aimer ? peut-on l'aimer ſans être heureux ?

Mentor me dit : Il faut que je vous quitte ; je pars dans ce moment : il ne m'eſt pas permis de m'arrêter. Où allez-vous donc ? lui répondis-je : en quelle terre inhabitable ne vous ſuivrai-je point ? ne croyez pas pouvoir m'échapper ; je mourrai plutôt ſur vos pas. En diſant ces paroles je le tenois ſerré de toute ma force. C'eſt en vain, me dit-il, que vous eſpérez de me retenir. Le cruel Métophis me vendit à des Ethiopiens ou Arabes. Ceux-ci, étant allés à Damas en Syrie pour leur commerce, voulurent ſe défaire de moi, croyant en tirer une grande ſomme d'un nommé Hazaël, qui cherchoit un eſclave Grec pour connoître les mœurs de la Grèce, et pour s'inſtruire de nos ſciences. En effet Hazaël m'acheta chèrement. Ce que je lui ai appris de nos mœurs lui a donné la curioſité de paſſer dans l'île de Crète pour étudier les ſages loix de Minos. Pendant notre navigation, les vents nous ont contraints de relâcher dans l'île de Cypre. En attendant un vent favorable, il eſt venu faire ſes offrandes au temple : le voilà qui en ſort ; les vents nous appellent ; déja nos voiles s'enflent. Adieu, mon cher Télémaque : un eſclave qui craint les dieux doit ſuivre fidélement ſon maître. Les dieux ne me permettent plus d'être à moi : ſi j'étois à moi, ils le ſavent, je ne ſerois qu'à vous ſeul. Adieu : ſouvenez-vous des travaux d'Ulyſſe, et des larmes de Pénélope ; ſouvenez-vous des juſtes dieux. O dieux, protecteurs de l'innocence, en quelle terre ſuis-je contraint de laiſſer Télémaque !

Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laiſſer ici : plutôt mourir que de vous voir partir ſans moi. Ce maître Syrien eſt-il impitoyable? eſt-ce une tigreſſe dont il a ſucé les mammelles dans ſon enfance ? voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras ? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il ſouffre que je vous ſuive. Vous m'exhortez vous-même à fuir, et vous ne voulez pas que je fuie en ſuivant vos pas ! Je vais parler à Hazaël ; il aura peut-être pitié de ma

jeunesse, et de mes larmes. Puisqu'il aime la sagesse, et qu'il va si loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur féroce et insensible : je me jetterai à ses pieds, j'embrasserai ses genoux, je ne le laisserai point aller qu'il ne m'ait accordé de vous suivre. Mon cher Mentor, je me ferai esclave avec vous ; je lui offrirai de me donner à lui : s'il me refuse, c'est fait de moi, je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazaël appella Mentor ; je me prosternai devant lui. Il fut surpris de voir un inconnu en cette posture. Que voulez-vous ? me dit-il. La vie, répondis-je ; car je ne puis vivre si vous ne souffrez que je suive Mentor, qui est à vous. Je suis le fils du grand Ulysse, le plus sage des rois de la Grèce, qui ont renversé la superbe ville de Troye, fameuse dans toute l'Asie. Je ne vous dis pas ma naissance pour me vanter, mais seulement pour vous inspirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon père dans toutes les mers, ayant avec moi cet homme qui étoit pour moi un autre père. La fortune, pour comble de maux, me l'a enlevé ; elle l'a fait votre esclave : souffrez que je le sois aussi. S'il est vrai que vous aimiez la justice, et que vous alliez en Crète pour apprendre les loix du bon roi Minos, n'endurcissez point votre cœur contre mes soupirs, et contre mes larmes. Vous voyez le fils d'un roi qui est réduit à demander la servitude comme son unique ressource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'esclavage ; mais mes premiers malheurs n'étoient que de foibles essais des outrages de la fortune : maintenant je crains de ne pouvoir être reçu parmi les esclaves. O dieux ! voyez mes maux. O Hazaël ! souvenez-vous de Minos, dont vous admirez la sagesse, et qui nous jugera tous deux dans le royaume de Pluton.

Hazaël, me regardant avec un visage doux et humain, me tendit la main, et me releva Je n'ignore pas, me dit-il, la sagesse et la vertu d'Ulysse : Mentor m'a raconté souvent quelle gloire il a acquise parmi les Grecs ; et d'ailleurs la prompte renommée a fait entendre son nom à tous les peuples de l'Orient. Suivez moi, fils d'Ulysse ; je serai votre père jusqu à ce que vous ayez retrouvé celui que vous a donné la vie. Quand même je ne serois pas touché de la gloire de votre père, de ses malheurs, et

des

des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor m'engageroit à prendre soin de vous. Il est vrai que je l'ai acheté comme esclave, mais je le garde comme un ami fidéle. L'argent qu'il m'a coûté m'a acquis le plus cher, et le plus precieux ami que j'aie sur la terre : j'ai trouvé en lui la sagesse ; je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dès ce moment il est libre ; vous le serez aussi : je ne vous demande à l'un et à l'autre que votre cœur.

En un instant je passai de la plus amère douleur à la plus vive joie que les mortels puissent sentir. Je me voyois sauvé d'un horrible danger ; je m'approchois de mon pays ; je trouvois un secours pour y retourner : je goûtois la consolation d'être auprès d'un homme qui m'aimoit déjà par le pur amour de la vertu ; enfin je trouvois tout en retrouvant Mentor pour ne le plus quitter.

Hazaël s'avance sur le bord du rivage : nous le suivons. On entre dans le vaisseau ; les rameurs fendent les ondes paisibles : un zéphyr léger se joue dans nos voiles, il anime tout le vaisseau et lui donne un doux mouvement. L'île de Cypre disparoît bientôt. Hazaël, qui avoit impatience de connoître mes sentiments, me demanda ce que je pensois des mœurs de cette île. Je lui dis ingénument en quels dangers ma jeunesse avoit été exposée, et le combat que j'avois souffert au-dedans de moi. Il fut touché de mon horreur pour le vice, et dit ces paroles ; O Vénus, je reconnois votre puissance, et celle de votre fils ; j'ai brûlé de l'encens sur vos autels : mais souffrez que je déteste l'infame mollesse des habitans de votre île, et l'impudence brutale avec laquelle ils célèbrent vos fêtes.

Ensuite il s'entretenoit avec Mentor de cette première Puissance qui a formé le ciel et la terre ; de cette Lumière infinie et immuable qui se donne à tous sans se partager ; de cette Vérité souveraine et universelle qui éclaire tous les esprits, comme le soleil éclaire tous les corps. Celui, disoit il, qui n'a jamais vu cette lumière pure est aveugle comme un aveugle né ; il passe sa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le soleil n'éclaire point pendant plusieurs mois de l'année ; il croit être sage, et il est insensé ; il croit tout voir, et il ne voit rien ; il meurt, n'ayant jamais rien vu ; tout au plus

il n'apperçoit que de ſombres et fauſſes lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainſi ſont tous les hommes entraînés par les plaiſirs des ſens, et par le charme de l'imagination. Il n'y a point ſur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui conſultent, qui aiment, qui ſuivent cette raiſon éternelle : c'eſt elle qui nous inſpire quand nous penſons bien ; c'eſt elle qui nous reprend quand nous penſons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raiſon que la vie. Elle eſt comme un grand océan de lumière : nos eſprits ſont comme de petits ruiſſeaux qui en ſortent, et qui y retournent pour s'y perdre.

Quoique je ne compriſſe pas encore parfaitement la profonde ſageſſe de ce diſcours, je ne laiſſois pas d'y goûter je ne ſais quoi de pur et de ſublime : mon cœur en étoit échauffé ; et la vérité me ſembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continuèrent à parler de l'origine des dieux, des héros, des poëtes, de l'âge d'or, du déluge, des premières hiſtoires du genre humain, du fleuve d'oubli où ſe plongent les ames des morts, des peines éternelles préparées aux impies dans le gouffre noir du Tartare, et de cette heureuſe paix dont jouiſſent les juſtes dans les champs élyſées, ſans crainte de pouvoir la perdre.

Pendant qu'Hazaël et Mentor parloient, nous apperçûmes des dauphins couverts d'une écaille qui paroiſſoit d'or et d'azur. En ſe jouant, ils ſoulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des Tritons qui ſonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite, traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, et qui, fendant l'onde ſalée, laiſſoient loin derrière eux un vaſte ſillon dans la mer ; leurs yeux étoient enflammés, et leurs bouches étoient fumantes. Le char de la déeſſe étoit une conque d'une merveilleuſe figure ; elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, et les roues étoient d'or. Ce char ſembloit voler ſur la face des eaux paiſibles. Une troupe de nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derrière le char ; leurs beaux cheveux pendoient ſur leurs épaules, et flottoient au gré du vent. La déeſſe tenoit d'une main un ſceptre d'or pour commander aux vagues, de l'autre elle portoit ſur ſes genoux le petit dieu Palémon ſon fils pendant à ſa mammelle. Elle

avoit un visage serein et une douce majesté qui faisoit fuir les vents séditieux et toutes les noires tempêtes. Les Tritons conduisoient les chevaux, et tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottoit dans l'air au-dessus du char; elle étoit à demi enflée par le souffle d'une multitude de petits zéphyrs qui s'efforçoient de la pousser par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs Eole empressé, inquiet, et ardent: son visage ridé et chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais et pendans, ses yeux pleins d'un feu sombre et austère tenoient en silence les fiers Aquilons, et repoussoient tous les nuages. Les immenses baleines et tous les monstres marins, faisant avec leurs narines un flux et reflux de l'onde amère, sortoient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la déesse.

FIN DU LIVRE QUATRIEME.

LES AVENTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULLYSSE.

LIVRE CINQUIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte qu'en arrivant en Crète, il apprit qu'Idoménée, roi de cette île, avoit sacrifié son fils unique pour accomplir un vœu indiscret ; que les Crétois, voulant venger le sang du fils, avoient réduit le père à quitter leur pays : qu'après de longues incertitudes, ils étoient actuellement assemblés pour élire un autre roi. Télémaque ajoute qu'il fut admis dans cette assemblée ; qu'il y remporta les prix à divers jeux ; qu'il expliqua les questions laissées par Minos dans le livre de ses loix ; & que les vieillards juges de l'île, & tous les peuples voulurent le faire roi, voyant sa sagesse.

APRÈS que nous eûmes admiré ce spectacle, nous commençâmes à découvrir les montagnes de Crète, que nous avions encore assez de peine à distinguer des nuées du ciel et des flots de la mer. Bientôt nous vîmes le sommet du mont Ida au-dessus des autres montagnes de l'île, comme un vieux cerf dans une forêt porte son bois rameux au-dessus des têtes des jeunes faons dont il est suivi. Peu à peu nous vîmes plus distinctement les côtes de cette île, qui se présentoient à nos yeux comme un amphithéâtre. Autant que la terre de Cypre nous avoit paru

paru négligée et inculte, autant celle de Crète se montroit fertile et ornée de tous les fruits, par le travail de ses habitans.

De tous côtés nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égaloient des villes, et des villes superbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du diligent laboureur ne fût imprimée ; par-tout la charrue avoit laissé de creux sillons : les ronces, les épines, et toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnues en ce pays. Nous considérions avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissoient dans les gras herbages le long des ruisseaux ; les moutons paissans sur le penchant d'une colline ; les vastes campagnes couvertes de jaunes épis, riches dons de la féconde Cérès ; enfin, les montagnes ornées de pampres, et de grappes d'un raisin déjà coloré, qui promettoit aux vendangeurs les doux présens de Bacchus pour charmer les soucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois on Crète, et il nous expliqua ce qu'il en connoissoit. Cette île, disoit-il, admirée de tous les étrangers, et fameuse par ses cent villes, nourrit sans peine tous ses habitans, quoiqu'ils soient innombrables. C'est que la terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein fécond ne peut s'épuiser ; plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance. Ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres : la terre, cette bonne mère, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfans qui méritent ses fruits par leur travail. L'ambition et l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur : les hommes veulent tout avoir, et ils se rendent malheureux par le desir du superflu ; s'ils vouloient vivre simplement, et se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verroit par-tout l'abondance, la joie, la paix et l'union.

C'est ce que Minos, le plus sage et le meilleur de tous les rois, avoit compris. Toute ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette île est le fruit de ses loix. L'education qu'il faisoit donner aux enfans rend les corps sains et robustes ; on les aucoutume d'abord à une vie simple, frugale, et laborieuse ; on suppose que toute volupté amollit le corps et l'esprit ; on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincibles par la

vertu, et d'acquerir beaucoup de gloire. On ne met pas seulement le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richesses, et les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices qui sont impunis chez les autres peuples ; l'ingratitude, la dissimulation, et l'avarice.

Pour le faste et la molesse, on n'a jamais besoin de les réprimer, car ils sont inconnue en Crète. Tout le monde y travaille, et personne ne songe à s'y enrichir : chacun se croit assez payé de son travail par une vie douce et réglée, où l'on jouit en paix et avec abondance de tout ce qui est véritablement nécessaire à la vie. On n'y souffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni palais dorés. Les habits sont de laine fine et de belles couleurs, mais tout unis, et sans broderie. Les repas y sont sobres ; on y boit peu de vin : le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, et le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange de grosses viandes sans ragoût ; encore même a-t-on soin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs, pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres, commodes, riantes, mais sans ornemens. La superbe architecture n'y est pas ignorée ; mais elle est réservée pour les temples des dieux : et les hommes n'oseroient avoir des maisons semblables à celles des Immortels. Les grands biens des Crétois sont la santé, la force, le courage, la paix et l'union des familles, la liberté de tous les citoyens, l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superflues, l'habitude du travail et l'horreur de l'oisiveté, l'émulation pour la vertu, la soumission aux loix, et la crainte des justes dieux.

Je lui demandai en quoi consistoit l'autorité du roi ; et il me répondit : Il peut tout sur les peuples ; mais les loix peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire le bien, et les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le père de ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve par sa sagesse et par sa modération à la félicité de tant d'hommes ; et non pas que tant d'hommes servent, par leur misère et par leur servitude lâche, à flatter l'orgueil et la mollesse d'un seul

homme. Le roi ne doit rien avoir au-dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire ou pour le soulager dans ses pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le respect de celui qui doit soutenir les loix. D'ailleurs le roi doit être plus sombre, plus ennemi de la mollesse, plus exempt de faste et de hauteur, qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richesses et de plaisirs, mais plus de sagesse, de vertu et de gloire, que le reste des hommes. Il doit être au dehors le défenseur de la patrie, en commandant les armées; et au dedans le juge des peuples, pour les rendre bons, sages, et heureux. Ce n'est point pour lui-même que les dieux l'ont fait roi; il ne l'est que pour être l'homme des peuples: c'est aux peuples qu'il doit tout son temps, tous ses soins, toute son affection; et il n'est digne de la royauté, qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ses enfans régnassent après lui, qu'à condition qu'ils régneroient suivant ces maximes: il aimoit encore plus son peuple que sa famille. C'est par une telle sagesse, qu'il a rendu la Crète si puissante et si heureuse; c'est par cette modération, qu'il a effacé la gloire de tous les conquérans qui veulent faire servir les peuples à leur propre grandeur, c'est-à-dire à leur vanité; enfin, c'est par sa justice, qu'il a mérité d'être, aux enfers, le souverain juge de morts.

Pendant que Mentor faisoit ce discours, nous abordâmens dans l'île. Nous vîmes le fameux labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingénieux Dédale, et qui étoit une imitation du grand labyrinthe que nous avions vu en Egypte. Pendant que nous considérions ce curieux édifice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage, et qui accouroit en foule dans un lieu assez voisin du bord de la mer. Nous demandâmes la cause de leur empressement; et voici ce qu'un Crétois, nommé Nausicrate, nous raconta:

Idoménée, fils de Deucalion, et petit-fils de Minos, dit-il, étoit allé, comme les autres rois de la Grèce, au siège de Troye. Après la ruine de cette ville, il fit voile pour revenir en Crète; mais la tempête fut si violente, que le pilote de son vaisseau, et tous les autres qui étoient expérimentés dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux; chacun voyoit les abymes ouverts pour l'en-

l'engloutir; chacun déploroit son malheur, n'espérant pas même le triste repos des ombres qui traversent le Styx après avoir reçu la sépulture. Idoménée, levant les yeux et les mains vers le ciel, invoquoit Neptune: O puissant dieu, s'écrioit-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux: si tu me fais revoir l'île de Crète, malgré la fureur des vents, je t'immolerai la première tête qui se présentera à mes yeux

Cependant son fils, impatient de revoir son père, se hâtoit d'aller au-devant de lui pour l'embrasser: malheureux, qui ne savoit pas que c'etoit courir à sa perte! Le père, échappé à la tempête, arrivoit dans le port désiré; il remercioit Neptune d'avoir écouté ses vœux: mais bientôt il sentit combien ils lui devoient être funestes. Un pressentiment de son malheur lui donnoit un cuisant repentir de son vœu indiscret; il craignoit d'arriver parmi les siens, et il appréhendoit de revoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Némésis, déesse impitoyable qui veille pour punir les hommes, et surtout les rois orgueilleux, poussoit d'une main fatale et invisible, Idoménée. Il arrive: à peine ose-t-il lever les yeux. Il voit son fils: il recule, saisi d'horreur; ses yeux cherchent, mais en vain, quelque autre tête moins chère qui puisse lui servir de victime. Cependant le fils se jette à son cou, et est tout étonné que son père répond si mal à sa tendresse; il le voit fondant en larmes.

O mon père! dit-il, d'ou vient cette tristesse? Après une si longue absence, êtes-vous fâché de vous revoir dans votre royaume, et de faire la joie de votre fils? Qu'ai je fait? wous détournez vos yeux de peur de me voir! Le père, accablé de douleur, ne répondit rien. Enfin, après de profonds soupirs, il dit: Ah! Neptune, que t'ai-je promis? à quel prix m'as-tu garanti du naufrage? rends-moi aux vagues, et aux rochers qui devoient, en me brisant, finir ma triste vie; laisse vivre mon fils. O dieu cruel! tiens, voilà mon sang, épargne le sien. En parlant ainsi, il tira son épée pour se percer; mais ceux qui étoient autour de lui arrêtèrent sa main. Le vieillard Sophronyme, interprète des volontés des dieux, lui assura qu'il pourroit contenter Neptune

Neptune sans donner la mort à son fils. Votre promesse, disoit-il, a été imprudente : les dieux ne veulent point être honorés par la cruauté ; gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promesse celle de l'accomplir contre les loix de la nature. Offrez à Neptune cent taureaux plus blancs que la neige ; faites couler leur sang autour de son autel couronné de fleurs ; faites fumer un doux encens en l'honneur de ce dieu.

Idoménée écoutoit ce discours, la tête baissée, et sans répondre ; la fureur étoit allumée dans ses yeux ; son visage pâle, et défiguré changeoit à tout moment de couleur ; on voyoit ses membres tremblans. Cependant son fils lui disoit : Me voici, mon père ; votre fils est prêt à mourir pour appaiser le dieu de la mer ; n'attizer pas sur vous sa colère : je meurs content, puisque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frappez, mon père ; ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

En ce moment Idoménée, tout hors de lui, et comme déchiré par les furies infernales, surprend tous ceux qui l'observoient de près ; il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant : il la retire toute fumante, et pleine de sang pour la plonger dans ses propres entrailles ; il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent. L'enfant tombe dans son sang ; ses yeux se couvrent des ombres de la mort ; il les entr'ouvre à la lumière ; mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la supporter. Tel qu'un beau lis au milieu des champs, coupé dans sa racine par le tranchant de la charrue, languit et ne se soutient plus ; il n'a point encore perdu cette vive blancheur, et cet éclat qui charme les yeux ; mais la terre ne le nourrit plus, et sa vie est éteinte : ainsi le fils d'Idoménée, comme une jeune et tendre fleur, est cruellement moissonné dès son premier âge. Le père, dans l'excès de sa douleur, devient insensible ; il ne sait où il est, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire ; il marche chancelant vers la ville, et demande son fils.

Cependant le peuple, touché de compassion pour l'enfant, et d'horreur pour l'action barbare du père, s'écrie que les dieux justes l'ont livré aux furies. La fureur leur fournit des armes ; ils prennent des bâtons, et des pierres ; la discorde souffle dans tous les cœurs un venin mortel.

mortel. Les Crétois, les ſages Crétois, oublient la ſageſſe qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnoiſſent plus le petit-fils du ſage Minos. Les amis d'Idoménée ne trouvent plus de ſalut pour lui qu'en le ramenant vers ſes vaiſſeaux : ils s'embarquent avec lui ; ils fuient à la merci des ondes. Idoménée, revenant à ſoi, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arroſée du ſang de ſon fils, et qu'il ne ſauroit plus habiter. Les vents les conduiſent vers l'Heſpérie, et ils vont fonder un nouveau royaume dans le pays des Salentins.

Cependant les Crétois, n'ayant plus de roi pour les gouverner, ont reſolu d'en choiſir un qui conſerve dans leur pureté les loix établies. Voici les meſures qu'ils ont priſes pour faire ce choix. Tous les principaux citoyens des cent villes ſont aſſemblés ici. On a déja commencé par des ſacrifices ; on a aſſemblé tous les ſages les plus fameux des pays voiſins pour examiner la ſageſſe de ceux qui paroîtront dignes de commander. On a préparé des jeux publics, où tous les pretendans combattront ; car on veut donner pour prix la royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres et pour l'eſprit et pour le corps. On veut un roi dont le corps ſoit fort et adroit, et dont l'ame ſoit ornée de la ſageſſe, et de la vertu. On appelle ici tous les étrangers.

Après nous avoir raconté toute cette hiſtoire étonnante, Nauſicrate nous dit : Hâtez-vous donc, ô étrangers, de venir dans notre aſſemblée : vous combattrez avec les autres ; et ſi les dieux deſtinent la victoire à l'un de vous, il régnera en ce pays. Nous le ſuivîmes, ſans aucun déſir de vaincre, mais par la ſeule curioſité de voir une choſe ſi extraordinaire.

Nous arrivâmes à une eſpèce de Cirque très-vaſte, environné d'une épaiſſe forêt : le milieu du cirque étoit une arène préparée pour les combattans ; elle étoit bordée par un grand amphithéâtre d'un gazon frais, ſur lequel étoit aſſis et rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur ; car les Crétois ſont les peuples du monde qui exercent le plus noblement, et avec le plus de religion l'hoſpitalité. On nous fit aſſeoir, et on nous invita à combattre.

Mentor s'en excusa sur son âge, et Hazaël sur sa foible santé. Ma jeunesse et ma vigueur m'ôtoient toute excuse: je jettai néanmoins un coup d'œil sur Mentor pour découvrir sa pensée; et j'apperçus qu'il souhaitoit que je combattisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisoit. Je me dépouillai de mes habits; on fit couler des flots d'huile douce et luisante sur tous les membres de mon corps; et je me mêlai parmi les combattans. On dit de tous côtés que c'étoit le fils d'Ulysse qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix; et plusieurs Crétois, qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le premier combat fut celui de la Lutte. Un Rhodien d'environ trente-cinq ans surmonta les autres qui osèrent se présenter à lui. Il étoit encore dans toute la vigueur de la jeunesse: ses bras étoient nerveux et bien nourris; au moindre mouvement qu'il faisoit, on voyoit tous ses muscles: il étoit également souple et fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu; et, regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut se retirer: mais je me présentai à lui. Alors nous nous saisîmes l'un l'autre; nous nous serrâmes à perdre la respiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus, et les bras entrelacés comme des serpens, chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi. Tantôt il essayoit de me surprendre en me poussant du côté droit, tantôt il s'efforçoit de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainsi, je le poussai avec tant de violence, que ses reins plièrent: il tomba sur l'arêne, et m'entraîna sur lui. En vain il tâcha de me mettre dessous; je le tins immobile sous moi. Tout le peuple cria: Victoire au fils d'Ulysse! et j'aidai au Rhodien confus à se relever.

Le combat du Ceste fut plus difficile. Le fils d'un riche citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tous les autres lui cédèrent; il n'y eut que moi qui espérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, et puis dans l'estomac des coups qui me firent vomir le sang, et qui répandirent sur mes yeux un épais nuage. Je chancelai; il me pressoit, et je ne pouvois plus respirer; mais je fus ranimé par la voix

de Mentor, qui me crioit : O fils d'Ulysse ! seriez vous vaincu ? La colère me donna de nouvelles forces ; j'évitai plusieurs coups dont j'aurois été accablé. Aussi-tôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, et que son bras s'alongeoit en vain, je le surprenois dans cette posture penchée : déja il reculoit, quand je haussai mon ceste pour tomber sur lui avec plus de force : il voulut esquiver, et, perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever. Il se redressa lui-même, couvert de poussière et de sang : sa honte fut extrême ; mais il n'osa rehnouveller le combat.

Aussi-tôt on commença la Course des Chariots, que l'on distribua au sort. Le mien se trouva le moindre pour la légéreté des roues, et pour la vigueur des chevaux. Nous partons : un nuage de poussière vole, et couvre le ciel. Au commencement, je laissai les autres passer devant moi. Un jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laissoit d'abord tous les autres derrière lui. Un Crétois, nommé Polyclète, le suivoit de près. Hippomaque, parent d'Idoménée, et qui aspiroit à lui succéder, lâchant les rênes à ses chevaux fumans de sueur, étoit tout penché sur leurs crins flottans ; et le mouvement des roues de son chariot étoit si rapide, qu'elles paroissoient immobiles comme les ailes d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animèrent, et se mirent peu-à-peu en haleine ; je laissai loin derrière moi presque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque, parent d'Idoménée, poussant trop ses chevaux, le plus vigoureux s'abattit ; et par sa chûte, il ôta à son maître l'espérance de regner.

Polyclète, se penchant trop sur ses chevaux, ne put se tenir ferme dans une secousse ; il tomba, les rênes lui échappèrent ; et il fut trop heureux de pouvoir éviter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étois tout auprès de lui, redoubla son ardeur : tantôt il invoquoit les dieux, et leur promettoit de riches offrandes ; tantôt il parloit à ses chevaux pour les animer. Il craignoit que je ne passasse entre la borne et lui ; car mes chevaux, mieux ménagés que les siens, étoient en état de le devancer : il ne lui restoit plus d'autre

ressource

ressource que celle de me fermer le passage. Pour y réussir, il hasarda de se briser contre la borne; il y brisa effectivement sa roue. Je ne songeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans son désordre; et il me vit un moment après au bout de la carrière. Le peuple s'écria encore une fois: Victoire au fils d'Ulysse! c'est lui que les dieux destinent à régner sur nous.

Cependant les plus illustres et les plus sages d'entre les Crétois nous conduisirent dans un bois antique et sacré, reculé de la vue des hommes profanes, où les vieillards que Minos avoit établis juges du peuple et gardes des loix nous assemblèrent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux; nul autre n'y fut admis. Les sages ouvrirent le livre où toutes les loix de Minos sont recueillies. Je me sentis saisi de respect et de honte quand j'approchai de ces vieillards que l'âge rendoit vénérables sans leur ôter la vigueur de l'esprit. Ils étoient assis avec ordre, et immobiles dans leurs places: leurs cheveux étoient blancs; plusieurs n'en avoient presque plus. On voyoit reluire sur leurs visages graves une sagesse douce et tranquille: ils ne se pressoient point de parler; ils ne disoient que ce qu'ils avoient résolu de dire. Quand ils étoient d'avis différens, ils étoient si modérés à soutenir ce qu'ils pensoient de part et d'autre, qu'on auroit cru qu'ils étoient tous d'une même opinion. La longue expérience des choses passées, et l'habitude du travail leur donnoient de grandes vues sur toutes choses; mais ce qui perfectionnoit le plus leur raison, c'étoit le calme de leur esprit délivré des folles passions, et des caprices de la jeunesse. La sagesse toute seule agissoit en eux, et le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir si bien dompté leurs humeurs, qu'ils goûtoient sans peine le doux et noble plaisir d'écouter la raison. En les admirant, je souhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout à-coup à une si estimable vieillesse. Je trouvois la jeunesse malheureuse d'être si impétueuse, et si éloignée de cette vertu si éclairée, et si tranquille.

Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des loix de Minos. C'étoit un grand livre, qu'on tenoit

d'ordinaire renfermé dans une cassette d'or avec des parfums. Tous ces vieillards le baisèrent avec respect; car ils disent qu'après les dieux, de qui les bonnes loix viennent, rien ne doit être si sacré aux hommes que les loix destinées à les rendre bons, sages, et heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les loix pour gouverner les peuples, doivent toujours se laisser gouverner eux-mêmes par les loix. C'est la loi, et non pas l'homme, qui doit régner. Tel étoit le discours de ces sages. Ensuite celui qui présidoit proposa trois questions, qui devoient être décidées par les maximes de Minos.

La première question étoit de savoir quel est le plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent que c'étoit un roi qui avoit sur son peuple un empire absolu, et qui étoit victorieux de tous ses ennemis. D'autres soutinrent que c'étoit un homme si riche, qu'il pouvoit contenter tous ses désirs. D'autres dirent que c'étoit un homme qui ne se marioit point, et qui voyageoit pendant toute sa vie en divers pays, sans jamais être assujetti aux loix d'aucune nation. D'autres s'imaginèrent que c'étoit un barbare, qui, vivant de sa chasse au milieu des bois, étoit indépendant de toute police, et de tout besoin. D'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude, il jouissoit plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'avisèrent de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, et que tous les hommes ensemble n'avoient plus aucun pouvoir sur lui.

Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit souvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, est celui qui peut être libre dans l'esclavage même. En quelque pays, et en quelque condition qu'on soit, on est très libre, pourvu qu'on craigne les dieux, et qu'on ne craigne qu'eux. En un mot, l'homme véritablement libre est celui, qui, dégagé de toute crainte, et de tout désir, n'est soumis qu'aux dieux, et à la raison. Les vieillards s'entre—regardèrent en souriant, et furent surpris de voir que ma réponse fût précisément celle de Minos.

Enſuite on propoſa la ſeconde queſtion en ces termes : Quel eſt le plus malheureux de tous les hommes ? Chacun diſoit ce qui lui venoit dans l'eſprit. L'un diſoit : C'eſt un homme qui n'a ni biens, ni ſanté, ni honneur. Un autre diſoit : C'eſt un homme qui n'a aucun ami. D'autres ſoutenoient que c'eſt un homme qui a des enfans ingrats et indignes de lui. Il vint un ſage de l'ile de Leſbos qui dit : Le plus malheureux de tous les hommes eſt celui qui croit l'être ; car le malheur dépend moins des choſes qu'on ſouffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente ſon malheur. A ces mots toute l'aſſemblée s'écria : on applaudit ; et chacun crut que ce ſage Leſbien remporteroit le prix ſur cette queſtion. Mais on me demanda ma penſée ; et je répondis, ſuivant les maximes de Mentor : Le plus malheureux de tous les hommes eſt un roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes miſérables. Il eſt doublement malheureux par ſon aveuglement : ne connoiſſant pas ſon malheur il ne peut s'en guérir ; il craint même de le connoître. La vérité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller juſqu'a lui. Il eſt tyranniſé par ſes paſſions ; il ne connoit point ſes devoirs ; il n'a jamais goûté le plaiſir de faire le bien, ni ſenti les charmes de la pure vertu. Il eſt malheureux, et digne de l'être : ſon malheur augmente tous les jours ; il court à ſa perte ; et les dieux ſe préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'aſſemblée avoua que j'avois vaincu le ſage Leſbien ; et les vieillards déclarèrent que j'avois rencontré le vrai ſens de Minos.

Pour la troiſième queſtion, on demanda lequel des deux eſt préférable ; d'un côté, un roi conquérant et invincible dans la guerre ; de l'autre, un roi ſans expérience de la guerre, mais propre à policer ſagement les peuples dans la paix ? La plûpart répondirent que le roi invincible dans la guerre étoit préférable. A quoi ſert, diſoient-ils, d'avoir un roi qui ſache bien gouverner en paix, s'il ne ſait pas défendre le pays quand la guerre vient ? les ennemis le vaincront, et réduiront ſon peuple en ſervitude. D'autres ſoutenoient, au contraire, que le roi pacifique ſeroit meilleur, parce qu'il craindroit la guerre, et l'éviteroit par ſes ſoins. D'autres diſoient qu'un roi, conquérant travailleroit

leroit à la gloire de son peuple aussi-bien qu'à la sienne, et qu'il rendroit ses sujets maîtres des autres nations ; au lieu qu'un roi pacifique les tiendroit dans une honteuse lâcheté. On voulut savoir mon sentiment. Je répondis ainsi.

Un roi qui ne sait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, et qui n'est pas capable de conduire son peuple dans ces deux états, n'est qu'à-demi roi. Mais si vous comparez un roi qui ne sait que la guerre à un roi sage, qui, sans savoir la guerre est capable de la soutenir dans le besoin par ses généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un roi entièrement tourné à la guerre voudroit toujours la faire pour étendre sa domination et sa gloire propre ; il ruineroit son peuple. A quoi sert-il à un peuple que son roi subjugue d'autres nations, si on est malheureux sous son régne ? D'ailleurs les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de désordres ; les victorieux mêmes se déréglent pendant ces temps de confusion. Voyez ce qu'il en coûte à la Grèce pour avoir triomphé de Troye ; elle a été privée de ses rois pendant plus de dix ans. Lorsque tout est en feu par la guerre, les loix, l'agriculture, les arts languissent. Les meilleurs princes même, pendant qu'ils ont une guerre à soutenir, sont contraints de faire le pus grand des maux, qui est de tolérer la licence, et de se servir des méchans. Combien y a-t-il de scélérats qu'on puniroit pendant la paix, et dont on a besoin de récompenser l'audace dans les désordres de la guerre ! Jamais aucun peuple n'a eu un roi conquérant sans avoir beaucop souffert de son ambition. Un conquérant, enivré de sa gloire, ruine presque autant sa nation victorieuse que les nations vaincues. Un prince qui n'a point les qualités nécessaires pour la paix, ne peut faire goûter à ses sujets les fruits d'une guerre heureusement finie : il est comme un homme qui défendroit son champ contre son voisin, et qui usurpéroit celui du voisin même, mais qui ne sauroit ni labourer, ni semer pour recueillir aucune moisson. Un tel homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, et non pour rendre un peuple heureux par un sage gouvernement.

Venons maintenant au roi pacifique. Il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes, c'est-à-dire qu'il

n'est

n'eſt pas né pour troubler le bonheur de ſon peuple en voulant vaincre les autres nations, que la juſtice ne lui a pas ſoumiſes : mais s'il eſt véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualités néceſſaires pour mettre ſon peuple en sûreté contre ſes ennemis. Voici comment : Il eſt juſte, modéré, et commode à l'égard des ſes voiſins ; il n'entreprend jamais contre eux rien qui puiſſe troubler la paix : il eſt fidèle dans ſes alliances. Ses alliés l'aiment, ne le craignent point, et ont une entière confiance en lui. S'il a quelque voiſin inquiet, hautain, et ambitieux, tous les autres rois voiſins, qui craignent ce voiſin inquiet, et qui n'ont aucune jalouſie du roi pacifique, ſe joignent à ce bon roi pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, ſa bonne foi, ſa modération le rendent l'arbitre de tous les états qui environnent le ſien. Pendant que le roi entreprenant eſt odieux à tous les autres, et ſans ceſſe expoſé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme le père et le tuteur de tous les autres rois. Voilà les avantages qu'il a au-dehors. Ceux dont il jouit au-dedans ſont encore plus ſolides. Puiſqu'il eſt propre à gouverner en paix, je ſuppoſe qu'il gouverne par les plus ſages loix. Il retranche le faſte, la molleſſe, et tous les arts qui ne ſervent qu'à flatter les vices : il fait fleurir les autres arts qui ſont utiles aux véritables beſoins de la vie ; ſur-tout il applique ſes ſujets à l'agriculture. Par-là il les met dans l'abondance des choſes néceſſaires. Ce peuple laborieux, ſimple dans ſes mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement ſa vie par la culture de ſes terres, ſe multiplie à l'infini. Voilà dans ce royaume un peuple innombrable, mais un peuple ſain, vigoureux, robuſte, qui n'eſt point amolli par les voluptés, qui eſt exercé à la vertu, qui n'eſt point attaché aux douceurs d'une vie lâche et délicieuſe, qui ſait mépriſer la mort, qui aimeroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte ſous un ſage roi appliqué à ne régner que pour faire régner la raiſon. Qu'un conquérant voiſin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas aſſez accoutumé à camper, à ſe ranger en bataille, ou à dreſſer des machines pour aſſiéger une ville : mais il le trouvera invincible par ſa multitude, par ſon courage, par ſa patience dans les fatigues, par ſon habitude de ſouffrir la pauvreté, par ſa

vigueur dans les combats, & par une vertu que les mauvais succès mêmes ne peuvent abattre. D'ailleurs, si ce roi n'est pas assez expérimenté pour commander lui-même ses armées, il les fera commander par des gens qui en seront capables; et il saura s'en servir sans perdre son autorité. Cependant il tirera du secours de ses alliés: ses sujets aimeront mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre roi violent et injuste: les dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelles ressources il aura au milieu des plus grands périls! Je conclus donc que le roi pacifique qui ignore la guerre est un roi très-imparfait, puisqu'il ne sait point remplir une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis: mais j'ajoute qu'il est néanmoins infiniment supérieur au roi conquérant qui manque des qualités necessaires dans la paix, et qui n'est propre qu'à la guerre.

J'apperçus dans l'assemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient goûter cet avis; car la plûpart des hommes éblouis par les choses éclatantes, comme les victoires et les conquêtes, les préférent à ce qui est simple, tranquille, et solide, comme la paix et la bonne police des peuples. Mais tous les vieillards déclarèrent que j'avois parlé comme Minos.

Le premier de ces vieillards s'écria: Je vois l'accomplissement d'un oracle d'Apollon, connu dans toute notre île. Minos avoit consulté le dieu pour savoir combien de temps sa race régneroit suivant les loix qu'il venoit d'établir. Le dieu lui répondit: Les tiens cesseront de régner quand un étranger entrera dans ton île pour y faire régner tes loix. Nous avions crainte que quelque étranger ne vînt faire la conquête de l'île de Crète: mais le malheur d'Idoménée, et la sagesse du fils d'Ulsse qui entend mieux que nul autre mortel les loix de Minos, nous montrent le sens de l'oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les destins nous donnent pour roi?

FIN DU LIVRE CINQUIEME.

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE SIXIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte qu'il refusa la royauté de Crète pour retourner en Ithaque : qu'il proposa d'élire Mentor, qui refusa aussi le diadême : qu'enfin l'assemblée pressant Mentor de choisir pour toute la nation, il leur avoit exposé ce qu'il venoit d'apprendre des vertus d'Aristodême ; qu'il fut proclamé roi au même moment : qu'ensuite Mentor et lui s'étoient embarqués pour aller en Ithaque ; mais que Neptune, pour consoler Vénus irritée, leur avoit fait faire le naufrage, après lequel la déesse Calypso venoit de les recevoir dans son île.

AUSSI-TOT les vieillards sortirent de l'enceinte du bois sacré ; et le premier, me prenant par la main, annonça au peuple, déja impatient dans l'attente d'une décision, que j'avois remporté le prix. A peine acheva-t-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'assemblée. Chacun poussa des cris de joie. Tout le rivage et toutes les montagnes voisines retentirent de ce cri : Que le fils d'Ulysse, semblable à Minos, régne sur les Crétois !

J'attendis un moment, et je faisois signe de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mentor me disoit à l'oreille : Renoncez-vous à votre patrie ? l'am-

l'ambition de régner vous fera-t-elle oublier Pénélope, qui vous attend comme sa dernière espérance, et le grand Ulysse que les dieux avoient résolu de vous rendre? Ces paroles percèrent mon cœur, et me soutinrent contre le vain désir de régner. Cependant un profond silence de toute cette tumultueuse assemblée me donna le moyen de parler ainsi: O illustres Crétois! je ne mérite point de vous commander. L'oracle qu'on vient de rapporter marque bien que la race de Minos cessera de régner quand un étranger entrera dans cette île, et y fera régner les loix de ce sage roi: mais il n'est pas dit que cet étranger régnera. Je veux croire que je suis cet étranger marqué par l'oracle: j'ai accompli la prédiction; je suis venu dans cette île, j'ai découvert le vrai sens des loix, et je souhaite que mon explication serve à les faire régner avec l'homme que vous choisirez. Pour moi, je préfére ma patrie, la pauvre petite île d'Ithaque, aux cent villes de Crète, à la gloire et à l'opulence de ce beau royaume. Souffrez que je suive ce que les destins ont marqué. Si j'ai combattu dans vos jeux, ce n'étoit pas dans l'espérance de régner ici; c'étoit pour mériter votre estime, et votre compassion; c'étoit afin que vous me donnassiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naissance. J'aime mieux obéir à mon père Ulysse, et consoler ma mère Pénélope, que de régner sur tous les peuples de l'univers. O Crétois! vous voyez le fond de mon cœur: il faut que je vous quitte; mais la mort seule pourra finir ma reconnoissance. Oui, jusqu'au dernier soupir, Télémaque aimera les Crétois, et s'intéressera à leur gloire comme à la sienne propre.

A peine eus-je parlé qu'il s'éleva dans l'assemblée un bruit sourd semblable à celui des vagues de la mer, qui s'entre-choquent dans une tempête. Les uns disoient: Est-ce quelque divinité sous une figure humaine? D'autres soutenoient qu'ils m'avoient vu en d'autres pays, et qu'ils me reconnoissoient. D'autres s'écroient: Il faut le contraindre de régner ici. Enfin je répris la parole, et chacun se hâta de se taire, ne sachant si je n'allois point accepter ce que j'avois refusé d'abord. Voici les paroles que je leur dis:

Souffrez, ô Crétois, que je vous dise ce que je pense. Vous êtes le plus sage de tous les peuples; mais la sagesse demande, ce me semble, une précaution qui vous échappe. Vous devez choisir, non pas l'homme qui raisonne le mieux sur les loix, mais celui qui les pratique avec la plus constante vertu. Pour moi, je suis jeune, par conséquent sans expérience, exposé à la violence des passions, et plus en etat de m'instruire en obéissant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'esprit et de corps, mais qui se soit vaincu lui-même; cherchez un homme qui ait vos loix écrites dans le fond de son cœur, et dont toute la vie soit la pratique de ces loix; que ses actions, plutôt que ses paroles, vous le fassent choisir.

Tous les vieillards, charmés de ce discours, et voyant toujours croître les applaudissemens de l'assemblée, me dirent: Puisque les dieux nous ôtent l'espérance de vous voir régner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un roi qui fasse régner nos loix. Connoissez-vous quelqu'un qui puisse commander avec cette modération? Je connois, leur dis-je d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous estimez en moi; c'est sa sagesse, et non pas la mienne, qui vient de parler; et il m'a inspiré toutes les réponses que vous venez d'entendre.

En même temps toute l'assemblée jetta les yeux sur Mentor, que je montrois, le tenant par la main. Je racontois les soins qu'il avoit eus de mon enfance, les périls dont il m'avoit délivré, les malheurs qui étoient venus fondre sur moi, dès que j'avois cessé de suivre ses conseils. D'abord on ne l'avoit point regardé à cause de ses habits simples et négligés, de sa contenance modeste, de son silence presque continuel, de son air froid et réservé. Mais quand on s'appliqua à le regarder, on découvrit dans son visage je ne sais quoi de ferme et d'élevé: on remarqua la vivacité de ses yeux, et la vigueur avec laquelle il faisoit jusqu-aux moindres actions. On le questionna; il fut admiré: on résolut de le faire roi. Il s'en défendit sans s'émouvoir: il dit, qu'il préféroit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la royauté; que les meilleurs rois étoient malheureux, en ce qu'ils ne faisoient presque jamais le bien qu'ils vou-

loient faire, et qu'ils faisoient souvent, par la surprise des flatteurs, les maux qu'ils ne vouloient pas. Il ajouta, que, si la servitude est misérable, la royauté ne l'est pas moins, puisqu'elle est une servitude déguisée. Quand on est roi, disoit-il, on dépend de tous ceux dont on a besoin pour se faire obéir. Heureux celui qui n'est point obligé de commander ! Nous ne devons qu'à notre seule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le sacrifice de notre liberté pour travailler au bien public.

Alors les Crétois ne pouvant revenir de leur étonnement, lui demandèrent quel homme ils devoient choisir. Un homme, répondit-il, qui vous connoisse bien, puisqu'il faudra qu'il vous gouverne, et qui craigne de vous gouverner. Celui qui désire la royauté ne la connoît pas : et comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connoissant point ? Il la cherche pour lui : et vous devez désirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les Crétois furent dans un étrange surprise de voir deux étrangers qui refusoient la royauté, recherchée par tant d'autres ; ils voulurent savoir avec qui ils étoient venus. Nausicrate, qui les avoit conduits depuis le port jusqu'au cirque où l'on célébroit les jeux, leur montra Hazaël, avec lequel Mentor et moi étions venus de l'île de Cypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand, quand ils furent que Mentor avoit été esclave d'Hazaël, qu'Hazaël, touché de la sagesse et de la vertu de son esclave, en avoit fait son conseil et son meilleur ami ; que cet esclave mis en liberté étoit le même qui venoit de refuser d'être roi, et qu'Hazaël étoit venu de Damas en Syrie pour s'instruire des loix de Minos, tant l'amour de la sagesse remplissoit son cœur.

Les vieillards dirent à Hazaël : Nous n'osons vous prier de nous gouverner ; car nous jugeons que vous avez les mêmes pensées que Mentor. Vous méprisez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire ; d'ailleurs, vous êtes trop détaché des richesses, et de l'éclat de la royauté, pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël répondit ; ne croyez pas, ô Crétois ! que je méprise les hommes. Non, non : je sais combien il est grand de travailler à les rendre bons et heureux ; mais

ce

ce travail est rempli de peines, de dangers. L'éclat qui y est attaché est faux, et ne peut éblouir que des ames vaines. La vie est courte ; les grandeurs irritent plus les passions qu'elles ne peuvent les contenter : c'est pour apprendre à me passer de ces faux biens, et non pas pour y parvenir, que je suis venu de si loin. Adieu. Je ne songe qu'à retourner dans une vie paisible et retirée, où la sagesse nourisse mon cœur, et où les espérances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie après la mort, me consolent dans les chagrins de la vieillesse. Si j'avois quelque chose à souhaiter, ce ne seroit pas d'être roi ; ce seroit de ne me séparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin les Crétois s'écrièrent, parlant à Mentor : Dites-nous, ô le plus sage, et le plus grand de tous les mortels ! dites-nous donc qui est-ce que nous pouvons choisir pour notre roi ? Nous ne vous laisserons point aller que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire. Il leur répondit : Pendant que j'étois dans la foule des spectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignoit aucun empressement : c'est un vieillard assez vigoureux. J'ai demandé quel homme c'étoit ; on m'a répondu qu'il s'appelloit Aristodême. Ensuite j'ai entendu qu'on lui disoit que ses deux enfans étoient au nombre de ceux qui combattoient ; il a paru n'en avoir aucune joie : il a dit, que, pour l'un, il ne lui souhaitoit point les périls de la royauté, et qu'il aimoit trop sa patrie pour consentir que l'autre régnât jamais. Par-là j'ai compris que ce père aimoit d'un amour raisonnable l'un de ses enfans qui a de la vertu, et qu'il ne flattoit point l'autre dans ses déréglemens. Ma curiosité augmentant, j'ai demandé quelle a été la vie de ce vieillard. Un de vos citoyens m'a répondu : Il a long-temps porté les armes, et il est couvert de blessures ; mais sa vertu sincère et ennemie de la flatterie l'avoit rendu incommode à Idoménée. C'est ce qui empêcha ce roi de s'en servir dans le siége de Troye : il craignoit un homme qui lui donneroit de sages conseils qu'il ne pourroit se résoudre à suivre ; il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'acquérir bientôt ; il oublia tous ses services ; il le laissa ici pauvre, méprisé des hommes grossiers et lâches, qui n'estiment que les

richesses; mais content dans sa pauvreté, il vit gaiement dans un endroit écarté de l'Ile, où il cultive son champ de ses propres mains. Un de ses fils travaille avec lui; ils s'aiment tendrement, ils sont heureux. Par leur frugalité et leur travail, ils se sont mis dans l'abondance des choses nécessaires à une vie simple. Le sage veillard donne aux pauvres malades de son voisinage tout ce qui lui reste au-delà de ses besoins, et de ceux de sons fils. Il fait travailler tous les jeunes gens; il les exhorte, il les instruit: il juge tous les différends de son voisinage; il est le père de toutes les familles. Le malheur de la sienne est d'avoir un second fils, qui n'a voulu suivre aucun de ses conseils. Le père, après l'avoir long-temps souffert pour tâcher de le corriger de ses vices, l'a enfin chassé: il s'est abandonné à une folle ambition, et à tous les plaisirs.

Voilà, ô Cretois! ce qu'on m'a raconté: vous devez savoir si ce récit est véritable. Mais si cet homme est tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux? pourquoi assembler tant d'inconnus? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connoit, et que vous connoissez; qui sait la guerre; qui a montré son courage non seulement contre les flèches et contre les dards, mais contre l'affreuse pauvreté; qui a méprisé les richesses acquises par la flatterie; qui aime le travail; qui sait combien l'agriculture est utile à un peuple; qui déteste le faste; qui ne se laisse point amollir par un amour aveugle de ses enfans; qui aime la vertu de l'un, et qui condamne le vice de l'autre; en un mot, un homme qui est déja le père du peuple. Voilà votre roi, s'il est vrai que vous désiriez de faire régner chez vous les loix du sage Minos.

Tout le peuple s'écria: Il est vrai, Aristodême est tel que vous le dites; c'est lui qui est digne de régner. Les vieillards le firent appeller: on le chercha dans la foule, où il étoit confondu avec les derniers du peuple. Il parut tranquille. On lui déclara qu'on le faisoit roi. Il répondit: Je n'y puis consentir qu'à trois conditions. La première, que je quitterai la royauté dans deux ans, si je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, et si vous résistez aux loix. La seconde, que je serai libre de continuer une vie simple et frugale. La troisième, que mes

enfans

enfans n'auront aucun rang, et qu'après ma mort, on les traitera sans distinction, selon leur mérite, comme le reste des citoyens.

A ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joie. Le diadême fut mis par le chef des vieillards, gardes des loix, sur la tête d'Aristodême. On fit des sacrifices à Jupiter, et aux autres grands dieux. Aristodême nous fit des présens, non pas avec la magnificence ordinaire aux rois, mais avec une noble simplicité. Il donna à Hazaël les loix de Minos, écrites de la main de Minos même : il lui donna aussi un recueil de toute l'histoire de Crète depuis Saturne, et l'âge d'or : il fit mettre dans son vaisseau des fruits de toutes les espèces qui sont bonnes en Crète, et inconnues dans la Syrie, et lui offrit tous les secours dont il pouvoit avoir besoin.

Comme nous pressions notre départ, il nous fit préparer un vaisseau avec un grand nombre de bons rameurs, et d'hommes armés ; il y fit mettre dès habits pour nous, et des provisions. A l'instant même il s'éleva un vent favorable pour aller en Ithaque : ce vent, qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre. Il nous vit partir ; il nous embrassa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les dieux sont justes, disoit-il : ils voient une amitié qui n'est fondée que sur la vertu ; un jour ils nous rénuiront ; et ces champs fortunés, où l'on dit que les justes jouissent après la mort d'une paix éternelle, verront nos ames se rejoindre pour ne se séparer jamais. Oh ! si mes cendres pouvoient ainsi être recueillies avec les vôtres ! En prononçant ces mots, il versoit des torrens de larmes, et les soupirs étouffoient sa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui ; et il nous conduisit au vaisseau.

Pour Aristodême, il nous dit : C'est vous qui venez de me faire roi ; souvenez-vous des dangers où vous m'avez mis. Demandez aux dieux qu'ils m'inspirent la vraie sagesse, et que je surpasse autant en modération les autres hommes, que je les surpasse en autorité. Pour moi, je les prie de vous conduire heureusement dans votre patrie, d'y confondre l'insolence de vos ennemis, et de vous y faire voir en paix Ulysse régnant avec sa

chère Pénélope. Télémaque, je vous donne un bon vaiſſeau plein de rameurs, et d'hommes armés; ils pourront vous ſervir contre ces hommes injuſtes qui perſecutent votre mère. O Mentor! votre ſageſſe, qui n'a beſoin de rien, ne me laiſſe rien à deſirer pour vous. Allez tous deux, vivez heureux enſemble; ſouvenez-vous d'Ariſtodême: et ſi jamais les Ithaciens ont beſoin des Crétois, comptez ſur moi juſqu'au dernier ſoupir de ma vie. Il nous embraſſa; et nous ne pûmes, en le remerciant, retenir nos larmes.

Cependant le vent, qui enfloit nos voiles, nous promettoit une douce navigation. Déja le mont Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une colline; tous les rivages diſparoiſſoient: les côtes du Péloponnèſe sembloient s'avancer dans la mer pour venir au-devant de nous. Tout-à-coup une noire tempête enveloppa le ciel, et irrita toutes les ondes de la mer. Le jour ſe changea en nuit, et la mort ſe préſenta à nous. O Neptune! c'eſt vous qui excitâtes, par votre ſuperbe trident, toutes les eaux de votre empire. Vénus, pour ſe venger de ce que nous l'avions mépriſée juſques dans ſon temple de Cythère, alla trouver ce dieu; elle lui parla avec douleur; ſes beaux yeux étoient baignés de larmes: du moins c'eſt ainſi que Mentor, inſtruit des choſes divines, me l'a aſſuré. Souffrirez-vous, Neptune, diſoit-elle, que ces impies ſe jouent impunément de ma puiſſance? Les dieux mêmes la ſentent; et ces téméraires mortels ont oſé condamner tout ce qui ſe fait dans mon île. Ils ſe piquent d'une ſageſſe à toute épreuve, et ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je ſuis née dans votre empire? Que tardez-vous à enſevelir dans vos profonds abymes ces deux hommes que je ne puis ſouffrir?

A peine avoit-elle parlé, que Neptune ſouleva les flots juſqu'au ciel: et Vénus rit, croyant notre naufrage inévitable. Notre pilote troublé s'écria, qu'il ne pouvoit plus réſiſter aux vents, qui nous pouſſoient avec violence vers les rochers: un coup de vent rompit notre mât; et un moment après, nous entendîmes les pointes des rochers qui entr'ouvroient le fond du navire. L'eau entre de tous côtés; le navire s'enfonce; tous nos rameurs pouſſent de lamentables cris vers le ciel. J'embraſſe Mentor,

tor, et je lui dis : Voici la mort, il faut la recevoir avec courage. Les dieux ne nous ont délivrés de tant de périls, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons ; c'est une consolation pour moi de mourir avec vous : il seroit inutile de disputer notre vie contre la tempête.

Mentor me répondit : Le vrai courage trouve toujours quelque ressource. Ce n'est pas assez d'être prêt à recevoir tranquillement la mort ; il faut, sans la craindre, faire tous ses efforts pour la repousser. Prenons, vous et moi, un de ces grands bancs de rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides et troublés regrette la vie, sans chercher les moyens de la conserver, ne perdons pas un moment pour sauver la nôtre. Aussi-tôt il prend une hache, il achéve de couper le mât, qui étoit déja rompu, et qui, penchant dans la mer, avoit mis le vaisseau sur le côté : il jette le mât hors du vaisseau, et s'élance dessus au milieu des ondes furieuses ; il m'appelle par mon nom, et m'encourage pour le suivre. Tel qu'un grand arbre, que tous les vents conjurés attaquent, et qui demeure immobile sur ses profondes racines, ensorte que la tempête ne fait qu'agiter ses feuilles : de même Mentor, non-seulement ferme et courageux, mais doux et tranquille, sembloit commander aux vents, et à la mer. Je le suis. Et qui auroit pu ne le pas suivre, étant encouragé par lui ? Nous nous conduisions nous-mêmes sur ce mât flottant. C'étoit un grand secours pour nous, car nous pouvions nous asseoir dessus ; s'il eût fallu nager sans relâche, nos forces eussent été bientôt épuisées. Mais souvent la tempête faisoit tourner cette grande piéce de bois, et nous nous trouvions enfoncés dans la mer : alors nous buvions l'onde amère, qui couloit de notre bouche, de nos narines, et de nos oreilles ; et nous étions contraints de disputer contre les flots, pour rattraper le dessus de ce mât. Quelquefois aussi une vague haute comme une montagne venoit passer sur nous, et nous nous tenions fermes, de peur que, dans cette violente secousse, le mât, qui étoit notre unique espérance, ne nous échappât.

Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor, aussi paisible qu'il l'est maintenant sur ce siége de gazon, me disoit : Croyez-vous, Télémaque, que votre

vie soit abandonnée aux vents, et aux flots ? Croyez-vous qu'ils puissent vous faire périr sans l'ordre des dieux ? Non, non ; les dieux décident de tout. C'est donc les dieux, et non pas la mer, qu'il faut craindre. Fussiez-vous au fond des abymes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer. Fussiez-vous dans l'Olympe, voyant les astres sous vos pieds, Jupiter pourroit vous plonger au fond de l'abyme, ou vous précipiter dans les flammes du noir Tartare. J'écoutois, et j'admirois ce discours, qui me consoloit un peu : mais je n'avois pas l'esprit assez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point : je ne pouvois le voir. Nous passâmes toute la nuit, tremblans de froid, et demi-morts, sans savoir où la tempête nous jettoit. Enfin les vents commencèrent à s'appaiser ; et la mer, mugissant, ressembloit à une personne, qui, ayant été long-temps irritée, n'a plus qu'un reste de trouble et d'émotion, étant lasse de se mettre en fureur ; elle grondoit sourdement, et ses flots n'étoient presque plus que comme les sillons d'un champ labouré.

Cependant l'Aurore vint ouvrir au Soleil les portes du ciel, et nous annonça un beau jour. L'orient étoit tout en feu ; et les étoiles, qui avoient été si long-temps cachées, reparurent, et s'enfuirent à l'arrivée de Phébus. Nous apperçûmes de loin la terre, et le vent nous en approchoit : alors je sentis l'espérance renaître dans mon cœur. Mais nous n'apperçûmes aucun de nos compagnons : selon les apparences, ils perdirent courage, et la tempête les submergea tous avec le vaisseau. Quand nous fûmes auprès de la terre, la mer nous poussoit contre des pointes de rochers, qui nous eussent brisés ; mais nous tâchions de leur presenter le bout de notre mât : et Mentor faisoit de ce mât ce qu'un sage pilote fait du meilleur gouvernail. Ainsi nous évitâmes ces rochers affreux, et nous trouvâmes enfin une côte douce et unie, où, nageant sans peine, nous abordâmes sur le sable. C'est là que vous nous vîtes, ô grande déesse, qui habitez cette île ; c'est là que vous daignâtes nous recevoir.

FIN DU LIVRE SIXIEME.

LES

LES AVENTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEPTIEME.

SOMMAIRE.

Calypso admire Télémaque dans ses aventures, et n'oublie rien pour le retenir dans son île, en l'engageant dans sa passion. Mentor, par ses remontrances, soutient Télémaque contre les artifices de cette déesse, et contre Cupidon, que Vénus avoit amené à son secours. Néanmoins Télémaque, et la nymphe Eucharis ressentent bientôt une passion mutuelle, qui excite d'abord la jalousie de Calypso, et ensuite sa colère contre ces deux amans. Elle jure par le Styx que Télémaque sortira de son île. Cupidon va la consoler, et oblige ses nymphes à aller brûler un vaisseau fait par Mentor, dans le temps que celui-ci entraîne Télémaque pour s'y embarquer. Télémaque sent une joie secrette de voir brûler ce vaisseau. Mentor, qui s'en apperçoit, le précipite dans la mer, et s'y jette lui-même, pour gagner, en nageant, un autre vaisseau qu'il voyoit près de cette côte.

QUAND Télémaque eut achevé ce discours, toutes les nymphes, qui avoient été immobiles, les yeux attachés sur lui, se regardoient les unes les autres. Elles se disoient avec étonnement : Quels sont donc ces hommes si chéris des dieux ? A-t-on jamais ouï parler d'aventures

tures si merveilleuses ? Le fils d'Ulysse le surpasse déja en éloquence, en sagesse, et en valeur, Quelle mine! quelle beauté ! quelle douceur! quelle modestie! mais quelle noblesse, et quelle grandeur d'ame ! Si nous ne savions qu il est fils d'un mortel, on le prendroit aisément pour Bacchus, pour Mercure, ou même pour le grand Apollon. Mais quel est ce Mentor, qui paroit un homme simple, obscur, et d'une médiocre condition ? Quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne sais quoi au dessus de l'homme.

Calypso écoutoit ce discours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher : ses yeux errans alloient sans cesse de Mentor à Télémaque, et de Télémaque à Mentor. Quelquefois elle vouloit que Télémaque recommençât cette longue histoire de ses aventures ; puis tout à-coup elle s'interrompoit elle-même. Enfin, se levant brusquement, elle mena Télémaque seul dans un bois de myrte, où elle n'aublia rien pour savoir de lui si Mentor n'étoit point une divinité cachée sous la forme d'un homme. Télémaque ne pouvoit le lui dire ; car Minerve, en l'accompagnant sous la figure de Mentor, ne s'étoit point découverte à lui, à cause de sa grande jeunesse. Elle ne se fioit pas encore assez à son secret pour lui confier ses desseins. D'ailleurs, elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers ; et, s'il eût su que Minerve étoit avec lui, un tel secours l'eût trop soutenu ; il n'auroit eu aucune peine à mépriser les accidens les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor : et tous les artifices de Calypso furent inutiles pour découvrir ce qu'elle désiroit savoir.

Cependant toutes les nymphes, assemblées autour de Mentor, prenoient plaisir à le questionner. L'une lui demandoit les circonstances de son voyage d'Ethiopie ; l'autre vouloit savoir ce qu'il avoit vu à Damas ; une autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulysse avant le siége de Troye. Il répondit à toutes avec douceur ; et ses paroles, quoique simples, étoient pleines de graces. Calypso ne les laissa pas long-temps dans cette conversation ; elle revint : et pendant que les nymphes se mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuser Télémaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du sommeil ne coule pas plus

doucement

doucement dans les yeux appesantis, et dans tous les membres fatigués d'un homme abattu, que les paroles flatteuses de la déesse s'insinuoient pour enchanter le cœur de Mentor : mais elle sentoit toujours je ne sais quoi qui repoussoit tous ses efforts, et qui se jouoit de ses charmes. Semblable à un rocher escarpé, qui cache son front dans les nues, et qui se joue de la rage des vents, Mentor, immobile dans ses sages desseins, se laissoit presser par Calypso. Quelquefois même il lui laissoit espérer qu'elle l'embarrasseroit par ses questions, et qu'elle tireroit la vérité du fond de son cœur : mais au moment où elle croyoit satisfaire sa curiosité, ses espérances s'évanouissoient ; tout ce qu'elle s'imaginoit tenir lui échappoit tout-à-coup ; et une réponse courte de Mentor la replongeoit dans ses incertitudes.

Elle passoit ainsi les journées, tantôt en flattant Télémaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'espéroit plus de faire parler. Elle employoit ses plus belles nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Télémaque ; et une divinité plus puissante qu'elle, vint à son secours pour y réussir.

Vénus, toujours pleine de ressentiment du mépris que Mentor et Télémaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'île de Cypre, ne pouvoit se consoler de voir que ces deux téméraires mortels eussent échappé aux vents, et à la mer dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes amères à Jupiter ; mais le père des dieux souriant, sans vouloir lui découvrir que Minerve, sous la figure de Mentor, avoit sauvé le fils d'Ulysse, permit à Vénus de chercher les moyens de se venger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olympe ; elle oublie les doux parfums qu'on brûle sur ses autels à Paphos, à Cythère, et à Idalie ; elle vole dans son char attelé de colombes ; elle appelle son fils ; et, la douleur répandant de nouvelles graces sur son visage, elle lui parla ainsi :

Vois-tu, mon fils, ces deux hommes, qui méprisent ta puissance et la mienne ? Qui voudra désormais nous adorer ? Va, perce de tes flèches ces deux cœurs insensibles : descends avec moi dans cette île ; je parlerai à Calypso. Elle dit ; et, fendant les airs dans un nuage tout doré,

doré, elle se présenta à Calypso, qui dans ce moment étoit seule au bord d'une fontaine assez loin de sa grotte.

Malheureuse déesse ! lui dit-elle, l'ingrat Ulysse vous a méprisée ; son fils, encore plus dur que lui, vous prépare un semblable mépris : mais l'Amour vient lui-même pour vous venger. Je vous le laisse ; il demeurera parmi vos nymphes, comme autrefois l'enfant Bacchus, qui fut nourri parmi les nymphes de l'île de Naxos. Télémaque le verra comme un enfant ordinaire ; il ne pourra s'en défier ; et il sentira bientôt son pouvoir. Elle dit ; et, remontant dans le nuage doré d'où elle étoit sortie, elle laissa après elle une odeur d'ambrosie dont tous les bois de Calypso furent parfumés.

L'Amour demeura entre les bras de Calypso. Quoique déesse, elle sentit la flamme qui couloit déja dans son sein. Pour se soulager, elle le donna aussi-tôt à la nymphe qui étoit auprès d'elle, nommée Eucharis. Mais, hélas ! dans la suite combien de fois se repentit elle de l'avoir fait ! D'abord rien ne paroissoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingénu, et plus gracieux que cet enfant. A le voir enjoué, flatteur, toujours riant, on auroit cru qu'il ne pouvoit donner que du plaisir : mais à peine s'étoit-on fié à ses caresses, qu'on y sentoit je ne sais quoi d'empoisonné. L'enfant malin et trompeur ne caressoit que pour trahir ; et il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit faits, ou qu'il vouloit faire. Il n'osoit approcher de Mentor, dont la sévérité l'épouvantoit ; el il sentoit que cet inconnu étoit iuvulnérable, ensorte qu'aucune de ses fléches n'auroit pu le percer. Pour les nymphes, elles sentirent bientôt les feux que cette enfant trompeur allume ; mais elles cachoient avec soin la plaie profonde qui s'envenimoit dans leurs cœurs.

Cependant Télémaque, voyant cet enfant qui se jouoit avec les nymphes, fut surpris de sa douceur, et de sa beauté. Il l'embrasse, il le prend tantôt sur ses genoux, tantôt entre ses bras ; il sent en lui-même une inquiétude, dont il ne peut trouver la cause. Plus il cherche à se jouer innocemment, plus il se trouble, et s'amollit. Voyez-vous ces nymphes ? disoit-il à Mentor. Combien sont-elles différentes de ces femmes de l'île de Cypre, dont la beauté étoit choquante, à cause de leur immodestie ! Ces beautés immortelles montrent une innocence, une modestie,

deſtie, une ſimplicité qui charment. Parlant ainſi, il rougiſſoit ſans ſavoir pourquoi. Il ne pouvoit s'empêcher de parler ; mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer ; ſes paroles étoient entrecoupées, obſcures, et quelquefois elles n'avoient aucun ſens.

Mentor lui dit : O Télémaque ! les dangers de l'île de Cypre n'étoient rien, ſi on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice groſſier fait horreur, l'impudence brutale donne de l'indignation ; mais la beauté modeſte eſt bien plus dangereuſe : en l'aimant, on croit n'aimer que la vertu ; et inſenſiblement on ſe laiſſe aller aux appas trompeurs d'une paſſion qu'on n'apperçoit que quand il n'eſt preſque plus temps de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Télémaque ! fuyez ces nymphes, qui ne ſont ſi diſcrétes que pour vous mieux tromper ; fuyez les dangers de votre jeuneſſe : mais ſur-tout fuyez cet enfant que vous ne connoiſſez pas. C'eſt l'Amour, que Vénus, ſa mère, eſt venue apporter dans cette île, pour ſe venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythère : il a bleſſé le cœur de la déeſſe Calypſo ; elle eſt paſſionée pour vous : il a brûlé toutes les nymphes qui l'environnent : vous brûlez vous-même, ô malheureux jeune homme ! preſque ſans le ſavoir.

Télémaque interrompoit ſouvent Mentor, lui diſant : Pourquoi ne demeurerions-nous pas dans cette île ? Ulyſſe ne vit plus ; il doit être depuis long-temps enſeveli dans les ondes : Pénélope, ne voyant revenir ni lui ni moi, n'aura pu réſiſter à tant de prétendans ; ſon père Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens, et manquant à la foi qu'elle avoit donnée à mon père ? Les Ithaciens ont oublié Ulyſſe. Nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort aſſurée, puiſque les amans de Pénélope ont occupé toutes les avenues du port, pour mieux aſſurer notre perte à notre retour.

Mentor répondit : Voilà l'effet d'une aveugle paſſion. On cherche avec ſubtilité toutes les raiſons qui la favoriſent, et on ſe détourne, de peur de voir toutes celles qui la condamnent ; on n'eſt plus ingénieux que pour ſe tromper, et pour étouffer ſes remords. Avez vous oublié tout ce que les dieux ont fait pour vous ramener

dans

dans votre patrie ? Comment êtes-vous ſorti de la Sicile ? Les malheurs que vous avez éprouvés en Egypte, ne ſe ſont-ils pas tournés tout-à-coup en proſpérités ? Quelle main inconnue vous a enlevé à tous les dangers qui menaçoient votre tête dans la ville de Tyr ? Après tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les deſtinées vous ont préparé ? Mais que diſ-je ? Vous en êtes indigne. Pour moi, je pars, et je ſaurai bien ſortir de cette île. Lâche fils d'un père ſi ſage, et ſi généreux ! menez ici une vie molle, et ſans honneur au milieu des femmes ; faites, malgré les dieux, ce que votre père crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percèrent Télémaque juſq'au fond du cœur. Il ſe ſentoit attendri au diſcours de Mentor ; ſa douleur étoit mêlée de honte ; il craignoit l'indignation et le départ de cet homme ſi ſage, à qu'il devoit tant : mais une paſſion naiſſante, et qu'il ne connoiſſoit pas lui-même, faiſoit qu'il n'étoit plus le même homme. Quoi donc ! diſoit-il à Mentor, les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'eſt offerte par la déeſſe ? Je compte pour rien, répondit Mentor, tout ce qui eſt contre la vertu, et contre les ordres des dieux. La vertu vous rappelle dans votre patrie pour revoir Ulyſſe et Pénélope : la vertu vous défend de vous abandonner à une folle paſſion. Les dieux, qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de votre père, vous ordonnent de quitter cette île. L'Amour ſeul, ce honteux tyran, peut vous y retenir. Hé ! que feriez-vous d'une vie immortelle ſans liberté, ſans vertu, ſans gloire ? Cette vie ſeroit encore plus malheureuſe, en ce qu'elle ne pourroit finir.

Télémaque ne répondoit à ce diſcours que par des ſoupirs. Quelquefois il auroit ſouhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de l'île : quelquefois il lui tardoit que Mentor fût parti, pour n'avoir plus devant ſes yeux cet ami ſévère qui lui reprochoit ſa foibleſſe. Toutes ces penſées contraires agitoient tour-à-tour ſon cœur, et aucune n'y étoit conſtante : ſon cœur étoit comme la mer, qui eſt le jouet de tous les vents contraires. Il demeuroit ſouvent étendu et immobile ſur le rivage de la mer, ſouvent dans le fond de quelque bois ſombre, verſant

ſant des larmes amères, et pouſſant des cris ſemblables aux rugiſſemens d'un lion. Il étoit devenu maigre; ſes yeux creux étoient pleins d'un feu dévorant: à le voir pâle, abattu, et défiguré, on auroit cru que ce n'étoit point Télémaque Sa beauté, ſon enjouement, ſa noble fierté s'enfuyoient loin de lui; il périſſoit. Tel qu'une fleur qui, étant épanouie le matin, répand ſes doux parfums dans la campagne, et ſe flétrit; peu-à-peu vers le ſoir ſes vives couleurs s'effacent; elle languit, elle ſe deſſéche, et ſa belle tête ſe penche, ne pouvant plus ſe ſoutenir. Ainſi le fils d'Ulyſſe étoit aux portes de la mort.

Mentor, voyant que Télémaque ne pouvoit réſiſter à la violence de ſa paſſion, conçut un deſſein plein d'adreſſe pour le délivrer d'un ſi grand danger. Il avoit remarqué, que Calypſo aimoit éperdument Télémaque, et que Télémaque n'aimoit pas moins la jeune nymphe Eucharis; car le cruel Amour, pour tourmenter les mortels, fait qu'on n'aime guère la perſonne dont on eſt aimé. Mentor réſolut d'exciter la jalouſie de Calypſo. Eucharis devoit emmener Télémaque dans une chaſſe. Mentor dit à Calypſo: J'ai remarqué dans Télémaque une paſſion pour la chaſſe, que je n'avois jamais vue en lui; ce plaiſir commence à le dégoûter de tout autre; il n'aime plus que les forêts, et les montagnes les plus ſauvages. Eſt-ce vous, ô déeſſe, qui lui inſpirez cette grande ardeur?

Calypſo ſentit un dépit cruel en écoutant ces paroles; et elle ne put ſe retenir. Ce Télémaque, répondit-elle, qui a mépriſé tous les plaiſirs de l'île de Cypre, ne peut réſiſter à la médiocre beauté d'une de mes nymphes. Comment oſe-t-il ſe vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuſes, lui dont le cœur s'amollit lâchement par la volupté, et qui ne ſemble né que pour paſſer une vie obſcure au milieu des femmes? Mentor, remarquant avec plaiſir combien la jalouſie troubloit le cœur de Calypſo, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui: il lui montroit ſeulement un viſage triſte et abattu. La déeſſe lui découvroit ſes peines ſur toutes les choſes qu'elle voyoit; et elle faiſoit ſans ceſſe des plaintes nouvelles. Cette chaſſe, dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en fureur. Elle ſut que Télémaque n'avoit cherché qu'à ſe dérober aux autres

nymphes pour parler à Eucharis. On proposoit même déja une seconde chasse, où elle prévoyoit qu'il feroit comme dans la première. Pour rompre les mesures de Télémaque, elle déclara qu'elle en vouloit être. Puis tout-à-coup, ne pouvant plus modérer sa ressentiment, elle lui parla ainsi :

Est-ce-donc ainsi, ô jeune téméraire, que tues venu dans mon île pour échapper au juste naufrage que Neptune te préparoit, et à la vengeance des dieux ? N'es-tu entré dans cette île, qui n'est ouverte à aucun mortel, que pour mépriser ma puissance, et l'amour que je t'ai témoigne ? O divinités de l'Olympe, et du Styx, écoutez une malheureuse déesse ! hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puisque tu es encore plus dur, et plus injuste que ton père, puisses-tu souffrir des maux encore plus longs, et plus cruels que le siens ! Non, non, que jamais tu ne revoies ta patrie, cette pauvre et misérable Ithaque, que tu n'as point eu de honte de préférer à l'immortalité ! ou plutôt, que tu périsses en la voyant de loin, au milieu de la mer, et que ton corps, devenu le jouet des flots, soit rejetté, sans espérance de sépulture, sur le sable de ce rivage ! Que mes yeux le voient mangé par les vautours ! Celle que tu aimes le verra aussi : elle le verra ; elle en aura le cœur déchiré ; et son désespoir fera mon bonheur.

En parlant ainsi, Calypso avoit les yeux rouges et enflammés : se regards ne s'arrêtoient en aucun endroit ; ils avoient je ne sais quoi de sombre et de farouche. Ses joues tremblantes étoient couvertes de taches noires, et livides ; elle changeoit à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle se répandoit sur tout son visage : ses larmes ne couloient plus, comme autrefois, avec abondance ; la rage et le désespoir sembloient en avoir tari la source, et à peine en couloit-il quelques-unes sur ses joues. Sa voix étoit rauque, tremblante, et entrecoupée. Mentor observoit tous ses mouvemens, et ne parloit plus à Télémaque. Il le traitoit comme un malade désespéré qu'on abandonne ; il jettoit souvent sur lui des regards de compassion.

Télémaque sentoit combien il étoit coupable, et indigne de l'amitié de Mentor. Il n'osoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de son ami, dont le

ſilence même le condamnoit. Quelquefois il avoit envie d'aller ſe jetter à ſon cou, et de lui témoigner combien il étoit touché de ſa faute : mais il étoit retenu, tantôt par une mauvaiſe honte, et tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit, pour ſe retirer du péril ; car le péril lui ſembloit doux, et il ne pouvoit encore ſe réſoudre à vaincre ſa folle paſſion.

Les dieux et les déeſſes de l'Olympe, aſſemblés dans un profond ſilence, avoient les yeux attachés ſur l'ile de Calypſo, pour voir qui ſeroit victorieux, ou de Minerve, ou de l'Amour. L'Amour, en ſe jouant avec les nymphes, avoit mis tout en feu dans l'ile. Minerve, ſous la figure de Mentor, ſe ſervoit de la jalouſie, inſéparable de l'Amour, contre l'Amour même. Jupiter avoit réſolu d'être le ſpectateur de ce combat, et de demeurer neutre.

Cependant Eucharis, qui craignoit que Télémaque ne lui échappât, uſoit de mille artifices pour le retenir dans ſes liens. Déja elle alloit partir avec lui pour la ſeconde chaſſe, et elle étoit vêtue comme Diane. Vénus et Cupidon avoient répandu ſur elle de nouveaux charmes ; enſorte que ce jour-là ſa beauté effaçoit celle de la déeſſe Calypſo même. Calypſo, la regardant de loin, ſe regarda en même temps dans la plus claire de ſes fontaines ; elle eut honte de ſe voir. Alors elle ſe cacha au fond de ſa grotte, et parla ainſi toute ſeule :

Il ne me ſert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux amans, en déclarant que je veux être de cette chaſſe ! En ſerai-je ? irai-je la faire triompher, et faire ſervir ma beauté à relever la ſienne ? faudra-t-il que Télémaque, en me voyant, ſoit encore plus paſſionné pour ſon Eucharis ? O malheureuſe ! qu'ai-je fait ? Non, je n'y irai pas, ils n'y iront pas eux-mêmes ; je ſaurai bien les en empêcher. Je vais trouver Mentor ; je le prierai d'enlever Télémaque : il le ramenera à Ithaque. Mais que dis-je ? eh ! que deviendrai-je quand Télémaque ſera parti ? Où ſuis-je ? Que reſte-t-il à faire ? O cruelle Vénus ? Vénus, vous m'avez trompée ; ô perfide préſent que vous m'avez fait ! Pernicieux enfant ! Amour empeſté ! je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'eſpérance de vivre heureuſe avec Télémaque, et tu n'as

porté dans ce cœur que trouble, et que désespoir ! Mes nymphes se sont révoltées contre moi. Ma divinité ne me sert plus qu'à rendre mon malheur éternel. Oh ! si j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs ! Télémaque, il faut que tu meures, puisque je ne puis mourir. Je me vengerai de tes ingratitudes ; ta nymphe le verra ; je te percerai à ses yeux..... Mais je m'égare. O malheureuse Calypso ! que veux-tu ? Faire périr un innocent que tu as jetté toi-même dans cet abyme de malheurs ! C'est moi qui ai mis le flambeau dans le sein du chaste Télémaque. Quelle innocence ! quelle vertu ! quelle horreur du vice ! quel courage contre les honteux plaisirs ! Falloit-il empoisonner son cœur ? Il m'eût quittée..... Hé bien ! ne faudra-t-il pas qu'il me quitte, ou que je le voie plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale ? Non, non, je ne souffre que ce que j'ai bien mérité. Pars, Télémaque, va-t-en au-delà des mers : laisse Calypso sans consolation, ne pouvant supporter la vie, ni trouver la mort : laisse-la inconsolable, couverte de honte, désespérée, avec ton orgueilleuse Eucharis.....

Elle parloit ainsi seule dans sa grotte : mais tout-à-coup elle sort impétueusement : Où êtes-vous, ô Mentor ? dit elle. Est-ce ainsi que vous soutenez Télémaque contre le vice auquel il succombe ? Vous dormez, tandis que l'Amour veille contre vous. Je ne puis souffrir plus long temps cette lâche indifférence que vous témoignez. Verrez-vous tranquillement le fils d'Ulysse deshonorer son père, et négliger sa haute destinée ? Est-ce à vous, ou à moi, que ses parens ont confié sa conduite ? C'est moi qui cherche les moyens de guérir son cœur ; et vous, ne ferez vous rien ? Il y a, dans le lien le plus reculé de cette forêt, de grands peupliers propres à construire un vaisseau ; c'est là qu'Ulysse fit celui dans lequel il sortit de cette île. Vous trouverez au même endroit une profonde caverne, où sont tous les instrumens nécessaires pour tailler, et pour joindre toutes les pièces d'un vaisseau.....

A peine eut-elle dit ces paroles, qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment : il alla dans cette caverne, trouva les instrumens, abattit les peupliers, et mit en un seul jour un vaisseau en état de

voguer. C'eſt que la puiſſance et l'induſtrie de Minerve n'ont pas beſoin d'un grand temps pour achever les plus grands ouvrages.

Calypſo ſe trouva dans une horrible peine d'eſprit : d'un côté, elle vouloit voir ſi le travail de Mentor s'avançoit ; de l'autre, elle ne pouvoit ſe réſoudre à quitter la chaſſe, où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Télémaque. La jalouſie ne lui permit jamais de perdre de vue les deux amans : mais elle tâchoit de détourner la chaſſe du côté où elle ſavoit que Mentor faiſoit le vaiſſeau. Elle entendoit les coups de hache, et de marteau : elle prêtoit l'oreille ; chaque coup la faiſoit frémir. Mais, dans le moment même, elle craignoit que cette rêverie ne lui eût dérobé quelque ſigne, ou quelque coup-d'œil de Télémaque à la jeune nymphe.

Cependant Eucharis diſoit à Télémaque d'un ton moqueur : Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être venu à la chaſſe ſans lui ? Oh ! que vous êtes à plaindre de vivre ſous un ſi rude maître ! Rien ne peut adoucir ſon auſtérité : il affecte d'être ennemi de tous les plaiſirs ; il ne peut ſouffrir que vous en goûtiez aucun : il vous fait un crime des choſes les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous-même ; mais, après avoir montré tant de ſageſſe, vous ne devez plus vous laiſſer traiter en enfant

Ces paroles artificieuſes perçoient le cœur de Télémaque, et le rempliſſoient de dépit contre Mentor, dont il vouloit ſecouer le joug. Il craignoit de le revoir, et ne répondoit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin, vers le ſoir, la chaſſe s'étant paſſée, de part et d'autre, dans une contrainte perpétuelle, on revint par un coin de la forêt, aſſez voiſin du lieu où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypſo apperçut de loin le vaiſſeau achevé : ſes yeux ſe couvrirent à l'inſtant d'un épais nuage, ſemblable à celui de la mort. Ses genoux tremblans ſe déroboient ſous elle ; une froide ſueur courut par tous les membres de ſon corps : elle fut contrainte de s'appuyer ſur les nymphes qui l'environnoient ; et Eucharis lui tendant la main pour la ſoutenir, elle la repouſſa, en jettant ſur elle un regard terrible.

Télémaque, qui vit ce vaiſſeau, mais qui ne vit point Mentor, parce qu'il s'étoit déjà retiré, ayant fini ſon travail, demanda à la déeſſe à qui étoit ce vaiſſeau, et à quoi on le deſtinoit. D'abord elle ne put répondre; mais enfin elle dit: C'eſt pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire: vous ne ſerez plus embarraſſé par cet ami ſévère qui s'oppoſe à votre bonheur, et qui ſeroit jaloux, ſi vous deveniez immortel. . . . . Mentor m'abandonne! c'eſt fait de moi, s'écria Télémaque. O Eucharis, ſi Mentor me quitte, je n'ai plus que vous. . . . . Ces paroles lui échappèrent dans le tranſport de ſa paſſion. Il vit le tort qu'il avoit eu en les diſant: mais il n'avoit pas été libre de penſer au ſens de ces paroles. Toute la troupe, étonnée, demeura dans le ſilence. Eucharis, rougiſſant, et baiſſant les yeux, demeuroit derrière, toute interdite, ſans oſer ſe montrer. Mais, pendant que la honte étoit ſur ſon viſage, la joie étoit au fond de ſon cœur. Télémaque ne ſe comprenoit plus lui-même, et ne pouvoit croire qu'il eût parlé ſi indiſcrétement. Ce qu'il avoit fait lui paroiſſoit comme un ſonge, mais un ſonge dont il demeuroit confus et troublé.

Calypſo, plus furieuſe qu'une lionne à qui on a enlevé ſes petits, couroit au travers de la forêt ſans ſuivre aucun chemin, et ne ſachant où elle alloit. Enfin elle ſe trouva à l'entrée de ſa grotte, où Mentor l'attendoit. Sortez de mon île, dit-elle, ô étrangers, qui êtes venus troubler mon repos: loin de moi ce jeune inſenſé! Et vous, imprudent vieillard, vous ſentirez ce que peut le courroux d'une déeſſe, ſi vous ne l'arrachez d'ici tout-à-l'heure. Je ne veux plus le voir; je ne veux plus ſouffrir qu'aucune de mes nymphes lui parle, ni le regarde. J'en jure par les ondes du Styx; ſerment qui fait trembler les dieux mêmes. Mais apprends, Télémaque, que tes maux ne ſont pas finis: ingrat! tu ne ſortiras de mon île que pour être en proie à de nouveaux malheurs. Je ſerai vengée; tu regretteras Calypſo, mais en vain. Neptune, encore irrité contre ton père qui la offenſé en Sicile, et ſollicité par Vénus que tu as mépriſée dans d'ile de Cypre, te prépare d'autres tempêtes. Tu verras ton père, qui n'eſt pas mort; mais tu le verras ſans le connoître. Tu ne te

réuniras avec lui en Ithaque, qu'après avoir été le jouet de la plus cruelle fortune. Va : je conjure les puiſſances céleſtes de me venger. Puiſſes-tu au milieu des mers, ſuſpendu aux pointes d'un rocher, et frappé de la foudre, invoquer en vain Calypſo, que ton ſupplice comblera de joie !

Ayant dit ces paroles, ſon eſprit agité étoit déja prêt à prendre des réſolutions contraires. L'amour rappella dans ſon cœur le déſir de retenir Télémaque. Qu'il vive, diſoit-elle en elle-même, qu'il demeure ici ; peut-être qu'il ſentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne ſauroit, comme moi, lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypſo ! tu t'es trahie toi-même par ton ſerment : te voilà engagée ; et les ondes du Styx, par leſquelles tu as juré, ne te permettent plus aucune eſpérance. . . . .Perſonne n'entendoit ces paroles ; mais on voyoit ſur ſon viſage les Furies peintes, et tout le venin empeſté du noir Cocyte ſembloit s'exhaler de ſon cœur.

Télémaque en fut ſaiſi d'horreur. Elle le comprit ; (car qu'eſt-ce que l'amour jaloux ne devine pas ?) et l'horreur de Télémaque redoubla les tranſports de la déeſſe. Semblable à une Bacchante qui remplit l'air de ſes hurlemens, et qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, appellant toutes ſes nymphes, et menaçant de percer toutes celles qui ne la ſuivront pas. Elles courent en foule, effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance, les larmes aux yeux, et regardant de loin Télémaque, à qui elle n'oſe plus parler. La déeſſe frémit en la voyant auprès d'elle ; et, loin de s'appaiſer par la ſoumiſſion de cette nymphe, elle reſſent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis.

Cependant Télémaque étoit demeuré ſeul avec Mentor. Il embraſſe ſes genoux ; car il n'oſoit l'embraſſer autrement, ni le regarder : il verſe un torrent de larmes : il veut parler, la voix lui manque ; les paroles lui manquent encore davantage : il ne ſait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut. Enfin il s'écrie : O mon vrai père ! ô Mentor ! délivrez-moi de tant de maux. Je ne puis ni vous abandonner, ni vous ſuivre. Délivrez

livrez moi de tant de maux, délivrez-moi de moi-même, donnez-moi la mort.

Mentor l'embrasse, le console, l'encourage, lui apprend à se supporter lui-même sans flatter sa passion, et lui dit : Fils du sage Ulysse ! que les dieux ont tant aimé, et qu'ils aiment encore, c'est par un effet de leur amour que vous souffrez des maux si horribles. Celui qui n'a point senti sa foiblesse, et la violence de ses passions, n'est point encore sage ; car il ne se connoit point encore, et ne sait point se défier de lui-même. Les dieux vous ont conduit comme par la main jusqu'au bord de l'abyme, pour vous en montrer toute la profondeur, sans vous y laisser tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris, si vous ne l'aviez éprouvé. On vous auroit parlé en vain des trahisons de l'Amour, qui flatte pour perdre, et qui, sous une apparence de douceur, cache les plus affreuses amertumes. Il est venu, cet enfant plein de charmes, parmi les ris, les jeux, et les graces. Vous l'avez vu : il a enlevé votre cœur ; et vous avez pris plaisir à le lui laisser enlever. Vous cherchiez des prétextes pour ignorer la plaie de votre cœur : vous cherchiez à me tromper, et à vous flatter vous-même ; vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de votre témérité : vous demandez maintenant la mort, et c'est l'unique espérance qui vous reste. La déesse, troublée, ressemble à une Furie infernale ; Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort ; toutes ces nymphes jalouses sont prêtes à s'entre-dechirer : et voilà ce que fait le traître Amour qui paroît si doux ! Rappellez tout votre courage. A quel point les dieux vous aiment-ils, puisqu'ils vous ouvrent un si beau chemin pour fuir l'Amour, et pour revoir votre chère patrie ! Calypso elle-même est contrainte de vous chasser. Le vaisseau est tout prêt : que tardons-nous à quitter cette île, où la vertu ne peut habiter ?

En disant ces paroles, Mentor le prit par la main, et l'entraînoit vers le rivage. Télémaque suivoit à peine, regardant toujours derrière lui. Il considéroit Eucharis qui s'éloignoit de lui. Ne pouvant voir son visage, il regardoit ses beaux cheveux noués, ses habits flottans, et sa noble démarche : il auroit voulu

baiser

baiser les traces de ses pas. Lors même qu'il la perdit de vue, il prêtoit encore l'oreille, s'imaginant entendre sa voix. Quoique absente, il la voyoit ; elle étoit peinte et comme vivante devant ses yeux : il croyoit même parler à elle, ne sachant plus où il étoit, et ne pouvant écouter Mentor.

Enfin, revenant à lui comme d'un profond sommeil, il dit à Mentor : Je suis résolu de vous suivre ; mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis : j'aimerois mieux mourir, que de l'abandonner ainsi avec ingratitude. Attendez que je la revoie encore une dernière fois pour lui faire un éternel adieu. Au moins souffrez que je lui dise : O nymphe ! les dieux cruels, les dieux jaloux de mon bonheur, me contraignent de partir ; mais ils m'empêcheront plutôt de vivre, que de me souvenir à jamais de vous. O mon père ! ou laissez-moi cette dernière consolation, qui est si juste, ou arrachez-moi la vie dans ce moment. Non je ne veux ni demeurer dans cette île, ni m'abandonner à l'amour. L'amour n'est point dans mon cœur ; je ne sens que de l'amitié, et de la reconnoissance pour Eucharis. Il me suffit de lui dire encore une fois adieu, et je pars avec vous sans retardement.

Que j'ai pitié de vous ! répondit Mentor : votre passion est si furieuse, que vous ne la sentez pas. Vous croyez être tranquille, et vous demandez la mort ! vous osez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, et vous ne pouvez vous arracher à la nymphe que vous aimez ! vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle ; vous êtes aveugle et sourd à tout le reste. Un homme que la fièvre rend frénétique, dit : Je ne suis point malade. O aveugle Télémaque ! vous étiez prêt à renoncer à Pénélope qui vous attend, à Ulysse que vous verrez, à Ithaque où vous devez régner, à la gloire et a la haute destinée que les dieux vous ont promises par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur ; vous renonciez à tous ces biens, pour vivre déshonoré auprès d'Eucharis ! Direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle ? Qu'est-ce donc qui vous trouble ? pourquoi voulez vous mourir ? pourquoi avez-vous parlé devant la déesse avec tant de transport ? Je ne vous accuse point de mauvaise foi ; mais je déplore votre aveuglement. Fuyez, Télémaque, fuyez !

yez ! on ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant. Contre un tel ennemi, le vrai courage consiste à craindre et à fuir, mais à fuir sans délibérer, et sans se donner à soi-même le temps de regarder jamais derrière soi. Vous n'avez pas oublié les soins que vous m'avez coûtés depuis votre enfance, et les périls dont vous êtes sorti par mes conseils : ou croyez-moi, ou souffrez que je vous abandonne. Si vous saviez combien il m'est douloureux de vous voir courir à votre perte ! si vous saviez tout ce que j'ai souffert pendant que je n'ai osé vous parler ! la mère qui vous mit au monde souffrit moins dans les douleurs de l'enfantement. Je me suis tû ; j'ai dévoré ma peine ; j'ai étouffé mes soupirs, pour voir si vous reviendriez à moi. O mon fils ! mon cher fils ! soulagez mon cœur ; rendez-moi ce qui m'est plus cher que mes entrailles ; rendez moi Télémaque que j'ai perdu ; rendez-vous à vous-même. Si la sagesse en vous surmonte l'amour, je vis, et je vis heureux : mais si l'amour vous entraîne malgrè la sagesse, Mentor ne peut plus vivre.

Pendant que Mentor parloit ainsi, il continuoit son chemin vers la mer ; et Télémaque, qui n'étoit pas encore assez fort pour le suivre de lui-même, l'étoit déja assez pour se laisser mener sans résistance. Minerve, toujours cachée sous la figure de Mentor, couvrant invisiblement Télémaque de son Egide, et répandant autour de lui un rayon divin, lui fit sentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette île. Enfin ils arrivèrent dans un endroit de l'ile où le rivage de la mer étoit escarpé ; c'étoit un rocher toujours battu par l'onde écumante. Ils regardèrent de cette hauteur, si le vaisseau que Mentor avoit préparé étoit encore dans la même place : mais ils apperçurent un triste spectacle.

L'Amour étoit vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu, non-seulement étoit insensible à ses traits, mais encore qu'il lui enlevoit Télémaque : il pleuroit de dépit, et alla trouver Calypso errante dans les sombres forêts. Elle ne put le voir sans gémir, et elle sentit qu'il rouvroit toutes les plaies de son cœur. L'Amour lui dit : Vous êtes déesse, et vous vous laissez vaincre par un foible mortel qui est captif dans votre île ! pour-

quoi

quoi le laissez-vous sortir ? O malheureux Amour ! répondit-elle, je ne veux plus écouter tes pernicieux conseils : c'est toi qui m'as tirée d'une douce et profonde paix, pour me précipiter dans un abyme de malheurs, C'en est fait ; j'ai juré par les ondes du Styx, que je laisserois partir Télémaque, Et Jupiter même, le père des dieux, avec toute sa puissance, n'oseroit contrevenir à ce redoutable serment. Télémaque, sors de mon île ; sors aussi, pernicieux enfant ; tu m'as fait plus de mal que lui.

L'Amour, essuyant ses larmes, fit un souris moqueur et malin. En vérité, dit-il, voilà un grand embarras ! Laissez-moi faire : suivez votre serment ; ne vous opposez point au départ de Télémaque. Ni vos nymphes, ni moi n'avons juré par les ondes du Styx de le laisser partir : je leur inspirerai le dessein de brûler ce vaisseau, que Mentor a fait avec tant de précipitation. Sa diligence, qui vous a surprise, sera inutile. Il sera surpris lui-même à son tour ; et il ne lui restera plus aucun moyen de vous arracher Télémaque.

Ces paroles flatteuses firent glisser l'espérance et la joie jusqu'au fond des entrailles de Calypso. Ce qu'un zéphyr fait par sa fraîcheur sur le bord d'un ruisseau pour délasser les troupeaux languissans, que l'ardeur de l'été consume, ce discours le fit pour appaiser le désespoir de la déesse. Son visage devint serein, ses yeux s'adoucirent, les noirs soucis qui rongeoient son cœur, s'enfuirent pour un moment loin d'elle : elle s'arrêta, elle sourit, elle flatta le folâtre Amour ; et, en le flattant, elle se prépara de nouvelles douleurs.

L'Amour, content de l'avoir persuadée, alla pour persuader aussi les nymphes, qui étoient errantes et dispersées sur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamés a mis en fuite loin du berger. L'Amour les rassemble, et leur dit : Télémaque est encore en vos mains ; hâtez-vous de bruler ce vaisseau que le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir. Aussi-tôt elles allument des flambeaux, elles accourent sur le rivage, elles frémissent, elles poussent des hurlemens, elles secouent leurs cheveux épars, comme des Bacchantes. Déja la flamme vole ; elle dévore le vaisseau, qui est d'un bois sec, et enduit de résine ; des tourbillons de fumée et de flammes s'élévent dans les nues.

Télémaque

Télémaque et Mentor apperçoivent ce feu, de dessus le rocher, et entendant les cris des nymphes, Télémaque fut tenté de s'en réjouir: car son cœur n'étoit pas encore guéri; et Mentor remarquoit que sa passion étoit comme un feu mal éteint, qui sort de temps en temps de dessous la cendre, et qui repousse de vives étincelles. Me voilà donc, dit Télémaque, rengagé dans mes liens! il ne nous reste plus aucune espérance de quitter cette île.

Mentor vit bien que Télémaque alloit retomber dans toutes ses foiblesses, et qu'il n'y avoit pas un seul moment à perdre. Il apperçut de loin, au milieu des flots, un vaisseau arrêté qui n'osoit approcher de l'île, parce que tous les pilotes connoissoient que l'île de Calypso étoit inaccessible à tous les mortels. Aussi-tôt le sage Mentor poussant Télémaque, qui étoit assis sur le bord du rocher, le précipite dans la mer, et s'y jette avec lui. Télémaque, surpris de cette violente chûte, but l'onde amère, et devint le jouet des flots. Mais revenant à lui, et voyant Mentor qui lui tendoit la main pour lui aider à nager, il ne songea plus qu'à s'éloigner de l'île fatale.

Les nymphes, qui avoient cru les tenir captifs, poussèrent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypso, inconsolable, rentra dans sa grotte, qu'elle remplit de ses hurlemens. L'Amour, qui vit changer son triomphe en une honteuse défaite, s'éleva au milieu de l'air en secouant ses ailes, et s'envola dans le bocage d'Idalie, où sa cruelle mère l'attendoit. L'enfant, encore plus cruel, ne se consola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits.

A mesure que Télémaque s'éloignoit de l'île, il sentoit avec plaisir renaître son courage, et son amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit-il en parlant à Mentor, ce que vous me disiez, et que je ne pouvois croire, faute d'expérience: on ne surmonte le vice qu'en le fuyant. O mon père! que les dieux m'ont aimé en me donnant votre secours! Je méritois d'en être privé, et d'être abandonné à moi-même. Je ne crains plus, ni mer, ni vents, ni tempêtes; je ne crains plus que mes passions. L'Amour est lui seul plus à craindre que tous les naufrages.

FIN DU LIVRE SEPTIEME.

LES

AVENTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE HUITIEME.

SOMMAIRE.

Adoam, frère de Narbal, commande le vaisseau Tyrien, où Télémaque et Mentor sont reçus favorablement. Ce Capitaine, reconnoissant Télémaque, lui raconte la mort tragique de Pygmalion, et d'Astarbé, puis l'élévation de Baléazar, que le tyran son père avoit disgracié à la persuasion de cette femme. Pendant un repas qu'il donne à Télémaque et à Mentor, Achitoas, par la douceur de son chant, assemble autour du vaisseau les Tritons, les Néréïdes, et les autres divinités de la mer. Mentor, prenant une lyre, en joue beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte ensuite les merveilles de la Bétique : il décrit la douce température de l'air, et les autres beautés de ce pays, dont les peuples mènent une vie tranquille dans une grande simplicité de mœurs.

LE vaisseau qui étoit arrêté, et vers lequel ils s'avançoient, étoit un vaisseau Phénicien qui alloit dans l'Epire. Les Phéniciens avoient vu Télémaque au voyage d'Egypte : mais ils n'avoient garde de le reconnoître au milieu des flots. Quand Mentor fut assez près du vaisseau pour faire entendre sa voix, il s'écria d'une voix forte, en élevant sa tête au-dessus de l'eau : Phéniciens, si secourables à toutes les nations, ne refusez

pas la vie à deux hommes qui l'attendent de votre humanité. Si le respect des dieux vous touche, recevez-nous dans votre vaisseau : nous irons par-tout où vous irez. Celui qui commandoit répondit : Nous vous recevrons avec joie ; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paroissent si malheureux. Aussi-tôt on les reçoit dans le vaisseau.

A peine y furent ils entrés, que, ne pouvant plus respirer, ils demeurèrent immobiles ; car ils avoient nagé long-temps, et avec effort pour résister aux vagues. Peu-à-peu ils reprirent leurs forces ; on leur donna d'autres habits, parce que les leurs étoient appésantis par l'eau qui les avoit pénétrés, et qui couloit de toutes parts. Lorsqu'ils furent en état de parler, tous ces Phéniciens, empressés autour d'eux, vouloient savoir leurs aventures. Celui qui commandoit leur dit : Comment avez-vous pu entrer dans cette ile d'où vous sortez ? elle est, dit-on, possédée par une déesse cruelle, qui ne souffre jamais qu'on y aborde : elle est même bordée de rochers affreux, contre lesquels la mer va follement combattre ; et on ne pourroit en approcher sans faire naufrage.

Mentor répondit : Nous y avons été jettés : nous sommes Grecs ; notre patrie est l'île d'Ithaque, voisine de l'Epire où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque, qui est sur votre route, il nous suffiroit que vous nous menassiez dans l'Epire : nous y trouverons des amis qui auront soin de nous faire faire le court trajet qui nous restera ; et nous vous devrons à jamais la joie de revoir ce que nous avons de plus cher au monde.

Ainsi c'étoit Mentor qui portoit la parole ; et Télemaque, gardant le silence, le laissoit parler : car les fautes, qu'il avoit faites dans l'île de Calypso, augmentèrent beaucoup sa sagesse. Il se défioit de lui-même ; il sentoit le besoin de suivre toujours les sages conseils de Mentor ; et quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander ses avis, du moins il consultoit ses yeux, et tâchoit de deviner toutes ses pensees.

Le Commandant Phénicien arrêtant ses yeux sur Télémaque, croyoit se souvenir de l'avoir vu ; mais c'étoit un souvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez,

lui dit-il, que je vous demande si vous vous souvenez de m'avoir vu autrefois, comme il me semble que je me souviens de vous avoir vu : votre visage ne m'est point inconnu, il m'a d'abord frappe ; mais je ne sais où je vous ai vu : votre mémoire peut-être aidera la mienne.

Télémaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joie : Je suis, en vous voyant, comme vous êtes à mon égard : je vous ai vu, je vous reconnois ; mais je ne puis me rappelier si c'est en Egypte, où à Tyr. Alors ce Phénicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, et qui rappelle peu-à-peu de loin le songe fugitif qui a disparu à son r.veil, s'écria tout-à-coup : Vous êtes Télémaque, que Narbal prit en amitié lorsque nous revînmes d'Egypte. Je suis son frère dont il vous aura sans doute parlé souvent. Je vous laissai entre ses mains après l'expédition d'Egypte : il me fallut aller au-delà de toutes les mers dans la fameuse Bétique, auprès des colonnes d'Hercule. Ainsi je ne fis que vous voir ; et il ne faut pas s'étonner si j'ai eu tant de peine à vous reconnoître d'abord.

Je vois bien, répondit Télémaque, que vous êtes Adoam. Je ne fis presque alors que vous entrevoir ; mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. Oh ! quelle joie de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme qui me sera toujours si cher ! Est-il toujours à Tyr ? ne souffre-t-il point quelque cruel traitement du soupçonneux et barbare Pygmalion ? Adoam répondit en l'interrompant : Sachez, Télémaque, que la fortune vous confie à un homme qui prendra toutes sortes de soins de vous. Je vous ramenerai dans l'île d'Ithaque avant que d'aller en Epire ; et le frère de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous, que Narbal même. Ayant parlé ainsi, il remarqua que le vent qu'il attendoit commençoit à souffler ; il fit lever les ancres, mettre les voiles, et fendre la mer à force de rames. Aussi-tôt il prit à part Télémaque et Mentor, pour les entretenir.

Je vais, dit-il, regardant Télémaque, satisfaire votre curiosité. Pygmalion n'est plus ; les justes dieux en ont délivré la terre. Comme il ne se fioit à personne, personne ne pouvoit se fier à lui. Les bons se contentoient

de gémir, et de fuir ses cruautés, sans pouvoir se résoudre à lui faire aucun mal : les méchans croyoient ne pouvoir assurer leur vie qu'en finissant la sienne. Il n'y avoit point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ses défiances. Ses gardes mêmes étoient plus exposés que les autres : comme sa vie étoit entre leurs mains, il les craignoit plus que tout le reste des hommes ; et, sur le moindre soupçon, il les sacrifioit à sa sûreté. Ainsi, à force de chercher sa sûreté, il ne pouvoit plus la trouver. Ceux qui étoient les dépositaires de sa vie étoient dans un péril continuel par sa défiance ; et ils ne pouvoient se tirer d'un état si horrible qu'en prévenant, par la mort du tyran, ses cruels soupçons.

L'impie Astarbé, dont vous avez ouï parler si souvent, fut la première à résoudre la perte du roi. Elle aima passionnément un jeune Tyrien fort riche, nommé Joazar ; elle espéra de le mettre sur le trône. Pour réussir dans ce dessein, elle persuada au roi, que l'aîné de ses, deux fils, nommé Phadaël, impatient de succéder à son père, avoit conspiré contre lui : elle trouva de faux témoins pour prouver la conspiration. Le malheureux roi fit mourir son fils innocent. Le second, nommé Baléazar, fut envoyé à Samos, sous prétexte d'apprendre les mœurs, et les sciences de la Grèce ; mais en effet, parce qu'Astarbé fit entendre au roi qu'il falloit l'éloigner, de peur qu'il ne prît des liaisons avec les mécontens. A peine fut-il parti, que ceux qui conduisoient le vaisseau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs mesures pour faire naufrage pendant la nuit ; ils se sauvèrent en nageant jusqu'à des barques étrangères qui les attendoient, et ils jettèrent le jeune prince au fond de la mer.

Cependant les amours d'Astarbé n'étoient ignorés que de Pygmalion ; et il s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que lui seul. Ce prince si défiant, étoit ainsi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme : c'étoit l'amour qui l'aveugloit jusqu'à cet excès. En même temps l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Astarbé étoit si passionnée ;

née ; il ne ſongeoit qu'à ravir les richeſſes de ce jeune homme.

Mais pendant que Pygmalion étoit en proie à la défiance, à l'amour, et à l'avarice, Aſtarbé ſe hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque choſe de ſes infâmes amours avec ce jeune homme. D'ailleurs, elle ſavoit que l'avarice ſeule ſuffiroit pour porter le roi à une action cruelle contre Joazar ; elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir. Elle voyoit les principaux officiers du palais prêts à tremper leurs mains dans le ſang du roi ; elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration : mais elle craignoit de ſe confier à quelqu'un par qui elle ſeroit trahie. Enfin, il lui parut plus aſſuré d'empoiſonner Pygmalion.

Il mangeoit le plus ſouvent tout ſeul avec elle, et apprêtoit lui-même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant ſe fier qu'à ſes propres mains. Il ſe renfermoit dans le lieu le plus reculé de ſon palais, pour mieux cacher ſa défiance, et pour n'être jamais obſervé quand il préparoit ſes repas. Il n'oſoit plus chercher aucun des plaiſirs de la table : il ne pouvoit ſe réſoudre à manger d'aucune des choſes qu'il ne ſavoit pas apprêter lui-même. Ainſi non ſeulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts, par des cuiſiniers, mais encore le vin, le pain, le ſel, l'huile, le lait, et tous les autres alimens ordinaires, ne pouvoient être de ſon uſage : il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cueillis lui-même dans ſon jardin, ou des légumes qu'il avoit ſemés, et qu'il faiſoit cuire. Au reſte, il ne buvoit jamais d'autre eau que de celle qu'il puiſoit lui-même dans une fontaine qui étoit renfermée dans un endroit de ſon palais, et dont il gardoit toujours la clef. Quoiqu'il parût ſi rempli de confiance pour Aſtarbé, il ne laiſſoit pas de ſe précautioner contre elle ; il la faiſoit toujours manger et boire avant lui de tout ce qui devoit ſervir à ſon repas, afin qu'il ne pût point être empoiſonné ſans elle, et qu'elle n'eût aucune eſpérance de vivre plus long temps que lui. Mais elle prit du contre-poiſon qu'une vieille femme, encore plus méchante qu'elle, et qui étoit la confidente de ſes amours, lui avoit fourni ; après quoi elle ne craignit plus d'empoiſonner le roi. Voici comment elle y parvint.

Dans le moment où ils alloient commencer leur repas, cette vieille, dont j'ai parlé, fit tout-à coup du bruit à une porte. Le roi, qui croyoit toujours qu'on alloit le tuer, se trouble, et court à cette porte pour voir si elle étoit assez bien fermée. La vieille se retire. Le roi demeure interdit, ne sachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu : il n'ose pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Astarbé le rassure, le flatte, et le presse de manger : elle avoit déja jetté du poison dans sa coupe d'or pendant qu'il étoit allé à la porte. Pygmalion, selon sa coutume, la fit boire la première : elle but sans crainte, se fiant au contre-poison. Pygmalion but aussi, et peu de temps après il tomba dans une défaillance. Astarbé, qui le connoissoit capable de la tuer sur le moindre soupçon, commença à déchirer ses habits, à arracher ses cheveux, et à pousser des cris lamentables ; elle embrassoit le roi mourant ; elle le tenoit serré entre ses bras ; elle l'arrosoit d'un torrent de larmes : car les larmes ne coûtoient rien à cette femme artificieuse. Enfin, quand elle vit que les forces du roi étoient épuisées, et qu'il étoit comme agonisant, dans la crainte qu'il ne revînt, et qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle passa des caresses, et des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur ; elle se jetta sur lui, et l'étouffa. Ensuite elle arracha de son doigt l'anneau royal, lui ôta le diadême, et fit entrer Joazar, à qui elle donna l'un et l'autre. Elle crut que tous ceux qui avoient été attachés à elle ne manqueroient pas de suivre sa passion, et que son amant seroit proclamé roi. Mais ceux qui avoient été les plus empressés à lui plaire, étoient des esprits bas et mercenaires, qui étoient incapables d'une sincère affection : d'ailleurs, ils manquoient de courage, et craignoient les ennemis qu'Astarbé s'étoit attirés ; enfin, ils craignoient encore plus la hauteur, la dissimulation, et la cruauté de cette femme impie : chacun, pour sa propre sûreté, désiroit qu'elle perit.

Cependant tout le palais est plein d'une tumulte affreux ; on entend par-tout les cris de ceux qui disent : Le roi est mort. Les uns sont effrayés, les autres courent aux armes. Tous paroissent en peine des suites, mais ravis de cette nouvelle. La renommée la fait voler de bouche

en bouche dans toute la grande ville de Tyr, et il ne se trouve pas un seul homme qui regrette le roi : sa mort est la délivrance, et la consolation de tout le peuple.

Narbal, frappé d'un coup si terrible, déplora, en homme de bien, le malheur de Pygmalion, qui s'étoit trahi lui-même en se livrant à l'impie Astarbé ; et qui avoit mieux aimé être un tyran monstrueux, que d'être, selon le devoir d'un roi, le père de son peuple. Il songea au bien de l'état, et se hâta de rallier tous les gens de bien, pour s'opposer à Astarbé, sous laquelle on auroit vu un régne encore plus dur que celui qu'on voyoit finir.

Narbal savoit que Baléazar ne s'étoit point noyé quand on le jetta dans la mer. Ceux que assurèrent à Astarbé qu'il étoit mort, parlèrent ainsi croyant qu'il l'étoit : mais, à la faveur de la nuit, il s'étoit sauvé en nageant ; et des marchands de Crète, touchés de compassion, l'avoient reçu dans leur barque. Il n'avoit pas osé retourner dans le royaume de son père, soupçonnant qu'on avoit voulu le faire périr, et craignant autant la cruelle jalousie de Pygmalion, que les artifices d'Astarbé. Il demeura long-temps errant et travesti sur les bords de la mer en Syrie, où les marchands Crétois l'avoient laissé ; il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner sa vie. Enfin il trouva moyen de faire savoir à Narbal l'état où il étoit ; il crut pouvoir confier son secret et sa vie à un homme d'une vertu si éprouvée. Narbal, maltraité par le père, ne laissa pas d'aimer le fils, et de veiller pour ses intérêts : mais il n'en prit soin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce qu'il devoit à son père, et il l'engagea à souffrir patiemment sa mauvaise fortune.

Baléazar avoit mandé à Narbal : Si vous jugez que je puisse vous aller trouver, envoyez-moi un anneau d'or ; et je comprendrai aussi-tôt qu'il sera temps de vous aller joindre. Narbal ne jugea pas à propos, pendant la vie de Pygmalion, de faire venir Baléazar ; il auroit tout hasardé pour la vie du prince, et pour la sienne propre : tant il étoit difficile de se garantir des recherches rigoureuses de Pygmalion. Mais aussi-tôt que ce malheureux roi eut fait une fin digne de ses crimes, Narbal se hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baléazar. Baléazar partit

auffi-tôt, & arriva aux portes de Tyr dans le tems que toute la ville étoit en trouble pour favoir qui fuccéderoit à Pygmalion. Il fut aifément reconnu par les principaux Tyriens, et par tout le peuple. On l'aimoit, non pour l'amour du feu roi fon père, qui étoit haï univerfellement, mais à caufe de fa douceur, et de fa modération. Ses longs malheurs même lui donnoient je ne fais quel éclat, qui relevoit toutes fes bonnes qualités, et qui attendriffoit tous les Tyriens en fa faveur.

Narbal affembla les Chefs du peuple, les Vieillards qui formoient le confeil, et les Prêtres de la grande Déeffe de Phénicie. Il faluèrent Baléazar comme leur roi, et le firent proclamer par les Hérauts. Le peuple répondit par mille acclamations de joie. Aftarbé les entendit du fond du palais, où elle étoit renfermée avec fon lâche, et infâme Joazar. Tous les méchans, dont elle s'étoit fervie pendant la vie de Pygmalion, l'avoient abandonnée ; car les méchans craignent les méchans, s'en défient, et ne fouhaitent point de les voir en crédit : les hommes corrompus connoiffent combien leurs femblables abuferoient de l'autorité et quelle feroit leur violence. Mais pour les bons, les méchans s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils efperent trouver en eux de la modération, et de l'indulgence. Il ne reftoit plus autour d'Aftarbé que certains complices de fes crimes les plus affreux, et qui ne pouvoient attendre que le fupplice.

On força le palais ; ces fcélérats n'osèrent pas réfifter long-temps, et ne fongèrent qu'à s'enfuir. Aftarbé, déguifée en efclave, voulut fe fauver dans la foule ; mais un foldat la reconnut : elle fut prife, et on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déja on avoit commencé à la traîner dans la boue ; mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baléazar, efpérant de l'éblouir par fes charmes, et de lui faire efpérer qu'elle lui découvriroit des fecrets importans. Baléazar ne put refufer de l'écouter, D'abord elle montra, avec fa beauté, une douceur, et une modeftie capables de toucher les cœurs les plus irrités. Elle flatta Baléazar par les louanges les plus délicates, et les plus infinuantes ; elle lui repréfenta combien Pygmalion l'avoit aimée ; elle le conjura par fes cendres d'avoir pitié d'elle ;

d'elle; elle invoqua les dieux, comme si elle les eût sincèrement adorés; elle versa des torrens de larmes; elle se jetta aux genoux du nouveau roi: mais ensuite elle n'oublia rien pour lui rendre suspects et odieux tous ses serviteurs les plus affectionnés. Elle accusa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, et d'avoit essayé de suborner les peuples pour se faire roi au préjudice de Baléazar: elle ajouta qu'il vouloit empoisonner ce jeune prince. Elle inventa de semblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu; elle espéroit de trouver dans le cœur de Baléazar la même défiance, et les mêmes soupçons qu'elle avoit vus dans celui du roi son père. Mais Baléazar, ne pouvant plus souffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, et appella des gardes. On la mit en prison, et les plus sages vieillards furent commis pour examiner toutes ses actions.

On découvrit avec horreur qu'elle avoit empoisonné, et étouffé Pygmalion: toute la suite de sa vie parut un enchaînement continuel de crimes monstrueux. On alloit la condamner au supplice qui est destiné à punir les grands crimes dans la Phénicie; c'est d'être brûlé à petit feu: mais, quand elle comprit qu'il ne lui restoit plus aucune espérance, elle devint semblable à une Furie sortie de l'enfer; elle avala du poison, qu'elle portoit toujours sur elle, pour se faire mourir en cas qu'on voulût lui faire souffrir de longs tourmens. Ceux qui la gardoient apperçurent qu'elle souffroit une violente douleur; ils voulurent la secourir; mais elle ne voulut jamais leur répondre, et elle fit signe qu'elle ne vouloit aucun soulagement. On lui parla des justes dieux qu'elle avoit irrités. Au lieu de témoigner la confusion, et le repentir que ses fautes méritoient, elle regarda le ciel avec mépris, et arrogance, comme pour insulter aux dieux.

La rage, et l'impiété étoient peintes sur son visage mourant; on ne voyoit plus aucun reste de cette beauté, qui avoit fait le malheur de tant d'hommes. Toutes ses graces étoient effacées: ses yeux éteints rouloient dans sa tête, et jettoient des regards farouches; un mouvement convulsif agitoit ses lèvres, et tenoit sa bouche ouverte d'une horrible grandeur; tout son vi-

ſage tiré et rétréci, faiſoit des grimaces hideuſes ; une pâleur livide, et une froideur mortelle avoient ſaiſi tout ſon corps. Quelquefois elle ſembloit ſe ranimer : mais ce n'étoit que pour pouſſer des hurlemens. Enfin elle expira, laiſſant remplis d'horreur et d'effroi tous ceux qui la virent. Ses mânes impies deſcendirent ſans doute dans ces triſtes lieux, où les cruelles Danaïdes puiſent éternellement de l'eau dans des vaſes percés ; où Ixion tourne à jamais ſa roue ; où Tantale, brûlant de ſoif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ſes levres ; où Siſyphé roule inutilement un rocher qui retombe ſans ceſſe ; et où Titye ſentira éternellement dans ſes entrailles toujours renaiſſantes, un vautour qui les ronge.

Baléazar, délivré de ce monſtre, rendit graces aux dieux par d'innombrables ſacrifices. Il a commencé ſon régne par une conduite toute oppoſée à celle de Pygmalion. Il s'eſt appliqué à faire refleurir le commerce, qui languiſſoit tous les jours de plus en plus : il a pris les conſeils de Narbal pour les principales affaires, et n'eſt pourtant pas gouverné par lui : car il veut tout voir par lui-même : il écoute tous les différens avis qu'on veut lui donner, et décide enſuite ſur ce qui lui paroît le meilleur. Il eſt aimé des peuples. En poſſédant les cœurs, il poſſéde plus de tréſors que ſon pere n'en avoit amaſſé par ſon avarice cruelle ; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il ſe trouvoit dans une preſſante néceſſité : ainſi, ce qu'il leur laiſſe eſt plus à lui que s'il le leur ôtoit. Il n'a pas beſoin de ſe précautionner pour la ſûreté de ſa vie ; car il a toujours autour de lui la plus ſûre garde, qui eſt l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ſes ſujets qui ne craigne de le perdre, et qui ne haſardât ſa propre vie pour conſerver celle d'un ſi bon roi. Il vit heureux ; et tout ſon peuple eſt heureux avec lui ; il craint de charger trop ſes peuples, et ceux ci craignent de ne lui offrir pas une aſſez grande partie de leurs biens : il les laiſſe dans l'abondance ; et cette abondance ne les rend ni indociles, ni inſolens ; car ils ſont laborieux, adonnés au commerce, fermès à conſerver la pureté des anciennes loix. La Phénicie eſt remontée au plus haut point de ſa grandeur & de ſa gloire. C'eſt à ſon jeune

roi

roi qu'elle doit tant de prospérités. Narbal gouverne sous lui. O Télémaque! s'il vous voyoit maintenant, avec quelle joie vous combleroit-il de présens! Quel plaisir seroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie! Ne suis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui-même, et d'aller dans l'île d'Ithaque mettre sur le trône le fils d'Ulysse, afin qu'il y régne aussi sagement que Baléazar régne à Tyr?

Après qu'Adoam eut ainsi parlé, Télémaque charmé de l'histoire que ce Phénicien venoit de raconter, et plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans son malheur, l'embrassa tendrement. Ensuite Adoam lui demanda par quelle aventure il étoit entré dans l'île de Calypso. Télémaque lui fit, à son tour, l'histoire de son départ de Tyr; de son passage dans l'île de Cypre; de la manière dont il avoit retrouvé Mentor; de leur voyage en Crète; des jeux publics pour l'élection d'un roi après la fuite d'Idoménée; de la colère de Vénus; de leur naufrage; du plaisir avec lequel Calypso les avoit reçus; de la jalousie de cette deesse contre une de ses nymphes; et de l'action de Mentor, qui avoit jetté son ami dans la mer dès qu'il vit le vaisseau Phénicien.

Après ces entretiens, Adoam fit servir un magnifique repas; et pour témoigner une plus grande joie, il rassembla tous les plaisirs dont on pouvoit jouir. Pendant le repas, qui fut servi par de jeunes Phéniciens, vêtus de blanc, et couronnés de fleurs, on brûla les plus exquis parfums de l'Orient. Tous les bancs de rameurs étoient pleins de joueurs de flûtes. Achitoas les interrompoit de temps en temps par les doux accords de sa voix, et de sa lyre, dignes d'être entendus à la table des dieux, et de ravir les oreilles d'Apollon même. Les Tritons, les Néréïdes, toutes les divinités qui obéissent à Neptune, les monstres marins même sortoient de leurs grottes humides et profondes, pour venir en foule autour du vaisseau, charmés par cette mélodie. Une troupe de jeunes Phéniciens d'une rare beauté, et vêtus de fin lin plus blanc que la neige, dansèrent long-temps les danses de leurs pays, puis celles d'Egypte, et enfin celles de la Grèce. De temps en temps des trompettes faisoient retentir l'onde jusqu'aux rivages éloignés. Le silence de la nuit, le calme de la mer, la lumière tremblante de la lune,

répandue ſur la face des ondes, le ſombre azur du ciel, ſemé de brillantes étoiles, ſervoient à rendre ce ſpectacle encore plus beau.

Télémaque, d'un naturel vif et ſenſible, goûtoit tous ces plaiſirs : mais il n'oſoit y livrer ſon cœur. Depuis qu'il avoit éprouvé, avec tant de honte, dans l'île de Calypſo, combien la jeuneſſe eſt prompte à s'enflammer, tous les plaiſirs, même les plus innocens, lui faiſoient peur ; tout lui étoit ſuſpect. Il regardoit Mentor ; il cherchoit ſur ſon viſage, et dans ſes yeux ce qu'il devoit penſer de tous ces plaiſirs.

Mentor étoit bien aiſe de le voir dans cet embarras, et ne faiſoit pas ſemblant de le remarquer. Enfin, touché de la modération de Télémaque il lui dit en ſouriant : Je comprens ce que vous craignez : vous êtes louable de cette crainte ; mais il ne faut pas la pouſſer trop loin. Perſonne ne ſouhaitera jamais plus que moi, que vous goûtiez des plaiſirs, mais des plaiſirs qui ne vous paſſionnent, ni ne vous amolliſſent point. Il vous faut des plaiſirs qui vous délaſſent, et que vous goûtiez en vous poſſédant : mais non pas des plaiſirs qui vous entraînent. Je vous ſouhaite des plaiſirs doux, et modérés, qui ne vous ôtent point la raiſon, et qui ne vous rendent jamais ſemblable à une bête en fureur. Maintenant il eſt à propos de vous délaſſer de toutes vos peines. Goûtez, avec complaiſance pour Adoam, les plaiſirs qu'il vous offre : réjouiſſez-vous, Télémaque, réjouiſſez-vous. La ſageſſe n'a rien d'auſtère, ni d'affecté : c'eſt elle qui donne les vrais plaiſirs ; elle ſeule les ſait aſſaiſonner pour les rendre purs, et durables ; elle ſait mêler les jeux et les ris avec les occupations graves et ſérieuſes ; elle prépare le plaiſir par le travail, et elle délaſſe du travail par le plaiſir. La ſageſſe n'a point de honte de paroître enjouée quand il le faut.

En diſant ces paroles, Mentor prit une lyre, et en joua avec tant d'art, qu'Achitoas, jaloux, laiſſa tomber la ſienne de dépit ; ſes yeux s'allumoient ; ſon viſage, troublé, changea de couleur : tout le monde eût apperçu ſa peine et ſa honte, ſi la lyre de Mentor n'eût enlevé l'ame de tous les aſſiſtans. A peine oſoit-on reſpirer, de peur de troubler le ſilence, et de perdre quelque choſe

de ce chant divin : on craignoit toujours qu'il ne finît trop tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur efféminée ; mais elle étoit flexible, forte, et elle passionnoit jusqu'aux moindres choses.

Il chanta d'abord les louanges de Jupiter, père et roi des dieux et des hommes, qui, d'un signe de sa tête, ébranle l'univers. Puis il représenta Minerve qui sort de sa tête, c'est-à-dire la sagesse, que ce dieu forme au dedans de lui-même, et qui sort de lui pour instruire les hommes dociles. Mentor chanta ces vérités d'une voix si touchante, et avec tant de religion, que toute l'assemblée crut être transportée au plus haut de l'Olympe à la face de Jupiter, dont les regards sont plus perçans qui son tonnerre. Ensuite il chanta le malheur du jeune Narcisse, qui, devenant follement amoureux de sa propre beauté, qu'il regardoit sans cesse au bord d'une fontaine, se consuma lui-même de douleur, et fut changé en une fleur qui porte son nom. Enfin il chanta aussi la funeste mort du bel Adonis, qu'un sanglier déchira, et que Vénus, passionnée pour lui, ne put ranimer en faisant au ciel des plaintes amères.

Tous ceux qui l'écoutèrent ne purent retenir leurs larmes, et chacun sentoit je ne sais quel plaisir en pleurant. Quand il eut cessé de chanter, les Phéniciens, étonnés, se regardoient les uns les autres. L'un disoit : C'est Orphée : c'est ainsi qu'avec une lyre, il apprivoisoit les bêtes farouches, et enlevoit les bois et les rochers ; c'est ainsi qu'il enchanta Cerbère, qu'il suspendit les tourmens d'Ixion, et des Danaïdes, et qu'il toucha l'inexorable Pluton, pour tirer des enfers la belle Eurydice. Un autre s'écrioit : Non, c'est Linus, fils d'Apollon. Un autre répondoit : Vous vous trompez, c'est Apollon lui-même. Télémaque n'étoit guère moins surpris que les autres, car il ignoroit que Mentor sût, avec tant de perfection, chanter, et jouer de la lyre. Achitoas, qui avoit eu le loisir de cacher sa jalousie, commença à donner des louanges à Mentor ; mais il rougit en le louant, et il ne put achever son discours. Mentor, qui voyoit son trouble, prit la parole comme s'il eût voulu l'interrompre, et tâcha de le consoler, en lui donnant toutes les louanges qu'il méritoit. Achitoas ne fut point consolé ;

car il ſentoit que Mentor le ſurpaſſoit encore plus par ſa modeſtie, que par les charmes de ſa voix.

Cependant Télémaque dit à Adoam : Je me ſouviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fîtes dans la Bétique, depuis que nous fûmes partis d'Egypte. La Bétique eſt un pays dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut-on les croire. Daignez m'apprendre ſi tout ce qu'on en dit eſt vrai. Je ſerai bien aiſe, dit Adoam, de vous dépeindre ce fameux pays, digne de votre curioſité, et qui ſurpaſſe tout ce que la renommée en publie. Auſſi-tôt il commença ainſi :

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile, et ſous un ciel doux, qui eſt toujours ſerein. Le pays a pris le nom de ce fleuve, qui ſe jette dans le grand Océan, aſſez près des colonnes d'Hercule, et de cet endroit où la mer furieuſe, rompant ſes digues, ſépara autrefois la terre de Tarſis d'avec la grande Afrique. Ce pays ſemble avoir conſervé les délices de l'âge d'or. Les hivers y ſont tiédes, et les rigoureux Aquilons n'y ſoufflent jamais. L'ardeur de l'été y eſt toujours tempérée par des zéphyrs rafraîchiſſans, qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainſi toute l'année n'eſt qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne, qui ſemblent ſe donner la main. La terre, dans les vallons et dans les campagnes unies, y porte, chaque année, une double moiſſon. Les chemins y ſont bordés de lauriers, de grenadiers, de jaſmins, et d'autres arbres toujours verts, et toujours fleuris. Les montagnes ſont couvertes de troupeaux, qui fourniſſent des laines fines, recherchées de toutes les nations connues. Il y a pluſieurs mines d'or et d'argent dans ce beau pays ; mais les habitans, ſimples, et heureux dans leur ſimplicité, ne daignent pas ſeulement compter l'or et l'argent parmi leurs richeſſes ; ils n'eſtiment que ce qui ſert véritablement aux beſoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or et l'argent, parmi eux, employés aux mêmes uſages que le fer ; par exemple, pour des ſocs de charrue. Comme ils ne faiſoient aucun commerce au dehors, ils n'avoient beſoin d'aucune monnoie. Ils ſont preſque tous bergers, ou laboureurs.

boureurs. On voit en ce pays peu d'artiſans ; car ils ne veulent ſouffrir que les arts qui ſervent aux véritables néceſſités des hommes ; encore même la plûpart des hommes, en ce pays, étant adonnés à l'agriculture ou à conduire des troupeaux, ne laiſſent pas d'exercer les arts néceſſaires pour leur vie ſimple et frugale.

Les femmes filent cette belle laine, et en font des étoffes fines, et d'une merveilleuſe blancheur : elles font le pain, apprêtent à manger, et ce travail leur eſt facile, car on ne vit en ce pays que de fruits, ou de lait, et rarement de viande. Elles emploient le cuir de leurs moutons à faire une légère chauſſure pour elles, pour leurs maris, et pour leurs enfans ; elles font des tentes, dont les unes ſont de peaux cirées, et les autres d'écorces d'arbres ; elles font, et lavent tous les habits de la famille, tiennent les maiſons dans un ordre et une propreté admirables. Leurs habits ſont aiſés à faire ; car, dans ce doux climat, on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine et légère, qui n'eſt point taillée, et que chacun met, à longs plis, autour de ſon corps pour la modeſtie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres, et la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois, et le fer en œuvre ; encore même ne ſe ſervent-ils guère du fer, excepté pour les inſtrumens néceſſaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur ſont inutiles ; car ils ne bâtiſſent jamais de maiſons. C'eſt, diſent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous ; il ſuffit de ſe défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts eſtimés chez les Grecs, chez les Egyptiens, et chez tous les autres peuples bien policés, ils les déteſtent, comme des inventions de la vanité, et de la molleſſe.

Quand on leur parle des peuples qui ont l'art de faire des bâtimens ſuperbes, des meubles d'or et d'argent, des étoffes ornées de broderies et de pierres précieuſes, des parfums exquis, des mets délicieux, des inſtrumens dont l'harmonie charme ; ils répondent en ces termes : Ces peuples ſont bien malheureux d'avoir employé tant de travail et d'induſtrie à ſe corrompre eux-mêmes ! ce ſuperflu amollit, enivre, tourmente ceux qui le poſſèdent : il tente ceux qui en ſont privés, de vouloir l'ac-

quérir par l'injuftice, et par la violence. Peut-on nommer bien, un fuperflu qui ne fert qu'à rendre les hommes mauvais ? Les hommes de ces pays-là font-ils plus fains, et plus robuftes que nous ? vivent-ils plus long-temps ? font-ils plus unis entre eux ? menent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaie ? Au contraire, ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche et noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice, incapables des plaifirs purs et fimples, puifqu'ils font efclaves de tant de fauffes néceffités, dont ils font dépendre tout leur bonheur.

C'eft ainfi, continuoit Adoam, que parlent ces hommes fages, qui n'ont appris la fageffe qu'en étudiant la fimple nature. Ils ont horreur de notre politeffe ; et il faut avouer que la leur eft grande dans leur aimable fimplicité. Ils vivent tous enfemble fans partager les terres ; chaque famille eft gouvernée par fon chef, qui en eft le véritable roi. Le père de famille eft en droit de punir chacun de fes enfans, ou petits enfans, qui fait une mauvaife action : mais, avant que de le punir, il prend l'avis du refte de la famille. Ces punitions n'arrivent prefque jamais ; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéiffance, et l'horreur du vice habitent dans cette heureufe terre. Il femble qu'Aftrée, qu'on dit qui s'eft retirée dans le ciel, eft encore ici-bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de juges parmi eux ; car leur propre confcience les juge. Tous les biens font communs ; les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, font des richeffes fi abondantes, que des peuples fi fobres et fi modérés n'ont pas befoin de les partager. Chaque famille, errante dans ce beau pays, transporte fes tentes, d'un lieu en un autre, quand elle a confumé les fruits, et épuifé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit mife. Ainfi ils n'ont point d'intérêts à foutenir les uns contre les autres, et ils s'aiment tous d'un amour faternel que rien ne trouble. C'eft le retranchement des vaines richeffes et des plaifirs trompeurs, qui leur conferve cette paix, cette union, et cette liberté. Ils font tous libres, tous égaux. On ne voit parmi eux aucune diftincton, que celle qui vient de l'expérience des

fages

ſages vieillards, ou de la ſageſſe extraordinaire de quelques jeunes hommes qui égalent les vieillards conſommés en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne ſont jamais entendre leur voix cruelle et empeſtée dans ce pays chéri des dieux. Jamais le ſang humain n'a rougi cette terre ; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles ſanglantes, des rapides conquêtes, des renverſemens d'états qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent aſſez s'étonner. Quoi! diſent-ils, les hommes ne ſont-ils pas aſſez mortels, ſans ſe donner encore les uns aux autres une mort précipitée ? la vie eſt ſi courte ! et il ſemble qu'elle leur paroiſſe trop longue ! Sont-ils ſur la terre pour ſe déchirer les uns les autres, et pour ſe rendre mutuellement malheureux ?

Au reſte, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les conquérans qui ſubjuguent les grands empires. Quelle folie, diſent-ils, de mettre ſon bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, ſi on veut les gouverner avec raiſon, et ſuivant la juſtice ! Mais pourquoi prendre plaiſir à les gouverner malgré eux ? c'eſt tout ce qu'un homme ſage peut faire, que de vouloir s'aſſujettir à gouverner un peuple docile, dont les dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme ſon père, et ſon paſteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'eſt ſe rendre très-miſérable, pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'eſclavage. Un conquérant eſt un homme que les dieux, irrités contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colère pour ravager les royaumes, pour répandre par-tout l'effroi, la misère, le déſeſpoir, et pour faire autant d'eſclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire, ne la trouve-t-il pas aſſez en conduiſant avec ſageſſe ce que les dieux ont mis dans ſes mains ? croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuſte, hautain, uſurpateur, et tyrannique ſur tous ſes voiſins ? Il ne faut jamais ſonger à la guerre, que pour défendre ſa liberté. Heureux celui, qui, n'étant point eſclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui ſon eſclave ! Ces grands conquérans, qu'on nous dépeint avec tant de gloire, reſſemblent à ces fleuves dé-

bordés, qui paroissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devroient seulement arroser.

Après qu'Adoam eut fait cette peinture de la Bétique, Télémaque, charmé, lui fit diverses questions curieuses. Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils du vin ? Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'est pas qu'ils manquent de raisins : aucune terre n'en porte de plus délicieux : mais ils se contentent de manger le raisin comme les autres fruits, et ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'est une espèce de poison, disent-ils, qui met en fureur : il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conserver leur santé et leurs forces sans vin : avec le vin, ils courent risque de ruiner leur santé, et de perdre les bonnes mœurs.

Télémaque disoit ensuite : Je voudrois bien savoir quelles loix réglent les mariages dans cette nation. Chaque homme, répondit Adoam, ne peut avoir qu'une femme, et il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes, en ce pays, dépend autant de leur fidélité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend, chez les autres peuples, de leur fidélité pour leurs maris : jamais peuple ne fut si honnête, ni si jaloux de la pureté. Les femmes y sont belles, et agréables, mais simples, modestes, et laborieuses. Les mariages y sont paisibles, féconds, et sans tache. Le mari et la femme semblent n'être plus qu'une seule personne en deux corps différens : le mari et la femme partagent ensemble tous les soins domestiques ; le mari régle toutes les affaires du dehors ; la femme se renferme dans son ménage : elle soulage son mari, elle paroît n'être faite que pour lui plaire ; elle gagne sa confiance, et le charme moins par sa beauté, que par sa vertu. Le vrai charme de leur société dure autant que leur vie. La sobriété, la modération, et les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue, et exempte de maladies : on y voit des vieillards de cent, et de six-vingts ans, qui ont encore de la gaieté, et de la vigueur.

Il me reste, ajoutoit Télémaque, à savoir comment ils font pour éviter la guerre avec les peuples voisins. La nature, dit Adoam, les a séparés des autres peuples, d'un côté, par la mer, et de l'autre par de hautes montagnes

tagnes vers le nord. D'ailleurs, les peuples voisins les respectent à cause de leur vertu. Souvent les autres nations, ne pouvant s'accorder ensemble, les ont pris pour juges de leurs différends, et leur ont confié les terres et les villes qu'elles disputoient entre elles. Comme cette sage nation n'a jamais fait aucune violence, personne ne se défie d'elle. Ils rient quand on leur parle des rois qui ne peuvent régler entre eux les frontières de leurs états. Peut-on craindre, disent-ils, que la terre manque aux hommes? il y en aura toujours plus qu'ils n'en pourront cultiver. Tandis qu'il restera des terres libres et incultes, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre des voisins qui viendroient s'en saisir. On ne trouve, dans tous les habitans de la Bétique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaise foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainsi leurs voisins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, et ils ne peuvent espérer de s'en faire craindre; c'est pourquoi ils les laissent en repos. Ce peuple abandonneroit son pays, ou se livreroit à la mort, plutôt que d'accepter la servitude: ainsi il est autant difficile à subjuguer, qu'il est incapable de vouloir subjuguer les autres. C'est ce qui fait une paix profonde entre eux et leurs voisins.

Adoam finit ce discours en racontant de quelle manière les Phéniciens faisoient leur commerce dans la Bétique. Ces peuples, disoit-il, furent étonnés quand ils virent venir, au travers des ondes de la mer, des hommes étrangers qui venoient de si loin: ils nous laissèrent fonder une ville dans l'ile de Gadès; ils nous reçurent même chez eux avec bonté, et nous firent part de tout ce qu'ils avoient, sans vouloir de nous aucun paiement. De plus, ils nous offrirent de nous donner libéralement tout ce qui leur resteroit de leurs laines, après qu'ils en auroient fait leur provision pour leur usage. En effet, ils nous en envoyèrent un riche présent. C'est un plaisir pour eux que de donner aux étrangers leur superflu.

Pour leur mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner; elles leur étoient inutiles. Il leur paroissoit que les hommes n'étoient guère sages d'aller chercher, par tant de travaux, dans les entrailles de la terre, ce qui ne peut les rendre heureux, ni satisfaire à aucun vrai besoin. Ne creusez point, nous disoient-ils, si avant dans la terre;

con-

contentez-vous de la labourer ; elle vous donnera de véritables biens, qui vous nourriront ; vous en tirerez des fruits, qui valent mieux que l'or et que l'argent, puiſque les hommes ne veulent de l'or et de l'argent que pour en acheter les alimens qui ſoutiennent leur vie.

Nous avons ſouvent voulu leur apprendre la navigation, et mener les jeunes hommes de leur pays dans la Phénicie ; mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfans appriſſent à vivre comme nous. Ils apprendroient, nous diſoient-ils, à avoir beſoin de toutes les choſes qui vous ſont devenues néceſſaires : ils voudroient les avoir ; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir par de mauvaiſes induſtries. Ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes, et qui, perdant l'habitude de marcher, s'accoutume enfin au beſoin d'être toujours porté comme un malade. Pour la navigation, ils l'admirent à cauſe de l'induſtrie de cet art : mais ils croient que c'eſt un art pernicieux. Si ces gens-là, diſent-ils, ont ſuffiſamment en leur pays ce qui eſt néceſſaire à la vie, que vont-ils chercher en un autre ? ce qui ſuffit au beſoin de la nature, ne leur ſuffit-il pas ? ils mériteroient de faire naufrage, puiſqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes, pour aſſouvir l'avarice des marchands, et pour flatter les paſſions des autres hommes.

Télémaque étoit ravi d'entendre ce diſcours d'Adoam, et ſe réjouiſſoit qu'il y eût encore au monde un peuple, qui, ſuivant la droite nature, fût ſi ſage et ſi heureux tout enſemble. Oh ! combien ces mœurs, diſoit-il, ſont-elles éloignées des mœurs vaines et ambitieuſes des peuples qu'on croit les plus ſages ! Nous ſommes tellement gâtés, qu'à peine pouvons-nous croire que cette ſimplicité ſi naturelle puiſſe être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, et il doit regarder les nôtres comme un ſonge monſtrueux.

FIN DU LIVRE HUITIEME.

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE NEUVIEME.

SOMMAIRE.

Vénus, toujours irritée contre Télémaque, en demande la perte à Jupiter. Mais les destinées ne permettant pas qu'il périsse, la déesse va concerter avec Neptune les moyens de l'éloigner d'Ithaque, où Adoam le conduisoit. Ils emploient une divinité trompeuse pour surprendre le pilote Athamas, qui, croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le port des Salentins. Leur roi Idoménée reçoit Télémaque dans sa nouvelle ville, où il préparoit actuellement un sacrifice à Jupiter pour le succès d'une guerre contre les Manduriens. Le sacrificateur, consultant les entrailles des victimes, fait tout espérer à Idoménée, et lui fait entendre qu'il devra son bonheur à ses deux nouveaux hôtes.

PENDANT que Télémaque et Adoam s'entretenoient de la sorte, oubliant le sommeil, et n'appercevant pas que la nuit étoit déja au milieu de sa course, une divinité ennemie et trompeuse les éloignoit d'Ithaque, que leur pilote Athamas cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux Phéniciens, ne pouvoit supporter plus long-temps que Télémaque eût échappé à la tempête, qui l'avoit jetté contre les rochers de l'île de Calypso.

Vénus

Vénus étoit encore plus irritée de voir ce jeune homme qui triomphoit, ayant vaincu l'amour, et tous ses charmes. Dans le transport de sa douleur, elle quitta Cythère, Paphos, Idalie, et tous les honneurs qu'on lui rend dans l'île de Cypre: elle ne pouvoit plus demeurer dans des lieux, où Télémaque avoit méprisé son empire. Elle monte vers l'éclatant Olympe, où les dieux étoient assemblés auprès du trône de Jupiter. De ce lieu ils apperçoivent les astres qui roulent sous leurs pieds; ils voient le globe de la terre comme un petit amas de boue; les mers immenses ne leur paroissent que comme des gouttes d'eau, dont ce monceau de boue est un peu détrempé: les plus grands royaumes ne sont à leurs yeux qu'un peu de sable qui couvre la surface de cette boue; les peuples innombrables, et les plus puissantes armées ne sont que comme des fourmis qui se disputent les unes aux autres un brin d'herbe sur ce monceau de boue. Les Immortels rient des affaires les plus sérieuses qui agitent les foibles humains, et elles leur paroissent des jeux d'enfans. Ce que les hommes appellent grandeur, gloire, puissance, profonde politique, ne paroit à ces suprêmes divinités que misère, et foiblesse.

C'est dans cette demeure si élevée au dessus de la terre, que Jupiter a posé son trône immobile. Ses yeux percent jusques dans l'abyme, et éclairent jusques dans les derniers replis des cœurs: ses regards doux et sereins répandent le calme et la joie dans tout l'univers; au contraire, quand il secoue sa chevelure, il ébranle le ciel et la terre. Les dieux mêmes, éblouis des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en approchent qu'avec tremblement.

Toutes les Divinités célestes étoient dans ce moment auprès de lui. Vénus se présenta avec tous les charmes qui naissent dans son sein. Sa robe flottante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris se pare au milieu des sombres nuages, quand elle vient promettre aux mortels effrayés la fin des tempêtes, et leur annoncer le retour du beau temps: sa robe étoit nouée par cette fameuse ceinture sur laquelle paroissent les Graces: les cheveux de la déesse étoient attachés par-derrière négligemment avec une tresse d'or. Tous les dieux furent surpris de sa beauté, comme s'ils ne l'eussent jamais

vue; et leurs yeux en furent éblouis, comme ceux des mortels le sont quand Phébus, après une longue nuit, vient les éclairer par ses rayons. Ils se regardoient les uns les autres avec étonnement, et leurs yeux revenoient toujours sur Vénus. Mais ils apperçurent que les yeux de cette déesse étoient baignés de larmes, et qu'une douleur amère étoit peinte sur son visage.

Cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter, d'une démarche douce et légère, comme le vol rapide d'un oiseau qui fend l'espace immense des airs. Il la regarda avec complaisance; il lui fit un doux souris, et, se levant, il l'embrassa. Ma chère fille, lui dit-il, quelle est votre peine? Je ne puis voir vos larmes sans en être touché: ne craignez point de m'ouvrir votre cœur; vous connoissez ma tendresse, et ma complaisance.

Vénus lui répondit d'une voix douce, mais entre-coupée de profonds soupirs: O père des dieux, et des hommes! vous qui voyez tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine? Minerve ne s'est pas contentée d'avoir renversé jusqu'aux fondemens la superbe ville de Troye que je défendois, et de s'être vengée de Pâris qui avoit préféré ma beauté à la sienne; elle conduit par toutes les terres, et par toutes les mers le fils d'Ulysse ce cruel destructeur de Troye. Télémaque est accompagné par Minerve; c'est ce qui empêche qu'elle ne paroisse ici en son rang avec les autres Divinités. Elle a conduit ce jeune téméraire dans l'île de Cypre pour m'outrager. Il a méprisé ma puissance; il n'a pas daigné seulement brûler de l'encens sur mes autels; il a témoigné avoir horreur des fêtes que l'on celèbre en mon honneur; il a fermé son cœur à tous mes plaisirs. En vain Neptune, pour le punir, à ma prière, a irrité les vents, et les flots contre lui: Télémaque, jetté par un naufrage horrible dans l'île de Calypso, a triomphé de l'Amour même que j'avois envoyé dans cette île pour attendrir le cœur de ce jeune Grec. Ni la jeunesse, ni les charmes de Calypso, et de ses nymphes, ni les traits enflammés de l'Amour, n'ont pu surmonter les artifices de Minerve. Elle l'a arraché de cette île. Me voilà confondue; un enfant triomphe de moi!

Jupiter pour consoler Vénus, lui dit: Il est vrai, ma fille, que Minerve défend le cœur de ce jeune Grec

contre

contre toutes les fléches de votre fils, et qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a méritée. Je ſuis fâché qu'il ait mépriſé vos autels ; mais je ne puis le ſoumettre à votre puiſſance. Je conſens, pour l'amour de vous, qu'il ſoit encore errant par mer et par terre, qu'il vive loin de ſa patrie, expoſé à toutes ſortes de maux et de dangers : mais les deſtins ne permettent ni qu'il périſſe, ni que ſa vertu ſuccombe dans les plaiſirs dont vous flattez les hommes. Conſolez-vous donc, ma fille ; ſoyez contente de tenir dans votre empire tant d'autres héros, et tant d'immortels.

En diſant ces paroles, il fit à Venus un ſouris plein de grace, et de majeſté. Un éclat de lumière, ſemblable aux plus perçans éclairs, ſortit de ſes yeux. En baiſant Vénus avec tendreſſe, il répandit une odeur d'ambroſie dont l'Olympe fut parfumé. La déeſſe ne put s'empêcher d'être ſenſible à cette careſſe du plus grand des dieux : malgré ſes larmes et ſa douleur, on vit la joie ſe répandre ſur ſon viſage ; elle baiſſa ſon voile pour cacher la rougeur de ſes joues, et l'embarras où elle ſe trouvoit. Toute l'aſſemblée des dieux applaudit aux paroles de Jupiter ; et Vénus, ſans perdre un moment, alla trouver Neptune pour concerter avec lui les moyens de ſe venger de Télémaque.

Elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit. Je ſavois déja, répondit Neptune, l'ordre immuable des deſtins : mais ſi nous ne pouvons abymer Télémaque dans les flots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux, et pour retarder ſon retour à Ithaque. Je ne puis conſentir à faire périr le vaiſſeau Phénicien dans lequel il eſt embarqué. J'aime les Phéciciens, c'eſt mon peuple ; nulle autre nation ne cultive comme eux mon empire. C'eſt par eux que la mer eſt devenue le lien de la ſociété de tous les peuples de la terre. Ils m'honorent par de continuels ſacrifices ſur mes autels ; ils ſont juſtes, ſages, et laborieux dans le commerce ; ils répandent par-tout la commodité, et l'abondance. Non, déeſſe, je ne puis ſouffrir qu'un de leurs vaiſſeaux faſſe naufrage ; mais je ferai que le pilote perdra ſa route, et qu'il s'éloignera d'Ithaque où il veut aller. Vénus contente de cette promeſſe, rit avec malignité, et retourna, dans ſon char volant, ſur les prés fleuris d'Idalie,

d'Idalie, où les Graces, les Jeux, et les Ris témoignèrent leur joie de la revoir, danſant autour d'elle ſur les fleurs qui parfument ce charmant ſéjour.

Neptune envoya auſſi-tôt une divinité trompeuſe, ſemblable aux Songes, excepté que les Songes ne trompent que pendant le ſommeil, au lieu que cette divinité enchante les ſens de ceux qui veillent. Ce dieu mal-faiſant, environné d'une foule innombrable de Menſonges aîlés qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur ſubtile et enchantée ſur les yeux du pilote Athamas, qui conſideroit attentivement la clarté de la lune, le cours des étoiles, et le rivage d'Ithaque, dont il découvroit déja, aſſez près de lui, les rochers eſcarpés. Dans ce même moment, les yeux du pilote ne lui montrèrent plus rien de véritable. Un faux ciel, et une terre feinte ſe préſentèrent à lui. Les étoiles parurent comme ſi elles avoient changé leur cours, et qu'elles fuſſent revenues ſur leurs pas. Tout l'Olympe ſembloit ſe mouvoir par des loix nouvelles; la terre même étoit changée. Une fauſſe Ithaque ſe préſentoit toujours au pilote pour l'amuſer, tandis qu'il s'éloignoit de la véritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeuſe du rivage de l'île, plus cette image reculoit; elle fuyoit toujours devant lui, et il ne ſavoit que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imaginoit entendre déja le bruit qu'on fait dans un port: déja il ſe preparoit, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu, à aller aborder ſecrètement dans une petite île, qui eſt auprès de la grande, pour dérober aux amans de Pénélope, conjurés contre Télémaque, le retour de ce jeune prince. Quelquefois il craignoit les écueils dont cette côte de la mer eſt bordée; et il lui ſembloit entendre l'horrible mugiſſement des vagues qui vont ſe briſer contre ces écueils: puis tout-à-coup il remarquoit que la terre paroiſſoit encore éloignée. Les montagnes n'étoient, à ſes yeux, dans cet éloignement, que comme de petits nuages qui obſcurciſſent quelquefois l'horizon pendant que le ſoleil ſe couche. Ainſi Athamas étoit étonné; et l'impreſſion de la divinité trompeuſe qui charmoit ſes yeux, lui faiſoit éprouver un certain ſaiſiſſement qui lui avoit été juſqu'alors inconnu. Il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas, et qu'il étoit dans l'illuſion d'un ſonge. Cependant Neptune com-

manda au vent d'orient de souffler pour jetter le navire sur les côtes de l'Hespérie. Le vent obéit avec tant de violence, que le navire arriva bientôt sur le rivage que Neptune avoit marqué.

Déja l'aurore annonçoit le jour; déja les étoiles, qui craignent les rayons du soleil, et qui en sont jalouses, alloient cacher dans l'océan leurs sombres feux, quand le pilote s'écria: Enfin, je n'en puis plus douter, nous touchons presque à l'île d'Ithaque! Télémaque, réjouissez-vous: dans une heure, vous pourrez revoir Pénélope, et peut-être trouver Ulysse remonté sur son trône.

A ce cri, Télémaque, qui étoit immobile dans les bras du sommeil, s'éveille, se léve, monte au gouvernail, embrasse le pilote, et de ses yeux, à peine encore ouverts, regarde fixement la côte voisine. Il gémit, ne reconnoissant pas les rivages de sa patrie. Hélas! où sommes-nous? dit-il: ce n'est point là ma chère Ithaque. Vous vous êtes trompé, Athamas; vous connoissez mal cette côte si éloignée de votre pays. Non, non, répondit Athamas, je ne puis me tromper en considérant les bords de cette île. Combien de fois suis-je entré dans votre port! j'en connois jusqu'aux moindres rochers; le rivage de Tyr n'est guère mieux dans ma mémoire. Reconnoissez cette montagne qui avance; voyez ce rocher qui s'éléve comme une tour; n'entendez-vous pas la vague qui se rompt contre ces autres rochers qui semblent menacer la mer par leur chûte? Mais ne remarquez-vous pas ce temple de Minerve, qui fend la nue? Voilà la forteresse, et la maison d'Ulysse votre père. Vous vous trompez, ô Athamas, répondit Télémaque: je vois, au contraire, une côte assez relevée, mais unie; j'apperçois une ville qui n'est point Ithaque. O dieux! est-ce ainsi que vous vous jouez des hommes?

Pendant qu'il disoit ces paroles, tout-à-coup les yeux d'Athamas furent changés. Le charme se rompit; il vit le rivage tel qu'il étoit véritablement, et reconnut son erreur. Je l'avoue, ô Télémaque! s'écria-t-il: quelque divinité ennemie avoit enchanté mes yeux; je croyois voir Ithaque, et son image tout entière se présentoit à moi; mais, dans ce moment, elle disparoît comme un songe. Je vois une autre ville: c'est sans doute Salente, qu'Idoménée, fugitif de Crète, vient de fonder dans

l'Hespérie:

l'Hespérie : j'apperçois des murs qui s'élévent, et qui ne sont pas encore achevés; je vois un port, qui n'est pas encore entièrement fortifié.

Pendant qu'Athamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette ville naissante, et que Télémaque déploroit son malheur, le vent que Neptune faisoit souffler les fit entrer, à pleines voiles, dans une rade, où ils se trouvèrent à l'abri, et tout auprès du port.

Mentor, qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune, ni le cruel artifice de Vénus, n'avoit fait que sourire de l'erreur d'Athamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Télémaque : Jupiter vous éprouve ; mais il ne veut pas votre perte : au contraire, il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. Souvenez-vous des travaux d'Hercule ; ayez toujours devant vos yeux ceux de votre père. Quiconque ne sait pas souffrir, n'a point un grand cœur. Il faut, par votre patience, et par votre courage, lasser la cruelle fortune qui se plaît à vous persécuter. Je crains moins pour vous les plus affreuses disgraces de Neptune, que je ne craignois les caresses flatteuses de la déesse qui vous retenoit dans son île. Que tardons-nous ? entrons dans ce port : voici un peuple ami ; c'est chez des Grecs que nous arrivons : Idoménée, maltraité par la fortune, aura pitié des malheureux. Aussi-tot ils entrèrent dans le port de Salente, où le vaisseau Phénicien fut reçu sans peine, parce que les Phéniciens sont en paix, et en commerce avec tous les peuples de l'univers.

Télémaque regardoit avec admiration cette ville naissante. Semblable à une jeune plante, qui, ayant été nourrie par la douce rosée de la nuit, sent dès le matin les rayons du soleil qui viennent l'embellir ; elle croît, elle ouvre ses tendres boutons, elle étend ses feuilles vertes, elle épanouit ses fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles ; à chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainsi florissoit la nouvelle ville d'Idoménée sur le rivage de la mer. Chaque jour, chaque heure, elle croissoit avec magnificence, et elle montroit de loin aux étrangers qui étoient sur la mer, de nouveaux ornemens d'architecture qui s'élevoient jusqu'au ciel. Toute la côte retentissoit des cris des ouvriers, et des coups de marteaux : les pierres étoient suspendues

en l'air, par des grues, avec des cordes. Tous les chefs animoient le peuple au travail dès que l'aurore paroiffoit; et le roi Idoménée, donnant par-tout les ordres lui-même, faifoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le vaiffeau Phénicien fut arrivé, que les Crétois donnèrent à Télémaque, et à Mentor toutes les marques d'une amitié fincère. On fe hâta d'avertir Idoménée de l'arrivée du fils d'Ulyffe. Le fils d'Ulyffe! s'écria-t-il, d'Ulyffe, ce cher ami! ce fage héros par qui nous avons enfin renverfé la ville de Troye! qu'on l'amene ici, et que je lui montre combien j'ai aimé fon père. Auffi-tôt on lui préfente Télémaque, qui lui demande l'hofpitalité en lui difant fon nom. Idoménée lui répondit avec un vifage doux et riant: Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois reconnu. Violà Ulyffe lui même; voilà fes yeux pleins de feu, et dont le regard étoit fi ferme; voilà fon air, d'abord froid et réfervé, qui cachoit tant de vivacité et de graces: je reconnois même ce fourire fin, cette action négligée, cette parole douce, fimple, et infinuante, qui perfuadoit avant qu'on eût le temps de s'en défier. Oui, vous êtes le fils d'Ulyffe; mais vous ferez auffi le mien. O mon fils, mon cher fils! quelle aventure vous amene fur ce rivage? eft-ce pour chercher votre père? Hélas! je n'en ni aucune nouvelle: la fortune nous a perfécutés lui et moi; il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver fa patrie, et j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colère des dieux contre moi. Pendant qu'Idoménée difoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor, comme un homme dont le vifage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit retrouver le nom.

Cependant Télémaque lui répondit, les larmes aux yeux: O roi! pardonnez-moi la douleur que je ne faurois vous cacher, dans un temps, où je ne devrois vous marquer que de la joie, et de la reconnoiffance pour vos bontés. Par le regret que vous témoignez de la perte d'Ulyffe, vous m'apprenez vous-même à fentir le malheur de ne pouvoir trouver mon père. Il y a déja long-temps que je le cherche dans toutes les mers. Les dieux irrités ne me permettent pas de le revoir, ni de favoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque, où

Pénélope

Pénélope languit dans le désir d'être délivrée de ses amans. J'avois cru vous trouver dans l'île de Crète; j'y ai su votre cruelle destinée; et je ne croyis pas devoir jamais approcher de l'Hespérie, où vous avez fondé un nouveau royaume. Mais la fortune, qui se joue des hommes, et qui me tient errant dans tous les pays loin d'Ithaque, m'a enfin jetté sur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a faits, c'est celui que je supporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus généreux de tous le rois.

A ces mots, Idoménée embrassa tendrement Télémaque; et, le menant dans son palais, il lui dit: Quel est donc ce prudent vieillard qui vous accompagne? il me semble que je l'ai souvent vu autrefois. C'est Mentor, répliqua Télémaque, Mentor, ami d'Ulysse, à qui il a confié mon enfance. Qui pourroit vous dire tout ce que je lui dois!

Aussi-tôt Idoménée s'avance, tend la main à Mentor: Nous nous sommes vus, dit-il, autrefois. Vous souvenez-vous du voyage que vous fîtes en Crète, et des bons conseils que vous me donnâtes? mais alors l'ardeur de la jeunesse, et le goût des vains plaisirs m'entraînoient. Il a fallu que mes malheurs m'aient instruit, pour m'apprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux dieux que je vous eusse cru, ô sage vieillard! Mais je remarque, avec étonnement, que vous n'êtes presque point changé depuis tant d'années; c'est la même fraîcheur de visage, la même taille droite, la même vigueur: vos cheveux seulement ont un peu blanchi.

Grand roi, répondit Mentor, si j'étois flatteur, je vous dirois de même, que vous avez conservé cette fleur de jeunesse qui éclatoit sur votre visage avant le siége de Troye; mais j'aimerois mieux vous déplaire que de blesser la vérité. D'ailleurs je vois, par votre sage discours, que vous n'aimez pas la flatterie, et qu'on ne hasarde rien en vous parlant avec sincérité. Vous êtes bien changé, et j'aurois eu de la peine à vous reconnoître. J'en conçois clairement la cause; c'est que vous avez beaucoup souffert dans vos malheurs: mais vous avez bien gagné en souffrant, puisque vous avez acquis la sagesse. On doit se consoler aisément des rides qui viennent sur le visage,

pendant que le cœur s'exerce, et se fortifie dans la vertu. Au reste, sachez que les rois s'usent toujours plus que les autres hommes. Dans l'adversité, les peines de l'esprit, et les travaux du corps les font vieillir avant le temps. Dans la prospérité, les délices d'une vie molle les usent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'est si mal-sain que les plaisirs où l'on ne peut se modérer. De-là vient que les rois, et en paix, et en guerre, ont toujours des peines, et des plaisirs qui font venir la vieillesse avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie sobre, modérée, simple, exempte d'inquiétudes et de passions, réglée, et laborieuse, retient dans les membres d'un homme sage la vive jeunesse, qui, sans ces précautions, est toujours prête à s'envoler sur les aîles du temps.

Idoménée, charmé du discours de Mentor, l'eût écouté long-temps, si on ne fût venu l'avertir pour un sacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Télémaque et Mentor le suivirent, environnés d'une grande foule de peuple qui considéroit avec empressement et curiosité ces deux étrangers. Les Salentins se disoient les uns aux autres : Ces deux hommes sont biens différens ! Le jeune a je ne sais quoi de vif et d'aimable ; toutes les graces de la beauté, et de la jeunesse sont répandues sur son visage, et sur son corps : mais cette beauté n'a rien de mou, ni d'efféminé ; avec cette fleur si tendre de la jeunesse, il paroît vigoureux, robuste, endurci au travail. Cet autre, quoique bien plus âgé, n'a encore rien perdu de sa force : sa mine paroît d'abord moins haute, et son visage moins gracieux ; mais, quand on le regarde de près, on trouve dans sa simplicité des marques de sagesse, et de vertu, avec une noblesse qui étonne. Quand les dieux sont descendus sur la terre pour se communiquer aux mortels, sans doute qu'ils ont pris de telles figures d'étrangers, et de voyageurs.

Cependant on arrive dans le temple de Jupiter, qu'Idoménée, du sang de ce dieu, avoit orné avec beaucoup de magnificence. Il étoit environné d'un double rang de colonnes de marbre jaspé. Les chapiteaux étoient d'argent : le temple étoit tout incrusté de marbre avec des bas-reliefs, qui représentoient Jupiter changé en taureau, le ravissement d'Europe, et son passage en Crète au travers des flots : ils sembloient respecter Jupiter,

quoiqu'il fût sous une forme étrangère. On voyoit ensuite la naissance, et la jeunesse de Minos : enfin, ce sage roi donnant, dans un âge plus avancé, des loix à toute son île pour la rendre à jamais florissante. Télémaque y remarqua aussi les principales aventures du siége de Troye, où Idoménée avoit acquis la gloire d'un grand capitaine. Parmi ces représentations de combats, il chercha son père ; il le reconnut prenant les chevaux de Rhésus, que Diomède venoit de tuer ; ensuite disputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les chefs de l'armée Grecque assemblés ; enfin, sortant du cheval fatal pour verser le sang de tant de Troyens.

Télémaque le reconnut d'abord à ces fameuses actions, dont il avoit souvent ouï parler, et que Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulèrent de ses yeux : il changea de couleur : son visage parut troublé. Idoménée l'apperçut, quoique Télémaque se détournât pour cacher son trouble. N'ayez point de honte, lui dit Idoménée, de nous laisser voir combien vous êtes touché de la gloire, et des malheurs de votre père.

Cependant le peuple s'assembloit en foule sous les vastes portiques formés par le double rang de colonnes qui environnoient le temple. Il y avoit deux troupes de jeunes garçons, et de jeunes filles, qui chantoient des vers à la louange du dieu qui tient dans ses mains la foudre. Ces enfans, choisis de la figure la plus agréable, avoient de longs cheveux flottans sur leurs épaules. Leurs têtes étoient couronnées de roses, et parfumées : ils étoient tous vetus de blanc. Idomenée faisoit à Jupiter un sacrifice de cent taureaux, pour se le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entreprise contre ses voisins. Le sang des victimes fumoit de tous côtés : on le voyoit ruisseler dans les profondes coupes d'or et d'argent.

Le vieillard Théophane, ami des dieux, et prêtre du temple, tenoit, pendant le sacrifice, sa tête couverte d'un bout de sa robe de pourpre : ensuite il consulta les entrailles des victimes, qui palpitoient encore ; puis s'étant mis sur le trépied sacré ; O dieux ! s'écria-t-il, quels sont donc ces deux étrangers que le ciel envoie en ces lieux ? sans eux, la guerre entreprise nous seroit funeste,

funeste, et Salente tomberoit en ruine avant que d'achever d'être élevée sur ses fondemens. Je vois une jeune héros que la Sagesse méne par la main . . . . . Il n'est pas permis à une bouche mortelle d'en dire davantage.

En disant ces paroles, son regard étoit farouche, et ses yeux étincelans ; il sembloit voir d'autres objets que ceux qui paroissoient devant lui ; son visage étoit enflammé ; il étoit troublé, et hors de lui-même ; ses cheveux étoient hérissés, sa bouche écumante, ses bras levés, et immobiles. Sa voix émue étoit plus forte qu'aucune voix humaine ; il étoit hors d'haleine, et ne pouvoit tenir renfermé au dedans de lui l'esprit divin qui l'agitoit.

O heureux Idoménée ! s'écria-t-il encore, que vois-je ? quels malheurs évités ! quelle douce paix au dedans ! mais au dehors quels combats ! quelles victoires ! O Télémaque ! tes travaux surpassent ceux de ton père ; le fier ennemi gémit dans la poussière sous ton glaive ; les portes d'airain, les inaccessibles remparts tombent à tes pieds. O grande déesse ! que son père . . . . . O jeune homme ! tu reverras enfin . . . . . A ces mots, la parole meurt dans sa bouche, et il demeure, comme malgré lui, dans un silence plein d'étonnement.

Tout le peuple est glacé de crainte. Idoménée, tremblant, n'ose lui demander qu'il achéve. Télémaque même surpris, comprend à peine ce qu'il vient d'entendre ; à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor est le seul que l'esprit divin n'a point étonné. Vous entendez, dit-il à Idoménée, le dessein des dieux. Contre quelque nation que vous ayez à combattre, la victoire sera dans vos mains ; et vous devrez au jeune fils de votre ami le bonheur de vos armes. N'en soyez point jaloux : profitez seulement de ce que les dieux vous donnent par lui.

Idoménée, n'étant pas encore revenu de son étonnement, cherchoit en vain des paroles ; sa langue demeuroit immobile. Télémaque, plus prompt, dit à Mentor : Tant de gloire promise ne me touche point ; mais que peuvent donc signifier ces dernières paroles, Tu reverras ? est-ce mon père, ou seulement Ithaque ? Hélas ! que n'a-t-il achevé ! il m'a laissé plus en doute que je n'étois. O Ulysse ! ô mon père ! seroit-ce vous, vous-même, que je dois revoir ? Seroit-il vrai ? Mais je me flatte ; cruel oracle !

oracle! tu prends plaisir à te jouer d'un malheureux; encore une parole, et j'étois au comble du bonheur.

Mentor lui dit: Respectez ce que les dieux découvrent, et n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une curiosité téméraire mérite d'être confondue. C'est par une sagesse pleine de bonté, que les dieux cachent aux foibles hommes leurs destinées dans une nuit impénétrable. Il est utile de prévoir ce qui dépend de nous, pour le bien faire: mais il n'est pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos soins, et ce que les dieux veulent faire de nous.

Télémaque, touché de ces paroles, se retint avec beaucoup de peine. Idoménée, qui étoit revenu de son étonnement, commença, de son côté, à louer le grand Jupiter, qui lui avoit envoyé le jeune Télémaque et le sage Mentor, pour le rendre victorieux de ses ennemis. Après qu'on eut fait un magnifique repas qui suivit le sacrifice, il parla ainsi aux deux étrangers:

J'avoue que je ne connoissois point encore assez l'art de régner, quand je revins en Crète après le siége de Troye. Vous savez, chers amis, les malheurs qui m'ont privé de régner dans cette grande île, puisque vous m'assurez que vous y avez été depuis que j'en suis parti. Encore trop heureux, si les coups les plus cruels de la fortune ont servi à m'instruire, et à me rendre plus modéré! Je traversai les mers comme un fugitif que la vengeance des dieux et des hommes poursuit: toute ma grandeur passée ne servoit qu'à me rendre ma chûte plus honteuse, et plus insupportable. Je vins réfugier mes Dieux Pénates sur cette côte déserte, où je ne trouvai que des terres incultes, couvertes de ronces, et d'épines, des forêts aussi anciennes que la terre, des rochers presque inaccessibles, où se retiroient les bêtes farouches. Je fus réduit à me réjouir de posséder, avec un petit nombre de soldats et de compagnons, qui avoient bien voulu me suivre dans mes malheurs, cette terre sauvage, et d'en faire ma patrie, ne pouvant plus espérer de revoir jamais cette île fortunée, où les dieux m'avoient fait naître pour y régner. Hélas! disois-je en moi-même, quel changement! quel exemple terrible ne

suis-je

fuis-je point pour les rois ! Il faudroit me montrer à tous ceux qui régnent dans le monde, pour les instruire par mon exemple. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre, à cause de leur élévation au dessus du reste des hommes : he ! c'est leur élévation même qui fait qu'ils ont tout à craindre. J'étois craint de mes ennemis, et aimé de mes sujets : je commandois à une nation puissante, et belliqueuse : la renommée avoit porté mon nom dans les pays les plus éloignés : je régnois dans une île fertile, et délicieuse ; cent villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richesses : ces peuples me reconnoissoient pour être du sang de Jupiter né dans leur pays ; ils m'aimoient comme le petit-fils du sage Minos, dont les loix les rendent si puissans, et si heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, sinon d'en savoir jouir avec modération ? Mais mon orgueil, et la flatterie que j'ai écoutée, ont renversé mon trône. Ainsi tomberont tous les rois qui se livreront à leurs désirs, et aux conseils des esprits flatteurs. Pendant le jour, je tâchois de montrer un visage gai, et plein d'espérance, pour soutenir le courage de ceux qui m'avoient suivi. Faisons, leur disois-je une nouvelle ville, qui nous console de tout ce que nous avons perdu. Nous sommes environnés de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour cette entreprise. Nous voyons Tarente qui s'éléve assez près de nous : C'est Phalante, avec ses Lacédémoniens, qui a fondé ce nouveau royaume. Philoctète donne le nom de Pétilie à une grande ville, qu'il bâtit sur la même côte. Métaponte est encore une semblable colonie. Ferons-nous moins que tous ces étrangers errans comme nous ? La fortune ne nous est pas plus rigoureuse.

Tandis que je tâchois d'adoucir, par ces paroles, les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle. C'étoit une consolation pour moi que la lumière du jour me quittât, et que la nuit vînt m'envelopper de ses ombres, pour déplorer en liberté ma misérable destinée. Deux torrens de larmes amères couloient de mes yeux, et le doux sommeil m'étoit inconnu. Le lendemain je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé si vieilli.

Après

Après qu'Idoménée eut achevé de raconter ſes peines, il demanda à Télémaque et à Mentor leur ſecours dans la guerre où il ſe trouvoit engagé. Je vous renverrai, leur diſoit-il, à Ithaque, dès que la guerre ſera finie. Cependant je ferai partir des vaiſſeaux vers toutes les côtes les plus éloignées, pour apprendre des nouvelles d'Ulyſſe. En quelque endroit des terres connues que la tempête, ou la colère de quelque divinité l'ait jetté, je ſaurai bien l'en retirer. Plaiſe aux dieux qu'il ſoit encore vivant! Pour vous, je vous renverrai avec les meilleurs vaiſſeaux qui aient jamais été conſtruits dans l'île de Crète; ils ſont faits du bois coupé ſur le véritable mont Ida, où Jupiter naquit. Ce bois ſacré ne ſauroit périr dans les flots; les vents, et les rochers le craignent, et le reſpectent: Neptune même, dans ſon plus grand courroux, n'oſeroit ſoulever ſes vagues contre lui. Aſſurez-vous donc que vous retournerez heureuſement en Ithaque ſans peine, et qu'aucune divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer ſur tant de mers; le trajet eſt court, et facile. Renvoyez le vaiſſeau Phénicien qui vous a portés juſqu'ici, et ne ſongez qu'à acquérir la gloire d'établir le nouveau royaume d'Idoménée, pour réparer tous ſes malheurs. C'eſt à ce prix, ô fils d'Ulyſſe, que vous ſerez jugé digne de votre père. Quand même les deſtinées rigoureuſes l'auroient déja fait deſcendre dans le ſombre royaume de Pluton, toute la Grèce, charmée, croira le revoir en vous.

A ces mots, Télémaque interrompit Idoménée: Renvoyons, dit-il, le vaiſſeau Phénicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer vos ennemis? ils ſont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Aceſte, Troyen, et ennemi de la Grèce, ne ſerons-nous pas encore plus ardens, et plus favoriſés des dieux, quand nous combattrons pour un des héros Grecs, qui ont renverſé l'injuſte ville de Priam? L'oracle, que nous venons d'entendre, ne nous permet pas d'en douter.

FIN DU LIVRE NEUVIEME.

LES

LES AVENTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIXIEME.

SOMMAIRE.

Idoménée informe Mentor du sujet de la guerre contre les Manduriens. Il lui raconte que ces peuples lui avoient cédé d'abord la côte de l'Hespérie, où il a fondé sa ville; qu'il s'étoient retirés sur les montagnes voisines, où quelques-uns des leurs ayant été maltraités par une troupe de ses gens, cette nation lui avoit député deux vieillards, avec lesquels il avoit réglé des articles de paix; qu'après une infraction de ce traité, faite par ceux des siens qui l'ignoroient, ces peuples se préparoient à lui faire la guerre. Pendant ce récit d'Idoménée, les Manduriens, qui s'étoient hâtés de prendre les armes, se présentent aux portes de Salente. Nestor, Philoctète, et Phalante, qu'Idoménée croyoit neutres, sont contre lui dans l'armée des Manduriens. Mentor sort de Salente, et va seul proposer aux ennemis des conditions de paix.

MENTOR, regardant d'un air doux et tranquille Télémaque, qui étoit déja plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainsi la parole: Je suis bien aise, fils d'Ulysse, de voir en vous une si belle passion pour la gloire: mais souvenez-vous que votre

père

père n'en a acquis une si grande parmi les Grecs, au siége de Troye, qu'en se montrant le plus sage, et le plus modéré d'entre eux. Achille, quoique invincible, et invulnérable, quoique sûr de porter la terreur et la mort par-tout où il combattoit, n'a pu prendre la ville de Troye : il est tombé lui-même aux pieds des murs de cette ville ; et elle a triomphé du vainqueur d'Hector. Mais Ulysse, en qui la prudence conduisoit la valeur, a porté la flamme et le fer au milieu des Troyens ; et c'est a ses mains qu'on doit la chûte de ces hautes et superbes tours, qui menacèrent, pendant dix ans, toute la Grèce conjurée. Autant que Minerve est au-dessus de Mars, autant une valeur discrette et prévoyante surpasse-t-elle un courage bouillant et farouche. Commençons donc par nous instruire des circonstances de cette guerre qu'il faut soutenir. Je ne refuse aucun péril : mais je crois, ô Idoménée ! que vous devez nous expliquer premièrement, si votre guerre est juste ; ensuite, contre qui vous la faites ; et enfin, quelles sont vos forces, pour en espérer un heureux succès.

Idoménée lui repondit : Quand nous arrivâmes sur cette côte, nous y trouvâmes un peuple sauvage qui erroit dans les forêts, vivant de sa chasse, et des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes. Ces peuples, qu'on nomme les Manduriens, furent épouvantés, voyant nos vaisseaux et nos armes : ils se retirèrent dans les montagnes. Mais comme nos soldats furent curieux de voir le pays, et voulurent poursuivre des cerfs, ils rencontrèrent ces sauvages fugitifs. Alors les chefs de ces sauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les céder ; il ne nous reste que des montagnes presque inaccessibles : du moins est-il juste que vous nous y laissiez en paix, et en liberté. Nous vous trouvons errans, dispersés, et plus foibles que nous ; il ne tiendroit qu'à nous de vous égorger, et d'ôter même à vos compagnons la connoissance de votre malheur : mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le sang de ceux qui sont hommes aussi bien que nous. Allez, souvenez-vous que vous devez la vie à nos sentimens d'humanité. N'oubliez jamais que c'est d'un peuple que vous nommez grossier et sauvage, que vous recevez cette leçon de modération et de générosité.

Ceux d'entre les nôtres qui furent ainſi renvoyés p
ces barbares revinrent dans le camp, et racontèrent ce
leur étoit arrivé. Nos ſoldats en furent émus ; ils eur
honte de voir que des Crétois duſſent la vie à cette troup
d'hommes fugitifs qui leur paroiſſoient reſſembler pl
à des ours qu'à des hommes : ils s'en allèrent à la ch
en plus grand nombre que les premiers, et avec tout
ſortes d'armes. Bientôt ils rencontrèrent les ſauvages,
les attaquèrent. Le combat fut cruel. Les traits voloien
de part et d'autre, comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les ſauvages furent contraint
de ſe retirer dans leurs montagnes eſcarpées, où les nôtre
n'osèrent s'engager.

Peu de temps après, ces peuples envoyèrent vers mo
deux de leurs plus ſages vieillards, qui venoient me demander la paix. Ils m'apportèrent des préſens : c'étoien
des peaux des bêtes farouches qu'ils avoient tuées, et de
fruits du pays. Après m'avoir donné leurs préſens, il
parlérent ainſi :

O roi ! nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, et dans l'autre une branche d'olivier. (En effet, ils tenoient l'une et l'autre dans leurs mains.) Voilà la paix, ou la guerre : choiſis. Nous aimerions mieux la paix : c'eſt pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu honte de te céder le doux rivage de la mer, où le ſoleil rend la terre fertile, et produit tant de fruits délicieux. La paix eſt plus douce que tous ces fruits : c'eſt pour elle que nous nous ſommes retirés dans ces hautes montagnes toujours couvertes de glace et de neige, où l'on ne voit jamais ni les fleurs du printemps, ni les riches fruits de l'automne. Nous avons horreur de cette brutalité, qui, ſous de beaux noms d'ambition et de gloire, va follement ravager les provinces, et répand le ſang des hommes, qui ſont tous frères. Si cette fauſſe gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier ; nous te plaignons, et nous prions les dieux de nous préſerver d'une fureur ſemblable. Si les ſciences, que les Grecs apprennent avec tant de ſoin, et ſi la politeſſe, dont ils ſe piquent, ne leur inſpirent que cette déteſtable injuſtice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous nous ferons gloire d'être toujours ignorans et barbares ; mais juſtes, humains, fidéles, déſintéreſſés,

reſſés, accoutumés à nous contenter de peu, et à mépriſer la vaine délicateſſe qui fait qu'on a beſoin d'avoir beaucoup. Ce que nous eſtimons, c'eſt la ſanté, la frugalité, la liberté, la vigueur du corps et de l'eſprit; c'eſt l'amour de la vertu, la crainte des dieux, le bon naturel pour nos proches, l'attachement à nos amis, la fidélité pour tout le monde, la modération dans la proſpérité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toujours hardiment la vérité, l'horreur de la flatterie. Voilà quels ſont les peuples que nous t'offrons pour voiſins, et pour alliés. Si les dieux irrités t'aveuglent juſqu'à te faire refuſer la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par modération la paix, ſont les plus redoutables dans la guerre.

Pendant que ces vieillards me parloient ainſi, je ne pouvois me laſſer de les regarder. Ils avoient la barbe longue et négligée, les cheveux plus courts, mais blancs; les ſourcils épais, les yeux vifs, un regard et une contenance ferme, une parole grave et pleine d'autorité, des manières ſimples et ingénues. Les fourrures qui leur ſervoient d'habit, étoient nouées ſur l'épaule, et laiſſoient voir des bras plus nerveux, et mieux nourris que ceux de nous athlétes. Je répondis à ces deux envoyés, que je déſirois la paix. Nous réglâmes enſemble de bonne foi pluſieurs conditions; nous en prîmes tous les dieux à témoins, et je renvoyai ces hommes chez eux avec des préſens. Mais les dieux, qui m'avoient chaſſé du royaume de mes ancêtres, n'étoient pas encore laſſés de me perſécuter. Nos chaſſeurs, qui ne pouvoient pas être ſi tôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrèrent, le même jour, une grande troupe de ces barbares qui accompagnoient leurs envoyés, lorſqu'ils revenoient de notre camp: ils les attaquèrent avec fureur, en tuèrent une partie, et pourſuivirent le reſte dans les bois. Voilà la guerre rallumée. Ces barbares croient qu'ils ne peuvent plus ſe fier ni à nos promeſſes, ni à nos ſermens.

Pour être plus puiſſans contre nous, ils appellent à leur ſecours les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens; les peuples de Crotone, de Nérite, et de Brindes. Les Lucaniens viennent avec des chariots armés de faux tranchantes. Parmi les Apuliens,

chacun est couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée ; ils portent des massues pleines de gros nœuds, et garnies de pointes de fer ; ils sont presque de la taille des géans, et leurs corps se rendent si robustes par les exercices pénibles auxquels ils s'adonnent, que leur seule vue épouvante. Les Locriens, venus de la Grèce, sentent encore leur origine, et sont plus humains que les autres : mais ils ont joint à l'exacte discipline des troupes grécques, la vigueur des barbares, et l'habitude de mener une vie dure ; ce qui les rend invincibles. Ils portent des boucliers légers qui sont faits d'un tissu d'osier, et couverts de peaux ; leurs épées sont longues. Les Brutiens sont légers à la course comme les cerfs, et comme les daims. On croiroit que l'herbe même la plus tendre n'est point foulée sous leurs pieds ; à peine laissent-ils dans le sable quelques traces de leurs pas. On les voit tout-à-coup fondre sur leurs ennemis, et puis disparoître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone sont adroits à tirer des fléches. Un homme ordinaire, parmi les Grecs, ne pourroit bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates ; et si jamais ils s'appliquent à nos jeux, ils y remporteront le prix. Leurs fléches sont trempées dans le suc de certaines herbes venimeuses, qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne, et dont le poison est mortel. Pour ceux de Nérite, de Messapie, et de Brindes, ils n'ont en partage que la force du corps, et une valeur sans art. Les cris qu'ils poussent jusqu'au ciel, à la vue de leurs ennemis, sont affreux. Ils se servent assez bien de la fronde, et ils obscurcissent l'air par une grêle de pierres lancées ; mais ils combattent sans ordre. Voilà, Mentor, ce que vous désiriez de savoir : vous connoissez maintenant l'origine de cette guerre, et quels sont nos ennemis.

Après cet éclaircissement, Télémaque, impatient de combattre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, et parla ainsi à Idoménée : D'où vient donc que les Locriens même, peuples sortis de la Grèce, s'unissent aux barbares contre les Grecs ? D'où vient que tant de colonies grécques fleurissent sur cette côte de la mer, sans avoir les mêmes guerres que vous à soutenir ? O Idoménée ! vous dites que les dieux ne sont pas encore las de vous persécuter ; et moi, je dis qu'ils

qu'ils n'ont pas encore achevé de vous instruire. Tant de malheurs que vous avez soufferts, ne vous ont point encore appris ce qu'il faut faire pour éviter la guerre. Ce que vous racontez vous-même de la bonne foi de ces barbares, suffit pour montrer que vous auriez pu vivre en paix avec eux : mais la hauteur, et la fierté attirent les guerres les plus dangereuses. Vous auriez pu leur donner des ôtages, et en prendre d'eux. Il eût été facile d'envoyer, avec leurs ambassadeurs, quelques-uns de vos chefs pour les reconduire avec sûreté. Depuis cette guerre renouvellée, vous auriez dû encore les appaiser, en leur représentant qu'on les avoit attaqués faute de savoir l'alliance, qui venoit d'être jurée. Il falloit leur offrir toutes les sûretés qu'ils auroient demandées, et établir des peines rigoureuses contre ceux de vos sujets qui auroient manqué à l'alliance. Mais qu'est-il arrivé depuis ce commencement de guerre ?

Je crus, répondit Idoménée, que nous n'aurions pu, sans bassesse, rechercher ces barbares, qui assemblèrent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, et qui implorèrent le secours de tous les peuples voisins, auxquels ils nous rendirent suspects et odieux. Il me parut que le parti le plus assuré étoit de s'emparer promptement de certains passages dans les montagnes, qui étoient mal gardés. Nous les prîmes sans peine ; et par-là nous nous sommes mis en état de désoler ces barbares. J'y ai fait élever des tours, d'où nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendroient des montagnes dans notre pays. Nous pouvons entrer dans le leur, et ravager, quand il nous plaira, leurs principales habitations. Par ce moyen, nous sommes en état de résister, avec des forces inégales, à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste, la paix entre eux et nous est devenue très-difficile. Nous ne saurions leur abandonner ces tours, sans nous exposer à leurs incursions ; et ils les regardent comme des citadelles dont nous voulons nous servir pour les réduire en servitude.

Mentor répondit ainsi à Idoménée : Vous êtes un sage roi, et vous voulez qu'on vous découvre la vérité sans aucun adoucissement : vous n'êtes point comme ces hom-

mes foibles qui craignent de la voir, et qui manquant de courage pour se corriger, n'emploient leur autorité qu'à soutenir les fautes qu'ils ont faites. Sachez donc que ce peuple barbare vous a donné une merveilleuse leçon, quand il est venu vous demander la paix. Etoit-ce par foiblesse qu'il la demandoit? manquoit-il de courage, ou de ressources contre vous? Vous voyez bien que non, puisqu'il est si aguerri, et soutenu par tant de voisins redoutables. Que n'imitiez-vous sa modération? Mais une mauvaise honte, et une fausse gloire vous ont jetté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, et vous n'avez pas craint de le rendre trop puissant, en réunissant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine et injuste. A quoi servent ces tours que vous vantez tant, sinon à mettre tous vos voisins dans la nécessité de périr, ou de vous faire périr vous-même pour se préserver d'une servitude prochaine? Vous n'avez élevé ces tours que pour votre sûreté; et c'est par ces tours que vous êtes dans un si grand péril. Le rempart le plus sûr d'un état est la justice, la modération, la bonne-foi, et l'assurance où sont vos voisins, que vous êtes incapable d'usurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidens imprévus; la fortune est capricieuse, et inconstante dans la guerre: mais l'amour et la confiance de vos voisins, quand ils ont senti votre modération, font que votre état ne peut être vaincu, et n'est presque jamais attaqué; quand même un voisin injuste l'attaqueroit, tous les autres, intéressés à sa conservation, prennent aussi-tôt les armes pour le défendre. Cet appui de tant de peuples, qui trouvent leurs véritables intérêts à soutenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puissant que ces tours, qui rendent vos maux irrémédiables. Si vous aviez songé d'abord à éviter la jalousie de tous vos voisins, votre ville naissante fleuriroit dans une heureuse paix, et vous seriez l'arbitre de toutes les nations de l'Hespérie. Retranchons-nous maintenant à examiner comment on peut réparer le passé par l'avenir. Vous avez commencé à me dire qu'il y a sur cette côte diverses colonies grécques. Ces peuples doivent être disposés à vous secourir. Ils n'ont oublié ni le grand nom de Minos, fils de Jupiter, ni vos travaux au siége

de

de Troye, ou vous vous êtes ſignalé tant de fois entre les princes grecs pour la querelle commune de toute la Grèce. Pourquoi ne ſongez-vous pas à mettre ces colonies dans votre parti ?

Elles ſont toutes, répondit Idoménée, réſolues à demeurer neutres. Ce n'eſt pas qu'elles n'euſſent quelque inclination à me ſecourir ; mais le trop grand éclat que cette ville a eu dès ſa naiſſance, les a épouvantées. Ces Grecs, auſſi-bien que les autres peuples, ont craint que nous n'euſſions des deſſeins ſur leur liberté. Ils ont penſé, qu'après avoir ſubjugué les barbares des montagnes, nous pouſſerions plus loin notre ambition. En un mot, tout eſt contre nous. Ceux même, qui ne nous font pas une guerre ouverte, déſirent notre abaiſſement : et la jalouſie ne nous laiſſe aucun allié.

Etrange extrémité ! reprit Mentor : pour vouloir paroître trop puiſſant, vous ruinez votre puiſſance ; et, pendant que vous êtes au-dehors l'objet de la crainte, et de la haine de vos voiſins, vous vous épuiſez au-dedans par les efforts néceſſaires pour ſoutenir une telle guerre. O malheureux, et doublement malheureux Idoménée, que le malheur même n'a pu inſtruire qu'à demi ! aurez-vous encore beſoin d'une ſeconde chûte pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grands rois ? Laiſſez-moi faire, et racontez moi ſeulement en détail quelles ſont donc ces villes grécques qui refuſent votre alliance.

La principale, lui répondit Idoménée, eſt la ville de Tarente. Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramaſſa en Laconie un grand nombre de jeunes hommes nés de femmes qui avoient oublié leurs maris abſens pendant la guerre de Troye. Quand les maris revinrent, ces femmes ne ſongèrent qu'à les appaiſer, et qu'à déſavouer leurs fautes. Cette jeuneſſe nombreuſe, qui étoit née hors du mariage, ne connoiſſant plus ni père, ni mère, vécut avec une licence ſans bornes. La ſévérité des loix réprima leurs déſordres. Ils ſe réunirent ſous Phalante, chef hardi, intrépide, ambitieux, et qui ſut gagner les cœurs par ſes artifices. Il eſt venu ſur ce rivage avec ces jeunes Laconiens : ils ont fait de Tarente une ſeconde Lacédémone. D'un autre côté, Philoctéte, qui a eu une ſi grande gloire au ſiége de Troye, en y portant les flé-

ches

ches d'Hercule, a élevé dans ce voisinage les murs de Pétilie, moins puissante, à la vérité, mais plus sagement gouvernée, que Tarente. Enfin, nous avons ici près la ville de Métaponte, que le sage Nestor a fondée avec ses Pyliens.

Quoi! reprit Mentor, vous avez Nestor dans l'Hespérie, et vous n'avez pas su l'engager dans vos intérêts! Nestor qui vous a vu tant de fois combattre contre les Troyens, et dont vous aviez l'amitié! Je l'ai perdue, répliqua Idoménée, par l'artifice de ces peuples, qui n'ont rien de barbare que le nom; ils ont eu l'adresse de lui persuader que je voulois me rendre le tyran le l'Hespérie. Nous le détromperons, dit Mentor. Télémaque le vit à Pylos avant qu'il fût venu fonder sa colonie, et avant que nous eussions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulysse: il n'aura pas encore oublié ce héros, ni les marques de tendresse qu'il donna à son fils Télémaque. Mais le principal est de guérir sa défiance: c'est par les ombrages donnés à tous vos voisins, que cette guerre s'est allumée; et c'est en dissipant ces vains ombrages, que cette guerre peut s'éteindre. Encore un coup, laissez moi faire.

A ces mots, Idoménée, embrassant Mentor, s'attendrissoit, et ne pouvoit parler. Enfin, il prononça à peine ces paroles: O sage vieillard envoyé par les dieux pour réparer toutes mes fautes! j'avoue que je me serois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé aussi librement que vous: j'avoue qu'il n'y a que vous seul qui puissiez m'obliger à rechercher la paix. J'avois résolu de périr, ou de vaincre tous mes ennemis: mais il est juste de croire vos sages conseils, plutôt que ma passion. O heureux Télémaque, vous ne pourrez jamais vous égarer comme moi, puisque vous avez un tel guide! Mentor, vous êtes le maître; toute la sagesse des dieux est en vous: Minerve même ne pourroit donner de plus salutaires conseils. Allez, promettez, concluez, donnez tout ce qui est à moi; Idoménée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire.

Pendant qu'ils raisonnoient ainsi, on entendit tout-à-coup un bruit confus de chariots, de chevaux hennissans, d'hommes qui poussoient des hurlemens épouvantables,

et de trompettes qui rempliſſoient l'air d'un ſon belliqueux. On s'écrie : Voilà les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les paſſages gardés ! les voilà qui viennent aſſiéger Salente ! Les vieillards, et les femmes paroiſſent conſternés. Hélas ! diſoient-ils, falloit-il quitter notre chère patrie, la fertile Crète, et ſuivre un roi malheureux, au travers de tant de mers, pour fondre une ville qui ſera miſe en cendres comme Troye ! On voyoit de deſſus les murailles nouvellement bâties dans la vaſte campagne, briller au ſoleil les caſques, les cuiraſſes, et les bouchliers des ennemis ; les yeux en étoient éblouis. On voyoit auſſi les piques hériſſées, qui couvroient la terre, comme elle eſt couverte par une abondante moiſſon que Cérès prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile pendant les chaleurs de l'été, pour récompenſer le laboureur de toutes ſes peines. Déja on remarquoit les chariots armés de faux tranchantes ; on diſtinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre.

Mentor monta ſur une haute tour pour les mieux découvrir : Idoménée et Télémaque le ſuivirent de près. A peine y fut-il arrivé, qu'il apperçut d'un côté Philoctète, et de l'autre Neſtor avec Piſiſtrate ſon fils. Neſtor étoit facile à reconnoître à ſa vieilleſſe vénérable. Quoi donc ! s'écria Mentor, vous avez cru, ô Idoménée, que Philoctète et Neſtor ſe contentoient de ne vous point ſecourir ? les voilà qui ont pris les armes contre vous ; et, ſi je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en ſi bon ordre, avec tant de lenteur, ſont des troupes Lacédémoniennes, commandées par Phalante. Tout eſt contre vous ; il n'y a aucun voiſin de cette côte dont vous n'ayez fait un ennemi, ſans vouloir le faire.

En diſant ces paroles, Mentor deſcend à la hâte de cette tour ; il marche vers une porte de la ville, du côté par où les ennemis s'avançoient ; il la fait ouvrir : et Idoménée, ſurpris de la majeſté avec laquelle il fait ces choſes, n'oſe pas même lui demander quel eſt ſon deſſein. Mentor fait ſigne de la main, afin que perſonne ne ſonge à la ſuivre. Il va au-devant des ennemis, étonnés de voir un ſeul homme qui ſe préſente à eux. Il leur montre de loin une branche d'olivier en ſigne de paix ; et quand il fut à portée de ſe faire entendre, il leur demanda d'aſſembler

d'assembler tous les chefs. Aussi-tôt tous les chefs s'assemblèrent, et il leur parla ainsi :

O hommes généreux! assemblés de tant de nations qui fleurissent dans la riche Hespérie, je sais que vous n'êtes venus ici que pour l'intérêt commun de la liberté. Je loue votre zèle : mais souffrez que je vous représente un moyen facile de conserver la liberté, et la gloire de tous vos peuples, sans répandre le sang humain.

O Nestor! sage Nestor! que j'apperçois dans cette assemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre est funeste à ceux même qui l'entreprennent avec justice, et sous la protection des dieux. La guerre est le plus grand des maux dont les dieux affligent les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont souffert pendant dix ans devant la malheureuse Troye. Quelles divisions entre les chefs! quels caprices de la fortune! quel carnage des Grecs par la main d'Hector! quels malheurs dans toutes les villes les plus puissantes, causés par la guerre, pendant la longue absence de leurs rois! Au retour, les uns ont fait naufrage au promontoire de Capharée, les autres ont trouvé une mort funeste dans le sein même de leurs épouses. O dieux! c'est dans votre colère que vous armâtes les Grecs pour cette éclatante expédition. O peuples Hespériens! je prie les dieux de ne vous donner jamais une victoire si funeste. Troye est en cendres, il est vrai : mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fût encore dans toute sa gloire, et que le lâche Pâris jouît de ses infâmes amours avec Hélène. Philoctète, si long-temps malheureux, et abandonné dans l'île de Lemnos, ne craignez vous point de retrouver de semblables malheurs dans une semblable guerre? Je sais que les peuples de la Laconie ont senti aussi les troubles causés par la longue absence des princes, des capitaines, et des soldats, qui allèrent contre les Troyens. O Grecs qui avez passé dans l'Hespérie! vous n'y avez tous passé que par une suite des malheurs que causa la guerre de Troye.

Après avoir ainsi parlé, Mentor s'avança vers les Pyliens; et Nestor, qui l'avoit reconnu, s'avança aussi pour le saluer. O Mentor! lui dit-il, c'est avec plaisir que je vous revois. Il y a bien des années que je vous vis

pour

pour la première fois dans la Phocide; vous n'aviez que quinze ans, et je prévis dès-lors que vous feriez auſſi ſage que vous l'avez été dans la ſuite. Mais, par quelle aventure avez-vous été conduit en ces lieux? Quels ſont donc les moyens que vous avez pour finir cette guerre? Idoménée nous a contraints de l'attaquer. Nous ne demandons que la paix; chacun de nous avoit un intérêt preſſant de la déſirer: mais nous ne pouvions plus trouver aucune ſûreté avec lui. Il a violé toutes ſes promeſſes à l'égard de ſes plus proches voiſins. La paix avec lui ne feroit pas une paix; elle lui ſerviroit ſeulement à diſſiper notre ligue, qui eſt notre unique reſſource. Il a montré à tous les peuples ſon deſſein ambitieux de les mettre dans l'eſclavage, et il ne nous a laiſſé aucun moyen de défendre notre liberté, qu'en tâchant de renverſer ſon nouveau royaume. Par ſa mauvaiſe foi, nous ſommes réduits à le faire périr, ou à recevoir de lui le joug de la ſervitude. Si vous trouvez quelque expédient pour faire enſorte qu'on puiſſe ſe confier à lui, et s'aſſurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici, quitteront volontiers les armes; et nous avouerons avec joie que vous nous ſurpaſſez en ſageſſe.

Mentor lui répondit: Sage Neſtor, vous ſavez qu'Ulyſſe m'avoit confié ſon fils Télémaque. Ce jeune homme, impatient de découvrir la deſtinée de ſon père, paſſa chez vous à Pylos; et vous le reçûtes avec tous les ſoins qu'il pouvoit attendre d'un fidéle ami de ſon père; vous lui donnâtes même votre fils pour le conduire. Il entreprit enſuite de longs voyages ſur la mer; il a vu la Sicile, l'Egypte, l'île de Cypre, celle de Crète. Les vents, ou plutôt les dieux, l'ont jetté ſur cette côte, comme il vouloit retourner à Ithaque. Nous ſommes arrivés ici tout à propos pour vous épargner les horreurs d'une cruelle guerre. Ce n'eſt plus Idoménée; c'eſt le fils du ſage Ulyſſe, c'eſt moi qui vous réponds de toutes les choſes qui ſeront promiſes.

Pendant que Mentor parloit ainſi avec Neſtor, au milieu des troupes confédérés, Idoménée et Télémaque, avec tous les Crétois armés, les regardoient du haut des murs de Salente; ils étoient attentifs pour remarquer comment les diſcours de Mentor ſeroient reçûs, et ils auroient voulu pouvoir entendre les ſages entretiens de ces deux

vieillards.

vieillards. Neſtor avoit toujours paſſé pour le plus expérimenté, et le plus éloquent de tous les rois de la Grèce. C'étoit lui qui modéroit, pendant le ſiége de Troye, le bouillant courroux d'Achille, l'orgueil d'Agamemnon, la fierté d'Ajax, et le courage impétueux de Diomède. La douce perſuaſion couloit de ſes lèvres comme un ruiſſeau de miel : ſa voix ſeule ſe faiſoit entendre à tous ces héros ; tous ſe taiſoient dès qu'il ouvroit la bouche ; et il n'y avoit que lui qui pût appaiſer dans le camp la farouche diſcorde. Il commençoit à ſentir les injures de la froide vieilleſſe ; mais ſes paroles étoient encore pleines de force, et de douceur : il racontoit les choſes paſſées, pour inſtruire la jeuneſſe par ſes expériences ; mais il les racontoit avec grace, quoiqu'avec un peu de lenteur

Ce vieillard, admiré de toute la Grèce, ſembla avoir perdu toute ſon éloquence, et toute ſa majeſté, dès que Mentor parut avec lui. Sa vieilleſſe paroiſſoit flétrie, et abattue, auprès de celle de Mentor, en qui les ans ſembloient avoir reſpecté la force et la vigueur du tempérament. Les paroles de Mentor, quoique graves et ſimples, avoient une vivacité, et une autorité qui commençoient à manquer à l'autre. Tout ce qu'il diſoit étoit court, précis, et nerveux. Jamais il ne faiſoit aucune redite ; jamais il ne racontoit que le fait néceſſaire pour l'affaire qu'il falloit décider, S'il étoit obligé de parler pluſieurs fois d'une même choſe, pour l'inculquer, ou pour parvenir à la perſuaſion, c'étoit toujours par des tours nouveaux, et par des comparaiſons ſenſibles. Il avoit même je ne ſais quoi de complaiſant et d'enjoué, quand il vouloit ſe proportionner aux beſoins des autres, et leur inſinuer quelque vérité. Ces deux hommes ſi vénérables furent un ſpectacle touchant à tant de peuples aſſemblés. Pendant que tous les alliés, ennemis de Salente, ſe jettoient les uns ſur les autres, pour les voir de plus près, et pour tâcher d'entendre leurs ſages diſcours, Idoménée, et tous les ſiens s'efforçoient de découvrir, par leurs regards avides et empreſſés, ce que ſignifioient leurs geſtes, et l'air de leur viſage.

FIN DU LIVRE DIXIEME.

LES AVENTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE ONZIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque, voyant Mentor au milieu des alliés, veut savoir ce qui se passe entr'eux. Il se fait ouvrir les portes de Salente, va joindre Mentor, et sa présence contribue auprès des alliés à leur faire accepter les conditions de paix que celui-ci leur proposoit de la part d'Idoménée. Idoménée accepte tout ce qui a été arrêté. On se donne réciproquement des ôtages, on fait un sacrifice commun entre la ville et le camp, pour la confirmation de cette alliance, et les Rois entrent comme amis dans Salente.

CEPENDANT Télémaque, impatient, se dérobe à la multitude qui l'environne; il court à la porte par où Mentor étoit sorti; il se la fait ouvrir avec autorité. Bientôt Idoménée, qui le croit à ses côtés, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, et qui est déja auprès de Nestor. Nestor le reconnoît, et se hâte, mais d'un pas pesant et tardif, de l'aller recevoir. Télémaque saute à son cou, et le tient serré entre ses bras, sans parler. Enfin il s'écrie: O mon père! (je ne crains pas de vous nommer ainsi) le malheur de ne point retrouver mon véritable père, et les bontés que vous m'avez fait sentir, me donnent le droit de me servir d'un nom si tendre: mon père! mon cher père! je vous re-

vois : ainsi puisse-je revoir Ulysse ! Si quelque chose pouvoit me consoler d'en être privé, ce seroit de trouver en vous un autre lui-même.

Nestor ne put, à ces paroles, retenir ses larmes, et il fut touché d'une secréte joie, voyant celles qui couloient avec une merveilleuse grace sur les joues de Télémaque. La beauté, la douceur, et la noble assurance de ce jeune inconnu, qui traversoit sans précaution tant de troupes ennemies, étonnèrent tous les alliés. N'est-ce pas, disoient-ils, le fils de ce vieillard qui est venu parler à Nestor ? Sans doute, c'est la même sagesse dans les deux âges les plus opposés de la vie. Dans l'un, elle ne fait encore que fleurir : dans l'autre, elle porte avec abondance les fruits les plus mûrs.

Mentor, qui avoit pris plaisir à voir la tendresse avec laquelle Nestor venoit de recevoir Télémaque, profita de cette heureuse disposition. Voilà, dit-il, le fils d'Ulysse si cher à toute la Grèce, et si cher à vous-même, ô sage Nestor ! le voilà, je vous le livre comme un ôtage, et comme le gage le plus précieux qu'on puisse vous donner de la fidélité des promesses d'Idoménée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils suivit celle du père, et que la malheureuse Pénélope pût reprocher à Mentor, qu'il a sacrifié son fils á l'ambition du nouveau roi de Salente. Avec ce gage, qui est venu de lui-même s'offrir, et que les dieux amateurs de la paix vous envoient, je commence, ô peuples assemblés de tant de nations, à vous faire des propositions pour établir à jamais une paix solide.

A ce nom de paix, on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces différentes nations frémissoient de courroux, et croyoient perdre tout le temps où l'on retardoit le combat ; elles s'imaginoient qu'on ne faisoit tous ces discours que pour ralentir leur fureur, et pour faire échapper leur proie. Sur-tout les Manduriens souffroient impatiemment qu'Idoménée espérât de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor ; car ils craignoient que ses discours, pleins de sagesse, ne détachassent leurs alliés. Ils commençoient à se défier de tous les Grecs qui étoient dans l'assemblée.

Mentor

Mentor, qui l'apperçut, se hâta d'augmenter cette défiance, pour jetter la division dans l'esprit de tous ces peuples.

J'avoue, disoit-il, que les Manduriens ont sujet de se plaindre, et de demander quelque réparation des torts qu'ils ont soufferts : mais il n'est pas juste aussi que les Grecs, qui font sur cette côte des colonies, soient suspects, et odieux aux anciens peuples du pays. Au contraire, les Grecs doivent être unis entre eux, et se faire bien traiter par les autres ; il faut seulement qu'ils soient modérés, et qu'ils n'entreprennent jamais d'usurper les terres de leurs voisins. Je sais qu'Idoménée a eu le malheur de vous donner des ombrages ; mais il est aisé de guérir toutes vos défiances. Télémaque et moi, nous nous offrons à être des ôtages qui vous répondent de la bonne foi d'Idoménée : nous demeurerons entre vos mains jusqu'à ce que les choses qu'on vous promettra, soient fidélement accomplies. Ce qui vous irrite, ô Manduriens ! s'écria-t-il, c'est que les troupes des Crétois ont saisi les passages de vos montagnes par surprise, et que par-là ils sont en état d'entrer, malgré vous, aussi souvent qu'il leur plaira, dans le pays où vous vous êtes retirés, pour leur laisser le pays uni qui est sur le rivage de la mer. Ces passages, que les Crétois ont fortifiés par de hautes tours pleines de gens armés, sont donc le véritable sujet de la guerre. Répondez-moi ; y en a-t-il encore quelqu'autre ?

Alors le chef des Manduriens s'avança, et parla ainsi : Que n'avons-nous pas fait pour éviter cette guerre ? Les dieux nous sont témoins que nous n'avons renoncé à la paix, que quand la paix nous est échappée sans ressource, par l'ambition inquiète des Crétois, et par l'impossibilité où ils nous ont mis de nous fier à leurs sermens. Nation insensée ! qui nous a réduits, malgré nous, à l'affreuse nécessité de prendre un parti de désespoir contr'elle, et de ne pouvoir plus chercher notre sûreté que dans sa perte ! Tandis qu'ils conserveront ces passages, nous croirons toujours qu'ils veulent usurper nos terres, et nous mettre en servitude. S'il étoit vrai qu'ils ne songeassent plus qu'à vivre en paix avec leurs voisins, ils se contenteroient de ce que nous leur avons cédé sans peine, et ils ne s'attacheroient pas à conserver des entrées dans un pays,

contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun dessein ambitieux. Mais vous ne les connoissez pas, ô sage vieillard ! C'est par un grand malheur que nous avons appris à les connoître. Cessez, ô homme aimé des dieux ! de retarder une guerre juste et nécessaire, sans laquelle l'Hespérie ne pourroit jamais espérer une paix constante. O nation ingrate, trompeuse, et cruelle, que les dieux irrités ont envoyée auprès de nous pour troubler notre paix, et pour nous punir de nos fautes ! Mais après nous avoir punis, ô dieux ! vous nous vengerez : vous ne serez pas moins justes contre nos ennemis, que contre nous.

A ces paroles, toute l'assemblée parut émue ; il sembloit que Mars et Bellone alloient de rang en rang, rallumant dans les cœurs la fureur des combats, que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainsi la parole :

Si je n'avois que des promesses à vous faire, vous pourriez refuser de vous y fier : mais je vous offre des choses certaines, et présentes. Si vous n'êtes pas contens d'avoir pour ôtages Télémaque et moi, je vous ferai donner douze des plus nobles, et des plus vaillans Crétois : mais il est juste aussi que vous donniez, de votre côté, des ôtages ; car Idoménée, qui désire sincèrement la paix, la désire sans crainte, et sans bassesse. Il désire la paix, comme vous dites vous-mêmes que vous l'avez désirée, par sagesse et par modération, mais non par l'amour d'une vie molle, ou par foiblesse à la vue des dangers dont la guerre menace les hommes. Il est prêt à périr ou à vaincre ; mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante. Il auroit honte de craindre d'être vaincu ; mais il craint d'être injuste, et il n'a point de honte de vouloir réparer ses fautes. Les armes à la main, il vous offre la paix : il ne veut point en imposer les conditions avec hauteur ; car il ne fait aucun cas d'une paix forcée. Il veut une paix dont tous les parties soient contentes, qui finisse toutes les jalousies, qui appaise tous les ressentimens, et qui guérisse toutes les défiances. En un mot, Idoménée est dans les sentimens où je suis sûr que vous voudriez qu'il fût. Il n'est question que de vous en persuader. La persuasion ne sera pas difficile, si vous voulez m'écouter avec un esprit dégagé, et tranquille.

Ecoutez donc, ô peuples remplis de valeur! et vous, ô chefs si sages et si unis! écoutez ce que je vous offre de la part d'Idoménée. Il n'est pas juste qu'il puisse entrer dans les terres de ses voisins; il n'est pas juste aussi que ses voisins puissent entrer dans les siennes. Il consent que les passages, que l'on a fortifiés par de hautes tours, soient gardés par des troupes neutres. Vous, Nestor, et vous, Philoctéte, vous étes Grecs d'origine; mais, en cette occasion, vous vous êtes déclarés contre Idoménée: ainsi vous ne pouvez être suspects d'être trop favorables à ses intérêts. Ce qui vous touche, c'est l'intérêt commun de la paix, et de la liberté de l'Hespérie. Soyez vous-mêmes les dépositaires, et les gardiens de ces passages qui causent la guerre. Vous n'avez pas moins d'intérêt à empêcher que les anciens peuples de l'Hespérie ne détruisent Salente, nouvelle colonie des Grecs, semblable à celles que vous avez fondées, qu'à empêcher qu'Idoménée n'usurpe les terres de ses voisins. Tenez l'équilibre entre les uns et les autres. Au lieu de porter le fer et le feu chez un peuple que vous devez aimer, réservez-vous la gloire d'être les juges, et les médiateurs. Vous me direz que ces conditions vous paroîtroient merveilleuses, si vous pouviez vous assurer qu'Idoménée les accompliroit de bonne foi; mais je vais vous satisfaire.

Il y aura, pour sûreté réciproque, les ôtages dont je vous ai parlé, jusqu'à ce que tous les passages soient mis en dépôt dans vos mains. Quand le salut de l'Hespérie entière, quand celui de Salente même, et d'Idoménée sera à votre discrétion, serez-vous contens? De qui pourrez-vous désormais vous défier? Sera-ce de vous-mêmes? Vous n'osez vous fier à Idoménée; et Idoménée est si incapable de vous tromper, qu'il veut se fier à vous. Oui, il veut vous confier le repos, la vie, la liberté de tout son peuple, et de lui-même. S'il est vrai que vous ne désiriez qu'une bonne paix, la voilà qui se présente à vous, et qui vous ôte tout prétexte de reculer. Encore une fois, ne vous imaginez pas que la crainte réduise Idoménée à vous faire ces offres; c'est la sagesse, et la justice qui l'engagent à prendre ce parti, sans se mettre en peine si vous imputerez à foiblesse ce qu'il fait par vertu. Dans les commencemens, il a fait des fautes; et il met sa gloire à les reconnoître par les offres dont il

vous prévient. C'eſt foibleſſe, c'eſt vanité, c'eſt ignorance groſſière de ſon propre intérêt, que d'eſpérer de pouvoir cacher ſes fautes en affectant de les ſoutenir avec fierté, et avec hauteur. Celui qui avoue ſes fautes à ſon ennemi, et qui offre de les réparer, montre par-là qu'il eſt devenu incapable d'en commettre, et que l'ennemi a tout à craindre d'une conduite ſi ſage et ſi ferme, à moins qu'il ne faſſe le paix. Gardez-vous bien de ſouffrir qu'il vous mette, à ſon tour, dans le tort. Si vous refuſez la paix et la juſtice qui viennent à vous, la paix et la juſtice ſeront vengées: Idoménée, qui devoit craindre de trouver les dieux irrités contre lui, les tournera pour lui contre vous. Télémaque et moi, nous combattrons pour la bonne cauſe. Je prends tous les dieux du ciel et des enfers à témoins des juſtes propoſitions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva ſon bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier, qui étoit dans ſa main le ſigne pacifique. Les chefs, qui le regardèrent de près, furent étonnés et éblouis du feu divin qui éclatoit dans ſes yeux. Il parut avec une majeſté et une autorité, qui eſt au-deſſus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. Le charme de ſes paroles douces et fortes enlevoit les cœurs: elles étoient ſemblables à ces paroles enchantées, qui, tout-à-coup, dans le profond ſilence de la nuit, arrêtent au milieu de l'Olympe la lune et les étoiles, calment la mer irritée, font taire les vents et les flots, et ſuſpendent le cours des fleuves rapides.

Mentor étoit, au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus, lorſqu'il étoit environné de tigres, qui, oubliant leur cruauté, venoient, par la puiſſance de ſa douce voix, lécher ſes pieds, et ſe ſoumettre par leurs careſſes. D'abord il ſe fit un profond ſilence dans toute l'armée. Les chefs ſe regardoient les uns les autres, ne pouvant réſiſter à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes, immobiles, avoient les yeux attachés ſur lui. On n'oſoit parler, de peur qu'il n'eût encore quelque choſe à dire, et qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux choſes qu'il avoit dites, on auroit ſouhaité qu'il eût parlé plus long-temps. Tout ce qu'il avoit dit, demeuroit comme gravé

dans tous les cœurs. En parlant, il se faisoit aimer, il se faisoit croire ; chacun étoit avide, et comme suspendu, pour recueillir jusqu'aux moindres paroles qui sortoient de sa bouche.

Enfin, après un assez long silence, on entendit un bruit sourd, qui se répandoit peu-à-peu. Ce n'étoit plus ce bruit confus des peuples qui frémissoient dans leur indignation ; c'étoit, au contraire, un murmure doux, et favorable. On decouvroit déja sur les visages je ne sais quoi de serein, et de radouci. Les Manduriens, si irrités, sentoient que leurs armes leur tomboient des mains. Le farouche Phalante, avec ses Lacédémoniens, fut surpris de trouver leurs entrailles attendries. Les autres commencèrent à soupirer après cette heureuse paix qu'on venoit de leur montrer. Philoctète, plus sensible qu'un autre, par l'expérience de ses malheurs, ne put retenir ses larmes. Nestor, ne pouvant parler, dans le transport où le discours de Mentor venoit de le mettre, l'embrassa tendrement ; et tous les peuples à-la-fois, comme si c'eût été un signal, s'écrièrent aussi-tôt : O sage vieillard ! vous nous désarmez. La paix ! la paix !

Nestor, un moment après, voulut commencer un discours ; mais toutes les troupes, impatientes, craignirent qu'il ne voulût représenter quelque difficulté. La paix ! la paix ! s'écrièrent-elles encore une fois. On ne put leur imposer silence, qu'en faisant crier avec eux par tous les chefs de l'armée, La paix ! la paix !

Nestor, voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un discours suivi, se contenta de dire : Vous voyez, ô Mentor, ce que peut la parole d'un homme de bien. Quand la sagesse et la vertu parlent, elles calment toutes les passions. Nos justes ressentimens se changént en amitié, et en désirs d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous l'offrez. En même temps, tous les chefs tendirent les mains en signe de consentement.

Mentor courut vers la porte de Salente pour la faire ouvrir, et pour mander à Idoménée de sortir de la ville sans précaution. Cependant Nestor embrassoit Télémaque, disant : O aimable fils du plus sage de tous les Grecs, puissez-vous être aussi sage, et plus heureux que lui ! N'avez vous rien découvert sur sa destinée ? Le souve-

nir

nir de votre père, à qui vous ressemblez, a servi à étouffer notre indignation. Phalante, quoique dur et farouche, quoiqu'il n'eût jamais vu Ulysse, ne laissa pas d'être touche de ses malheurs, et de ceux de son fils. Déja on pressoit Telémaque de raconter ses aventures, lorsque Mentor revint avec Idoménée, et toute la jeunesse Crétoise qui le suivoit.

A la vue d'Idoménée, les alliés sentirent que leur courroux se rallumoit : mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater. Que tardons-nous, dit-il, à conclurre cette sainte alliance, dont les dieux seront les témoins, et les défenseurs? Qu'ils la vengent, si jamais quelqu' impie ose la violer ; et que tous les maux horribles de la guerre, loin d'accabler les peuples fidéles, et innocens, retombent sur la tête parjure et exécrable de l'ambitieux qui foulera aux pieds les droits sacrés de cette alliance ; qu'il soit détesté des dieux, et des hommes; qu'il ne jouisse jamais du fruit de sa perfidie ; que les Furies infernales, sous les figures les plus hideuses, viennent exciter sa rage, et son désespoir ; qu'il tombe mort sans aucune espérance de sépulture ; que son corps soit la proie des chiens, et des vautours ; et qu'il soit, aux enfers, dans le profond abyme du Tartare, tourmenté à jamais plus rigoureusement que Tantale, Ixion, et les Danaïdes ! Mais plutôt, que cette paix soit inébranlable comme les rochers d'Atlas qui soutient le ciel ; que tous ces peuples la révèrent, et goûtent ses fruits de génération en génération ; que les noms de ceux qui l'auront jurée soient, avec amour et vénération, dans la bouche de nos derniers neveux ; que cette paix, fondée sur la justice, et sur la bonne foi, soit le modèle de toutes les paix qui se feront à l'avenir chez toutes les nations de la terre ; et que tous les peuples, qui voudront se rendre heureux, en se réunissant, songent a imiter les peuples de l'Hespérie !

A ces paroles, Idoménée et les autres rois jurerent la paix aux conditions marquées. On donna, de part et d'autre, douze ôtages. Télémaque veut être du nombre des ôtages donnés par Idoménée ; mais on ne peut consentir que Mentor en soit, parce que les alliés veulent qu'il demeure auprès d'Idoménée, pour répondre de sa conduite, et de celle de ses conseillers, jusq'à l'entière exécution des choses promises. On immola, entre la ville

et

et l'armée, cent géniſſes blanches comme la neige, et autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées, et ornées de feſtons. On entendoit retentir juſques dans les montagnes voiſines les mugiſſemens affreux des victimes qui tomboient ſous le couteau ſacré. Le ſang fumant ruiſſeloit de toutes parts. On faiſoit couler avec abondance un vin exquis pour les libations. Les Haruſpices conſultoient les entrailles, qui palpitoient encore. Les ſacrificateurs brûloient ſur l'autel un encens qui formoit un épais nuage, et dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne.

Cependant les ſoldats des deux partis, ceſſant de ſe regarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entretenir ſur leurs aventures. Il ſe délaſſoient déja de leurs travaux, et goûtoient par avance les douceurs de la paix. Pluſieurs de ceux qui avoient ſuivi Idoménée au ſiége de Troye, reconnurent ceux de Neſtor, qui avoient combattu dans la même guerre. Ils s'embraſſoient avec tendreſſe, et ſe racontoient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé depuis qu'ils avoient ruiné la ſuperbe ville, qui étoit l'ornement de toute l'Aſie. Déja ils ſe couchoient ſur l'herbe, ſe couronnoient de fleurs, et buvoient enſemble du vin qu'on apportoit de la ville dans de grands vaſes, pour célébrer une ſi heureuſe journée.

Tout-à-coup Mentor dit : O rois, O capitaines aſſemblés ! Déſormais, ſous divers noms et divers chefs, vous ne ſerez plus qu'un ſeul peuple. C'eſt ainſi que les juſtes dieux, amateurs des hommes qu'ils ont formés, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'eſt qu'une famille diſperſée ſur la face de toute la terre ; tous les peuples ſont frères, et doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le ſang de leurs frères, qui eſt leur propre ſang ! La guerre eſt quelquefois néceſſaire, il eſt vrai : mais c'eſt la honte du genre humain qu'elle ſoit inévitable en certaines occaſions. O rois ! ne dites point qu'on doit la déſirer pour acquérir de la gloire. La vraie gloire ne ſe trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfère ſa propre gloire aux ſentimens de l'humanité, eſt un monſtre d'orgueil, et non pas un homme : il ne parviendra même qu'à une fauſſe gloire ; car la vraie gloire ne ſe trouve que dans la modération, et dans la bonté. On pourra

le

le flatter pour contenter sa vanité folle ; mais on dira toujours de lui en secret, quand on voudra parler sincèrement : Il a d'autant moins mérité la gloire, qu'il l'a désirée avec une passion injuste : les hommes ne doivent point l'estimer, puisqu'il a si peu estimé les hommes, et qu'il a prodigué leur sang par une brutale vanité. Heureux le roi qui aime son peuple, qui en est aimé, qui se confie en ses voisins, et qui a leur confiance ; qui, loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entr'eux, et qui fait envier à toutes les nations étrangères le bonheur qu'ont ses sujets de l'avoir pour roi ! Songez donc à vous rassembler de temps en temps, ô vous qui gouvernez les puissantes villes de l'Hespérie ! Faites, de trois ans en trois ans, une assemblée générale, où tous les rois qui sont ici présens, se trouvent pour renouveller l'alliance par un nouveau serment, pour affermir l'amitié promise, et pour délibérer sur tous les intérêts communs. Tandis que vous serez unis, vous aurez au dedans de ce beau pays, la paix, la gloire, et l'abondance ; au dehors vous serez toujours invincibles. Il n'y a que la discorde, sortie de l'enfer pour tourmenter les hommes, qui puisse troubler la félicité que les dieux vous preparent.

Nestor lui répondit : Vous voyez, par la facilité avec laquelle nous faisons la paix, combien nous sommes éloignés de vouloir faire la guerre par une vaine gloire, ou par l'injuste avidité de nous aggrandir au préjudice de nos voïsins. Mais que peut-on faire quand on se trouve auprès d'un prince violent, qui ne connoît point d'autre loi que son intérêt, et qui ne perd aucune occasion d'envahir les terres des autres états ? Ne croyez pas que je parle d'Idoménée ; non, je n'ai plus de lui cette pensée : c'est Adraste, roi des Dauniens, de qui nous avons tout à craindre. Il méprise les dieux, et croit que tous les hommes qui sont sur la terre, ne sont nés que pour servir à sa gloire par leur servitude. Il ne veut point de sujets dont il soit le roi et le père ; il veut des esclaves et des adorateurs : il se fait rendre les honneurs divins. Jusqu'ici l'aveugle fortune a favorisé ses plus injustes entreprises. Nous nous étions hâtés de venir attaquer Salente, pour nous défaire du plus foible de nos ennemis, qui ne commençoit qu'à s'établir sur

cette côte, afin de tourner ensuite nos armes contre cet autre ennmi plus puissant. Il a déja pris plusieurs villes de nos alliés. Ceux de Crotone ont perdu contre lui deux batailles. Il se sert de toutes sortes de moyens pour contenter son ambition : la force et l'artifice, tout lui est égal, pourvu qu'il accable ses ennemis. Il a amassé de grands trésors ; ses troupes sont disciplinées, et aguerries ; ses capitaines sont expérimentés ; il est bien servi. Il veille lui-même sans cesse sur tous ceux qui agissent par ses ordres : il punit sévèrement les moindres fautes, et récompense avec libéralité les services qu'on lui rend. Sa valeur soutient et anime celle de toutes ses troupes. Ce seroit un roi accompli, si la justice et la bonne foi régloient sa conduite : mais ill ne craint ni les dieux, ni les reproches de sa conscience. Il compte même pour rien la réputation ; il la regarde comme un vain fantôme, qui ne doit arrêter que les esprits foibles. Il ne compte pour un bien solide et réel, que l'avantage de posséder de grandes richesses, d'être craint, et de fouler aux pieds tout le genre humain. Bientôt son armée paroîtra sur nos terres ; et si l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui résister, toute espérance de liberté nous sera ôtée. C'est l'intérêt d'Idoménée, aussibien que le nôtre, de s'opposer à ce voisin, qui ne peut souffrir rien de libre dans son voisinage. Si nous étions vaincus, Salente seroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous ensemble de le prévenir. Pendant que Nestor parloit ainsi, on s'avançoit vers la ville ; car Idoménée avoit prié tous les rois, et les principaux chefs d'y entrer, pour y passer la nuit.

FIN DU LIVRE ONZIEME.

LES

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE DOUZIEME.

SOMMAIRE.

Nestor, au nom des alliés, demande du secours à Idoménée contre les Dauniens leurs ennemis. Mentor, qui veut policer la ville de Salente, et exercer le peuple à l'agriculture, fait ensorte qu'il se contente d'avoir Télémaque à la tête de cent nobles Crétois. Aprés le départ de celui ci, Mentor fait une revue exacte dans la ville et dans le port; s'informe de tout; fait faire à Idoménée de nouveaux réglemens pour le commerce, et pour la police; lui fait partager en sept classes le peuple, dont il distingue les rangs et la naissance par la diversité des habits; lui fait retrancher le luxe et les arts inutiles, pour appliquer les artisans au labourage, qu'il met en honneur.

TOUTE l'armée des alliés dressoit déja ses tentes, et la campagne étoit couverte de riches pavillons de toutes sortes de couleurs, où les Hespériens fatigués attendoient le sommeil. Quand les rois, avec leur suite, furent entrés dans la ville, ils parurent étonnés qu'en si peu de temps on eût pu faire tant de bâtimens magnifiques, et que l'embarras d'une si grande guerre

n'eût

n'eût point empêché cette ville naiſſante de croître, et de s'embellir tout-à-coup.

On admira la ſageſſe et la vigilance d'Idoménée, qui avoit fondé un ſi beau royaume ; et chacun conclut, que, la paix étant faite avec lui, les alliés ſeroient bien puiſſans, s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On propoſa à Idoménée d'y entrer. Il ne put rejetter une ſi juſte propoſition, et il promit des troupes. Mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui eſt néceſſaire pour rendre un état floriſſant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pourroient pas être auſſi grandes qu'elles le paroiſſoient. Il le prit en particulier, et lui parla ainſi :

Vous voyez que nos ſoins ne vous ont pas été inutiles : Salente eſt garantie des malheurs qui la menaçoient. Il ne tient plus qu'à vous d'en élever juſqu'au ciel la gloire, et d'égaler la ſageſſe de Minos votre aïeul dans le gouvernement de vos peuples. Je continue à vous parler librement, ſuppoſant que vous le voulez, et que vous déteſtez toute flatterie. Pendant que ces rois ont loué votre magnificence, je penſois en moi-même à la témérité de votre conduite. A ce mot de témérité, Idoménée changea de viſage, ſes yeux ſe troublèrent, il rougit ; et peu s'en fallut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner ſon reſſentiment. Mentor lui dit d'un ton modeſte et reſpectueux, mais libre et hardi : Ce mot de témérité vous choque, je le vois bien : tout autre que moi auroit eu tort de s'en ſervir ; car il faut reſpecter les rois, et ménager leur délicateſſe, même en les reprenant : la vérité par elle-même les bleſſe aſſez, ſans y ajouter des termes forts. Mais j'ai cru que vous pourriez ſouffrir que je vous parlaſſe ſans adouciſſement, pour vous découvrir votre faute. Mon deſſein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choſes par leur nom, et à comprendre, que, quand les autres vous donneront des conſeils ſur votre conduite, ils n'oſeront jamais vous dire tout ce qu'ils penſeront. Il faudra, ſi voulez n'y être point trompé, que vous compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront ſur les choſes qui vous ſeront déſavantageuſes. Pour moi, je veux bien adoucir mes paroles ſelon votre beſoin : mais il vous eſt utile qu'un homme ſans intérêt, et ſans conſéquence, vous

parle en ſecret un langage dur. Nul autre n'oſera jamais vous le parler : vous ne verrez la vérité qu'à demi, et ſous de belles enveloppes.

A ces mots, Idoménée, déja revenu de ſa première promptitude, parut honteux de ſa délicateſſe. Vous voyez, dit-il á Mentor, ce que fait l'habitude d'être flatté. Je vous dois le ſalut de mon nouveau royaume ; il n'y a aucune vérité que je ne me croie heureux d'entendre de votre bouche : mais ayez pitié d'un roi que la flatterie avoit empoiſonné, et qui n'a pû, même dans ſes malheurs, trouver des hommes aſſez généreux pour lui dire la vérité. Non, je n'ai jamais trouvé perſonne qui m'ait aſſez aimé, pour vouloir me déplaire, en me diſant la vérité toute entière.

En diſant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, et il embraſſa tendrement Mentor. Alors ce ſage vieillard lui dit : C'eſt avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choſes dures : mais puis-je vous trahir en vous cachant la vérité ? Mettez-vous en ma place. Si vous avez été trompé juſqu'ici, c'eſt que vous avez bien voulu l'être ; c'eſt que vous avez craint des conſeillers trop ſincères. Avez-vous cherché les gens les plus déſintereſſés, et les plus propres à vous contredire ? avez-vous pris ſoin de choiſir les hommes les moins empreſſés à vous plaire, les plus déſintéreſſés dans leur conduite, et les plus capables de condamner vos paſſions, et vos ſentimens injuſtes ? Quand vous avez trouvé des flatteurs, les avez-vous écartes ? vous en êtes-vous défié ? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, et qui méritent de la connoître. Voyons ſi vous aurez maintenant le courage de vous laiſſer humilier par la vérité, qui vous condamne.

Je vous diſois donc que ce qui vous attire tant de louanges, ne merite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au dehors tant d'ennemis, qui menaçoient votre royaume encore mal établi, vous ne ſongiez, au dedans de votre nouvelle ville, qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'eſt ce qui vous a coûté tant de mauvaiſes nuits, comme vous me l'avez avoué vous-même. Vous avez épuiſé vos richeſſes ; vous n'avez ſongé ni à augmenter votre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette côte

Ne falloit-il pas regarder ces deux choses comme les deux fondemens essentiels de votre puissance : avoir beaucoup de bons hommes, et des terres bien cultivées pour les nourrir ? Il falloit une longue paix dans ces commencemens, pour favoriser la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez songer qu'à l'agriculture, et à l'établissement des plus sages lois. Une vaine ambition vous a poussé jusqu'au bord du précipice. A force de vouloir paroître grand, vous avez pensé ruiner votre véritable grandeur. Hâtez-vous de reparer ces fautes ; suspendez tous vos grands ouvrages ; renoncez à ce faste qui ruineroit votre nouvelle ville ; laissez en paix respirer vos peuples ; appliquez-vous à les mettre dans l'abondance, pour faciliter les mariages. Sachez que vous n'êtes roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner ; et que votre puissance doit se mesurer, non par l'étendue des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, et qui seront attachés à vous obéir. Possédez une bonne terre, quoique médiocre en étendue ; couvrez-la de peuples innombrables, laborieux, et disciplinés : faites que ces peuples vous aiment : vous êtes plus puissant, plus heureux, et plus rempli de gloire, que tous les conquérans qui ravagent tant de royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces rois ? répondit Idoménée : leur avouerai-je ma foiblesse ? Il est vrai que j'ai négligé l'agriculture, et même le commerce, qui m'est si facile sur cette côte : je n'ai songé qu'à faire une ville magnifique. Faudra-t-il donc, mon cher Mentor, me deshonorer dans l'assemblée de tant de rois, et découvrir mon imprudence ? S'il le faut, je le veux ; je le ferai sans hésiter, quoiqu'il m'en coûte : car vous m'avez appris qu'un vrai roi, qui est fait pour ses peuples, et qui se doit tout entier à eux, doit préférer le salut de son royaume à sa propre réputation.

Ce sentiment est digne du père des peuples, reprit Mentor ; c'est à cette bonté, et non à la vaine magnificence de votre ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai roi. Mais il faut ménager votre honneur, pour l'intérêt même de votre royaume. Laissez-moi faire ; je vais faire entendre à ces rois, que vous êtes engagé

a rétablir Ulyſſe, s'il eſt encore vivant, ou du moins ſon fils, dans la puiſſance royale, à Ithaque, et que vous voulez en chaſſer, par force, tous les amans de Penélope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuſes : ainſi ils conſentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible ſecours contre les Dauniens.

A ces mots, Idoménée parut comme un homme qu'on ſoulage d'un fardeau accablant. Vous ſauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur, et la réputation de cette ville naiſſante dont vous cacherez l'épuiſement à tous mes voiſins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y rétablir Ulyſſe, ou du moins Télémaque ſon fils, pendant que Télémaque lui-même eſt engagé d'aller à la guerre contre les Dauniens ? Ne ſoyez point en peine, répliqua Mentor, je ne dirai rien que de vrai. Les vaiſſeaux que vous enverrez pour l'établiſſement de votre commerce, iront ſur la côte de l'Epire : ils feront deux choſes à-la-fois ; l'une, de rappeller ſur votre côte les marchands étrangers, que les trop grands impôts éloignent de Salente ; l'autre, de chercher des nouvelles d'Ulyſſe. S'il eſt encore vivant, il faut qu'il ne ſoit pas loin de ces mers qui diviſent la Grèce d'avec l'Italie, et on aſſure qu'on l'a vu chez les Phéaciens. Quand même il n'y auroit plus aucune eſpérance de le revoir, vos vaiſſeaux rendront un ſignalé ſervice à ſon fils : ils répandront dans Ithaque, et dans tous les pays voiſins, la terreur du nom du jeune Télémaque, qu'on croit mort comme ſon père. Les amans de Pénélope ſeront étonnés d'apprendre qu'il eſt prêt à revenir avec le ſecours d'un puiſſant allié. Les Ithaciens n'oſeront ſecouer le joug. Pénélope ſera conſolée, et refuſera toujours de choiſir un nouvel époux. Ainſi, vous ſervirez Télémaque, pendant qu'il ſera en votre place, avec les alliés de cette côte d'Italie contre les Dauniens.

A ces mots, Idoménée s'écria : Heureux le roi qui eſt ſoutenu par de ſages conſeils ! Un ami ſage et fidéle vaut mieux à un roi que des armées victorieuſes. Mais doublement heureux le roi, qui ſent ſon bonheur, et qui en ſait profiter par le bon uſage des ſages conſeils ! car ſouvent il arrive qu'on éloigne de ſa

confiance

confiance les hommes sages et vertueux, dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flatteurs, dont on ne craint point la trahison. Je suis moi-même tombé dans cette faute, et je vous raconterai tous les malheurs qui me sont venus par un faux ami, qui flattoit mes passions, dans l'espérance que je flatterois à mon tour les siennes.

Mentor fit aisément entendre aux roix alliés, qu'Idoménée devoit se charger des affaires de Télémaque, pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils se contentèrent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulysse, avec cent jeunes Crétois qu'Idoménée lui donna pour l'accompagner : c'étoit la fleur de la jeune noblesse, que ce roi avoit emmenée de Crète. Mentor lui avoit conseillé de les envoyer dans cette guerre : Il faut, disoit-il, avoir soin, pendant la paix, de multiplier le peuple ; mais, de peur que toute la nation ne s'amollisse, et ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangères la jeune noblesse. Ceux-là suffisent pour entretenir toute la nation dans une émulation de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues, et de la mort méme, enfin dans l'expérience de l'art militaire.

Les rois alliés partirent de Salente, contens d'Idoménée, et charmés de la sagesse de Mentor : ils étoient pleins de joie de ce qu'ils emmenoient avec eux Télémaque. Celui-ci ne put modérer sa douleur quand il fallut se séparer de son ami. Pendant que les rois alliés faisoient leurs adieux, et juroient à Idoménée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenoit Télémaque serré entre ses bras ; il se sentoit arrosé de ses larmes. Je suis insensible, disoit Télémaque, à la joie d'aller acquérir de la gloire ; je ne suis touché que de la douleur de notre séparation. Il me semble que je vois encore ce temps infortuné où les Egyptiens m'arrachèrent d'entre vos bras, et m'éloignèrent de vous, sans me laisser aucune espérance de vous revoir.

Mentor repondit à ces paroles avec douceur, pour le consoler : Voici, lui disoit-il, une séparation bien différente : elle est volontaire, elle sera courte, vous allez chercher la victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre, et plus courageux ; accoutumez-vous à mon absence ; vous ne m'aurez pas

 toujours ;

toujours ; il faut que ce ſoit la ſageſſe et la vertu, plutôt que la préſence de Mentor, qui vous inſpirent ce que vous devez faire.

En diſant ces mots, la déeſſe, cachée ſous la figure de Mentor, couvrit Télémaque de ſon égide ; elle répandit au dedans de lui l'eſprit de ſageſſe, et de prévoyance, la valeur intrépide, et la douce modération, qui ſe trouvent ſi rarement enſemble. Allez, diſoit Mentor, au milieu des plus grands périls, toutes les fois qu'il ſera utile que vous y alliez. Un prince ſe déſhonore encore plus en évitant les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres, puiſſe être douteux. S'il eſt néceſſaire à un peuple de conſerver ſon chef ou ſon roi, il lui eſt encore plus néceſſaire de ne le voir point dans une réputation douteuſe ſur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande, doit être le modéle de tous les autres ; ſon exemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Télémaque ! et périſſez dans les combats, plutôt que de faire douter de votre courage. Les flatteurs qui auront plus d'empreſſement pour vous empêcher de vous expoſer au péril dans les occaſions néceſſaires, ſeront les premiers à dire en ſecret, que vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occaſions. Mais auſſi, n'allez pas chercher les périls ſans utilité. La valeur ne peut être une vertu, qu'autant qu'elle eſt réglée par la prudence. Autrement c'eſt un mépris inſenſé de la vie, et une ardeur brutale ; la valeur emportée n'a rien de ſûr. Celui qui ne ſe poſſéde point dans les dangers, eſt plutôt fougueux, que brave ; il a beſoin d'être hors de lui pour ſe mettre au deſſus de la crainte, parce qu'il ne peut la ſurmonter par la ſituation naturelle de ſon cœur. En cet état, s'il ne fuit point, du moins il ſe trouble ; il perd la liberté de ſon eſprit, qui lui ſeroit néceſſaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occaſions, pour renverſer les ennemis, et pour ſervir ſa patrie. S'il a toute l'ardeur d'un ſoldat, il n'a point le diſcernement d'un capitaine. Encore même n'a-t-il pas le vrai courage d'un ſimple ſoldat ; car le ſoldat doit conſerver dans le combat la préſence d'eſprit, et la modération néceſſaires pour obéir.

Celui

Celui qui s'expose témerairement, trouble l'ordre de la discipline des troupes, donne un exemple de témérité, et expose souvent l'armée entière à de grands malheurs. Ceux qui préférent leur vaine ambition à la sûreté de la cause commune, méritent des châtimens, et non des récompenses.

Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver, est d'attendre tranquillement l'occasion favorable. La vertu se fait d'autant plus révérer, qu'elle se montre plus simple, plus modeste, plus ennemie de tout faste. C'est à mesure que la nécessité de s'exposer au péril augmente, qu'il faut aussi de nouvelles ressources de prévoyance et de courage, qui aillent toujours en croissant. Au reste, souvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de personne. De votre côté, ne soyez point jaloux du succès des autres: louez-les pour tout ce qui mérite quelque louange; mais louez avec discernement, disant le bien avec plaisir: cachez le mal, et n'y pensez qu'avec douleur. Ne décidez point devant ces anciens capitaines qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir: écoutez-les avec déférence; consultez-les: priez les plus habiles de vous instruire, et n'ayez point de honte d'attribuer à leurs instructions tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin, n'écoutez jamais des discours par lesquels on voudra exciter votre défiance ou votre jalousie contre les autres chefs. Parlez-leur avec confiance et ingénuité. Si vous croyez qu'ils aient manqué à votre égard, ouvrez-leur votre cœur, expliquez-leur toutes vos raisons. S'ils sont capables de sentir la noblesse de cette conduite, vous les charmerez, et vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez sujet d'en attendre. Si au contraire, ils ne sont pas assez raisonnables pour entrer dans vos sentimens vous serez instruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuste à souffrir; vous prendrez vos mesures pour ne vous plus commettre, jusqu'à ce que la guerre finisse, et vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais sur-tout ne dites jamais à certains flatteurs, qui sément la division, les sujets de peine que vous croirez avoir contre les chefs de l'armée où vous serez. Je demeurerai ici, continua Mentor, pour secourir Idoménée dans le besoin où il est de travailler au

bonheur

bonheur de ſes peuples, et pour achever de lui faire réparer les fautes, que les mauvais conſeils, et les flatteurs lui ont fait commettre dans l'établiſſement de ſon nouveau royaume.

Alors Télémaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque ſurpriſe, et même quelque mépris, pour la conduite d'Idoménée. Mais Mentor l'en reprit d'un ton ſévère. Etes-vous étonné, lui dit il, de ce que les hommes les plus eſtimables ſont encore hommes, et montrent encore quelques reſtes des foibleſſes de l'humanité parmi les piéges innombrables, et les embarras inſéparables de la royauté ? Idoménée, il eſt vrai, a été nourri dans des idées de faſte et de hauteur : mais quel philoſophe auroit pû ſe défendre de la flatterie, s'il avoit été en ſa place ? Il eſt vrai qu'il s'eſt laiſſé trop prévenir par ceux qui ont eu ſa confiance : mais les plus ſages rois ſont ſouvent trompés, quelques precautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un roi ne peut ſe paſſer de Miniſtres qui le ſoulagent, et en qui il ſe confie, quiſqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs, un roi connoît beaucoup moins que les particuliers, les hommes qui l'environnent : on eſt toujours maſqué auprès de lui ; on épuiſe toutes ſortes d'artifices pour le tromper. Hélas ! cher Télémaque, vous ne l'éprouverez que trop. On ne trouve point dans les hommes, ni les vertus, ni les talens qu'on y cherche. On a beau les étudier, et les approfondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire des meilleurs hommes, ce qu'on auroit beſoin d'en faire pour le public. Ils ont leurs entêtemens, leurs incompatibilités, leurs jalouſies. On ne les perſuade, ni on ne les corrige guère.

Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de miniſtres, pour faire, par eux, ce qu'on ne peut faire ſoi-même ; et plus on a beſoin d'hommes à qui on confie l'autorité, plus on eſt expoſé à ſe tromper dans de tels choix. Tel critique aujourd'hui impitoyablement les rois, qui gouverneroit demain moins bien qu'eux, et qui feroit les mêmes fautes, avec d'autres infiniment plus grandes, ſi on lui confioit la même puiſſance. La condition privée, quand on y joint un peu d'eſprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, reléve des

talens

talens éblouiſſans, et fait paroître un homme digne de toutes les places dont il eſt éloigné : mais c'eſt l'autorité qui met tous les talens à une rude épreuve, et découvre de grands défauts. La grandeur eſt comme certains verres qui groſſiſſent tous les objets. Tous les défauts paroiſſent croître dans ces hautes places, où les moindres choſes ont de grandes conſequences, et où les plus légères fautes ont de violens contre-coups. Le monde entier eſt occupé à obſerver un ſeul homme, à toute heure, et à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent, n'ont aucune expérience de l'état où il eſt : ils n'en ſentent point les difficultés, et ils ne veulent plus qu'il ſoit homme, tant ils exigent de perfection de lui. Un roi, quelque bon et ſage qu'il ſoit, eſt encore homme. Son eſprit a des bornes, et ſa vertu en a auſſi. Il a de l'humeur, des paſſions, des habitudes, dont il n'eſt pas tout-à-fait le maître. Il eſt obſédé par des gens intéreſſés et artificieux ; il ne trouve point les ſecours qu'il cherche. Il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ſes paſſions, et tantôt par celles de ſes miniſters. A peine a-t-il réparé une faute, qu'il retombe dans une autre. Telle eſt la condition des rois les plus éclairés, et les plus vertueux.

Les plus longs, et les meilleurs régnes ſont trop courts, et trop imparfaits, pour réparer à la fin ce qu'on a gâté, ſans le vouloir, dans les commencemens. La royauté porte avec elle toutes ces miſères : l'impuiſſance humaine ſuccombe ſous un fardeau ſi accablant : il faut plaindre les rois, et les excuſer. Ne ſont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes, dont les beſoins ſont infinis, et qui donnent tant de peines à ceux qui veulent les bien gouverner ? Pour parler franchement, les hommes ſont fort à plaindre d'avoir à être governés par un roi qui n'eſt qu'un homme ſemblable à eux ; car il faudroit des dieux pour redreſſer les hommes. Mais les rois ne ſont pas moins à plaindre, n'étant qu'hommes, c'eſt-à-dire, foibles et imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus, et trompeurs.

Télémaque répondit avec vivacité : Idoménée a perdu, par ſa faute, le royaume de ſes ancêtres en Crète, et ſans vos conſeils, il en auroit perdu un ſecond à Salente. J'avoue, reprit Mentor, qu'il a fait de grandes fautes : mais

mais cherchez dans la Grèce, et dans tous les autres pays les mieux policés, un roi qui n'en ait point fait d'inexcusables. Les plus grands hommes ont, dans leur tempérament, et dans le caractère de leur esprit, des défauts qui les entraînent, et les plus louables sont ceux qui ont le courage de connoître et de réparer leurs égaremens. Pensez-vous qu'Ulysse, le grand Ulysse votre père, qui est le modéle des rois de la Grèce, n'ait pas aussi ses foiblesses, et ses défauts ? Si Minerve ne l'eût conduit pas à pas, combien de fois auroit-il succombé dans les périls, et dans les embarras où la fortune s'est jouée de lui ! Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu, ou redressé pour le conduire toujours à la gloire, par le chemin de la vertu ! N'attendez pas même, quand vous le verrez régner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver sans imperfections ; vous lui en verrez sans doute. La Grèce, l'Asie, et toutes les îles des mers, l'ont admiré malgré ces défauts : mille qualités merveilleuses les font oublier. Vous serez trop heureux de pouvoir l'admirer aussi, et de l'étudier sans cesse comme votre modéle.

Accoutumez-vous, ô Télémaque, à n'attendre des plus grands hommes, que ce que l'humanité est capable de faire. La jeunesse sans expérience se livre à une critique présomptueuse qui la dégoûte de tous les modéles qu'elle a besoin de suivre, et qui la jette dans une indocilité incurable. Non-seulement vous devez aimer, respecter, imiter votre père, quoiqu'il ne soit point parfait ; mais encore vous devez avoir une haute estime pour Idoménée, malgré tout ce que j'ai repris en lui. Il est naturellement sincère, droit, équitable, libéral, bienfaisant ; sa valeur est parfaite ; il déteste la fraude, quand il la connoît, et qu'il suit librement la véritable pente de son cœur. Tous ses talens extérieurs sont grands, et proportionnés à sa place. Sa simplicité à avouer son tort, sa douceur, sa patience pour se laisser dire, par moi, les choses les plus dures, son courage contre lui-même pour réparer publiquement ses fautes, et pour se mettre par-là au-dessus de toute la critique des hommes, montrent une ame véritablement grande. Le bonheur, ou le conseil d'autrui, peut préserver de certaines fautes un homme

homme très-médiocre ; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puiſſe engager un roi ſi long-temps ſéduit par la flatterie, à réparer ſon tort. Il eſt bien plus glorieux de ſe relever ainſi, que de n'être jamais tombé. Idoménée a fait les fautes que preſque tous les rois font ; mais aucun roi ne fait pour ſe corriger, ce qu'il vient de faire. Pour moi, je ne pouvois me laſſer de l'admirer dans les momens même où il me permettoit de le contredire. Admirez-le auſſi, mon cher Télémaque : c'eſt moins pour ſa réputation que pour votre utilité, que je vous donne ce conſeil.

Mentor fit ſentir à Télémaque, par ce diſcours, combien il eſt dangereux d'être injuſte, en ſe laiſſant aller à une critique rigoureuſe contre les autres hommes ; et ſurtout contre ceux qui ſont chargés des embarras, et des difficultés du gouvernement. Enſuite il lui dit : Il eſt temps que vous partiez : adieu. Je vous attendrai, ô mon cher Télémaque ! Souvenez-vous que ceux qui craignent les dieux, n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls : mais ſachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces mots, Télémaque crut ſentir la préſence de la déeſſe ; et il eût même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, ſi la déeſſe n'eût rappellé l'idée de Mentor, en lui diſant : N'oubliez pas, mon fils, tous les ſoins que j'ai pris pendant votre enfance, pour vous rendre ſage, et courageux, comme votre père. Ne faites rien qui ne ſoit digne de ſes grands exemples, et des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inſpirer.

Le ſoleil s'elevoit déja, et doroit le ſommet des montagnes, quand les rois ſortirent de Salente pour rejoindre leurs troupes. Ces troupes, campées autour de la ville, ſe mirent en marche ſous leurs commandans. On voyoit, de tous côtés, le fer des piques hériſſées ; l'éclat des boucliers ébllouiſſoit les yeux ; un nuage de pouſſière s'élevoit juſqu'aux nues. Idoménée, avec Mentor, conduiſoit dans la campagne les rois alliés qui s'éloignoient des murs de la ville. Enfin ils ſe ſéparèrent, après s'être donné, de part et d'autre, les marques d'une vraie amitié ; et les alliés ne doutèrent plus que la paix ne fût durable, lorſqu'ils

lorſqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idoménée, qu'on leur avoit repréſenté bien différent de ce qu'il étoit : c'eſt qu'on jugeoit de lui, non par ſes ſentimens naturels, mais par les conſeils flatteurs et injuſtes auxquels il s'étoit livré.

Après que l'armée fut partie, Idoménée mena Mentor dans tous les quartiers de la ville. Voyons, diſoit Mentor, combien vous avez d'hommes et dans la ville et dans la campagne ; faiſons-en le dénombrement. Examinons combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent, dans les années médiocres, de blé, de vin, d'huile, et des autres choſes utiles. Nous ſaurons, par cette voie, ſi la terre fournit de quoi nourrir tous ſes habitans, et ſi elle produit encore de quoi faire un commerce utile de ſon ſuperflu avec les pays étrangers. Examinons auſſi combien vous avez de vaiſſeaux, et de matelots : c'eſt par-là qu'il faut juger de votre puiſſance. Il alla viſiter le port, et entra dans chaque vaiſſeau. Il s'informa des pays où chaque vaiſſeau alloit faire le commerce, quelles marchandiſes il portoit, celles qu'il prenoit au retour, quelle étoit la dépenſe du vaiſſeau pendant la navigation, les prêts que les marchands ſe faiſoient les uns aux autres, les ſociétés qu'ils faiſoient entre eux pour ſavoir ſi elles étoient équitables, et fidélement obſervées ; enfin, les hazards du naufrage, et les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des marchands, qui, par l'avidité du gain, entreprennent ſouvent des choſes qui ſont au-delà de leurs forces.

Il voulut qu'on punît ſévérement toutes les banqueroutes, parce que celles qui ſont exemptes de mauvaiſe foi, ne le ſont preſque jamais de témérité. En même temps, il fit des régles pour faire enſorte qu'il fût aiſé de ne jamais faire banqueroute. Il établit des magiſtrats, à qui les marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenſes, et de leurs entrepriſes. Il ne leur étoit jamais permis de riſquer le bien d'autrui, et ils ne pouvoient même riſquer que la moitié du leur. De plus, ils faiſoient en ſociété les entrepriſes qu'ils ne pouvoient faire ſeuls ; et la police de ces ſociétés étoit inviolable, par la rigueur des peines impoſées à ceux qui ne les ſuivroient pas. D'ailleurs, la liberté du commerce

étoit

étoit entière : bien loin de le gêner par des impôts, on promettoit une récompenſe à tous les marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nation.

Ainſi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts. Le commerce de cette ville étoit ſemblable au flux, et reflux de la mer. Les tréſors y entroient comme les flots viennent l'un ſur l'autre. Tout y étoit apporté, et en ſortoit librement. Tout ce qui y entroit étoit utile ; tout ce qui en ſortoit, laiſſoit, en ſortant d'autres richeſſes à ſa place. La juſtice ſévère préſidoit dans le port, au milieu de tant de nations. La franchiſe, la bonne foi, la candeur, ſembloient, du haut de ces ſuperbes tours, appeller les marchands des terres les plus éloignées : chacun de ces marchands, ſoit qu'il vînt des rives orientales, où le ſoleil ſort chaque jour du ſein des ondes, ſoit qu'il fût parti de cette grande mer, où le ſoleil, laſſé de ſon cours, va éteindre ſes feux, vivoit paiſible et en ſûreté dans Salente, comme dans ſa patrie.

Pour le dedans de la ville, Mentor viſita tous les magaſins, toutes les boutiques d'artiſans, et toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandiſes des pays étrangers, qui pouvoient introduire le luxe et la molleſſe. Il régla les habits, la nourriture, les meubles, la grandeur et l'ornement des maiſons, pour toutes les conditions différentes. Il bannit tous les ornemens d'or et d'argent ; et il dit à Idoménée : Je ne connois qu'en ſeul moyen pour rendre votre peuple modeſte dans ſa dépenſe ; c'eſt que vous lui en donniez vous-même l'exemple. Il eſt néceſſaire que vous ayez une certaine majeſté dans votre extérieur ; mais votre autorité ſera aſſez marquée par vos gardes, et par les principaux officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très-fine, teinte en pourpre : que les principaux de l'état après vous ſoient vêtus de la même laine, et que toute la différence ne conſiſte que dans la couleur, et dans une légére broderie d'or, que vous aurez ſur le bord de votre habit. Les différentes couleurs ſerviront à diſtinguer les différentes conditions, ſans avoir beſoin ni d'or, ni d'argent, ni de pierreries. Réglez les conditions par la naiſſance. Mettez au premier rang ceux qui ont une nobleſſe plus ancienne, et plus éclatante. Ceux qui au-

ront le mérite, et l'autorité des emplois, seront assez contens de venir après ces anciennes et illustres familles, qui sont dans une si longue possession des premiers honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même noblesse, leur céderont sans peine, pourvu que vous ne les accoutumiez point à se méconnoître dans une trop prompte et trop haute fortune, et que vous donniez des louanges à la modération de ceux qui seront modestes dans la prospérite. La distinction la moins exposée à l'envie, est celle qui vient d'une longue suite d'ancêtres.

Pour la vertu, elle sera assez excitée, et l'on aura assez d'empressement à servir l'état, pourvu que vous donniez des couronnes, et des statues aux belles actions, et que ce soit un commencement de noblesse pour les enfans de ceux qui les auront faites.

Les personnes du premier rang, après vous, seront vêtues de blanc, avec une frange d'or au bas de leur habit: ils auront au doigt un anneau d'or, et au col une médaille d'or avec votre portrait. Ceux su second rang seront vêtus de bleu; ils porteront une frange d'argent, avec l'anneau, et point de médaille: les troisièmes, de vert, sans anneau, et sans frange, mais avec la médaille: les quatrièmes, d'un jaune d'aurore: les cinquièmes, d'un rouge pâle, ou de roses: les sixièmes, de gris de lin: les septiemes, qui seront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune et de blanc.

Voilà les habits des sept conditions différentes pour les hommes libres. Les esclaves seront habillés de gris brun. Ainsi, sans aucune dépense, chacun sera distingué suivant sa condition; et on bannira de Salente tous les arts qui ne servent qu'à entretenir le faste. Tous les artisans qui seroient employés à ces arts pernicieux, serviront, ou aux arts nécessaires, qui sont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. On ne souffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étoffes, ni pour la forme des habits; car il est indigne que les hommes destinés à une vie sérieuse et noble, s'amusent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amusemens seroient moins honteux, tombent jamais dans cet excès.

Mentor, semblable à un habile jardinier, qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile, tâchoit ainsi

de

de retrancher le faste inutile qui corrompoit les mœurs : il ramenoit toutes choses à une noble et frugale simplicité. Il régla de même la nourriture des citoyens, et des esclaves. Quelle honte, disoit-il, que les hommes les plus élevés fassent consister leur grandeur dans les ragoûts, par lesquels ils amollissent leur ame, et ruinent incessamment la santé de leur corps ! Ils doivent faire consister leur bonheur dans leur modération, dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, et dans la réputation que leurs bonnes actions doivent leur procurer. La sobriété rend la nourriture la plus simple très-agréable. C'est elle qui donne, avec la santé la plus vigoureuse, les plaisirs les plus purs et les plus constans. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleures, mais apprêtées sans aucun ragoût. C'est un art pour empoisonner les hommes, que celui d'irriter leur appétit au-delà de leurs vrais besoins.

Idoménée comprit bien qu'il avoit eu tort de laisser les habitans de sa nouvelle ville amollir, et corrompre leurs mœurs, en violant toutes les loix de Minos sur la sobriété : mais le sage Mentor lui fit remarquer que les loix mêmes, quoique renouvellées, seroient inutiles, si l'exemple du roi ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Aussi-tôt Idoménée régla sa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du pays, qui est fort et agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes simples, telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au siége de Troye. Personne n'osa se plaindre d'une régle que le roi s'imposoit lui-même ; et chacun se corrigea ainsi de la profusion, et de la délicatesse, où l'on commençoit à se plonger pour les repas.

Mentor retrancha ensuite la musique molle et efféminée, qui corrompoit toute la jeunesse. Il ne condamna pas avec une moindre sévérité la musique Bacchique, qui n'enivre guère moins que le vin, et qui produit des mœurs pleines d'emportement, et d'impudence. Il borna toute la musique aux fêtes dans les temples, pour y chanter les louanges des dieux, et des héros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. Il ne permit aussi que pour les temples les grands ornemens d'architecture, tels que les colonnes, les frontons, les portiques ; il

donna des modéles d'une architecture simple et gracieuse, pour faire, dans un médiocre espace, une maison gaie, et commode pour une famille nombreuse ; ensorte qu'elle fût tournée à un aspect sain, que les logemens en fussent dégagés les uns des autres, que l'ordre et la propreté s'y conservassent facilement, et que l'entretien fût de peu de dépense. Il voulut que chaque maison un peu considérable, eût un salon, et un petit péristyle, avec de petites chambres pour toutes les personnes libres : mais il défendit très-sévèrement la multitude superflue, et la magnificence des logemens. Ces divers modéles de maisons, suivant la grandeur des familles, servirent à embellir, à peu de frais, une partie de la ville, et à la rendre régulière ; au lieu que l'autre partie, déja achevée suivant le caprice et le faste des particuliers, avoit, malgré sa magnificence, une disposition moins agréable, et moins commode. Cette nouvelle ville fut bâtie en très-peu de temps, parce que la côte voisine de la Grèce fournit de bons architectes, et qu'on fit venir un très-grand nombre de maçons de l'Epire, et de plusieurs autres pays, à condition qu'après avoir achevé leurs travaux, ils s'établiroient autour de Salente, y prendroient des terres à défricher, et serviroient à peupler la campagne.

La Peinture, et la Sculpture parurent à Mentor des ars qu'il n'est pas permis d'abandonner ; mais il volut qu'on souffrît dans Salente peu d'hommes attachés à ces arts. Il établit une école où présidoient des maîtres d'un goût exquis, qui examinoient les jeunes éléves. Il ne faut, disoit-il, rien de bas et de foible dans les arts, qui ne sont pas absolument nécessaires. Par conséquent, on n'y doit admettre que de jeunes gens d'un génie qui promette beaucoup, et qui tende à la perfection. Les autres qui sont nés pour les arts moins nobles seront employés plus utilement aux besoins ordinaires de la republique. Il ne faut employer les sculpteurs et les peintres, que pour conserver la mémoire des grands hommes, et des grandes actions. C'est dans les bâtimens publics, ou dans les tombeaux, qu'on doit conserver des répresentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le service de la patrie. Au reste, la modération et la frugalité de Mentor n'empêchèrent point qu'il n'autorisât

tous

tous ces grands bâtimens destinés aux courses des chevaux et des chariots, aux combats de lutteurs, à ceux du ceste, et à tous les autres exercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits, et plus vigoureux.

Il retrancha un nombre prodigieux de marchands qui vendoient des étoffes façonnées des pays éloignés, des broderies d'un prix excessif, des vases d'or et d'argent avec des figures de dieux, d'hommes, et d'animaux ; enfin des liqueurs, et des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maison fussent simples, et faits de maniere à durer long-temps. Ensorte que les Salentins, qui se plaignoient hautement de leur pauvreté, commencerent à sentir combien ils avoient de richesses superflues : mais c'étoient des richesses trompeuses qui les appauvrissoient ; et ils devenoient effectivement riches, à mesure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. C'est s'enrichir, disoient-ils eux mêmes, que de mépriser de telles richesses qui épuisent l'état, et que de diminuer ses besoins en les réduisant aux vraies nécessités de la nature.

Mentor se hâta de visiter les arsenaux, et tous les magasins, pour savoir si les armes, et toutes les autres choses nécessaires à la guerre, étoient en bon état : car il faut, disoit-il, être toujours prêt à faire la guerre, pour n'être jamais réduit au malheur de la faire. Il trouva que plusieurs choses manquoient par-tout. Aussi-tôt on assembla des ouvriers pour travailler sur le fer, sur l'acier, et sur l'airain. On voyoit s'élever des fournaises ardentes, des tourbillons de fumée et de flammes, semblables à ces feux souterrains que vomit le mont Etna. Le marteau résonnoit sur l'enclume, qui gémissoit sous les coups redoublés ; les montagnes voisines, et les rivages de la mer en retentissoient : on eût cru être dans cette île où Vulcain, animant les Cyclopes, forge des foudres pour le pere des dieux ; et, par une sage prévoyance, on voyoit, dans une profonde paix, tous les préparatifs de la guerre.

Ensuite Mentor sortit de la ville avec Idoménée, et trouva une grande étendue de terres fertiles, qui demeuroient incultes ; d'autres n'étoient cultivées qu'à-demi, par la négligence, et par la pauvreté des laboureurs, qui, manquant d'hommes, et de bestiaux, manquoient aussi de courage, et de moyens pour mettre l'agriculture dans sa perfection. Mentor, voyant cette campagne désolée, dit au

roi : La terre ne demande ici qu'à enrichir les habitans ; mais les habitans manquent à la terre. Prenons donc tous ces artisans superflus qui sont dans la ville, et dont les métiers ne serviroient qu'à dérégler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines, et ces collines. Il est vrai que c'est un malheur que tous ces hommes exercés à des arts qui demandent une vie sédentaire, ne soient point exercés au travail ; mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entre eux les terres vacantes, et appeller à leur secours des peuples voisins, qui feront, sous eux, le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvu qu'on leur promette des récompenses convenables sur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront : ils pourront, dans la suite, en posséder une partie, et être ainsi incorporés à votré peuple, qui n'est pas assez nombreux. Pourvu qu'ils soient laborieux, et dociles aux loix, vous n'aurez point de meilleurs sujets, et ils accroîtront votre puissance. Vos artisans de la ville, transplantés dans la campagne, éléveront leurs enfans au travail, et au joug de la vie champêtre. De plus, tous les maçons des pays étrangers qui travaillent à bâtir votre ville, se sont engagés à défricher une partie de vos terres, et à se faire laboureurs : incorporez-les à votre peuple dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la ville, Ces ouvriers seront ravis de s'engager à passer leur vie sous une domination qui est maintenant si douce. Comme ils sont robustes, et laborieux, leur exemple servira pour exciter au travail les artisans transplantés de la ville à la campagne, avec lesquels ils seront mêlés. Dans la suite, tout le pays sera peuplé de familles vigoureuses, et adonnées à l'agriculture.

Au reste, ne soyez point en peine de la multiplication de ce peuple ; il deviendra bientôt innombrable, pourvu que vous facilitiez les mariages. La manière de les faciliter est bien simple. Presque tous les hommes ont l'inclination de se marier ; il n'y a que la misère qui les en empêche : si vous ne les chargez point d'impôts, ils vivront sans peine avec leurs femmes, et leurs enfans ; car la terre n'est jamais ingrate ; elle nourrit toujours de ses fruits ceux qui la cultivent soigneusement ; elle ne refuse ses biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les laboureurs ont d'enfans, plus ils

sont

ſont riches, ſi le prince ne les appauvrit pas ; car leurs enfans, dès leur plus tendre jeuneſſe, commencent à les ſecourir. Les plus jeunes conduiſent les moutons dans les pâturages ; les autres qui ſont plus grands, mènent déja les grands troupeaux ; enfin les plus âgés labourent avec leur père. Cependant la mère, et toute la famille prépare un repas ſimple à ſon époux, et à ſes chers enfans, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée : elle a ſoin de traire ſes vaches, et ſes brebis, et on voit couler des ruiſſeaux de lait : elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille innocente et paiſible prend plaiſir à chanter toute le ſoir en attendant le doux ſommeil : elle prépare des fromages, des châtaignes, et des fruits conſervés dans la même fraîcheur qui ſi on venoit de les cueillir.

Le berger revient avec ſa flûte, et chante à la famille aſſemblée les nouvelles chanſons qu'il a appriſes dans les hameaux voiſins. Le laboureur rentre avec ſa charrue ; et ſes bœufs fatigués marchent, le cou penché, d'un pas lent et tardif, malgré l'aiguillon qui les preſſe. Tous les maux du travail finiſſent avec la journée. Les pavots que le ſommeil, par l'ordre des dieux, répand ſur la terre, appaiſent tous les noirs ſoucis par leurs charmes, et tiennent toute la nature dans un doux enchântement ; chacun s'endort, ſans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes ſans ambition, ſans défiance, ſans artifice, pourvu que les dienx leur donnent un bon roi qui ne trouble point leur joie innocente ! Mais quelle horrible inhumanité que de leur arracher, par des deſſeins pleins de faſte et d'ambition, les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la libérale nature, et de la ſuer de leur front ! La nature ſeule tireroit de ſon ſein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes modérés, et laborieux ; mais c'eſt l'orgueil et la molleſſe de certains hommes, qui en mettent tant d'autres dans une affreuſe pauvreté.

Que ferai-je, diſoit Idoménée, ſi ces peuples que je répandrai dans ces fertiles campagnes, négligent de les cultiver ? Faites, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les princes avides et ſans prévoyance ne ſongent qu'à charger d'impôts ceux

d'entre

d'entre leurs sujets qui sont les plus vigilans, et les plus industrieux, pour faire valoir leurs biens; c'est qu'ils espérent en être payés plus facilement: en même temps ils chargent moins ceux que leur paresse rend plus misérables. Renversez ce mauvais ordre qui accable les bons, qui récompense le vice, et qui introduit une negligence aussi funeste au roi même, qu'à tout l'état: mettez des taxes, des amendes, et même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuses sur ceux qui négligeront leurs champs, comme vous puniriez des soldats qui abandonneroient leur poste dans la guerre; au contraire, donnez des graces, et des exemptions aux familles, qui se multiplient; augmentez-les à proportion de la culture de leur terre. Bientôt les familles se multiplieront, et tout le monde s'animera au travail; il deviendra même honorable. La profession de laboureur ne sera plus méprisée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra en honneur la charrue, maniée par des mains victorieuses qui auront défendu la patrie. Il ne sera pas moins beau de cultiver l'héritage de ses ancêtres pendant une heureuse paix, que de l'avoir défendu généreusement pendant les troubles de la guerre. Toute la campagne refleurira: Cérès se couronnera d'épis dorés: Bacchus, foulant à ses pieds les raisins, fera couler, du penchant des montagnes, des ruisseaux de vin plus doux que le nectar: les creux vallons retentiront des concerts des bergers, qui, le long des clairs ruisseaux, joindront leurs voix avec leurs flûtes, pendant que leurs troupeaux bondissans paîtront sur l'herbe, et parmi les fleurs, sans craindre les loups.

Ne serez-vous pas trop heureux, ô Idoménée! d'être la source de tant de biens, et de faire vivre, à l'ombre de votre nom, tant de peuples dans un si aimable repos? Cette gloire n'est-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre par-tout, et presque autant chez soi, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation, la cruelle faim, et le désespoir?

O heureux le roi assez aimé des dieux, et d'un cœur assez grand, pour entreprendre d'être ainsi les délices des peuples, et de montrer à tous les siécles dans son régne, un si charmant spectacle! La terre entiere, loin de se

défendre

défendre de sa puissance par des combats, viendroit à ses pieds le prier de régner sur elle.

Idoménée lui répondit : Mais quand les peuples seront ainsi dans la paix et dans l'abondance, les délices les corrompront, et ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvénient : c'est un prétexte qu'on allègue toujours pour flatter les princes prodigues, qui veulent accabler leurs peuples d'impôts. Le reméde est facile. Les loix que nous venons d'etablir pour l'agriculture, rendront leur vie laborieuse ; et, dans leur abondance, ils n'auront que le nécessaire, parce que nous retranchons tous les arts qui fournissent le superflu. Cette abondance même sera diminuée par la facilité des mariages, et par la grande multiplication des familles. Chaque famille étant nombreuse, et ayant peu de terre, aura besoin de la cultiver par un travail sans relâche. C'est la mollesse, et l'oisiveté qui rendent les peuples insolens, et rebelles. Ils auront du pain, à la vérité, et assez largement ; mais ils n'auront que du pain, et des fruits de leur propre terre, gagnés à la suer de leur visage.

Pour tenir votre peuple dans cette modération, il faut régler dès à présent l'étendue de terre que chaque famille pourra posséder. Vous savez que nous avons divisé tout votre peuple en sept classes, suivant leurs différentes conditions : il ne faut permettre à chaque famille, dans chaque classe, de pouvoir posséder que l'entendue de terre absolument nécessaire pour nourrir le nombre de personnes dont elle sera composée. Cette régle étant inviolable, les nobles ne pourront faire d'acquisitions sur les pauvres : tous auront des terres ; mais chacun en aura fort peu, et sera excité par-là à la bien cultiver. Si dans une longue suite de temps les terres manquoient ici, on feroit des colonies qui augmenteroient cet état.

Je crois même que vous devez prendre garde à ne laisser jamais le vin devenir trop commun dans votre royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache : le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples ; il cause les maladies, les querelles, les séditions, l'oisiveté, le dégoût du travail, le désordre des familles. Que le vin soit donc conservé comme une

espèce

eſpèce de reméde, ou comme une liqueur très-rare, qui n'eſt employée que pour les ſacrifices, ou pour les fêtes extraordinaires. Mais n'eſpérez point de faire obſerver une régle ſi importante, ſi vous n'en donnez vous-même l'exemple. D'ailleurs, il faut faire garder inviolablement les loix de Minos pour l'éducation des enfans. Il faut établir des écoles publiques, où l'on enſeigne la crainte des dieux, l'amour de la patrie, le reſpect des loix, la préférence de l'honneur aux plaiſirs, et à la vie méme.

Il faut avoir des magiſtrats qui veillent ſur les familles, et ſur les mœurs des particuliers. Veillez vous même, vous qui n'êtes roi, c'eſt à-dire paſteur du peuple, que pour veiller nuit et jour ſur votre troupeau ; par-là vous préviendrez un nombre infini de déſordres, et de crimes : ceux que vous ne pourrez prévenir, puniſſez-les d'abord ſévèrement. C'eſt une clémence que de faire d'abord des exemples, qui arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu de ſang répandu à propos, on en épargne beaucoup, et on ſe met en état d'être craint, ſans uſer ſouvent de rigueur. Mais quelle déteſtable maxime que de ne croire trouver ſa ſûreté que dans l'oppreſſion de ſes peuples ! Ne les point faire inſtruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pouſſer par la terreur juſqu'au déſeſpoir, les mettre dans l'affreuſe néceſſité ou de ne pouvoir jamais reſpirer librement, ou de ſecouer le joug de votre tyrannique domination ; eſt-ce là le moyen de régner ſans trouble ? eſt-ce là le chemin qui méne à la gloire ?

Souvenez-vous que les pays où la domination du ſouverain eſt plus abſolue, ſont ceux où les ſouverains ſont moins puiſſans. Ils prennent, ils ruinent tout, ils poſſédent ſeuls tout l'état ; mais auſſi tout l'état languit, les campagnes ſont en friche, et preſque déſertes ; les villes diminuent chaque jour ; le commerce tarit. Le roi, qui ne peut être roi tout ſeul, et qui n'eſt grand que par ſes peuples, s'anéantit lui-même peu-à-peu par l'anéantiſſement inſenſible des peuples, dont il tire ſes richeſſes, et ſa puiſſance. Son état s'épuiſe d'argent et d'hommes : cette dernière perte eſt la plus grande, et la plus irréparable. Son pouvoir abſolu fait autant d'eſclaves qu'il a de ſujets. On le flatte, on fait ſemblant de l'adorer, on tremble au moindre de ſes regards : mais attendez la moindre révolution ;

volution ; cette puiſſance monſtrueuſe, pouſſée juſqu'à un excès trop violent, ne ſauroit durer ; elle n'a aucune reſſource dans le cœur des peuples ; elle a laſſé et irrité tous les corps de l'état ; elle contraint tous les membres de ce corps de ſoupirer après un changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'idole ſe renverſe, ſe briſe, et eſt foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le reſſentiment, la défiance, en un mot toutes les paſſions ſe réuniſſent contre une autorité ſi odieuſe. Le roi, qui, dans ſa vaine proſpérité, ne trouvoit pas un ſeul homme aſſez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera, dans ſon malheur, aucun homme, qui daigne ni l'excuſer, ni le défendre contre ſes ennemis.

Après ce diſcours, Idoménée, perſuadé par Mentor, ſe hâta de diſtribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les artiſans inutiles, et d'exécuter tout ce qui avoit été réſolu. Il réſerva ſeulement pour les maçons les terres qu'il leur avoit deſtinées, et qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la ville.

FIN DU LIVRE DOUZIEME.

LES

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE TREIZIEME.

SOMMAIRE.

Idoménée raconte à Mentor sa confiance en Protésilas, & les artifices de ce favori, qui étoit de concert avec Timocrate pour faire périr Philoclès, & pour le trahir lui-même : il lui avoue, que, prévenu par ces deux hommes contre Philoclès, il avoit chargé Timocrate de l'aller tuer dans une expédition où il commandoit sa flotte ; que celui-ci ayant manqué son coup, Philoclès l'avoit épargné, & s'étoit retiré en l'île de Samos, après avoir remis le commandement de la flotte à Polimène, que lui Idoménée avoit nommé dans son ordre par écrit ; que malgré la trahison de Protésilas, il n'avoit pu se résoudre à se défaire de lui.

DEJA la réputation du gouvernement doux & modéré d'Idoménée attire en foule de tous côtés des peuples qui viennent s'incorporer au sien, & chercher leur bonheur sous une si aimable domination. Déja ces campagnes, qui avoient été si long-temps couvertes de ronces & d'épines, promettent de riches moissons, & des fruits jusqu'alors inconnus. La terre ouvre son sein au tranchant de la charrue, & prépare ses richesses pour récompenser le laboureur : l'espérance reluit de tous côtés. On voit dans les vallons & sur les collines les troupeaux de moutons qui bondissent sur l'herbe, & les grands troupeaux

peaux de bœufs & de genisses, qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugissemens : ces troupeaux servent à engraisser les campagnes. C'est Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conseille à Idoménée de faire avec les Peucètes, peuples voisins, un échange de toutes les choses superflues qu'on ne vouloit plus souffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même temps la ville & les villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeunesse qui avoit langui long-temps dans la misère, & qui n'avoit osé se marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idoménée prénoit des sentimens d'humanité, & qu'il vouloit être leur père, ils ne craignirent plus la faim, & les autres fléaux par lesquels le ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que des cris de joie, que les chansons des bergers & des laboureurs, qui célébroient leurs Hyménées. On auroit cru voir le Dieu Pan avec une foule de Satyres & de Faunes mêlés parmi les Nymphes, & dansant au son de la flûte à l'ombre des bois. Tout étoit tranquille & riant ; mais la joie étoit modérée, & ces plaisirs ne servoient qu'à délasser des longs travaux ; ils en étoient plus vifs & plus purs.

Les vieillards étonnés de voir ce qu'ils n'auroient osé espérer dans la suite d'un si long âge, pleuroient par un excès de joie mêlée de tendresse : ils levoient leurs mains tremblantes vers le ciel : Bénissez, disoient-ils, ô grand Jupiter, le roi qui vous ressemble, & qui est le plus grand don que vous nous ayez fait ! Il est né pour le bien des hommes ; rendez-lui tout le bien que nous recevons de lui. Nos arrières-neveux venus de ces mariages qu'il favorise, lui devront tout jusqu'à leur naissance, & il sera véritablement le père de tous ses sujets. Les jeunes hommes & les jeunes filles qui s'épousoient, ne faisoient éclater leur joie qu'en chantant les louanges de celui de qui cette joie si douce leur étoit venu. Les bouches, & encore plus les cœurs étoient sans cesse remplis de son nom : on se croyoit heureux de le voir ; on craignoit de le perdre : sa perte eût été la désolation de chaque famille.

Alors Idoménée avoua à Mentor qu'il n'avoit jamais senti de plaisir aussi touchant que celui d'être aimé, & de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais cru,

disoit-il ; il me sembloit que toute la grandeur des princes ne consistoit qu'à se faire craindre ; que le reste des hommes étoit fait pour eux ; & tout ce que j'avois ouï dire des rois, qui avoient été l'amour & les délices de leurs peuples, me paroissoit une pure fable ; j'en reconnois maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoisonné mon cœur dès ma plus tendre jeunesse sur l'autorité des rois. C'est ce qui a causé tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narration :

Protésilas, qui est un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus ; son naturel vif & hardi etoit selon mon goût : il entra dans mes plaisirs il flatta mes passions : il me rendit suspect un autre jeune homme que j'aimois aussi, & qui se nommoit Philoclès. Celui-ci avoit la crainte des Dieux, & l'ame grande, mais modérée ; il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à se vaincre, & à ne faire rien de bas. Il me parloit librement sur mes défauts ; & lors même qu'il n'osoit me parler, son silence & la tristesse de son visage me faisoient assez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

Dans les commencemens cette sincérité me plaisoit ; je lui protestois souvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie pour me préserver des flatteurs. Il me disoit tout ce que je devois faire pour marcher sur les traces de Minos, & pour rendre mon royaume heureux. Il n'avoit pas une aussi profonde sagesse que vous, ô Mentor ! mais ses maximes étoient bonnes ; je le reconnois maintenant. Peu à peu les artifices de Protésilas, qui étoit jaloux & plein d'ambition, me dégoûtèrent de Philoclès. Celui-ci étoit sans empressement, & laissoit l'autre prévaloir ; il se contenta de me dire toujours la vérité lorsque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien, & non sa fortune qu'il cherchoit.

Protésilas me persuada insensiblement que c'étoit un esprit chagrin & superbe, qui critiquoit toutes mes actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, & d'aspirer à la réputation d'un homme qui est au-dessus de tous les honneurs. Il ajouta que ce jeune homme, qui me parloit si librement de mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté ; qu'il faisoit assez entendre qu'il ne m'estimoit

guère ;

guère ; & qu'en rabaissant ainsi ma réputation, il vouloit, par l'éclat d'une vertu austère, s'ouvrir le chemin à la royauté.

D'abord je ne pus croire que Philoclès voulût me détrôner. Il y a dans la véritable vertu une candeur & une ingénuité que rien ne peut contrefaire, & à laquelle on ne se méprend point, pourvu qu'on y soit attentif. Mais la fermeté de Philoclès contre mes foiblesses commençoit a me lasser. Les complaisances de Protésilas & son industrie inépuisable pour m'inventer de nouveaux plaisirs, me faisoient sentir encore plus impatiemment l'austérité de l'autre.

Cependant Protésilas ne pouvant souffrir que je ne crusse pas tout ce qu'il me disoit contre son ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler, & de me persuader par quelque chose de plus fort que toutes ses paroles. Voici comment il acheva de me tromper. Il me conseilla d'envoyer Philoclès commander les vaisseaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie ; & pour m'y déterminer, il me dit : Vous savez que je ne suis pas suspect dans les louanges que je lui donne : j'avoue qu'il a du courage, & du génie pour la guerre ; il vous servira mieux qu'un autre, & je préfere l'intérêt de votre service à tous mes ressentimens contre lui.

Je fus ravi de trouver cette droiture & cette équité dans le cœur de Protésilas, à qui j'avois confié l'administration de mes plus grandes affaires. Je l'embrassai dans un transport de joie, & je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroissoit ainsi au-dessus de toute passion, & de tout intérêt. Mais hélas ! que les princes sont dignes de compassion ! Cet homme me connoissoit mieux que je ne me connoissois moi-même : il savoit que les rois sont d'ordinaire défians & inappliqués ; défians, par l'expérience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus, dont ils sont environnés ; inappliqués, parce que les plaisirs les entraînent, & qu'ils sont accoutumés à avoir des gens chargés de penser pour eux, sans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui seroit pas difficile de me mettre en défiance & en jalousie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions,

& ſur-tout l'abſence lui donnant une entière facilité de lui tendre des piéges.

Philoclès en partant prévit ce qui lui pouvoit arriver. Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourrai plus me défendre ; que vous n'écouterez que mon ennemi ; & qu'en vous ſervant, au péril de ma vie, je courrai riſque de n'avoir d'autre récompenſe que votre indignation. Vous vous trompez, lui diſ-je ; Protéſilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui : il vous loue, il vous eſtime, il vous croit digne des plus importans emplois ; s'il commençoit à me parler contre vous, il perdroit ma confiance : ne craignez rien, allez, & ne ſongez qu'à me bien ſervir. Il partit, & me laiſſa dans une étrange ſituation.

Il faut l'avouer, Mentor ; je voyois clairement combien il m'étoit néceſſaire d'avoir pluſieurs hommes que je conſultaſſe, & que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le ſuccès de mes affaires, que de me livrer à un ſeul. J'avois éprouvé que les ſages conſeils de Philoclès m'avoient garanti de pluſieurs fautes dangereuſes, où la hauteur de Proteſilas m'auroit fait tomber. Je ſentois bien qu'il y avoit dans Philoclès un fond de probité & de maximes équitables, qui ne ſe faiſoit point ſentir de même dans Proteſilas : mais j'avois laiſſé prendre à Protéſilas un ton déciſif, auquel je ne pouvois preſque plus réſiſter. J'étois fatigué de me trouver toujours entre deux hommes, que je ne pouvois accorder ; & dans cette laſſitude j'aimois mieux par foibleſſe hazarder quelque choſe aux dépens des affaires, & reſpirer en liberté. Je n'euſſe oſé me dire à moi-même une ſi honteuſe raiſon du parti que je venois de prendre : mais cette honteuſe raiſon que je n'oſois développer, ne laiſſoit pas d'agir ſecrétement au fond de mon cœur, & d'être le vrai motif de tout ce que je faiſois.

Philoclès ſurprit les ennemis, remporta une pleine victoire, & ſe hâta de revenir, pour prevenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre : mais Protéſilas qui n'avoit pas encore eu le temps de me tromper, lui écrivit que je déſirois qu'il fît une deſcente dans l'île de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit perſuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette île : mais il fit en ſorte que pluſieurs choſes néceſſaires

néceſſaires manquérent à Philoclès dans cette entrepriſe, & il l'aſſujettit à certains ordres qui causèrent divers contre-temps dans l'exécution.

Cependant il ſe ſervit d'un domeſtique très-corrompu que j'avois auprès de moi, & qui obſervoit juſqu'aux moindres choſes pour lui en rendre compte ; quoiqu'ils paruſſent ne ſe voir guère, & n'être jamais d'accord en rien. Ce domeſtique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en grand ſecret, qu'il avoit découvert une affaire très-dangereuſe. Philoclès, me dit-il, veut ſe ſervir de votre armée navale pour ſe faire roi de l'ile de Carpathie. Les chefs des troupes ſont attachés à lui, tous les ſoldats ſont gagnés par ſes largeſſes, & plus encore par la licence pernicieuſe où il les laiſſe vivre ; il eſt enflé de ſa victoire. Voilà une lettre qu'il a écrite à un de ſes amis ſur ſon projet de ſe faire roi : on n'en peut plus douter après une une preuve ſi evidente.

Je lus cette lettre, & elle me parut de la main de Philoclès. On avoit parfaitement imité ſon écriture, & c'étoit Protéſilas qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette lettre me jetta dans une étrange ſurpriſe : je la relisois ſans ceſſe, & ne pouvois me perſuader qu'elle fût de Philoclès, repaſſant dans mon eſprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de ſon déſintéreſſement, & de ſa bonne foi. Cependant que pouvois-je faire ? quel moyen de réſiſter à une lettre, où je croyois être ſûr de reconnoître l'écriture de Philoclès ?

Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus réſiſter à ſon artifice, il le pouſſa plus loin. Oſerai-je, me dit-il en héſitant, vous faire remarquer un mot qui eſt dans cette lettre ? Philoclès dit à ſon ami qu'il peut parler en confiance à Protéſilas ſur une choſe qu'il ne déſigne que par un chiffre : aſſurément Protéſilas eſt entré dans le deſſein de Philoclès, & ils ſe ſont accommodés à vos dépens. Vous ſavez que c'eſt Protéſilas qui vous a preſſé d'envoyer Philoclès contre les Carpathiens. Depuis un certain temps il a ceſſé de vous parler contre lui, comme il le faiſoit ſouvent autrefois. Au contraire, il le loue, il l'excuſe en toute occaſion : ils ſe voyent depuis quelque temps avec aſſez d'honnêteté. Sans doute Protéſilas a pris avec Philoclès des meſures pour par-

tager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fit cette enterprise contre toutes les régles, & qu'il s'expose à faire périr votre armée navale, pour contenter son ambition. Croyez-vous qu'il voulût ainsi servir à celle de Philoclès, s'ils étoient encore mal ensemble ? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne soient réunis pour s'élever ensemble à une grande autorité, & peut-être pour renverser le trône où vous régnez. En vous parlant ainsi, je sais que je m'expose à leur ressentiment, si malgré mes avis sincères vous leur laissez encore votre autorité dans les mains. Mais qu'importe, pourvu que je voue dise la vérité ?

Ces dernières paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi : je ne doutai plus de la trahison de Philoclès, & je me défiai de Protésilas, comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse : Si vous attendez que Philoclès ait conquis l'île de Carpathie, il ne sera plus temps d'arrêter ses desseins ; hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde dissimulation des hommes ; je ne savois plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahison de Philoclès, je ne voyois plus d'homme sur la terre dont la vertu me pût rassurer. J'étois resolu de faire périr au plutôt ce perfide ; mais je craignois Protésilas, & je ne savois comment faire à son égard. Je craignois de le trouver coupable, & je craignois aussi de me fier à lui.

Enfin dans mon trouble, je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'étoit devenu suspect. Il en parut surpris ; il me représenta sa conduite droite & modérée ; il m'exagéra ses services ; en un mot il fit tout ce qu'il falloit pour me persuader qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, & pour m'obliger à perdre Philoclès pendant que je pouvois encore m'assurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les rois sont malheureux, & exposés à être le jouet des autres hommes, lors même que les autres hommes paroissent tremblans à leurs pieds !

Je

Je crus faire un coup d'une profonde politique, & déconcerter Protésilas, en envoyant secrétement à l'armée navale Timocrate pour faire mourir Philoclès. Protésilas poussa jusqu'au bout sa dissimulation, & me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui se laissoit tromper. Timocrate partit donc, & trouva Philoclès assez embarrassé dans sa descente; il manquoit de tout; car Protésilas ne sachant si la lettre supposée pourroit faire périr son ennemi, vouloit avoir en même temps une autre ressource prête, par le mauvais succès d'une entreprise dont il m'avoit fait tant espérer, & qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philoclès. Celui-ci soutenoit cette guerre si difficile, par son courage, par son génie, & par l'amour que les troupes avoient pour lui. Quoique tout le monde reconnût dans l'armée que cette descente étoit téméraire, & funeste pour les Crétois, chacun travailloit à la faire réussir, comme s'il eût eu sa vie & son bonheur attachés au succès. Chacun étoit content de hazarder sa vie, à tout heure, sous un chef si sage, & si appliqué à se faire aimer.

Timocrate avoit tout à craindre, en voulant faire périr ce chef au milieu d'une armée qui l'aimoit avec tant de passion. Mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protésilas, avec lequel il s'imaginoit gouverner absolument après la mort de Philoclès. Protésilas ne pouvoit souffrir un homme de bien, dont la seule vue étoit un reproche secret de ses crimes, & qui pouvoit, en m'ouvrant les yeux, renverser ses projets.

Timocrate s'assura de deux capitaines qui étoient sans cesse après de Philoclès; il leur promit de ma part de grandes récompenses, & ensuite il dit à Philoclès qu'il étoit venu pour lui dire, par mon ordre, des choses secrétes, qu'il ne devoit lui confier qu'en présence de ces deux capitaines. Philoclès se renferma avec eux & avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philoclès: le coup glissa, & n'enfonça guère avant. Philoclès, sans s'étonner, lui arracha le poignard, & s'en servit contre lui, & contre deux autres. En même temps il cria, on accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philoclès des mains de ces trois hommes, qui étant troublés l'avoient attaqué foiblement: ils furent pris, & on

les

les auroit d'abord déchirés, tant l'indignation de l'armée étoit grande, si Philoclès n'eût arrêté la multitude. Ensuite il prit Timocrate en particulier, & lui demanda avec douceur, qui l'avoit obligé à commettre une action si noire? Timocrate qui craignoit qu'on ne le fît mourir, se hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philoclès; & comme les traîtres sont toujours lâches, il songea à sauver sa vie, en découvrant à Philoclès toute la trahison de Protésilas.

Philoclès effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de modération: il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent: il le mit en sûreté, & le renvoya en Crète; il céda le commandement de l'armée à Polimène, que j'avois nommé dans mon ordre écrit de ma main, pour commander quand on auroit tué Philoclès. Enfin il exhorta les troupes à la fidelité qu'ils me devoient, & passa, pendant la nuit, dans une légère barque, qui le conduisit dans l'île de Samos, où il vit tranquillement dans la pauvreté, & dans la solitude, travaillant à faire des statues pour gagner sa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs & injustes, mais sur-tout des rois, qu'il croit les plus malheureux, & les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit Mentor arrêta Idoménée: Hé bien! dit-il, fûtes-vous long-temps à découvrir la vérité? Non, répondit Idoménée; je compris peu à peu les artifices de Protésilas & de Timocrate; ils se brouillèrent même; car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur division acheva de me montrer le fond de l'abîme où ils m'avoient jetté. Hé bien! reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un & de l'autre? Hélas! répondit Idoménée, est-ce que vous ignorez la foiblesse & l'embarras des princes? Quand ils se sont une fois livrés à des hommes qui ont l'art de se rendre nécessaires, ils ne peuvent plus espérer aucune liberté. Ceux qu'ils méprisent le plus, sont ceux qu'ils traitent le mieux, & qu'ils comblent de bienfaits: j'avois horreur de Protésilas, & je lui laissois toute l'autorité. Etrange illusion! Je me savois bon gré de le connoître, & je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avoit abandonnée. D'ailleurs, je le trouvois commode,

complaisant,

complaiſant, induſtrieux pour flatter mes paſſions, ardent pour mes intérêts. Enfin j'avois une raiſon pour m'excuſer en moi-même de ma foibleſſe : c'eſt que je ne connoiſſois pas de véritable vertu, faute d'avoir ſu choiſir des gens de bien qui conduiſiſſent mes affaires : Je croyois qu'il n'y en avoit pas ſur la terre, & que la probité étoit un beau fantome. Qu'importe, diſois-je, de faire un grand éclat, pour ſortir des mains d'un homme corrompu, & pour tomber dans celles de quelqu'autrer, qui ne ſera ni plus déſintéreſſé, ni plus ſincère que lui ? Cependant l'armée navale commandée par Polimène revint. Je ne ſongeai plus à la conquête de l'île de Carpathie, & Proteſilas ne put diſſimuler ſi profondément, que je ne decouvriſſe combien il étoit affligé de ſavoir que Philoclès étoit en ſûreté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idoménée, pour lui demander s'il avoit continué, après une ſi noire trahiſon, à confier toutes ſes affaires à Protéſilas. J'étois, lui répondit Idoménée, trop ennemi des affaires, & trop inappliqué pour pouvoir me tirer de ſes mains ; il auroit fallu renverſer l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, & inſtruire un nouvel homme : c'eſt ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protéſilas. Je me conſolois ſeulement en faiſant entendre à certaines perſonnes de confiance, que je n'ignorois pas ſa mauvaiſe foi. Ainſi je m'imaginois n'y être trompé qu'à demi, puiſque je ſavois que j'étois trompé. Je faiſois même de temps en temps ſentir à Protéſilas que je ſupportois ſon joug avec impatience. Je prenois ſouvent plaiſir à le contredire, à blâmer publiquement quelque choſe qu'il avoit fait, & à décider contre ſon ſentiment ; mais comme il connoiſſoit ma lenteur & ma pareſſe, il ne s'embarraſſoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniatrément à la charge- il uſoit tantôt de manières preſſantes, tantôt de ſoupleſſe & d'inſinuation ; ſur-tout quand il s'appercevoit que j'étois piqué contre lui, il redoubloit ſes ſoins pour me fournir de nouveaux amuſemens propres à m'amollir, ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occaſion de ſe rendre néceſſaire, & de faire voloir ſon zèle pour ma réputation.

Quoique

Quoique je fusse en garde contre lui, cette manière de flatter mes passions m'entraînoit toujours; il savoit mes secrets; il me soulageoit dans mes embarras; il faisoit trembler tout le monde par mon autorité. Enfin, je ne pus me résoudre à le perdre: mais en le maintenant dans sa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me représenter mes véritables intérêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes conseils aucune parole libre. La vérité s'éloigna de moi; l'erreur qui prépare la chûte des rois, me punit d'avoir sacrifié Philoclès à la cruelle ambition de Protésilas. Ceux même qui avoient le plus de zèle pour l'Etat, & pour ma personne, se crurent dispensés de me détromper, aprés un si terrible exemple. Moi-même, mon cher Mentor je craignois que la vérité ne perçât le nuage, & qu'elle ne parvînt jusqu'à moi malgré les flatteurs; car n'ayant plus la force de la suivre, sa lumière m'étoit importune. Je sentois en moi-même qu'elle m'eût causé de cruels remords, sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma mollesse, & l'ascendant que Protésilas avoit pris insensiblement sur moi, me jettoient dans une espéce de désespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous savez, cher Mentor, la vaine hauteur, & la fausse gloire dans laquelle on éléve les rois; ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent. Plutôt que d'avouer qu'on s'est trompé, & que se donner la peine de revenir de son erreur, il faut se laisser tromper toute sa vie. Voilà l'état des princes foibles & inappliqués; c'étoit précisément le mien, lorsqu'il fallut que je partisse pour le siége de Troye.

En partant je laissai Protésilas maître des affaires: il les conduisoit en mon absence avec hauteur & inhumanité. Tout le royaume de Crète gémissoit sous sa tyrannie; mais personne n'osoit me mander l'oppression des peuples. On savoit que je craignois de voir la vérité: & que j'abandonnois à la cruauté de Protésilas tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui: mais moins on osoit éclater, plus le mal étoit violent. Dans la suite il me contraignit de chasser le vaillant Mérion, qui

m'avoit suivi avec tant de gloire au siége de Troye. Il en étoit devenu jaloux, comme de tous ceux que j'aimois, & qui montroient quelque vertu.

Il faut que vous sachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs sont venus de là. Ce n'est pas tant la mort de mon fils qui causa la révolte des Crétois, que la vengeance des Dieux irrités contre mes foiblesses, & la haine des peuples que Protésilas m'avoit attirée. Quand je répandis le sang de mon fils, les Crétois, lassés d'un gouvernement rigoureux, avoient épuisé toute leur patience, & l'horreur de cette dernière action ne fit que montrer au-dehors ce qui étoit depuis long-temps dans le fond des cœurs.

Timocrate me suivit au siége de Troye, & rendoit compte secrétement par ses lettres à Protésilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je sentois bien que j'étois en captivité; mais je tâchois de n'y penser, pas désespérant d'y remédier. Quand les Crétois à mon arrivée se révoltèrent, Protésilas & Timocrate furent les premiers à s'enfuir. Ils m'auroient sans doute abandonné si je n'eusse été contraint de m'enfuir presque aussi-tôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes insolens pendant la prospérité sont toujours foibles & tremblans dans la disgrace. La tête leur tourne aussi-tôt que l'autorité absolue leur échappe. On les voit aussi rampans qu'ils ont été hautains, & c'est en un moment, qu'ils passent d'une extrémité à l'autre.

Mentor dit à Idoménée : Mais d'où vient que connoissant à fond ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprès de vous comme je le vois? Je ne suis pas surpris qu'ils vous ayent suivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts. Je comprens même que vous aviez fait une action généreuse de leur donner un asyle dans votre nouvel établissement : mais pourquoi vous livrer encore à eux après tant de cruelles expériences?

Vous ne savez pas, répondit Idoménée, combien toutes les expériences sont inutiles aux princes amollis & inappliqués, qui vivent sans reflection. Ils sont mécontens, de tout, & ils n'ont pas le courage de rien redresser. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes, & ils m'obsédoient à toute

heure.

heure. Depuis que je ſuis ici, ils m'ont jetté dans toutes les dépenſes exceſſives que vous avez vues. Ils ont épuiſé cet Etat naiſſant ; ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler ſans vous. J'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai ſentis en Crète : mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, & vous m'avez inſpiré le courage qui me manquoit pour me mettre hors de ſervitude. Je ne ſais ce que vous avez fait en moi ; mais depuis que vous êtes ici, je me ſens un autre homme.

Mentor demanda enſuite à Idoménée, quelle étoit la conduite de Protéſilas dans ce changement des affaires. Rien n'eſt plus artificieux, répondit Idoménée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jetter indirectement quelque défiance dans mon eſprit. Il ne diſoit rien contre vous ; mais je voyois diverſes gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. L'un, diſoient-ils, eſt le fils du trompeur Ulyſſe ; l'autre eſt un homme caché, & d'un eſprit profond : ils ſont accoutumés à errer de royaume en royaume ; qui ſait s'ils n'ont point formé quelque deſſein ſur celui-ci ? Ces aventuriers racontent eux-mêmes qu'ils ont cauſé de grands troubles dans tous les pays où ils ont paſſé. Voici un Etat naiſſant & mal affermi ; les moindres mouvemens pourroient le renverſer.

Protéſilas ne diſoit rien, mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger & l'excès de toutes ces réformes que vous me faiſiez entreprendre. Il me prenoit par mon propre intérêt. Si vous mettez, diſoit-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus, ils deviendront fiers, indociles, & ſeront toujours prêts à ſe révolter : il n'y a que la foibleſſe & la misère que les rende ſouples, & qui les empêche de réſiſter à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre ſon ancienne autorité pour m'entraîner, & il la couvroit d'un prétexte de zèle pour mon ſervice. En voulant ſoulager les peuples, me diſoit-il, vous rabaiſſez la puiſſance royale ; & par-là vous faites au peuple même un tort irréparable ; car il a beſoin qu'on le tienne bas pour ſon propre repos.

A tout cela je répondois que je ſaurois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faiſant aimer d'eux, en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les ſoulageaſſe ;

en

en puniſſant avec fermeté tous les coupables; enfin en donnant aux enfans une bonne éducation, & à tout le peuple une exacte diſcipline pour le tenir dans une vie ſimple, ſobre, & laborieuſe. Hé quoi! diſois-je, ne peut-on pas ſoumettre un peuple ſans le faire mourrir de faim? Quelle inhumanite! quelle politique brutale! Combien voyons-nous de peuples traités doucement, & très-ſoumis à leurs ſouverains! Ce qui cauſe les révoltes, c'eſt l'ambition & l'inquiétude des grands d'un Etat, quand on ne ſait pas les tenir dans le devoir, & qu'on a laiſſé leurs paſſions s'étendre ſans bornes: c'eſt la licence dans les autres ordres de l'Etat, ſi on néglige de la réprimer: c'eſt la multitude des grands & des petits qui vivent dans la molleſſe, dans le luxe, & dans l'oiſiveté; c'eſt la trop grande abondance d'hommes adonnés à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles dans le temps de paix: enfin c'eſt le deſeſpoir des peuples maltraités; c'eſt la dureté, la hauteur des rois, & leur molleſſe qui les rend incapables de veiller ſur tous les membres de l'Etat pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cauſe les révoltes; & non pas le pain qu'on laiſſe manger en paix au laboureur, après qu'il l'a gagné à la ſueur de ſon viſage.

Quand Protéſilas a vu que j'étois inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout oppoſé à ſa conduite paſſée; il a commencé à ſuivre les maximes qu'il n'avoit pu détruire: il a fait ſemblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-deſſus. Il va au-devant de tout ce que je pourrois ſouhaiter pour ſoulager les pauvres: il eſt le premier à me repréſenter leurs beſoins, & à crier contre les dépenſes exceſſives. Vous ſavez même qu'il vous loue, qu'il vous témoigne de la confiance, & qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus ſi bien avec Protéſilas; il a ſongé à ſe rendre indépendant. Protéſilas en eſt jaloux, & c'eſt en partie par leurs différends que j'ai découvert leur perfidie.

Mentor ſouriant, répondit ainſi à Idoménée: Quoi donc! vous avez été foible, juſqu'à vous laiſſer tyranniſer pendant tant d'années par deux traîtres dont vous

connoissiez la trahison ! Ah ! vous ne savez pas, répondit Idoménée, ce que peuvent les hommes artificieux sur un roi foible & inappliqué, qui s'est livre à eux pour toutes ses affaires. D'ailleurs, je vous ai deja dit que Protésilas entre maintenant dans toutes vos vues pour le bien public.

Mentor reprit ainsi le discours d'un air grave : Je ne vois que trop combien les méchans prévalent sur les bons auprès des rois : vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux sur Protésilas, & ils sont encore fermés pour laisser le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sachez que les méchans ne sont point des hommes incapables de faire le bien : ils le font indifféremment de même que le mal, quand il peut servir à leur ambition. Le mal ne leur coute rien à faire, parce qu'aucun sentiment de bonté, ni aucun principe de vertu ne les retient ; mais aussi ils font le bien sans peine, parce que leur corruption les porte à le faire pour paroître bons, & pour tromper le reste des hommes. A proprement parler, ils ne sont pas capables de la vertu, lors même qu'ils paroissent la pratiquer ; mais ils sont capables d'ajouter à tous les autres vices le plus horrible des vices, qui est l'hypocrisie. Tant que vous voudrez absolument faire le bien, Protésilas sera prêt à le faire avec vous, pour conserver l'autorité. Mais si peu qu'il sente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, & pour reprendre en liberté son naturel trompeur & féroce. Pouvez-vous vivre avec honneur & en repos, pendant qu'un tel homme vous obséde à toute heure, & que vous savez le sage & le fidele Philoclès pauvre & deshonoré dans l'île de Samos ?

Vous reconnoissez bien, ô Idoménée, que les hommes trompeurs & hardis qui sont presens, entraînent les princes foibles. Mais vous deviez adjouter que les princes ont encore un autre malheur, qui n'est pas moindre ; c'est celui d'oublier facilement la vertu & les services d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les princes, est cause qu'il n'y en a aucun qui fasse un impression profonde sur eux : ils ne sont frappés que de ce qui est présent, & qui les flatte ; tout

le

le reſte s'efface bientôt. Sur-tout la vertu les touche peu, parce que la vertu, loin de les flatter, les contredit & les condamne dans leurs foibleſſes. Faut-il s'étonner s'ils ne ſont point aimés, puiſqu'ils n'aiment rien que leur grandeur & leurs plaiſirs.

FIN DU TREIZIEME LIVRE.



LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATORZIEME.

SOMMAIRE.

Mentor oblige Idoménée à faire conduire Protésilas & Timocrate en l'île de Samos, & à rappeller Philoclès pour le remettre en honneur auprès de lui. Hégésippe qui est chargé de cet ordre, l'execute avec joie : il arrive avec ces deux hommes à Samos, où il revoit son ami Philoclés content d'y mener une vie pauvre & solitaire. Celui-ci ne consent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les siens : mais aprés avoir reconnu que les Dieux le veulent, il s'embarque avec Hégésippe, & arrive à Salente, où Idoménée, qui n'est plus le même homme, le reçoit avec amitié.

APRES avoir dit ces paroles, Mentor persuada à Idoménée qu'il falloit au plutôt chasser Protésilas & Timocrate, pour rappeller Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtoit le roi, c'est qu'il craignoit la sévérité de Philoclès. J'avoue, disoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour, quoique je l'aime & que je l'estime. Je suis depuis ma tendre jeunesse accoutumé à des louanges, à des empressemens, à des complaisances,

plaisances, que je ne saurois espérer de trouver dans cet homme. Dès que je faisois quelque chose qu'il n'approuvoit pas, son air triste me marquoit assez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi, ses manières étoient respectueuses & modérées, mais séches.

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les princes gâtés par la flatterie trouvent sec & austère tout ce qui est libre & ingénu ? Ils vont même jusqu'à s'imaginer qu'on n'est pas zélé pour leur service, & qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'ame servile, & qu'on n'est pas prêt à les flatter dans l'usage le plus injuste de leur puissance. Toute parole libre & généreuse leur paroît hautaine, critique, & séditieuse. Ils deviennent si délicats, que tout ce qui n'est point flatterie, les blesse & les irrite : mais allons plus loin. Je suppose que Philoclès est effectivement sec & austère ; son austérité ne vaut-elle pas mieux que la flatterie pernicieuse de vos conseillers ? Où trouverez-vous un homme sans défauts ? Et le défaut de vous dire trop hardiment la véritié, n'est-il pas celui que vous devez le moins craindre ? Que dis-je ? N'est-ce pas un défaut nécessaire pour corriger les vôtres, & pour vaincre le dégoût de la vérité où la flatterie vous a fait tomber ? Il vous faut un homme qui n'aime que la vérité, & qui vous aime mieux que vous ne savez vous aimer vous-même ; qui vous dise la vérité malgré vous, qui force tous vos retranchemens ; & cet homme nécessaire, c'est Philoclès. Souvenez-vous qu'un prince est trop heureux, quand il nait un seul homme sous son régne avec cette générosité, qui est le plus précieux trésor de l'état ; & que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, est de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faut de savoir s'en servir. Pour les défauts des gens de bien, il faut les savoir connoître, & ne laisser pas de se servir d'eux. Redressez-les ; ne vous livrez jamais aveuglément à leur zèle indiscret : mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu, montrez au public que vous savez la distinguer, & sur-tout gardez-vous bien d'être plus long-temps comme vous avez été jusqu'ici. Les princes gâtés, comme

me vous l'étiez, se contentant de mépriser les hommes corrompus, ne laissent pas de les employer avec confiance, & de les combler de bienfaits. D'un autre côté, ils se piquent de connoître aussi les hommes vertueux ; mais ils ne leur donnent que de vains éloges, n'osant ni leur confier les emplois, ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits sur eux.

Alors Idoménée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, & à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le roi à perdre son favori ; car aussi-tôt qu'on est parvenu à rendre les favoris suspects, & importuns à leurs maîtres, les princes lassés & embarrassés ne cherchent plus qu'à s'en défaire ; leur amitié s'évanouit, les services sont oubliés : la chute des favoris ne leur coûte rien, pourvu qu'ils ne les voient plus.

Aussi-tôt le roi ordonna en secret à Hégésippe, qui étoit un des principaux officiers de sa maison, de prendre Protésilas & Timocrate, & de les conduire en sûreté dans l'île de Samos, de les y laisser, & de ramener Philoclès de ce lieu d'exil. Hégésippe surpris de cet ordre, ne put s'empêcher de pleurer de joie. C'est maintenant, dit-il au roi, que vous allez charmer vos sujets. Ces deux hommes ont causé tous vos malheurs, & tous ceux de vos peuples. Il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, & qu'à peine ose-t-on même gémir, tant leur tyrannie est cruelle. Ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Ensuite Hégésippe découvrit au roi un grand nombre de perfidies & d'inhumanités commises par ces deux hommes, dont le roi n'avoit jamais entendu parler, parce que personne n'osoit les accuser. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration secréte pour faire périr Mentor. Le roi eut horreur de tout ce qu'il entendoit.

Hégésippe se hâta d'aller prendre Protésilas dans sa maison. Elle étoit moins grande, mais plus commode, & plus riante que celle du roi. L'architecture étoit

de meilleur goût. Protésilas l'avoit ornée avec une dépense tirée du sang des misérables : il étoit alors dans un salon de marbre auprès de ses bains, couché negligemment sur un lit de pourpre avec une broderie d'or ; il paroissoit las, & épuisé de ses travaux ; ses yeux & ses sourcils montroient je ne sais quoi d'agité, de sombre, & de farouche. Les plus grands de l'état étoient autour de lui rangés sur des tapis, composant leurs visages sur celui de Protésilas, dont ils observoient jusqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde se récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit, avec des exagérations ridicules, ce que Protésilas lui-même avoit fait pour le roi. Un autre lui assuroit que Jupiter, ayant trompé sa mère, lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du père des Dieux. Un poëte venoit lui chanter des vers, où il disoit que Protésilas, instruit par les Muses, avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'esprit. Un autre poëte, encore plus lâche & plus impudent, l'appelloit dans ses vers l'inventeur des beaux arts & le père des peuples qu'il rendoit heureux. Il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance.

Protésilas écoutoit toutes ces louanges d'un air sec, distrait, & dédaigneux, comme un homme qui sait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, & qui fait trop de graces de se laisser louer. Il y avoit un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque chose de plaisant contre la police que Mentor tâchoit d'ètablir. Protésilas sourit : toute l'assemblée se mit à rire, quoique la plupart ne pussent point encore savoir ce qu'on avoit dit : mais Protésilas reprenant bientôt son air sévère & hautain, chacun rentra dans la crainte & dans le silence. Plusieurs nobles cherchoient le moment où Protésilas pourroit se retourner vers eux & les écouter; ils paroissoient émus & embarrassés. C'est qu'ils avoient à lui demander des graces ; leurs postures suppliantes parloient pour eux : ils paroissoient aussi soumis qu'une mère aux pieds des autels, lorsqu'elle demande aux Dieux la guérison de son fils unique. Tous paroissoient contens,

contens, attendris, pleins d'admiration pour Protésilas quoique tous eussent contre lui dans le cœur une rage implacable.

Dans ce moment Hégésippe entre, saisit l'épée de Protésilas, & lui déclare, de la part du roi, qu'il va l'emmener dans l'île de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de ce favori tomba, comme un rocher qui se détache du sommet d'une montagne escarpée. Le voilà qui se jette tremblant aux pieds d'Hégésippe ; il pleure, il hésite, il bégaye, il tremble, il embrasse les genoux de cet homme, qu'il ne daignoit pas, une heure auparavant, honorer d'un de ses regards. Tous ceux qui l'encensoient le voyant perdu sans ressource, changèrent leurs flatteries en des insultes sans pitié.

Hégésippe ne voulut lui laisser le temps, ni de faire ses derniers adieux à sa famille, ni de prendre certaines écrits secrets. Tout fut saisi, & porté au roi. Timocrate fut arrêté dans le même temps, & sa surprise fut extrême ; car il croyoit, qu'étant brouillé avec Protésilas, il ne pouvoit être enveloppé dans sa ruine. Ils partent dans un vaisseau qu'on avoit préparé ; on arrive à Samos. Hégésippe y laisse ces deux malheureux ; & pour mettre le comble à leur malheur, il les laisse ensemble. Là ils se reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, & qui sont cause de leur chûte : ils se trouvent sans espérance de revoir Salente, condamnés à vivre loin de leurs femmes, & de leurs enfans ; je ne dis pas loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les laissoit dans une terre inconnue, où ils ne devoient plus avoir d'autre ressource pour vivre que leur travail ; eux qui avoient passé tant d'années dans les délices, & dans le faste ; semblables à deux bêtes farouches, ils étoient toujours prêts à se dechirer l'un l'autre.

Cependant Hégésippe demanda en quel lieu de l'île demeuroit Philoclès. Ou lui dit qu'il demeuroit assez loin de la ville sur une montagne où une grotte lui servoit de maison. Tout le monde lui parla avec admiration de cet étranger. Depuis qu'il est dans cette île, lui disoit-on, il n'a offensé personne. Chacun est touché de

sa

ſa patience, de ſon travail, & de ſa tranquillité ; n'ayant rien, il paroît toujours content. Quoiqu'il ſoit ici loin des affaires, ſans bien, & ſans autorité, il ne laiſſe pas d'obliger ceux qui le méritent, & il a mille induſtries pour faire plaiſir à tous ſes voiſins.

Hégéſippe s'avance vers cette grotte, il la trouve vuide & ouverte, ; car la pauvreté, & la ſimplicité des mœurs de Philoclès faiſoit qu'il n'avoit, en ſortant, aucun beſoin de fermer ſa porte ; une natte groſſière de jonc lui ſervoit de lit. Rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit. Il ſe nourriſſoit pendant l'été de fruits nouvellement cueillis, & en hiver de dattes, & de figues ſéches. Une claire fontaine, qui faiſoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le déſaltéroit ; il n'avoit dans ſa grotte que les inſtrumens néceſſaires à la ſculpture, & quelques livres, qu'il liſoit à certaines heures, non pour orner ſon eſprit, ni pour contenter ſa curioſité, mais pour s'inſtruire en ſe deláſſant de ſes travaux, & pour apprendre à être bon. Pour la ſculpture, il ne s'y appliquoit que pour exercer ſon corps, fuir l'oiſiveté, & gagner ſa vie, ſans avoir beſoin de perſonne.

Hégéſippe, en entrant dans la grotte, admira les ouvrages qui étoient commencés. Il remarqua un Jupiter, dont le viſage ſerein étoit ſi plein de majeſté, qu'on le reconnoiſſoit aiſément pour le père des Dieux, & des hommes. D'un autre côté paroiſſoit Mars avec une fierté rude, & menaçante : mais ce qui étoit de plus touchant etoit une Minerve qui animoit les arts ; ſon viſage étoit noble & doux, ſa taille grande & libre : elle étoit dans une action ſi vive, qu'on auroit pû croire qu'elle alloit marcher. Hégéſippe, ayant pris plaiſir à voir les ſtatues, ſortit de la grotte, & vit de loin ſous un grand arbre Philoclès qui liſoit ſur le gazon ; il va vers lui, & Philoclès, qui l'apperçoit, ne ſait que croire. N'eſt-ce point là, dit-il en lui-même, Hégéſippe, avec qui j'ai ſi long-temps vécu en Crète ? Mais quelle apparence qu'il vienne dans une île ſi éloignée ! Ne ſeroit-ce point ſon ombre qui viendroit après ſa mort des rives du Styx ?

Pendant qu'il étoit dans ce doute, Hégéſippe arriva ſi proche de lui, qu'il ne put s'empêcher de le reconnoître,

noître, & de l'embrasser. Est-ce donc vous, dit-il, mon cher & ancien ami? Quel hazard, quelle tempête vous a jetté sur ce rivage? Pourquoi avez-vous abandonné l'île de Crète? Est-ce une disgrace semblable à la mienne, qui vous arrache à notre patrie?

Hégésippe lui répondit: Ce n'est point une disgrace; au contraire, c'est la faveur des Dieux qui m'améne ici. Aussi-tôt il lui raconta la longue tyrannie de Protésilas, ses intrigues avec Timocrate, les malheurs où ils avoient précipité Idoménée, la chûte de ce prince, sa fuite sur les côtes de l'Hespérie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor & de Télémaque, les sages maximes, dont Mentor avoit rempli l'esprit du roi, & la disgrace des deux traîtres: il ajouta, qu'il les avoit menés à Samos, pour y souffrir l'exil qu'ils avoient fait souffrir à Philoclès, & il finit en lui disant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le roi qui connoissoit son innocence, vouloit lui confier ses affaires, & le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philoclès, cette grotte, plus propre à cacher des bêtes sauvages, qu'à être habitée par des hommes? J'y ai goûté depuis tant d'années plus de douceur & de repos, que dans les palais dorés de l'île de Crète. Les hommes ne me trompent plus; car je ne vois plus les hommes, & je n'entends plus leurs discours flatteurs & empoisonnés. Je n'ai plus besoin d'eux; mes mains endurcies au travail me donnent facilement la nourriture simple, qui m'est nécessaire: il ne me faut, comme vous voyez, qu'une légère étoffe pour me couvrir; n'ayant plus de besoin, jouissant d'un calme profond, & d'une douce liberté, dont la sagesse de mes livres m'apprend à faire un bon usage, qu'irois-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs, & inconstans? Non, non, mon cher Hégésippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protésilas s'est trahi lui-même, voulant trahir le roi, & me perdre; mais il ne m'a fait aucun mal. Au contraire il m'a fait le plus grand des biens; il m'a délivré du tumulte & de la servitude des affaires: je lui dois ma chère solitude, & tous les plaisirs innocens que j'y goûte. Retournez, ô Hégésippe, retournez vers le roi; aidez-lui à supporter les misères de

sa

ſa grandeur, & faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fiſſe. Puiſque ſes yeux, ſi long-temps fermés à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme ſage, que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi, après mon naufrage il ne me convient pas de quitter le port où la tempête m'a heureuſement jetté, pour me remettre à la merci des vents. O que les rois ſont à plaindre! O que ceux qui les ſervent, ſont dignes de compaſſion! S'ils ſont méchans, combien font-ils ſouffrir les hommes, & quels tourmens leur ſont préparés dans le noir Tartare! S'ils ſont bons quelles difficultés n'ont-ils pas à vaincre! quels pièges à éviter! que de maux à ſouffrir! Encore une fois, Hégéſippe, laiſſez-moi dans mon heureuſe pauvreté.

Pendant que Philoclès parloit ainſi avec beaucoup de véhémence, Hégéſippe le regardoit avec étonnement: il l'avoit vu autrefois en Crète, pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languiſſant, épuiſé. C'eſt que ſon naturel ardent & auſtère le conſumoit dans le travail; il ne pouvoit voir, ſans indignation, le vice impuni: il vouloit dans les affaires une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais. Ainſi ſes emplois détruiſoient ſa ſanté délicate; mais à Samos Hégéſippe le voyoit gras, & vigoureux. Malgré les ans, la jeuneſſe fleurie s'etoit renouvellée ſur ſon viſage. Une vie ſobre, tranquille, & laborieuſe lui avoit fait comme un nouveau tempérament.

Vous êtes ſurpris de me voir ſi changé, dit alors Philoclès en ſouriant. C'eſt ma ſolitude qui m'a donné cette fraîcheur, & cette ſanté parfaite. Mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pû trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je quitte les vrais biens pour courir après les faux, & pour me replonger dans mes anciennes misères? Ne ſoyez pas plus cruel que Protéſilas; du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hégéſippe lui repréſenta, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. Etes-vous donc, lui diſoit-il inſenſible au plaiſir de revoir vos proches & vos amis, qui ſoupirent après votre retour, & que la ſeule

eſpérance

eſpérance de vous embraſſer comble de joie ? Mais vous qui craignez les Dieux, & qui aimez votre devoir, comptez vous pour rien de ſervir votre roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, & de rendre tant de peuples heureux ? Eſt-il permis de s'abandonner à une philoſophie ſauvage, de ſe préférer à tout le reſte du genre humain, & d'aimer mieux ſon repos que le bonheur de ſes concitoyens ! Au reſte, on croira que c'eſt par reſſentiment que vous ne voulez plus voir le roi ; s'il vous a voulu faire du mal, c'eſt qu'il ne vous a point connu. Ce n'eſt pas le véritable, le bon, le juſte Philoclès qu'il a voulu faire périr ; c'étoit un homme bien différent qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoît, & qu'il ne vous prend plus pour un autre, il ſent toute ſon ancienne amitié revivre dans ſon cœur. Il vous attend. Déjà il vous tend les bras pour vous embraſſer. Dans ſon impatience, il compte les jours & les heures. Aurez-vous le cœur aſſez dur pour être inexorable à votre roi, & à tous vos plus tendres amis !

Philoclès, qui avoit d'abord été attendri en reconnoiſſant Hégéſippe, reprit ſon air auſtère en écoutant ce diſcours. Semblable à un rocher, contre lequel les vents combattent en vain, & où toutes les vagues vont ſe briſer en gemiſſant, il demeuroit immobile, & les prières ni les raiſons ne trouvoient aucune overture pour entrer dans ſon cœur. Mais au moment où Hégéſippe commençoit à déſeſpérer de le vaincre, Philoclès ayant conſulté les Dieux, il découvrit par le vol des oiſeaux, par les entrailles des victimes, & par divers autres préſages, qu'il devoit ſuivre Hégéſippe.

Alors il ne réſiſta plus, il ſe prépara à partir ; mais ce ne fut pas ſans regretter le déſert où il avoit paſſé tant d'années. Hélas ! diſoit-il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grotte, où le ſommeil paiſible venoit toutes les nuits me délaſſer des travaux du jour ! Ici les Parques me filoient, au milieu de ma pauvreté, des jours d'or & de ſoie. Il ſe proſterna en pleurant pour adorer la naïade qui l'avoit ſi long-temps déſaltéré par ſon onde claire, & les nymphes qui habitoient dans toutes les montagnes voiſines. Echo entendit ſes regrets, & d'une triſte voix les répéta à toutes les divinités champêtres.

Enſuite

Ensuite Philoclès vint à la ville avec Hégésippe pour s'embarquer : il crut que le malheureux Protésilas, plein de honte & de ressentiment, ne chercheroit point à le voir; mais il se trompoit. Car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, & ils sont toujours prêts à toute sorte de bassesse. Philoclès se chachoit modestement de peur d'être vu par ce misérable : il craignoit d'augmenter sa misère en lui montrant la prospérité d'un ennemi qu'on alloit élever sur ses ruines. Mais Protésilas cherchoit avec empressement Philoclès; il vouloit lui faire pitié, & l'engager à demander an roi qu'il pût retourner à Salente. Philoclès étoit trop sincére pour lui promettre de travailler à le faire rappeller; car il savoit mieux que personne combien son retour eût été pernicieux. Mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compassion, tâcha de le consoler, l'exhorta à appaiser les Dieux par des mœurs pures, & par une grande patience dans ses maux. Comme il avoit appris que le roi avoit ôté à Protésilas tous ses biens injustement acquis, il lui promit deux choses qu'il exécuta fidellement dans la suite. L'une fut de prendre soin de sa femme & de ses enfans, qui étoient demeurés à Salente dans une affreuse pauvreté, exposés à l'indignation publique : l'autre étoit d'envoyer à Protésilas dans cette île éloignée quelque secours d'argent pour adoucir sa misère.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hégésippe impatient se hâte de faire partir Philoclès. Protésilas les voit embarquer; ses yeux demeurent attachés & immobiles sur le rivage; ils suivent le vaisseau qui fend les ondes, & que le vent éloigne toujours. Lors même qu'il ne peut plus le voir, il en repeint encore l'image dans son esprit. Enfin troublé, furieux, livré à son désespoir, il s'arrache les cheveux, se roule sur le sable, reproche aux Dieux leur rigueur, appelle en vain à son secours la cruelle mort, qui, sourde à ses prières, ne daigne point le délivrer de tant de maux, & qu'il n'a pas le courage de se donner lui même.

Cependant le vaisseau, favorisé de Neptune & des vents, arriva bientôt à Salente. On vint dire au roi qu'il entroit déjà dans le port. Aussi-tôt il courut au-devant de

Philoclès avec Mentor ; il l'embrassa tendrement, lui témoigna un sensible regret de l'avoir persécuté avec tant d'injustice. Cet aveu, bien loin de paroître une foiblesse dans un roi, fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande ame, qui s'éléve au-dessus de ses propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleuroit de joie de revoir l'homme de bien qui avoit aimé le peuple, & d'entendre le roi parler avec tant de sagesse & de bonté.

Philoclès, avec un air respectueux & modeste recevoit les caresses du roi, & avoit impatience de se dérober aux acclamations du peuple ; il suivit le roi au palais. Bientôt Mentor & lui furent dans la même confiance que s'ils avoient passé leur vie ensemble, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus ; c'est que les Dieux, qui ont refusé aux méchans des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons de quoi se connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu, ne peuvent être ensemble, sans être unis par la vertu qu'ils aiment. Bientôt Philoclès demanda au roi à se retirer auprès de Salente dans une solitude, où il continua à vivre pauvrement, comme il avoit vécu à Samos. Le roi alloit avec Mentor le voir presque tous les jours dans son désert. C'est là qu'on examinoit les moyens d'affermir les loix, & de donner une forme solide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choses qu'on examina, furent l'éducation des enfans, & la manière de vivre pendant la paix. Pour les enfans, Mentor disoit qu'ils appartiennent moins à leurs parens qu'à la république ; ils sont les enfans du peuple, ils en sont l'espérance & la force ; il n'est pas temps de les corriger, quand ils se sont corrompus. C'est peu que de les exclure des emplois, lorsqu'on voit qu'ils s'en sont rendus indignes : il vaut bien mieux prevenir le mal, que d'être réduit à le punir. Le roi, ajoutoit-il, qui est le père de tout son peuple, est encore plus particulièrement le père de toute la jeunesse, qui est la fleur de toute la nation. C'est dans la fleur qu'il faut préparer les fruits. Que le roi ne dédaigne donc pas de veiller, & de faire veiller sur l'éducation

qu'on

qu'on donne aux enfans. Qu'il tienne ferme pour faire obſerver les loix de Minos, qui ordonnent qu'on éléve les enfans dans le mépris de la douleur & de la mort ; qu'on mette l'honneur à fuir les délices & les richeſſes ; que l'injuſtice, le menſonge, l'ingratitude, la molleſſe paſſent pour des vices infames ; qu'on leur apprenne dès leur plus tendre enfance à chanter les louanges des héros qui ont fait des actions généreuſes pour leur patrie, & qui ont fait éclater leur courage dans les combats ; que le charme de la muſique ſaiſiſſe leurs ames, pour rendre leurs mœurs douces & pures ; qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fidéles à leurs alliés, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis ; qu'ils craignent moins la mort & les tourmens que le moindre reproche de leurs conſciences. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes, & qu'on les faſſe entrer dans leur cœur par la douceur du chant, il y en aura peu qui ne s'enflamment de l'amour de la gloire, & de la vertu.

Mentor ajoutoit qu'il étoit capital d'établir des écoles publiques, pour accoutumer la jeuneſſe aux plus rudes exercices du corps, & pour éviter la molleſſe & l'oiſiveté, qui corrompent les plus beaux naturels. Il vouloit une grande variété de jeux, & de ſpectacles qui animaſſent tout le peuple, mais ſur-tout qui exerçaſſent les corps, pour les rendre adroits, ſouples, & vigoureux. Il ajoutoit des prix pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il ſouhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'eſt que les jeunes gens ſe mariaſſent de bonne heure, & que leurs parens, ſans aucune vue d'intérêt, leur laiſſaſſent choiſir des femmes agréables de corps & d'eſprit, auxquelles ils puſſent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoit ainſi les moyens de conſerver la jeuneſſe pure, innocente, laborieuſe, docile, & paſſionnée pour la gloire, Philoclès, qui aimoit la guerre, diſoit à Mentor : en vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, ſi vous les laiſſez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune expérience de la guerre, ni aucun beſoin de s'éprouver ſur la valeur. Par là vous affoiblirez inſenſiblement la nation, les cou-

rages s'amolliront, les délices corrompront les mœurs. D'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre ; & pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraine après elle, ils tomberont dans une affreuse servitude.

Mentor lui répondit : Les maux de la guerre sont encore plus horribles que vous ne pensez : la guerre épuise un état, & le met toujours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la commence, on n'est jamais sûr de la finir sans être exposé aux plus tragiques renversemens de la fortune. Avec quelque supériorité de forces qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire, qui étoit déja dans vos mains, & la transporte chez vos ennemis. Quand même on tiendroit dans son camp la victoire comme enchaînée, on se détruiroit soi-même en détruisant ses ennemis. On dépeuple son pays ; on laisse les terres presqu' incultes ; on trouble le commerce : mais ce qui est bien pis, on affoiblit les meilleures loix, & on laisse corrompre les mœurs. La jeunesse ne s'adonne plus aux lettres. Le pressant besoin fait qu'on souffre une licence pernicieuse dans les troupes. La justice, la police, tout souffre de ce désordre. Un roi qui verse le sang de tant d'hommes, & qui cause tant de malheurs pour acquérir un peu de gloire, ou pour étendre les bornes de son royaume, est indigne de la gloire qu'il cherche, & mérite de perdre ce qu'il posséde pour avoir voulu usurper ce qui ne lui appartenoit pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une nation en temps de paix. Vous avez déjà vu les exercices du corps que nous établissons, les prix qui exciteront l'émulation, les maximes de gloire & de vertu dont on remplira les ames des enfans presque dès le berceau par le chant des grandes actions des héros ; ajoutez à ces secours celui d'une vie sobre & laborieuse. Mais ce n'est pas tout ; aussi-tôt qu'un peuple allié de votre nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeunesse, sur-tout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre, & qui seront les plus propres à profiter de

l'expérience.

l'expérience. Par-là vous conſerverez une haute réputation chez vos alliés. Votre alliance ſera recherchée, on craindra de la perdre ; ſans avoir la guerre chez vous, & à vos dépens, vous aurez toujours une jeuneſſe aguerrie, & intrépide. Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laiſſerez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre ; car le vrai moyen d'éloigner la guerre, & de conſerver une longue paix, c'eſt de cultiver les armes, c'eſt d'honorer les hommes excellens dans cette profeſſion, c'eſt d'en avoir toujours qui s'y ſoient exercés dans les pays étrangers, qui connoiſſent les forces, la diſcipline & les manières de faire la guerre des peuples voiſins ; c'eſt d'être également incapable & de faire la guerre par ambition, & de la craindre par molleſſe. Alors étant toujours prêt à la faire pour la néceſſité, on parvient à ne l'avoir preſque jamais.

Pour les alliés, quand ils ſont prêts à ſe faire la guerre les uns aux autres, c'eſt à vous à vous rendre médiateur. Par-là vous acquérez une gloire plus ſolide, & plus ſûre que celle des conquérans ; vous gagnez l'amour & l'eſtime des étrangers : ils ont tous beſoin de vous ; vous régnez ſur eux par la confiance, comme vous régnez ſur vos ſujets par l'autorité. Vous demeurez le dépoſitaire des ſecrets, l'arbitre des traités, le maître des cœurs. Votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignés ; votre nom eſt comme un parfum délicieux qui s'exhale de pays en pays chez les peuples les plus reculés. En cet état, qu'un peuple voiſin vous attaque contre les régles de la juſtice, il vous trouve aguerri, préparé ; mais ce qui eſt bien plus fort, il vous trouve aimé, & ſecouru ; tous vos voiſins s'allarment pour vous, & ſont perſuadés que votre conſervation fait la ſûreté publique. Voilà un rempart bien plus aſſuré que toutes les murailles des villes, & que toutes les places les mieux fortifiées. Voilà la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de rois qui ſachent la chercher, & qui ne s'en éloignent point ! Ils courent après une ombre trompeuſe, & laiſſent derrière eux le vrai honneur, faute de le connoître.

Après que Mentor eut parlé ainſi, Philoclès étonné le regardoit ; puis il jettoit les yeux ſur le roi, & étoit

charmé de voir avec quelle avidité Idoménée recueilloit au fond de son cœur toutes les paroles qui sortoient, comme un fleuve de sagesse, de la bouche de cet étranger.

Minerve, sous la figure de Mentor, établissoit dans Salente toutes les meilleures loix, & les plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le royaume d'Idoménée, que pour montrer à Télémaque quand il reviendroit, un exemple sensible de ce qu'un sage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, & pour donner à un bon roi une gloire durable.

FIN DU QUATORZIEME LIVRE.

LES

LES AVENTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUINZIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque au camp des alliés gagne l'inclination de Philoctète, d'abord indisposé contre lui, à cause d'Ulysse son père. Philoctète lui raconte ses aventures, où il fait entrer les particularités de la mort d'Hercule, causée par la tunique empoisonnée, que le centaure Nessus avoit donnée à Déjanire : il lui explique comment il obtint de ce héros ses flèches fatales, sans lesquelles la ville de Troye ne pouvoit être prise ; comment il fut puni d'avoir trahi son secret par tous les maux qu'il souffrit dans l'île de Lemnos ; & comment Ulysse se servit de Neoptolème pour l'engager à aller au siége de Troye, où il fut guéri de ses blessures par les fils d'Esculape.

CEPENDANT Télémaque montroit son courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente il s'appliqua à gagner l'affection des vieux capitaines, dont la réputation & l'expérience étoient au comble. Nestor, qui l'avoit déjà vu à Pylos, & qui avoit toujours aimé Ulysse, le traitoit comme si c'eût été son propre fils. Il lui donnoit des instructions qu'il appuyoit de divers exemples ; il lui racontoit toutes les aventures de sa jeunesse, & tout ce qu'il avoit vu faire de plus remarquable aux héros de l'âge passé. La mémoire de

de ce ſage vieillard, qui avoit vécu trois âges d'hommes, étoit comme une hiſtoire des anciens temps gravée ſur le marbre, & ſur l'airain.

Philoctète n'eut pas d'abord la même inclination pour Télémaque que Neſtor. La haine qu'il avoit nourrie ſi long-temps dans ſon cœur contre Ulyſſe, l'éloignoit de ſon fils, & il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il ſembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme, pour le rendre égal aux héros qui avoient renverſé la ville de Troye. Mais enfin la modération de Télémaque vainquit tous les reſſentimens de Philoctète ; il ne put ſe défendre d'aimer cette vertu douce & modeſte. Il prenoit ſouvent Télémaque, & lui diſoit : Mon fils, (car je ne crains plus de vous nommer ainſi) votre père & moi, je l'avoue, nous avons été long-temps ennemis l'un de l'autre : j'avoue même qu'après que nous eumes fait tomber la ſuperbe ville de Troye, mon cœur n'étoit point encore appaiſé ; & quand je vous ai vu, j'ai ſenti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulyſſe. Je me le ſuis ſouvent reproché. Mais enfin la vertu, quand elle eſt douce, ſimple, ingenue, & modeſte, ſurmonte tout. Enſuite Philoctète s'engagea inſenſiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans ſon cœur tant de haine contre Ulyſſe.

Il faut, dit-il, reprendre mon hiſtoire de plus haut. Je ſuivis par-tout le grand Hercule, qui a délivré la terre de tant de monſtres, & devant qui les autres héros n'étoient que comme ſont les foibles roſeaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiſeaux en préſence de l'aigle. Ses malheurs, & les miens vinrent d'une paſſion qui cauſe tous les déſaſtres les plus affreux, c'eſt l'amour. Hercule, qui avoit vaincu tant de monſtres, ne pouvoit vaincre cette paſſion honteuſe, & le cruel enfant Cupidon ſe jouoit de lui. Il ne pouvoit ſe reſſouvenir, ſans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié ſa gloire juſqu'à filer auprès d'Omphale, reine de Lydie, comme le plus lâche, & le plus efféminé de tous les hommes ; tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de ſa vie avoit terni ſa vertu, & preſque effacé la gloire de tous ſes travaux. Cependant, ô Dieux ! telle eſt la foibleſſe & l'inconſtance des hommes ! ils ſe promettent tout d'eux-mêmes, & ne réſiſtent

à rien. Hélas! le grand Hercule retomba dans les piéges de l'amour qu'il avoit si souvent détestés: il aima Déjanire. Trop heureux, s'il eût été constant dans cette passion pour une femme qui fut son épouse. Mais bientôt la jeunesse d'Iole, sur le visage de laquelle les graces etoient peintes, ravirent son cœur. Déjanire brûla de jalousie; elle se ressouvint de cette fatale tunique, que le centaure Nessus lui avoit laissée en mourant, comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelqu'autre. Cette tunique pleine du sang venimeux du Centaure, renfermoit le poison des fléches dont ce monstre avoit été percé. Vous savez que les fléches d'Hercule, qui tua ce perfide Centaure, avoient été trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne, & que ce sang empoisonnoit ces fléches, en sorte que toutes les blessures qu'elles faisoient, étoient incurables.

Hercule s'étant revêtu de cette tunique, sentit bientôt le feu dévorant qui se glissoit jusques dans la moëlle de ses os; il poussoit des cris horribles, dont le mont Oeta résonnoit, & faisoit retentir toutes les profondes vallées; la mer même en paroissoit émue; les taureaux les plus furieux, qui auroient mugi dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit aussi affreux. Le malheureux Lychas, qui lui avoit apporté de la part de Déjanire cette tunique, ayant osé s'approcher de lui, Hercule dans le transport de sa douleur le prit, le fit pirouetter comme un frondeur fait avec sa fronde tourner la pierre qu'il veut jetter loin de lui. Ainsi Lychas, lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout-àcoup en un rocher, qui garde encore la figure humaine, & qui, étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les sages pilotes.

Après ce malheur de Lychas je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule; je songeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner, sans peine, d'une main les hauts sapins, & les vieux chênes, qui depuis plusieurs siécles avoient méprisé les vents, & les tempêtes: De l'autre main il tâchoit en vain d'arracher de dessus son dos la fatale tunique; elle s'étoit collée sur sa peau, & comme incorporée à ses membres. A mesure qu'il la déchiroit, il déchiroit aussi sa peau & sa chair;

son

ſon ſang ruiſſeloit, & trempoit la terre. Enfin ſa vertu ſurmontant ſa douleur, il s'écria : Tu vois, ô mon cher Philoctète, les maux que les Dieux me font ſouffrir ; ils ſont juſtes ; c'eſt moi qui les ai offenſés : j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me ſuis lâchement laiſſé vaincre par l'amour d'une beauté étrangère ; je péris, & ſuis content de périr pour appaiſer les Dieux. Mais hélas ! cher ami, où eſt-ce que tu fuis ? L'excès de la douleur m'a fait commettre, il eſt vrai, contre ce miſérable Lychas, une cruauté que je me reproche ; il n'a pas ſu quel poiſon il me préſentoit ; il n'a point mérité ce que je lui ai fait ſouffrir : mais crois-tu que je puiſſe oublier l'amitié que je te dois, & que je veuille t'arracher la vie ? Non, non, je ne ceſſerai point d'aimer Philoctète. Philoctète recevra dans ſon ſein mon ame prête à s'envoler. C'eſt lui qui recueillera mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctète ? Philoctète la ſeule eſpérance qui me reſte ici bas !

A ces mots, je me hâte de courir vers lui : il me tend les bras, & veut m'embraſſer ; mais il ſe retient dans la crainte d'allumer dans mon ſein le feu cruel dont il eſt lui-même brûlé. Hélas ! dit-il, cette conſolation même ne m'eſt plus permiſe. En parlant ainſi, il aſſemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre ; il en fait un bûcher ſur le ſommet de la montagne ; il monte tranquillement ſur le bûcher ; il étend la peau du lion de Némée, qui avoit ſi long-temps couvert ſes épaules, lorſqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre abattre les monſtres, & délivrer les malheureux ; il s'appuye ſur ſa maſſue, & il m'ordonne d'allumer le feu du bûcher.

Mes mains tremblantes & ſaiſies d'horreur ne purent lui refuſer ce cruel office ; car la vie n'étoit plus pour lui un préſent des Dieux, tant elle lui étoit funeſte. Je craignis même que l'excès de ſes douleurs ne le tranſportât juſqu'à faire quelque choſe d'indigne de cette vertu qui avoit étonné l'univers. Comme il vit que la flâme commençoit à prendre au bûcher : C'eſt maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctète, que j'éprouve ta véritable amitié ; car tu aimes mon bonheur plus que ma vie : que les Dieux te le rendent ; je te laiſſe ce que j'ai de plus précieux ſur la terre, ces flèches trempées dans le

ſang de l'Hydre de Lerne. Tu ſais que les bleſſures qu'elles font ſont incurables: par elles tu ſeras invincible, comme je l'ai été, & aucun mortel n'oſera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidele à notre amitié, & n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il eſt vrai que tu ſois touché de mes maux, tu peux me donner une dernière conſolation: promets moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort, ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis, hélas! je le jurai même en arroſant ſon bûcher de mes larmes: un rayon de joye parut dans ſes yeux. Mais tout-à-coup un tourbillon de flâme qui l'enveloppa, étouffa ſa voix, & le déroba preſque à ma vue. Je le voyois encore neanmoins au travers des flâmes, avec un viſage auſſi ſerein que s'il eût été couronné de fleurs, & couvert de parfums dans la joie d'un feſtin délicieux au milieu de tous ſes amis.

Le feu conſuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terreſtre & de mortel en lui. Bientôt il ne lui reſta rien de tout ce qu'il avoit reçu dans ſa naiſſance de ſa mère Alcmène: mais il conſerva par l'ordre de Jupiter cette nature ſubtile & immortelle, cette flâme céleſte qui eſt le vrai principe de vie, & qu'il avoit reçu du père des Dieux. Ainſi il alla avec eux ſous les voûtes dorées du brillant Olympe boire le Nectar, où les Dieux lui donnèrent pour épouſe l'aimable Hébe, qui eſt la Déeſſe de la jeuneſſe, & qui verſoit le Nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganymède eût reçu cet honneur.

Pour moi je trouvai une ſource inépuiſable de douleurs dans ces fléches qu'il m'avoit données pour m'élever audeſſus des héros. Bientôt les rois ligués entreprirent de venger Ménélas de l'infame Pâris, qui avoit enlevé Hélene, & de renverſer l'empire de Priam. L'oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point eſpérer de finir heureuſement cette guerre, à moins qu'ils n'euſſent les fléches d'Hercule.

Ulyſſe votre père, qui étoit toujours le plus éclairé & le plus induſtrieux dans tous les conſeils, ſe chargea de me perſuader d'aller avec eux au ſiége de Troye, & d'y apporter les fléches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déja long-temps qu'Hercule ne paroiſſoit plus ſur la terre. On n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce

héros : les monſtres & les ſcélérats recommençoient à paroître impunément ; les Grecs ne ſavoient que croire de lui : les uns diſoient qu'il étoit mort ; d'autres ſoutenoient qu'il étoit allé juſques ſous l'Ourſe glacée dompter les Scythes : mais Ulyſſe ſoutint qu'il étoit mort, & entreprit de me le faire avouer. Il me vint trouver dans un temps où je ne pouvois encore me conſoler d'avoir perdu le grand Alcide : il eut une peine extrême à m'aborder ; car je ne pouvois plus voir les hommes ; je ne pouvois ſouffrir qu'on m'arrachât de ces déſerts du mont Oeta, où j'avois vu périr mon ami ; je ne ſongeois qu'à me repeindre l'image de ce héros, & qu'à pleurer à la vue de ces triſtes lieux : mais la douce & puiſſante perſuaſion étoit ſur les lèvres de votre père ; il parut preſque auſſi affligé que moi : il verſa des larmes ; il ſut gagner inſenſiblement mon cœur & attirer ma confiance ; il m'attendrit pour les rois Grecs qui alloient combattre pour une juſte cauſe, & qui ne pouvoient réuſſir ſans moi ; il ne put néanmoins m'arracher le ſecret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais ; mais il ne doutoit plus qu'il ne fût mort, & il me preſſoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ſes cendres.

Hélas ! j'eus horreur de faire un parjure, en lui diſant un ſecret que j'avois promis aux Dieux de ne dire jamais ; j'eus la foibleſſe d'éluder mon ſerment, n'oſant le voiler ; les Dieux m'en ont puni. Je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule ; enſuite j'allai joindre les rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je paſſois dans l'île de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes fléches pouvoient faire, me préparant à percer un daim qui ſe lançoit dans un bois ; je laiſſai tomber par mégarde la fléche de l'arc ſur mon pied, & elle me fit un bleſſure que je reſſens encore. Auſſi-tôt j'éprouvrai ces mêmes douleurs qu'Hercule avoit ſouffertes ; je rempliſſois nuit & jour l'île de mes cris ; un ſang noir & corrompu, coulant de ma plaie, infectoit l'air, & répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de ſuffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité ; chacun conclut que c'étoit

c'étoit un ſupplice qui m'étoit envoyé par les juſtes Dieux.

Ulyſſe, qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner. J'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préféroit l'intérêt commun de la Grèce & la victoire, à toutes les raiſons d'amitié, ou de bienſéance particulière. On ne pouvoit plus ſacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma plaie, ſon infection, & la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grecs, par les conſeils d'Ulyſſe, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité, & de la plus noire trahiſon. Hélas! j'étois aveugle, & je ne voyois pas qu'il étoit juſte que les plus ſages hommes fuſſent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irrités.

Je demeurai preſque pendant tout le ſiége de Troye ſeul, ſans ſecours, ſans eſpérance, ſans ſoulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette île déſerte & ſauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui ſe briſoient contre les rochers. Je trouvai au milieu de cette ſolitude une caverne vuide dans un rocher qui élevoit vers le ciel deux pointes ſemblables à deux têtes. De ce rocher ſortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur deſquelles j'étois expoſé nuit & jour; j'amaſſai quelques feuilles pour me coucher: il ne me reſtoit pour tout bien qu'un pot de bois groſſièrement travaillé, & quelques habits déchirés, dont j'enveloppois ma plaie pour arrêter le ſang, & dont je me ſervois auſſi pour la nettoyer. Là, abandonné des hommes, & livré à la colére des Dieux, je paſſois mon temps à percer de mes flêches les colombes, & les autres oiſeaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiſeau pour ma nourriture, il falloit que je me traînaſſe contre terre avec douleur pour aller amaſſer ma proie; ainſi mes mains me préparoient de quoi me nourrir.

Il eſt vrai que les Grecs en partant me laiſsèrent quelques proviſions; mais elles durèrent peu. J'allumais du feu avec des cailloux. Cette vie, toute affreuſe qu'elle eſt, m'auroit paru douce, loin des hommes ingrats

grats & trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, & si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. Quoi! disois-je, tirer un homme de sa patrie, comme le seul homme qui puisse venger la Grèce, & puis l'abandonner dans cette île déserte pendant son sommeil! Car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, & combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes. Hélas! cherchant de tous côtés dans cette île sauvage & horrible, je n'y trouvai que la douleur. En effet il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni homme qui y aborde volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jettés, & on n'y peut espérer de société que par des naufrages; encore même ceux qui venoint en ce lieu n'osoient me prendre pour me ramener: ils craignoient la colére des Dieux, & celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrois la douleur, la faim; je nourrissois une plaie qui me dévoroit; l'espérance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout-à-coup, revenant de chercher des plantes médicinales pour ma plaie, j'apperçus dans mon antre un jeune homme beau & gracieux, mais fier, & d'une taille de héros. Il me sembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards, & la démarche: son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion & l'embarras; il fut touché de voir avec quelle peine & quelle lenteur je me traînois. Les cris perçans & douloureux, dont je faisois retentir les échos de tout le rivage, attendrirent son cœur,

O étranger! lui disois-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette île inhabitée? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'est encore si cher. O! qu'il me tarde d'entendre ta voix, & de trouver sur tes lévres cette langue que j'ai apprise dès l'enfance, & que je ne puis plus parler à personne depuis si long-temps dans cette solitude. Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux: tu dois en avoir pitié.

A peine Neoptolème m'eut dit, je suis Grec, que je m'écriai: O douce parole après tant d'années de silence, & de douleur sans consolation! O mon fils! quel malheur,

heur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux? Il me répondit: Je ſuis de l'île de Scyros, j'y retourne; on dit que je ſuis fils d'Achille; tu ſais tout.

Des paroles ſi courtes ne contentoient pas ma curioſité; je lui dis, O fils d'un père que j'ai tant aimé! cher nourriſſon de Lycomède, comment viens-tu donc ici? d'où viens-tu? Il me répondit, qu'il venoit du ſiége de Troye. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la première expédition. Et toi, me dit-il, en étois-tu? Alors je lui répondis: Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctète, ni ſes malheurs. Hélas! infortuné que je ſuis, mes perſécuteurs m'inſultent dans ma miſére! la Grèce ignore que je ſouffre; ma douleur augmente; les Atrides m'ont mis en cet état; que les Dieux le leur rendent!

Enſuite je lui racontai de quelle manière les Grecs m'avoient abandonné. Auſſi-tôt qu'il eut écouté mes plaintes, il fit les ſiennes; Après la mort d'Achille, me dit-il. . . . . . (D'abord je l'interrompis, en lui diſant: Quoi! Achille eſt mort? Pardonne-moi, mon fils, ſi je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton père). . . . . Néoptolème me répondit: Vous me conſolez en m'interrompant; qu'il m'eſt doux de voir Philoctète pleurer mon père!

Néoptolème reprenant ſon diſcours, me dit: Après la mort d'Achille, Ulyſſe & Phénix me vinrent chercher, aſſurant qu'on ne pouvoit ſans moi renverſer la ville de Troye. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener; car la douleur de la mort d'Achille, & le déſir d'hériter de ſa gloire dans cette célébre guerre, m'engageoient aſſez à les ſuivre. J'arrive au ſiége, l'armée s'aſſemble autour de moi; chacun jure qu'il revoit Achille: mais, hélas! il n'étoit plus. Jeune & ſans expérience, je croyois pouvoir tout eſpérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon père; ils me répondent cruellement; Tu auras le reſte de ce qui lui appartenoit; mais pour ſes armes elles ſont deſtinées à Ulyſſe.

Auſſi-tôt je me trouble, je pleure, je m'emporte:

mais Ulysse, sans s'émouvoir, me disoit : Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long siége ; tu n'as pas mérité de telles armes, & tu parles déjà trop fiérement ; jamais tu ne les auras. Dépouillé injustement par Ulysse, je m'en retourne dans l'île de Scyros, moins indigné contre Ulysse, que contre les Atrides. Que quiconque est leur ennemi, puisse être l'ami des Dieux ! O Philoctète ! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Néoptolème comment Ajax Télamonien n'avoit pas empêché cette injustice. Il est mort, me répondit-il. Il est mort, m'écriai-je ! & Ulysse ne meurt pas ! au contraire il fleurit dans l'armée ! Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque, fils du sage Nestor, & de Patrocle, si chéri par Achille. Ils sont morts aussi, me dit-il. Aussi-tôt je m'écriai encore : Quoi morts ! Helas ! que me dis-tu ? Ainsi la cruelle guerre moissonne les bons, & épargne les méchants ! Ulysse est donc en vie ; Tersite l'est aussi sans doute ? Voilà ce que font les Dieux ! & nous les louerions encore !

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre père, Néoptolème continuoit à me tromper. Il ajouta ces tristes paroles : Loin de l'armée Grecque, où le mal prévaut sur le bien, je vais vivre content dans la sauvage île de Scyros. Adieu, je pars ; que les Dieux vous guérissent !

Aussi-tôt je lui dis : O mon fils, je te conjure par les manes de ton père, par ta mère, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, de ne me pas laisser seul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te serai à charge ; mais il y auroit de la honte à m'abandonner : jette-moi à la proue, à la poupe, dans la sentine même, par-tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon : ne me laisse point en un désert où il n'y a aucun vestige d'homme ; méne-moi dans ta patrie, ou dans l'Eubée, qui n'est pas loin du mont Oeta, de Trachine, & des bords agréables du fleuve Sperchius : renvoye-moi à mon père. Hélas ! que je crains qu'il ne soit mort ! je lui avois mandé de m'envoyer un vaisseau : ou il est mort, ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma misére, ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi,

toi, ô mon fils! souviens-toi de là fragilité des choses humaines. Celui qui est dans la prospérité doit craindre d'en abuser, & secourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faisoit dire à Néoptolème; il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore: O heureux jour! ô aimable Néoptolème, digne de la gloire de ton père! Chers compagnons de ce voyage, souffrez que je dise adieu à cette triste demeure. Voyez où j'ai vécu; comprenez ce que j'ai souffert; nul autre n'eût pu le souffrir: mais la nécessité m'avoit instruit, & elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais savoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert ne savent rien; ils ne connoissent ni les biens, ni les maux; ils ignorent les hommes; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc & mes fléches.

Néoptolème me pria de souffrir qu'il baisât ces armes si célébres, & consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis: Tu peux tout; c'est toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumière, ma patrie, mon père accablé de vieillesse, mes amis, moi-même; tu peux toucher ces armes, & te vanter d'être seul d'entre les Grecs qui ait merité de les toucher. Aussi-tôt Néoptolème entre dans ma grotte pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me saisit, elle me trouble, je ne sais plus ce que je fais; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied, je m'écrie: O mort tant desirée, que ne viens-tu? ô jeune homme, brûle-moi tout-à-l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter! ô terre! ô terre, reçois un mourant qui ne peut plus se relever! De ce transport de douleur, je tombe soudainement, selon ma coutume, dans un assoupissement profond; une grande sueur commença à me soulager; un sang noir & corrumpu coula de ma plaie. Pendant mon sommeil il eût été facile à Néoptolème d'emporter mes armes & de partir; mais il étoit fils d'Achille, & n'étoit pas né pour tromper.

En m'éveillant je reconnus son embarras: il soupiroit comme un homme qui ne sait pas dissimuler, & qui agit contre son cœur. Me veux-tu donc surprendre, lui dis-je? Qu'y a-t-il donc? Il faut, me répondit il, que vous

me suiviez au siége de Troye. Je repris aussi-tôt : Ah ! qu'as-tu dit, mon fils ? Rends-moi cet arc, je suis trahi, ne m'arrache pas la vie. Hélas ! il ne répond rien ; il me regarde tranquillement, rien ne le touche. O rivages ! ô promontoires de cette île ! ô bêtes farouches ! ô rochers escarpés ! c'est à vous que je me plains ; car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre : vous êtes accoutumés à mes gémissemens. Faut il que je sois trahi par le fils d'Achille ! Il m'enléve l'arc sacré d'Hercule ; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi : il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. O ! s'il m'êut attaqué dans ma force ! Mais encore à présent ce n'est que par surprise ! que ferai-je ? Rends mes armes, mon fils, sois semblable à ton père, semblable à toimême. Que dis-tu ? Tu ne dis rien ! O rocher sauvage ! je reviens á toi, nud, misérable, abandonné, sans nourriture ; je mourrai seul dans cet antre : n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront ; n'importe. Mais, mon fils, tu ne parois pas méchant ; quelque conseil te pousse ; rends-moi mes armes, va-t-en.

Néoptolème, les larmes aux yeux, disoit tous bas : Plût aux Dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros ! Cependant je m'écrie : Ah ! que vois-je ? N'est ce pas Ulysse ? Aussi-tôt j'entends sa voix, & il me répond : Oui, c'est moi. Si le sombre royaume de Pluton se fût entr'ouvert, & que j'eusse vu le noir Tartare, que les Dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurois pas été saisi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore : O terre de Lemnos, je te prens à témoin ! O soleil, tu le vois, & tu le souffres ! Ulysse me répondit sans s'émouvoir : Jupiter le veut, & je l'exécute. Oses-tu, lui disois-je, nommer Jupiter ? Vois-tu ce jeune homme, qui n'étoit point né pour la fraude, & qui souffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire ? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire que nous venons ; c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troye, & vous ramener dans votre patrie. C'est vous, & non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctète.

Alors je dis à votre père tout ce que la fureur pouvoit m'inspirer : Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disois-je, que ne m'y laisses-tu en paix ? Va chercher la gloire des combats, & tous les plaisirs ; jouis de ton bonheur avec les Atrides ; laisse-moi ma misére & ma douleur. Pourquoi m'enlever ? Je ne suis plus rien, je suis déjà mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne saurois partir ; que mes cris, & l'infection de ma plaie troubleroient les sacrifices ? O Ulysse, auteur de mes maux ! que les Dieux puissent te...... Mais les Dieux ne m'écoutent point ; au contraire ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais ! O Dieux ! s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse, alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlois ainsi, votre pére tranquille me regardoit avec un air de compassion, comme un homme, qui, loin d'être fâché, supporte & excuse le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyois semblable à un rocher, qui, sur le sommet d'une montagne se joue de la fureur des vents, & laisse épuiser leur rage pendant qu'il demeure immobile. Ainsi votre père demeurant dans le silence attendoit que ma colére fût épuisée : car il savoit qu'il ne faut attaquer les passions des hommes pour les reduire à la raison, que quand elles commencent à s'affoiblir par une espéce de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles : O Philoctète ! qu'avez-vous fait de votre raison & de votre courage ? Voici le moment de s'en servir. Si vous refusez de nous suivre pour remplir les grands desseins de Jupiter sur vous, adieu ; vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grèce, & le destructeur de Troye. Demeurez à Lemnos ; ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit destinée. Néoptolème, partons ; il est inutile de lui parler ; la compassion pour un seul homme ne doit pas nous faire abandonner le salut de la Grèce entière.

Alors je me sentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ses petits ; elle remplit les forêts de ses rugissemens. O caverne ! disois je, jamais je ne te quitterai, tu seras mon tombeau ! O séjour de ma douleur ! plus de nourriture, plus d'espérance ! Qui me donnera un glaive pour

pour me percer ? O si les oiseaux de proïe pouvoient m'enlever ! Je ne les percerai plus de mes fléches. O arc précieux ! arc consacré par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule ! s'il te reste encore quelque sentiment, n'es-tu pas indigné ? cet arc n'est plus dans les mains de ton fidéle ami ; il est dans les mains impures & trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proie ! bêtes farouches ! ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de fléches. Misérable ! je ne puis vous nuire, venez me dévorer, ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase !

Votre père, ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes ; il fit signe à Néoptolème, qui me les rendit aussi-tôt. Alors je lui dis : digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es ; mais laisse-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une fléche contre votre père : mais Néoptolème m'arrêta, en me disant : La colére vous trouble, & vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulysse, il paroissoit aussi tranquille contre mes fléches que contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrépidité & de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu, dans ce premier transport, me servir de mes armes pour tuer celui qui me les avoit fait rendre ; mais comme mon ressentiment n'étoit pas encore appaisé, j'étois inconsolable de devoir mes armes à un homme que je haïssois tant. Cependant Néoptolème me disoit : Sachez que le divin Hélénus, fils de Priam, étant sorti de la ville de Troye par l'ordre & par l'inspiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuse Troye tombera, a-t-il dit ; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les fléches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il sera devant les murailles de Troye ; les enfans d'Esculape le guériront.

En ce moment je sentis mon cœur partagé ; j'étois touché de la naïveté de Néoptolème, & de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc ; mais je ne pouvois me résoudre à voir encore le jour s'il falloit céder à Ulysse, & une mauvaise honte me tenoit en suspens. Me

verra-

verra-t-on, disois-je en moi-même, avec Ulysse & avec les Atrides? Que croira-t-on de moi!

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à coup j'entends une voix plus qu'humaine; je vois Hercule dans un nuage éclatant; il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste, & ses manières simples; mais il avoit une hauteur & une majesté qui n'avoient jamais paru si grandes en lui quand il domptoit les monstres. Il me dit:

Tu entens, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu sais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité: Il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras; tu perceras de mes fléches Pâris auteur de tant de maux. Après la prise de Troye, tu enverras de riches dépouilles à Pœan ton père sur le mont Oeta; ces dépouilles seront mises sur mon tombeau comme un monument de la victoire dûe à mes fléches. Et toi, ô fils d'Achille! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctète, ni Philoctète sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape à Troye pour guérir Philoctète. Sur-tout, ô Grecs! aimez & observez la religion; le reste meurt, elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai: O heureux jour! douce lumière, tu te montres enfin après tant d'années. Je t'obéis, je pars après avoir salué ces lieux. Adieu, cher antre! Adieu, nymphe de ces prés humides: je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage, où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, promontoires, où Echo répéta tant de fois mes gémissemens. Adieu, douces fontaines, qui me fûtes si amères. Adieu, ô terre de Lemnos! laisse moi partir heureusement, puisque je vais où m'appelle la volonté des Dieux & de mes amis.

Ainsi nous partîmes, nous arrivâmes au siege de Troye. Machaon & Podalire, par la divine science de leur père Esculape, me guérirent, où du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne souffre plus; j'ai retrouvé toute ma vigueur: mais je suis un peu boiteux.

Je fis tomber Pâris comme un timide faon de biche, qu'un chasseur perce de ses traits. Bientôt Ilion fut réduit en cendre ; vous savez le reste. J'avois néanmoins encore je ne sais quelle aversion pour la sage Ulysse, par le souvenir de mes maux, et sa vertu ne pouvoit appaiser ce ressentiment ; mais la vue d'un fils qui lui ressemble, & que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le pere même.

FIN DU QUINZIEME LIVRE.

LES AVENTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEIZIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque entre en différend avec Phalante pour des prisonniers qu'ils se disputent : il combat & vainc Hippias, qui, méprisant sa jeunesse, prend de hauteur ces prisonniers pour son frère Phalante : mais, étant peu content de sa victoire, il gémit en secret de sa témérité & de sa faute, qu'il voudroit réparer. Au même temps Adraste, roi des Dauniens, étant informé que les rois alliés ne songent qu'à pacifier le différend de Télémaque & d'Hippias, va les attaquer à l'improviste. Après avoir surpris cent de leurs vaisseaux pour transporter ses troupes dans leur camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le quartier de Phalante, tue son frère Hippias, & Phalante lui-même est tout percé de ses coups.

PENDANT que Philoctète avoit raconté ainsi ses aventures, Télémaque étoit demeuré comme suspendu & immobile. Ses yeux étoient attachés sur ce grand homme qui parloit. Toutes les passions différentes qui avoient agité Hercule, Philoctète, Ulysse, Néoptolème, paroissoient tour-à-tour sur le visage naïf de Télémaque, à mesure qu'elles étoient représentées dans la suite

ſuite de cette narration. Quelquefois ils s'écrioit & interrompoit Philoctète, ſans y penſer : quelquefois il paroiſſoit rêveur, comme un homme qui penſe profondément à la ſuite des affaires. Quand Philoctète dépeignoit l'embarras de Néoptolème, qui ne ſavoit point diſſimuler, Télémaque paroiſſoit dans le même embarras ; & dans ce moment on l'auroit pris pour Néoptolème.

Cependant l'armée des alliés marchoit en bon ordre contre Adraſte, roi des Dauniens, qui mépriſoit les Dieux, & qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Télémaque trouva de grandes difficultés pour ſe ménager parmi tant de rois, jaloux les uns des autres. Il falloit ne ſe rendre ſuſpect à aucun, & ſe faire aimer de tous. Son naturel étoit bon & ſincére, mais peu careſſant ; il ne s'aviſoit guères de ce qui pouvoit faire plaiſir aux autres ; il n'étoit point attaché aux richeſſes, mais il ne ſavoit point donner. Ainſi, avec un cœur noble & porté au bien, il ne paroiſſoit ni obligeant, ni ſenſible à l'amitié, ni libéral, ni reconnoiſſant des ſoins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à diſtinguer le mérite. Il ſuivoit ſon goût ſans réflexion. Sa mère Pénélope l'avoit nourri, malgré Mentor, dans une hauteur, & dans une fierté qui terniſſoient tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il ſe regardoit comme étant d'une autre nature que le reſte des hommes ; les autres ne lui ſembloient mis ſur la terre par les Dieux que pour lui plaire, pour le ſervir, pour prévenir tous ſes déſirs, & pour rapporter tout à lui comme à une Divinité. Le bonheur de le ſervir étoit, ſelon lui, une aſſez haute récompenſe pour ceux qui le ſervoient. Il ne falloit jamais rien trouver d'impoſſible, quand il s'agiſſoit de le contenter, & les moindres retardemens irritoient ſon naturel ardent.

Ceux qui l'auroient vu ainſi dans ſon naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre choſe que lui-même ; qu'il n'étoit ſenſible qu'à ſa gloire, & à ſon plaiſir. Mais cette indifférence pour les autres, & cette attention continuelle ſur lui-même, ne venoient que du tranſport continuel où il étoit jetté par la violence de ſes paſſions. Il avoit été flatté par ſa mère dès le berceau, & il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui naiſſent

naissent dans l'élévation. Les rigueurs de la fortune qu'il sentit dès sa premiére jeunesse, n'avoient pu modérer cette impétuosité & cette hauteur. Dépourvu de tout, abandonné, exposé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de sa fierté. Elle se relevoit toujours comme la palme souple se reléve sans cesse d'elle-même, quelque effort qu'on fasse pour l'abaisser.

Pendant que Télémaque étoit avec Mentor ces défauts ne paroissoient point, & ils diminuoient tous les jours. Semblable à un coursier fougueux qui bondit dans les vastes prairies, que ni les rochers escarpés, ni les précipices, ni les torrens n'arrêtent, qui ne connoît que la voix & la main d'un seul homme capable de le dompter; Télémaque plein d'une noble ardeur ne pouvoit être retenu que par le seul Mentor; mais aussi un de ses regards l'arrêtoit tout-à-coup dans sa plus grande impétuosité: il entendoit d'abord ce que signifioit ce regard. Il rappelloit aussi-tôt dans son cœur tous les sentimens de vertu. Sa sagesse rendoit en un moment son visage doux & serein. Neptune quand il éléve son trident, & qu'il menace les flots soulevés, n'appaise point plus soudainement les noires tempêtes.

Quand Télémaque se trouva seul, toutes ses passions, suspendues comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leur cours: il ne put souffrir l'arrogance des Lacédémoniens, & de Phalante qui étoit à leur tête. Cette colonie qui étoit venue fonder Tarente, étoit composée de jeunes hommes nés pendant le siége de Troye, qui n'avoient eu aucune éducation; leur naissance illégitime, le déréglement de leurs mères, la licence dans laquelle ils avoient été élevés, leur donnoient je ne sais quoi de farouche & de barbare. Ils ressembloient plutôt à une troupe de brigands, qu'à une colonie Grecque.

Phalante en toute occasion cherchoit à contredire Télémaque. Souvent il l'interrompoit dans les assemblées, méprisant ses conseils comme ceux d'un jeune homme sans expérience. Il en faisoit des railleries, le traitant de foible & d'efféminé; il faisoit remarquer aux chefs de l'armée ses moindres fautes. Il tâchoit de semer par tout la jalousie, & de rendre la fierté de Télémaque odieuse à tous les alliés.

Un jour Télémaque ayant fait sur les Dauniens quelques prisonniers, Phalante prétendit que ces captifs lui appartenoient, parce que c'étoit lui, disoit-il, qui à la tête de ses Lacédémoniens avoit défait cette troupe d'ennemis, & que Télémaque trouvant les Dauniens déjà vaincus & mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, & de les mener dans le camp. Télémaque soutenoit au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, & qui avoit remporté la victoire sur les Dauniens. Ils allèrent tous deux défendre leur cause dans l'assemblée des rois alliés. Télémaque s'y emporta jusqu'à menacer Phalante; ils se fussent battus sur le champ, si on ne les eût arrêtés.

Phalante avoit un frère nommé Hippais, célèbre dans toute l'armée par sa valeur, par sa force, & par son adresse. Pollux, disoient les Tarentins, ne combattoit pas mieux du ceste; Castor n'eût pu le surpasser pour conduire un cheval; il avoit presque la taille & la force d'Hercule. Toute l'armée le craignoit; car il étoit encore plus querelleux & plus brutal qu'il n'étoit fort & vaillant.

Hippias ayant vu avec quelle hauteur Télémaque avoit menacé son frère, va à la hâte prendre les prisonniers pour les emmener à Tarente, sans attendre le jugement de l'assemblée. Télémaque à qui on vint le dire en secret, sortit en frémissant de rage: tel qu'un sanglier écumant qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé, on le voyoit errer dans le camp, cherchant des yeux son ennemi, & branlant le dard dont il le vouloit percer. Enfin il le rencontre, & en le voyant, sa fureur se redouble.

Ce n'étoit plus ce sage Télémaque instruit par Minerve sous la figure de Mentor; c'étoit un phrénétique, ou un lion furieux. Aussi-tôt il crie à Hippias: Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes! arrête, nous allons voir si tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente; va, descends tout-à l'heure dans les rives sombres du Styx. Il dit, & il lança son dard; mais il le lanca avec tant de fureur, qu'il ne put mesurer son coup; le dard ne

toucha

toucha point Hippias. Aussi-tôt Télémaque prend son épée, dont la garde étoit d'or, & que Laërte lui avoit donnée, quand il partit d'Ithaque, comme un gage de sa tendresse. Laërte s'en étoit servi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune, & elle avoit été teinte du sang de plusieurs fameux capitaines des Epirotes, dans une guerre où Laërte fut victorieux. A peine Télémaque eut tiré cette épée, qu'Hippias, qui vouloit profiter de l'avantage de sa force, se jetta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse. L'epée se rompt dans leurs mains, ils se saisissent, & se serrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer; le feu brille dans leur yeux, ils se raccourcissent, ils s'allongent, ils se baissent, ils se relévent, ils s'élancent, ils sont altérés de sang. Les voilà aux prises, pieds contre pieds, mains contre mains: ces deux corps entrelassés paroissoient n'en faire qu'un. Mais Hippias d'un âge plus avancé, sembloit devoir accabler Télémaque, dont la tendre jeunesse étoit moins nerveuse. Déjà Télémaque hors d'haleine sentoit ses genoux chanceler. Hippias le voyant ébranlé redouble ses efforts. C'étoit fait du fils d'Ulysse, il alloit porter la peine de sa témérité & de son emportement, si Minerve, qui veilloit de loin sur lui, & qui ne le laissoit dans cette extrémité de péril que pour l'instruire, n'eût déterminé la victoire en sa faveur.

Elle ne quitta point le palais de Salente, mais elle envoya Iris la prompte messagère des Dieux. Celle-ci volant d'une aîle légère fend les espaces immenses des airs, laissant après elle une longue trace de lumière que peignoit un nuage de mille diverses couleurs; elle ne se reposa que sur les rivages de la mer où étoit campée l'armée innombrable des alliés; elle voit de loin la querelle, l'ardeur & les efforts des deux combattans; elle frémit à la vue du danger où étoit le jeune Télémaque; elle s'approche enveloppée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs subtiles dans le moment où Hippias sentant toute sa force, se crut victorieux; elle couvrit le jeune nourrisson de Minerve de l'Egide que la sage Déesse lui avoit confiée. Aussi-tôt Télémaque, dont les forces étoient épuisées, commence à se ranimer. A mesure qu'il se ranime, Hippias se trouble: il sent je

ne fais quoi de divin qui l'étonne & qui l'accable. Télémaque le presse & l'attaque tantôt dans une situation, tantôt dans une autre ; il l'ébranle, il ne lui laisse aucun moment pour se rassurer ; enfin il le jette par terre, & tombe sur lui. Un grand chêne du mont Ida, que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant ; la terre en gémit ; tout ce qui l'environne en est ébranlé.

Cependant la sagesse étoit revenue avec la force audedans de Télémaque. A peine Hippias fut-il tombé sous lui, que le fils d'Ulysse comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainsi le frère d'un des rois alliés qu'il étoit venu secourir : il rappella lui-même avec confusion les sages conseils de Mentor. Il eut honte de sa victoire, & vit bien qu'il avoit mérité d'être vaincu. Cependant Phalante, transporté de fureur, accouroit au secours de son frère ; il eût percé Télémaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer aussi Hippias que Télémaque tenoit sous lui dans la poussiére. Le fils d'Ulysse eût pu sans peine ôter la vie à son ennemi ; mais sa colère étoit appaisée, & il ne songeoit plus qu'à réparer sa faute, en montrant de la modération. Il se léve, en disant : O Hippias ! il me suffit de vous avoir appris à ne mépriser jamais ma jeunesse. Vivez, j'admire votre force & votre courage. Les Dieux m'ont protégé, cédez à leur puissance, ne songeons plus qu'à combattre ensemble contre les Dauniens. Pendant que Télémaque parloit ainsi, Hippias se relevoit couvert de poussière & de sang, plein de honte & de rage. Phalante n'osoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner si génereusement à son frère ; il étoit en suspens, & hors de lui-même. Tous les rois alliés accoururent ; ils menèrent d'un côté Télémaque, & de l'autre Phalante & Hippias, qui ayant perdu sa fierté n'osoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit assez s'étonner que Télémaque dans un âge si tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverser Hippias, semblable en force & en grandeur à ces géans, enfans de la terre, qui tentèrent autrefois de chasser de l'Olympe les Immortels.

Mais

Mais le fils d'Ulysse étoit bien éloigné de jouir du plaisir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer, il se retira dans sa tente, honteux de sa faute ; & ne pouvant plus se supporter lui-même, il gémissoit de sa promptitude. Il reconnoissoit combien il étoit injuste & déraisonnable dans ses emportemens : il trouvoit je ne sais quoi de vain, de foible, & de bas dans cette hauteur démesurée. Il reconnoissoit que la véritable grandeur n'est que dans la modération, la justice, la modestie, & l'humanité : il le voyoit, mais il n'osoit espérer de se corriger après tant de rechûtes ; il etoit aux prises avec lui-même, & on l'entendoit rugir comme un lion furieux.

Il demeura deux jours renfermé seul dans sa tente, ne pouvant se résoudre à se rendre dans aucune société, & se punissant lui-même. Hélas ! disoit il, oserai-je revoir Mentor ? Suis-je fils le d'Ulysse, le plus sage & le plus patient des hommes ? Suis-je venu porter la division & le désordre dans l'armée des alliés ? Est-ce leur sang ou celui des Dauniens leurs ennemis que je dois répandre ? J'ai été téméraire ; je n'ai pas même su lancer mon dard ; je me suis exposé avec Hippias à forces inégales ; je n'en devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe ? je ne serois plus : non, je ne serois plus ce téméraire Télémaque, ce jeune insensé, qui ne profite d'aucun conseil ; ma honte finiroit avec ma vie. Hélas ! si je pouvois au moins espérer de ne plus faire ce que je suis désolé d'avoir fait ! trop heureux ! trop heureux ! Mais peut être qu'avant la fin du jour je ferai & voudrai faire encore les mêmes fautes dont j'ai maintenant tant de honte & d'horreur. O funeste victoire ! ô louanges que je ne puis souffrir, & qui sont de cruels reproches de ma folie !

Pendant qu'il étoit seul & inconsolable, Nestor & Philoctète le vinrent trouver. Nestor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit ; mais ce sage vieillard reconnoissant bientôt la désolation du jeune homme, changea ses graves remontrances en des paroles de tendresse pour adoucir son désespoir.

Les princes alliés étoient arrêtés par cette querelle,

 & ils

& ils ne pouvoient marcher vers les ennemis qu'après avoir réconcilié Télémaque avec Phalante & Hippias. On craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquassent les cent jeunes Crétois qui avoient suivi Télémaque dans cette guerre: tout étoit dans le trouble par la faute du seul Télémaque; & Télémaque, qui voyoit tant de maux présens & de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amère. Tous les princes étoient dans un extrême embarras. Ils n'osoient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche les Crétois de Télemaque & les Tarentins de Phalante ne combattissent les uns contre les autres. On avoit bien de la peine à les retenir au-dedans du camp où ils étoient gardés de près. Nestor & Philoctète alloient & revenoient sans cesse de la tente de Télémaque à celle de l'implacable Phalante, qui ne respiroit que la vengeance. La douce eloquence de Nestor, & l'autorité du grand Philoctète ne pouvoient modérer ce cœur farouche, qui étoit encore sans cesse irrité par les discours pleins de rage de son frère Hippias. Télémaque étoit bien plus doux, mais il étoit abattu de douleur, & rien ne pouvoit le consoler.

Pendant que les princes étoient dans cétte agitation, toutes les troupes etoient consternées: tout le camp paroissoit comme une maison désolée qui vient de perdre un père de famille, l'appui de tous ses proches, & la douce espérance de ses petits enfans.

Dans ce désordre & cette consternation de l'armée, on entend tout-à-coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de hennissemens de chevaux, de cris d'hommes, les uns vainqueurs & animés au carnage, les autres ou fuyans, ou mourans, ou blessés. Un tourbillon de poussière forme un épais nuage qui couvre le ciel, & qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la poussière se joint une fumée épaisse qui troubloit l'air, & qui ôtoit la respiration. On entendoit un bruit sourd semblable à celui des tourbillons de flâme que le mont Etna vomit du fond de ses entrailles embrasées, lorsque Vulcain avec ses Cyclopes y forge des foudres pour le père des Dieux. L'épouvante saisit les cœurs.

Adraste vigilant & infatigable avoit surpris les alliés; il leur avoit caché sa marche, & il étoit instruit de la

leur. Il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne presque inaccessible, dont les alliés avoient saisi presque tous les passages : tenant ces défilés ils se croyoient en pleine sûreté & prétendoient même pouvoir par ces passages qu'ils occupoient, tomber sur l'ennemi derrière la montagne, quand quelques troupes, qu'ils attendoient, leur feroient venues. Adraste, qui répandoit l'argent à pleines mains pour savoir le secret de ses ennemis, avoit appris leur résolution ; car Nestor & Philoctète, ces deux capitaines d'ailleurs si sages & si expérimentés, n'étoient pas assez secrets dans leurs enterprises. Nestor dans le déclin de l'âge se plaisoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque louange. Philoctète naturellement parloit moins ; mais il étoit prompt : & si peu qu'on excitât sa vivacité, on lui faisoit dire ce qu'il avoit résolu de taire. Les gens artificieux avoient trouvé la clef de son cœur pour en tirer les plus importans secrets. On n'avoit qu'à l'irriter : alors fougueux & hors de lui même il éclatoit par des menaces ; il se vantoit d'avoir des moyens sûrs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de ses moyens, il se hâtoit de les expliquer inconsidérément, & le secret le plus intime échappoit du fond de son cœur. Semblable à un vase précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuses, le cœur de ce grand capitaine ne pouvoit rien garder.

Les traîtres, corrompus par l'argent d'Adraste, ne manquoient pas de se jouer de la foiblesse de ces deux rois. Ils flattoient sans cesse Nestor par de vaines louanges ; ils lui rappelloient ses victoires passées, admiroient sa prévoyance, ne se lassoient jamais de l'applaudir. D'un autre côté ils tendoient des piéges continuels à l'humeur impatiente de Philoctète ; ils ne lui parloient que de difficultés, de contre-temps, de dangers, d'inconvéniens, de fautes irrémédiables. Aussi-tôt que ce naturel prompt étoit enflammé, sa sagesse l'abandonnoit, & il n'étoit plus le même homme.

Télémaque, malgré les défauts que nous avons vus, étoit bien plus prudent pour garder un secret. Il y étoit accoutumé par ses malheurs, & par la nécessité où il

avoit

avoit été dès son enfance de se cacher aux amans de Pénélope. Il savoit taire un secret sans dire aucun mensonge. Il n'avoit pas même certain air réservé & mystérieux qu'ont d'ordinaire les gens secrets. Il ne paroissoit point chargé du secret qu'il devoit garder : on le trouvoit toujours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a son cœur sur ses lèvres. Mais en disant tout ce que l'on pouvoit dire sans conséquence, il savoit s'arrêter précisément & sans affectation aux choses qui pouvoient donner quelque soupçon, & entamer son secret. Par-là son cœur étoit impénétrable & inaccessible ; ses meilleurs amis même ne savoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour en tirer de sages conseils, & il n'y avoit que le seul Mentor pour lequel il n'avoit aucune réserve. Il se confioit à d'autres amis, mais à divers degrés, & à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié & leur sagesse.

Télémaque avoit souvent remarqué que les résolutions du conseil se répandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Nestor & Philoctète : mais ces deux hommes si expérimentés ne firent pas assez d'attention à un avis si salutaire. La vieillesse n'a plus rien de souple : la longue habitude la tient comme enchaînée ; elle n'a plus de ressource contre ses défauts. Semblables aux arbres dont le tronc rude & noueux s'est durci par le nombre des années, & ne peut plus se redresser, les hommes à un certain âge ne peuvent presque plus se plier eux mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, & qui sont entrées jusques dans la moëlle de leurs os. Souvent ils les connoissent, mais trop tard ; ils gémissent en vain, & la tendre jeunesse est le seul âge où l'homme puisse encore tout sur lui même pour se corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope, nommé Eurimaque, flatteur, insinuant, sachant s'accommoder à tous les goûts, & à toutes les inclinations des princes ; inventif & industrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre, rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on son avis ? il devinoit celui qui seroit le plus agréable. Il étoit plaisant, railleur contre les foibles, complaisant pour ceux qu'il craignoit, habile pour assaisonner

assaisonner une louange délicate qui fût bien reçue des hommes les plus modestes. Il étoit grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée. Il ne lui coûtoit rien de prendre toutes sortes de formes. Les hommes sincères & vertueux, qui sont toujours les mêmes, & qui s'assujettissent aux régles de la vertu, ne sauroient jamais être aussi agréables aux princes que ceux qui flattent leurs passions dominantes. Eurimaque savoit la guerre; il étoit capable d'affaires: c'étoit un aventurier qui s'étoit donné à Nestor, & qui avoit gagné sa confiance. Il tiroit du fond de son cœur, un peu vain & sensible aux louanges, tout ce qu'il en vouloit savoir.

Quoique Philoctète ne se confiât point à lui, la colère & l'impatience faisoient en lui ce que la confiance faisoit dans Nestor. Eurimaque n'avoit qu'à le contredire; en l'irritant il découvroit tout. Cet homme avoit reçu de grandes sommes d'Adraste pour lui mander tous les desseins des alliés. Le roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de transfuges qui devoient l'un après l'autre s'échapper du camp des alliés, & retourner au sien. A mesure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire savoir à Adraste, Eurimaque faisoit partir un de ces transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces transfuges ne portoient point de lettres. Si on les surprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurimaque suspect.

Cependant Adraste prévenoit toutes les entreprises des alliés. A peine une résolution étoit-elle prise dans le conseil, que les Dauniens faisoient précisément ce qui étoit nécessaire pour en empêcher le succès. Télémaque ne se lassoit point d'en chercher la cause, & d'exciter la défiance de Nestor & de Philoctète; mais son soin étoit inutile. Ils étoient aveuglés.

On avoit résolu dans le conseil d'attendre les troupes nombreuses qui devoient arriver, & on avoit fait avancer secrétement pendant la nuit cent vaisseaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis une côte très-rude

de

de la mer où elles devoient arriver, jusqu'au lieu où l'armée campoit. Cependant on se croyoit en sûreté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voisine, qui est une côte presque inaccessible de l'Apennin. L'armée étoit campée sur les bords du fleuve Galèse, assez près de la mer. Cette campagne délicieuse est abondante en pâturages, & en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraste étoit derrière la montagne, & on comptoit qu'il ne pouvoit passer. Mais comme il sut que les alliés étoient encore foibles, qu'il leur venoit un grand secours, que les vaisseaux attendoient des troupes qui devoient arriver, & que l'armée étoit divisée par la querelle de Télémaque avec Phalante, il se hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour & nuit sur le bord de la mer, & passa par des chemins qu'on avoit toujours cru absolument impraticables. Ainsi la hardiesse & le travail surmontent les plus grands obstacles; ainsi il n'y a presque rien d'impossible à ceux qui savent oser & souffrir; ainsi ceux qui s'endorment, comptant que les choses difficiles sont impossibles, méritent d'être surpris & accablés.

Adraste surprit au point du jour les cent vaisseaux qui appartenoient aux alliés. Comme ces vaisseaux étoient mal gardés, & qu'on ne se défioit de rien, il s'en saisit sans résistance, & s'en servit pour transporter ses troupes avec une incroyable diligence à l'embouchûre du Galèse; puis il remonta tres-promptement sur les bords du fleuve. Ceux qui étoient dans les postes avancés autour du camp vers la rivière, crurent que ces vaisseaux leur amenoient les troupes qu'on attendoit; on poussa d'abord de grands cris de joie. Adraste & ses soldats descendirent avant qu'on pût les reconnoître. Ils tombent sur les alliés qui ne se défient de rien: ils les trouvent dans un camp tout ouvert, sans ordre, sans chef, sans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord, fut celui des Tarentins où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrèrent avec tant de vigueur, que cette jeunesse Lacedémonienne étant surprise ne put résister. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, & qu'ils s'embarrassent

les

les uns les autres dans cette confusion, Adraste fait mettre le feu au camp. Aussi-tôt la flâme s'éléve des pavillons, et monte jusqu'aux nues : le bruit du feu est semblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, & qui entraîne par sa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moissons, les granges, les étables, & les troupeaux. Le vent pousse impétueusement la flâme de pavillon en pavillon, & bientôt tout le camp est comme une vieille forêt, qu'une étincelle de feu a embrasée.

Phalante qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remédier. Il comprend que toutes ses troupes vont périr dans cet incendie, si on ne se hâte d'abandonner le camp : mais il comprend aussi combien le désordre de cette retraite est à craindre devant un ennemi victorieux ; il commence à faire sortir sa jeunesse Lacédémonienne encore à demi désarmée : mais Adraste ne les laisse point respirer. D'un côté une troupe d'archers adroits perce de fléches innombrables les soldats de Phalante ; de l'autre des frondeurs jettent une grêle de grosses pierres. Adraste lui-même, l'épée à la main, marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrépides Dauniens, poursuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuyent. Il moissonne par le fer tranchant tout ce qui a échappé au feu ; il nage dans le sang ; il ne peut s'assouvir de carnage : les lions & les tigres n'égalent point sa furie quand ils égorgent les bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante succombent, & le courage les abandonne. La pâle mort conduite par une furie infernale, dont la tête est hérissée de serpens, glace le sang de leurs veines : leurs membres engourdis se roidissent, & leurs genoux chancelans leur ôtent même l'espérance de la fuite.

Phalante, à qui la honte & le désespoir donnent encore un reste de force & de vigueur, éléve les mains & les yeux vers le ciel ; il voit tomber à ses pieds son frère Hippias sous les coups de la main foudroyante d'Adraste. Hippias étendu par terre se roule dans la poussière ; un sang noir & bouillonnant sort comme un ruisseau de la profonde blessure qui lui traverse le côté ; ses yeux se ferment à la lumière, son ame furieuse s'enfuit avec tout son sang. Phalante lui-même tout couvert du sang de

ſon frère, & ne pouvant le ſecourir, ſe voit enveloppé par une foule d'ennemis, qui s'efforcent de le renverſer. Son bouclier eſt percé de mille traits. Il eſt bleſſé en pluſieurs endroits de ſon corps ; il ne peut plus rallier ſes troupes fugitives. Les Dieux le voyent, & ils n'en ont aucune pitié.

FIN DU SEIZIEME LIVRE.

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque, s'étant revêtu de ses armes divines, court au secours de Phalante, renverse d'abord Iphiclès fils d'Adraste, repousse l'ennemi victorieux, & remporteroit sur lui une victoire complete, si une tempête survenant ne faisoit finir le combat. Ensuite Télémaque fait emporter les blessés, prend soin d'eux, & principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obseques de son frère Hippias, dont il lui va présenter les cendres, qu'il a recueillies dans une urne d'or.

JUPITER, au milieu de toutes les Divinités céleſtes, regardoit du haut de l'Olympe ce carnage des alliés. En même temps il conſultoit les immuables Deſtinées, & voyoit tous les chefs, dont la trame devoit ce jour-là être tranchée par le ciſeau de la Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir ſur le viſage de Jupiter quelle ſeroit ſa volonté. Mais le père des Dieux & des hommes leur dit d'une voix douce & majeſtueuſe : Vous voyez en quelle extrémité ſont réduits les alliés, vous voyez Adraſte qui renverſe tous ſes ennemis : mais ce ſpectacle eſt bien trompeur. La gloire & la proſpérité des méchans eſt courte ; Adraſte impie & odieux par ſa mauvaiſe foi ne remportera point une entière victoire. Ce malheur n'arrive aux alliés que pour leur apprendre

à se corriger, & à mieux garder le secret de leurs entreprises. Ici la sage Minerve prépare une nouvelle gloire à son jeune Télémaque, dont elle fait ses délices. Alors Jupiter cessa de parler. Tous les Dieux en silence continuoient à regarder le combat.

Cependant Nestor & Philoctète furent avertis qu'une partie du camp étoit déjà brûlée ; que la flâme, poussée par les vents, s'avançoit toujours ; que leurs troupes étoient en désordre, & que Phalante ne pouvoit plus soutenir les efforts des ennemis. A peine ces funestes paroles frappent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, assemblent les capitaines, & ordonnent qu'on sa hâte de sortir du camp, pour éviter cet incendie.

Télémaque, qui étoit abattu & inconsolable, oublie sa douleur. Il prend ses armes, don précieux de la sage Minerve, qui, paroissant sous la figure de Mentor, fit semblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salente ; mais qui les avoit fait faire à Vulçain dans les cavernes fumantes du mont Etna.

Ces armes étoient polies comme une glace, & brillantes comme les rayons du soleil. On y voyoit Neptune & Pallas qui disputoient entre eux à qui auroit la gloire de donner son nom à une ville naissante. Neptune de son trident frappoit la terre, & on en voyoit sortir un cheval fougueux. Le feu sortoit de ses yeux, & l'écume de sa bouche. Ses crins flottoient au gré du vent ; ses jambes souples & nerveuses se replioient avec vigueur & légéreté. Il ne marchoit point ; il sautoit à force de reins, mais avec tant de vitesse, qu'il ne laissoit aucune trace de ses pas : on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté Minerve donnoit aux habitans de sa nouvelle ville l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avoit planté. Le rameau auquel pendoit son fruit, représentoit la douce paix avec l'abondance, préférable aux troubles de la guerre, dont ce cheval étoit l'image. La Déesse demeuroit victorieuse par ses dons simples & utiles, & la superbe Athènes portoit son nom.

On voyoit aussi Minerve assemblant autour d'elle tous les beaux arts, qui étoient des enfans tendres & aîlés. Ils se réfugioient autour d'elle, étant épouvantés des fu-

reurs

reurs brutales de Mars, qui ravage tout, comme les agneaux bêlans se réfugient autour de leur mère, à la vue d'un loup affamé, qui d'une gueule béante & enflâmée, s'élance pour les dévorer.' Minerve d'un visage dédaigneux & irrité, confondoit, par l'excellence de ses ouvrages, la folle témérité d'Arachné, qui avoit osé disputer avec elle pour la perfection des tapisseries. On voyoit cette malheureuse, dont tous les membres exténués se défiguroient & se changeoient en araignée.

Auprès de cet endroit paroissoit encore Minerve, qui dans la guerre des géans, servoit de conseil à Jupiter même, & soutenoit tous les autres Dieux étonnés. Elle étoit aussi représentée avec sa lance & son Egide sur les bords du Xanthe & du Simoïs, menant Ulysse par la main, ranimant les troupes fugitives des Grecs, soutenant les efforts des plus vaillans capitaines Troyens, & du redoubtable Hector même, enfin, introduisant Ulysse dans cette fatale machine, qui devoit en un seule nuit renverser l'empire de Priam.

D'un autre côté le bouclier représentoit Cérès dans les fertiles campagnes d'Enna qui sont au mil[illegible] de la Sicile. On voyoit la Déesse qui rassembloit [illegible] peuples épars cà & là, cherchans leur nourriture par la chassea, ou cueillans les fruits sauvages qui tomboient des arbrese. Elle montroit à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre, & de tirer de son sein fécond leur nourriture Elle leur présentoit une charrue, & y faisoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en sillons par le tranchant de la charrue ; puis on appercevoit les moissons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes. Le moissonneur avec sa fau x coupoit les doux fruits de la terre, & se payoit de toutes se peines. Le fer, destiené ailleurs à tout détruire, ne paroissoit employéen ce lieu qu'à préparer l'abondance, & à faire natre tous les plaisirs.

Les nymphes couronnées de fleurs dansoient ensemble dans un prairie sur le bord d'une rivière auprès d'un bocage. Pan joûoit de la flûte : les Faunes & les Satyres folâtres sautoient dans un coin. Bacchus y paroissoit aussi couronné de lierre, appuyé d'une main sur son thyrse, & tenant de l'autre une vigne ornée de pampres, & de plusieurs grappes de raisins. C'étoit une beauté

molle, avec je ne sais quoi de noble, de passionné, & de languissant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuse Ariadné, lorsqu'il la trouva seule, abandonnée, & abîmée dans la douleur sur un rivage inconnu.

Enfin on voyoit de toutes parts un peuple nombreux ; des vieillards qui alloient porter dans les temples les prémices de leurs fruits ; de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouses, lassés du travail de la journée. Les femmes alloient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfans qu'elles caressoient. On voyoit aussi des bergers qui paroissoient chanter, & quelques-uns dansoient au son du chalumeau. Tout représentoit la paix, l'abondance, & les délices : tout paroissoit riant & heureux. On voyoit même dans les pâturages les loups se jouer au milieu des moutons. Le lion & le tigre ayant quitté leur férocité, paissoient avec les tendres agneaux. Un petit berger les menoit ensemble sous sa houlette, & cette aimable peinture rappelloit tous les charmes de l'âge d'or.

Télémaque s'étant revêtu de ces armes divines, au lieu de prendre son bouclier ordinaire, prit la terrible Egide que Minerve lui avoit envoyée, en la confiant à Iris prompte messagère des Dieux. Iris lui avoit enlevé sou bouclier sans qu'il s'en apperçût, & lui avoit donné en sa place cette Egide, redoutable aux Dieux mêmes.

En cet état, il court hors du camp pour en éviter les flâmes : il appelle à lui d'une voix forte tous les chefs de l'armée ; & cette voix ranime déjà tous les alliés éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroit toujours doux, toujours libre & tranquille, toujours appliqué à donner des ordres, comme pourroit faire un sage vieillard attentif à régler sa famille, & à instruire ses enfans. Mais il est prompt & rapide dans l'exécution : semblable à un fleuve impétueux, qui non-seulement roule avec precipitation ses flots écumeux, mais qui entraîne encore dans sa course les plus pesans vaisseaux dont il est chargé.

Philoctète, Nestor, & les chefs des Manduriens & des autres nations sentent dans le fils d'Ulysse je ne sais quelle autorité, à laquelle il faut que tout céde. L'experience des vieillards leur manque, le conseil & la sa-

gesse

gesse sont ôtés à tous les commandans ; la jalousie même, si naturelle aux hommes, s'éteint dans tous les cœurs ; tous se taisent, tous admirent Télémaque, tous se rangent pour lui obéir sans y faire de réflexion, & comme s'ils y eussent été accoutumés. Il s'avance, & monte sur une colline, d'où il observe la disposition des ennemis. Puis tout-à-coup il juge qu'il faut se hâter de les surprendre dans le désordre où ils se sont mis, en brûlant le camp des alliés. Il fait le tour en diligence, & tous les capitaines les plus expérimentés le suivent. Il attaque les Dauniens par derrière, dans un temps où ils croyoient l'armée des alliés enveloppée dans les flâmes de l'embrasement. Cette surprise les trouble ; ils tombent sous la main de Télémaque, comme les feuilles dans les derniers jours de l'automne tombent des forêts, quand un fier Aquilon ramenant l'hiver, fait gémir les troncs des vieux arbres, & en agite toutes les branches. La terre est couverte des hommes que Télémaque renverse. De son dard il perce le cœur d'Iphiclès, le plus jeune des enfans d'Adraste. Celui-ci osa se présenter contre lui au combat pour sauver la vie de son père, qui pensa être surpris par Télémaque. Le fils d'Ulysse & Iphiclès étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adresse & de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge, tous deux chéris de leurs parens : mais Iphiclès étoit comme une fleur qui s'épanouit dans un champ, qui doit être coupée par le tranchant de la faux du moissonneur. Ensuite Télémaque renverse Euphorion, le plus célèbre de tous les Lydiens venus en Etrurie. Enfin son glaive perce Cléomènes, nouveau marié, qui avoit promis à son épouse de lui porter les riches dépouilles des ennemis, mais qui ne devoit jamais la revoir.

Adraste frémit de rage voyant la mort de son fils, celle de plusieurs capitaines, & la victoire qui échappe de ses mains. Phalante presque abattu à ses pieds est comme une victime à demi égorgée qui se dérobe au couteau sacré, & qui s'enfuit loin de l'autel. Il ne falloit plus à Adraste qu'un moment pour achever la perte du Lacédémonien.

Phalante noyé dans son sang, & dans celui des soldats

qui combattent avec lui, entend les cris de Télémaque qui s'avance pour le fecourir. En ce moment la vie lui eft rendue ; le nuage qui couvroit déja fes yeux fe diffipe. Les Dauniens fentant cette attaque imprévue, abandonnent Phalante pour aller repouffer un plus dangereux ennemi. Adrafte eft tel qu'un tigre, à qui des bergers affemblés arrachent la proie qu'il étoit prêt à dévorer. Télémaque le cherche dans la mêlée, & veut finir tout-à-coup la guerre, en délivrant les alliés de leur implacable ennemi ; mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulyffe une victoire fi prompte & fi facile. Minerve même vouloit qu'il eût à fouffrir des maux plus longs, pour mieux apprendre à gouverner les hommes.

L'impie Adrafte fut donc confervé par le père des Dieux, afin que Télémaque eût le temps d'acquérir plus de gloire & plus de vertu. Un nuage épais que Jupiter affembla dans les airs, fauva les Dauniens ; un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux. On auroit cru que les voûtes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler fur les têtes des foibles mortels ; les éclairs fendoient la nue de l'un à l'autre Pole ; & dans le moment où ils ébllouiffoient les yeux par leurs feux perçans, on retomboit dans les affreufes ténèbres de la nuit. Une pluie abondante qui tomba dans l'inftant, fervit encore à féparer les deux armées.

Adrafte profita du fecours des Dieux, fans être touché de leur pouvoir, & mérita par cette ingratitude d'être réfervé à une plus cruelle vengeance. Il fe hâta de faire paffer fes troupes entre le camp à demi brûlé, & un marais qui s'étendoit jufqu'à la rivière ; il le fit avec tant d'induftrie & de promptitude, que cette retraite montra combien il avoit de reffource & de préfence d'efprit. Les alliés animés par Télémaque, vouloient le pourfuivre ; mais à la faveur de cet orage il leur échappa, comme un oifeau d'une aile légère échappe aux filets des chaffeurs.

Les alliés ne fongèrent plus qu'à rentrer dans leur camp, & à réparer leur perte. En y rentrant, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable ; les malades & les bleffés manquant de forces pour fe traîner hors des tentes, n'avoient pu fe garantir du feu. Ils paroiffoient

à demi

à demi brûlés, poussant vers le ciel d'une voix plaintive & mourante des cris douloureux. Le cœur de Télémaque en fut percé ; il ne put retenir ses larmes ; il détourna plusieurs fois ses yeux, étant saisi d'horreur & de compassion : il ne pouvoit voir sans frémir ces corps encore vivans, & dévoués à une longue & cruelle mort : ils paroissoient semblables à la chair des victimes qu'on a brûlées sur les autels, & dont l'odeur se répand de tous côtés.

Hélas ! s'écrioit Télémaque, voilà donc les maux que la guerre entraine après elle ! Quelle fureur aveugle pousse les malheureux mortels ? Ils ont si peu de jours à vivre sur la terre ! ces jours sont si misérables ! pourquoi précipiter une mort déja si prochaine ? Pourquoi ajouter tant de désolations affreuses à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette vie si courte ? Les hommes sont tous fréres, & ils s'entre-déchirent ! Les bêtes farouches sont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tigres aux tigres ; ils n'attaquent que les animaux d'espèce différente. L'homme seul, malgré sa raison, fait ce que les animaux sans raison ne firent jamais. Mais encore pourquoi ces guerres ? N'y a-t-il pas assez de terre dans l'univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver ? Combien y a-t-il de terres désertes. Le genre humain ne sauroit les remplir. Quoi donc ! une fausse gloire, un vain titre de conquérant, qu'un prince veut acquérir, allume la guerre dans des pays immenses ! Ainsi un seul homme, donné au monde par la colère des Dieux, en sacrifie brutalement tant d'autres à sa vanité. Il faut que tout périsse, que tout nage dans le sang, que tout soit dévoré par les flâmes ; que tout ce qui échappe au fer & au feu, ne puisse échapper à la faim encore plus cruelle ; afin que cet homme, qui se joue de la nature humaine entière, trouve dans cette déstruction générale son plaisir & sa gloire. Quelle gloire monstreuse ! Peut on trop abhorrer, & trop mépriser des hommes qui ont tellement oublié l'humanité ? Non, non, bien loin d'être des demi-Dieux, ce ne sont pas même des hommes ; ils doivent être même en exécration dans tous les siécles, dont ils ont cru être admirés. Oh ! que les rois duoivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent ! Elles

doivent être juftes ; ce n'eft pas affez, il faut qu'elles foient néceffaires pour le bien public. Le fang du peuple ne doit être verfé que pour fauver ce même peuple dans les befoins extrêmes. Mais les confeils flatteurs, les fauffes idées de gloire, les vaines jaloufies, l'injufte avidité, qui fe couvre de beaux prétextes, enfin les engagemens infenfibles entraînent prefque toujours les rois dans des guerres qui les rendent malheureux, où ils hazardent tout fans néceffité, & où ils font autant de mal à leurs fujets qu'à leurs ennemis. Ainfi raifonnoit Télémaque.

Mais il ne fe contentoit pas de déplorer les maux de la guerre ; il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes fecourir lui-même les malades & les mourans ; il leut donnoit de l'argent & des remédes ; il les confoloit & les encourageoit pas des difcours pleins d'amitié, & envoyoit vifiter ceux qu'il ne pouvoit vifiter lui-même.

Parmi les Crétois qui étoient avec lui, il y avoit deux vieillards, dont l'un fe nommoit Traumaphile, & l'autre Nozophuge. Traumaphile avoit été au fiége de Troye avec Idoménée, & avoit appris des enfans d'Efculape l'art divin de guérir les plaies. Il répandoit dans les bleffures les plus profondes & les plus envenimées, une liqueur odoriférante, qui confumoit les chairs mortes & corrompues, fans avoir befoin de faire aucune incifion, & qui formoit promptement de nouvelles chairs plus faines & plus belles que les premières. Pour Nozophuge, il n'avoit jamais vu les enfans d'Efculape ; mais il avoit eu par le moyen de Mérion, une livre facré & myftérieux qu'Efculape avoit donné à fes enfans. D'ailleurs Nozophuge étoit ami des Dieux ; il avoit compofé des hymnes en l'honneur des enfans de Latone ; il offroit tous les jours le facrifice d'une brebis blanche & fans tache à Appollon, par lequel il étoit fouvent infpiré. A peine avoit-il vu un malade, qu'il connoiffoit à fes yeux, à la couleur de fon teint, à la conformité de fon corps, & à fa refpiration, la caufe de fa maladie. Tantôt ri donnoit des remédes qui faifoient fuer, & il montroit pal le fuccès des fueurs, combien la tranfpiration facilitée ou diminuée, déconcerte ou rétablit toute la machine ur, corps. Tantôt il donnoit pour les maux de languedu

certains

certains breuvages qui fortifioient peu à peu les parties nobles, & qui rajeuniſſoient les hommes en adouciſſant leur ſang. Mais il aſſuroit que c'étoit faute de vertu & de courage, que les hommes avoient ſi ſouvent beſoin de la médicine. C'eſt une honte, diſoit-il, pour les hommes, qu'ils ayent tant de maladies ; car les bonnes mœurs produiſent la ſanté. Leur intempérance, diſoit-il encore, change en poiſons mortels les alimens deſtinés à conſerver la vie. Les plaiſirs pris ſans modération, abrégent plus les jours des hommes, que les remédes ne peuvent les prolonger. Les pauvres ſont moins ſouvent malades faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les alimens qui flattent trop le goût & qui font manger au-delà du beſoin, empoiſonnent au lieu de nourrir. Les remédes ſont eux-mêmes de véritables maux qui ruinent la nature, & dont il ne faut ſe ſervir que dans les preſſans beſoins. Le grand remède qui eſt toujours innocent, & toujours d'un uſage utile, c'eſt la ſobriété, c'eſt la tempérance dans tous les plaiſirs, c'eſt la tranquillité de l'eſprit, c'eſt l'exercice du corps. Par-là on fait un ſang doux & tempéré, & on diſſipe toutes les humeurs ſuperflues. Ainſi le ſage Nozophuge étoit moins admirable par ſes remédes, que par le régime qu'il conſeilloit pour prévenir les maux, & pour rendre les remédes inutiles.

Ces deux hommes furent envoyés par Télémaque, pour viſiter tous les malades de l'armée ; ils en guérirent beaucoup par leurs remédes, mais ils en guérirent bien davantage par le ſoin qu'ils prirent pour les faire ſervir à propos ; car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté, à leur faire garder un régime de ſobriété exacte dans leur convaleſcence.

Tous les ſoldats, touchés de ſes ſecours, rendoient graces aux Dieux d'avoir envoyé Télémaque dans l'armée des alliés. Ce n'eſt pas un homme, diſoient-ils ; c'eſt ſans doute quelque Divinité bienfaiſante ſous une figure humaine. Du moins ſi c'eſt un homme, il reſſemble moins au reſte des hommes qu'aux Dieux ; il n'eſt ſur la terre que pour faire du bien. Il eſt encore plus aimable par ſa douceur & par ſa bonté que par ſa valeur. O ! ſi nous pouvions l'avoir pour roi ! mais les Dieux le reſervent

servent pour quelque peuple plus heureux, qu'ils chérissent, & chez lequel ils veulent renouveller l'âge d'or.

Télémaque, pendant qu'il alloit la nuit visiter les quartiers du camp par précaution contre les ruses d'Adraste, entendoit ces louanges, qui n'étoient point suspectes de flatterie, comme celles que les flatteurs donnent souvent en face aux princes, supposant qu'ils n'ont ni modestie, ni délicatesse, & qu'il n'y a qu'à les louer sans mesure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulysse ne pouvoit goûter que ce qui étoit vrai. Il ne pouvoit souffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en secret loin de lui, & qu'il avoit véritablement méritées. Son cœur n'étoit pas insensible à celles-là; il sentoit ce plaisir si doux & si pur, que les Dieux ont attaché à la seule vertu, & que les méchans, faute de l'avoir éprouvé ne peuvent ni concevoir, ni croire: mais il ne s'abandonnoit point à ce plaisir. Aussi-tôt revenoient en foule dans son esprit toutes les fautes qu'il avoit faites; il n'oublioit point sa hauteur naturelle, & son indifférence pour les hommes; il avoit une honte secrette d'être né si dur, & de paroître si inhumain; il renvoyoit à la sage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit, & qu'il ne croyoit pas mériter.

C'est vous, disoit-il, ô grande Déesse! qui m'avez donné Mentor pour m'instruire, & pour corriger mon mauvais naturel. C'est vous qui me donnez la sagesse de profiter de mes fautes pour me défier de moi-même; c'est vous qui retenez mes passions impétueuses; c'est vous qui me faites sentir le plaisir de soulager les malheureux; sans vous je serois haï, & digne de l'être; sans vous je ferois des fautes irréparables; je serois comme un enfant qui ne sentant pas sa foiblesse, quitte sa mère & tombe dès le premier pas.

Nestor & Philoctète étoient étonnés de voir Télémaque devenu si doux, si attentif à obliger les hommes, si officieux, si secourable, si ingénieux pour prévenir tous les besoins; ils ne savoient que croire; ils ne reconnoissoient plus en lui le même homme. Ce qui les surprit davantage, fut le soin qu'il prit des funerailles d'Hippias. Il alla lui-même retirer son corps sanglant & dé-

figuré de l'endroit où il étoit caché sous un monceau de corps morts ; il versa sur lui des larmes pieuses ; il dit : O grande ombre ! tu le sais maintenant, combien j'ai estimé ta valeur. Il est vrai que ta fierté m'avoit irrité, mais tes défauts venoient d'une jeunesse ardente. Je sais combien cet âge a besoin qu'on lui pardonne. Nous eussions dans la suite été sincèrement unis. J'avois tort de mon côté. O dieux ! pourquoi me le ravir, avant que j'aye pû le forcer de m'aimer ?

Ensuite Télémaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes ; puis on prépara par son ordre un bûcher. Les grands pins gémissans sous les coups des haches tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfans de la terre, qui sembloient menacer le ciel, les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes sont si vertes & si ornées d'un épais feuillage, les hêtres, qui sont l'honneur des forêts, viennent tomber sur le bord du fleuve Galèse. Là s'eléve avec ordre un bûcher qui ressemble à un bâtiment regulier, la flâme commence à paroître, un tourbillon de fumée monte jusqu'au ciel. Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent & lugubre, tenant leurs piques renversées & leurs yeux baissés : la douleur amère est peinte sur ces visages farouches, & les larmes coulent abondamment. Puis on voyoit venir Phérécyde, vieillard moins abattu par le nombre des années, que par la douleur de survivre à Hippias, qu'il avoit élevé depuis son enfance. Il levoit vers le ciel ses mains, & ses yeux noyés de larmes. Depuis la mort d'Hippias, il refusoit toute nourriture ; le doux sommeil n'avoit pu appesantir ses paupières, ni suspendre un moment sa cuisante peine : il marchoit d'un pas tremblant, suivant la foule, & ne sachant où il alloit. Nulle parole ne sortoit de sa bouche, car son cœur étoit trop serré : c'étoit un silence de désespoir & d'abattement. Mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout-à-coup furieux, & il s'écria :

O Hippias, Hippias ! Je ne te verrai plus ; Hippias n'est plus, & je vis encore ! O mon cher Hippias ! C'est moi cruel, moi impitoyable, qui t'ai appris à mépriser la mort. Je croyois que tes mains fermeroient mes yeux, & que tu recueillerois mon dernier soupir. O

Dieux

Dieux cruels ! vous prolongez ma vie pour me faire voir la fin de celle d'Hippias ! O cher enfant que j'ai nourri, & qui m'a coûté tant de ſoins, je ne te verrai plus ; mais je verrai ta mère, qui mourra de triſteſſe en me reprochant ta mort ; je verrai ta jeune épouſe frappant ſa poitrine, arrachant ſes cheveux, & j'en ſerai cauſe. O chère ombre ! appelle-moi ſur les rives du Styx : la lumière m'eſt odieuſe ; c'eſt toi ſeul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias, Hippias ! O mon cher Hippias ! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu, qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or, & d'argent. La mort qui avoit éteint ſes yeux, n'avoit pu effacer toute ſa beauté, & les graces étoient encore à demi-peintes ſur ſon viſage pâle. On voyoit flotter autour de ſon cou plus blanc que la neige, mais panché ſur l'épaule, ſes longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atys ou de Ganymède, qui alloient être réduits en cendre. On remarquoit dans le côté la bleſſure profonde par où tout ſon ſang s'étoit ecoulé, & qui l'avoit fait deſcendre dans le royaume ſombre de Pluton.

Télémaque triſte & abattu ſuivoit de près le corps, & lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le fils d'Ulyſſe ne put voir la flâme pénétrer les étoffes qui enveloppoient le corps, ſans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias ! car je n'oſe te nommer mon ami ! appaiſe-toi, ô ombre, qui as mérité tant de gloire ! Si je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur ; tu es delivré des misères où nous ſommes encore, & tu en es ſorti par le chemin le plus glorieux. Hélas ! que je ſerois heureux de finir de même ! Que le Styx n'arrête point ton ombre ! que les champs Elyſées lui ſoient ouverts ! que la renommée conſerve ton nom dans tous les ſiécles, & que tes cendres repoſent en paix.

A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de ſoupirs, que toute l'armée pouſſa un cri ; on s'attendriſſoit ſur Hippias, dont on racontoit les grandes actions, & la douleur de ſa mort rappellant toutes ſes bonnes qualités, faiſoit oublier les défauts qu'une jeuneſſe impétueuſe & une mauvaiſe éducation lu avoient donnés : mais on étoit encore

encore plus touché des ſentimens tendres de Télémaque. Eſt-ce donc là, diſoit on, ce jeune Grec ſi fier, ſi hautain, ſi dédaigneux, ſi intraitable ? Le voilà devenu doux, humain, tendre. Sans doute Minerve, qui a tant aimé ſon père, l'aime auſſi ; ſans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puiſſent faire aux hommes, en lui donnant avec la ſageſſe un cœur ſenſible à l'amitié.

Le corps etoit déjà conſumé par les flâmes. Télémaque lui-même arroſa de liqueurs parfumées les cendres encore fumantes ; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, & il porta cette urne à Phalante ; celui-ci étoit étendù, percé de diverſes bleſſures, & dans ſon extrême foibleſſe il entrevoyoit près de lui les portes ſombres des enfers.

Déjà Traumaphile & Nozophuge, envoyés par le fils d'Ulyſſe, lui avoient donné tous les ſecours de leur art ; ils rappelloient peu à peu ſon ame prête à s'envoler ; de nouveaux eſprits le ranimoient inſenſiblement ; une force douce & pénetrante, un baume de vie s'inſinuoit de veine en veine juſqu'au fond de ſon cœur ; une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment, la défaillance ceſſant, la douleur ſuccéda : il commença à ſentir la perte de ſon frère, qu'il n'avoit point été juſqu'alors en état de ſentir. Hélas ! diſoit-il, pourquoi prend-on de ſi grands ſoins de me faire vivre ? Ne me vaudroit-il pas mieux mourir, & ſuivre mon cher Hippias ? Je l'ai vu périr tout auprès de moi. O Hippias, la douceur de ma vie, mon frère, mon cher frère, tu n'es plus ! Je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embraſſer, ni te dire mes peines, ni te conſoler dans les tiennes ! O Dieux, ennemis des hommes ! il n'y a plus d'Hippias pour moi ! Eſt-il poſſible ! Mais n'eſt-ce point un ſonge ? Non, il n'eſt que trop vrai. O Hippias ! je t'ai perdu, je t'ai vu mourir ; & il faut que je vive encore autant qu'il ſera néceſſaire pour te venger : je veux immoler à tes mânes le cruel Adraſte teint de ton ſang.

Pendant que Phalante parloit ainſi, les deux hommes divins tâchoient d'appaiſer ſa douleur de peur qu'elle n'augmentât ſes maux, & n'empêchât l'effet des remèdes. Tout-à-coup il apperçoit Telémaque qui ſe preſente

ſente à lui. D'abord ſon cœur fut combattu par deux paſſions contraires ; il conſervoit un reſſentiment de tout ce qui s'étoit paſſé entre Télémaque & Hippias : la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce reſſentiment encore plus vif. D'un autre côté il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conſervation de ſa vie à Télémaque, qui l'avoit tiré ſanglant & à demi-mort des mains d'Adraſte. Mais quand il vit l'urne d'or, où étoient renfermées les cendres ſi chères de ſon frère Hippias, il verſa un torrent de larmes ; il embraſſa d'abord Télémaque ſans pouvoir lui parler, & lui dit enfin d'une voix languiſſante, entrecoupée de ſanglots :

Digne fils d'Ulyſſe, votre vertu me force à vous aimer ; je vous dois ce reſte de vie qui va s'éteindre : mais je vous dois quelque chose que m'eſt bien plus cher. Sans vous le corps de mon frère auroit été la proie des vautours ; ſans vous ſon ombre privée de la ſépulture ſeroit malheureuſement errante ſur les rives du Styx, & toujours repouſſée par l'impitoyable Caron. Faut-il que je doive tant à un homme qui j'ai tant haï ? O Dieux ! récompenſez-le, & délivrez-moi d'une vie ſi malheureuſe. Pour vous, ô Télémaque, rendez-moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frère, afin que rien ne manque à votre gloire.

A ces paroles Phalante demeura épuiſé & abattu d'un excès de douleur. Télémaque ſe tint auprès de lui ſans oſer lui parler, & attendant qu'il reprît ſes forces. Bientôt Phalante, revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Télémaque, la baiſa pluſieurs fois, l'arroſa de ſes larmes, & dit : O chères, ô précieuſes cendres ! quand eſt-ce que les miennes ſeront renfermées avec vous dans cette même urne ? O ombre d'Hippias ! je te ſuis dans les enfers : Télémaque nous vengera tous deux.

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour par les ſoins des deux hommes qui avoient la ſcience d'Eſculape. Télémaque étoit ſans ceſſe avec eux auprès du malade, pour les rendre plus attentifs à avancer ſa guériſon ; & toute l'armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il ſecouroit ſon plus grand ennemi,

que la valeur & la sagesse qu'il avoit montrées en sauvant dans la bataille l'armée des alliés. En même temps Télémaque se montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre. Il dormoit peu, & son sommeil étoit souvent interrompu, ou par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit, comme du jour, ou par la visite de tous les quartiers du camp qu'il ne faisoit jamais deux fois de suite aux mêmes heures, pour mieux surprendre ceux qui n'étoient pas assez vigilans; il revenoit souvent dans sa tent couvert de sueur & de poussière; sa nourriture étoit simple; il vivoit comme les soldats, pour leur donner l'exemple de la sobriété & de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea à propos d'arrêter les murmures des soldats, en souffrant lui-même volontairement les mêmes incommodités qu'eux. Son corps loin de s'affoiblir dans une vie si pénible, se fortifioit & s'endurcissoit chaque jour; il commençoit à n'avoir plus ces graces si tendres, qui sont comme la fleur de la première jeunesse: son teint devenoit plus brun & moins délicat; ses membres moins mous & plus nerveux.

FIN DU DIX-SEPTIEME LIVRE.

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-HUITIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque persuadé par divers songes que son père Ulysse n'est plus sur la terre, exécute son dessein de l'aller chercher dans les enfers. Il se dérobe du camp étant suivi de deux Crétois jusqu'à un temple près de la fameuse caverne d'Achérontia ; il s'y enfonce au travers des ténèbres, arrive au bord du Styx, & Caron le reçoit dans sa barque. Il se va présenter devant Pluton qu'il trouve préparé à lui permettre de chercher son père. Il traverse le Tartare, où il voit les tourmens que souffrent les ingrats, les parjures, les hypocrites, & sur-tout les mauvais rois.

ADRASTE, dont les troupes avoient été considérablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derrière la montagne d'Aulon pour attendre divers secours, & pour tâcher de suprendre encore une fois ses ennemis : Semblable à un lion affamé, qui ayant été repoussé d'une bergerie s'en retourne dans les sombres forêts, & rentre dans sa caverne, où il aiguise ses dents & ses griffes, attendant le moment favorable pour égorger tous les troupeaux.

Télé-

Télémaque, ayant pris soin de mettre une exacte discipline dans tout le camp, ne songea plus qu'à exécuter un dessein qu'il avoit conçu, & qu'il cacha à tous les chefs de l'armée. Il y avoit déjà long-temps qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des songes, qui lui représentoient son père Ulysse. Cette chère image revenoit toujours sur la fin de la nuit, avant que l'Aurore vînt chasser du ciel par ses feux naissans les inconstantes étoiles, & de dessus la terre le doux sommeil suivi des songes voltigeans. Tantôt il croyoit voir Ulysse nud dans une île fortunée, sur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, & environné de nymphes qui lui jettoient des habits pour se couvrir. Tantôt il croyoit l'entendre parler dans un palais tout éclatant d'or & d'ivoire, où des hommes couronnés de fleurs l'écoutoient avec plaisir & admiration. Souvent Ulysse lui apparoissoit tout-à-coup dans des festins, où la joie éclatoit parmi les délices, & où l'on entendoit les tendres accords d'un voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon, & que les voix de toutes les Muses.

Télémaque en s'éveillant s'attristoit de ces songes si agréables. O mon père! ô mon cher père Ulysse! s'écroit-il, les songes les plus affreux me seroient plus doux. Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déjà descendu dans le séjour des ames bienheureuses, que les Dieux récompensent de leur vertu par une éternelle tranquillité. Je crois voir les champs Elisées. O qu'il est cruel de n'espérer plus! Quoi donc, ô mon cher père! je ne vous verrai jamais! Jamais je n'embrasserai celui qui m'aimoit tant, & que je cherche avec tant de peine! Jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où sortoit la sagesse! Jamais je ne baiserai ces mains, ces chères mains, ces mains victorieuses, qui ont abattu tant d'ennemis! Elles ne puniront point les insensés amans de Pénélope, & Ithaque ne se relevera jamais de sa ruine! O Dieux, ennemis de mon père! vous m'envoyez ces songes funestes pour arracher toute espérance de mon cœur, c'est m'arracher la vie. Non, je nu puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je! hélas! je ne suis que trop certain que mon père n'est plus; je vais chercher son ombre jusques dans les enfers.

Thésée

Théfée y eft bien defcendu: Théfée, cet impie, qui vouloit outrager les divinités infernales: & moi j'y vais, conduit par la piété. Hercule y defcendit. Je ne fuis pas Hercule; mais il eft beau d'ofer l'imiter. Orphée a bien touché, par le récit de fes malheurs, le cœur de ce Dieu, qu'on dépeint comme inexorable: il obtint de lui qu'Eurydice retourneroit parmi les vivans. Je fuis plus digne de compaffion qu'Orphée: car ma perte eft plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille femblable à tant d'autres, avec le fage Ulyffe admiré de toute la Grèce? Allons, mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort, quand on fouffre tant dans la vie? O Pluton! ô Proferpine! j'éprouverai bientôt fi vous êtes auffi impitoyables qu'on le dit. O mon père! après avoir parcouru en vain les terres & les mers pour vous trouver, je vais voir fi vous n'êtes point dans les fombres demeures des morts. Si les Dieux me refufent de vous pofféder fur la terre, & de jouir de la lumière du foleil, peut-être ne me refuferont-ils pas de voir au moins votre ombre dans le royaume de la Nuit.

En difant ces paroles, Télémaque arrofoit fon lit de fes larmes. Auffi-tôt il fe levoit, & cherchoit par la lumière à foulager la douleur cuifante que ces fonges lui avoient caufée; mais c'étoit une fléche qui avoit percé fon cœur, & qu'il portoit par tout avec lui. Dans cette piene il entreprit de defcendre aux enfers par un lieu célébre qui n'étoit pas éloigné du camp; on l'appelloit *Acherontia* à caufe qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreufe de laquelle on defcendoit fur les rives de l'Achéron, par lequel les Dieux mêmes craignent de jurer. La ville étoit fur un rocher, pofée comme un nid fur le haut d'un arbre. Au pied de ce rocher on trouvoit la caverne, de laquelle les timides mortels n'ofoient approcher. Les bergers avoient foin d'en détourner leurs troupeaux. La vapeur fouffrée du marais Stygien, qui s'exhaloit fans ceffe par cette ouverture, empeftoit l'air. Tout autour il ne croiffoit ni herbes ni fleurs; on n'y fentoit jamais les doux Zéphirs, ni les graces naiffantes du Printemps, ni les riches dons de l'Automne. La terre aride y languiffoit: on y voyoit feulement quelques arbuftes dépouillés, & quelques cyprès funeftes. Au loin même, tout

à l'en-

à l'entour, Cerès refusoit aux laboureurs ses moissons dorées. Bacchus sembloit en vain y promettre ses doux fruits : les grappes de raisin se desséchoient au lieu de mûrir. Les Naïades tristes ne faisoient point couler une onde pure ; leurs flots étoient toujours ámers & troublés. Les oiseaux ne chantoient jamais dans cette terre hérissée de ronces & d'épines, & n'y trouvoient aucun bocage pour se retirer : ils alloient chanter leurs amours sous un ciel plus doux. Là on n'entendoit que le croassement des corbeaux, & la voix lugubre des hiboux. L'herbe même y étoit amère, & les troupeaux qui la paissoient, ne sentoient point la douce joie qui les fait bondir. Le taureau fuyoit la genisse, & le berger tout abattu oublioit sa musette & sa flûte.

De cette caverne sortoit de temps en temps une fumée noire & épaisse, qui faisoit une espéce de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins redoubloient alors leurs sacrifices pour appaiser les Divinités infernales ; mais souvent les hommes à la fleur de leur âge, & dès leur plus tendre jeunesse, étoient les seules victimes que ces Divinités cruelles prenoient plaisir à immoler par une funeste contagion.

C'est-là que Télémaque résolut de chercher le chemin de la sombre demeure de Pluton. Minerve, qui veilloit sans cesse sur lui, & qui le couvroit de son Egide, lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la prière de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui descend chaque jour aux enfers pour livrer à Caron un certain nombre de morts, de dire au roi des ombres qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son empire.

Télémaque se dérobe du camp pendant la nuit ; il marche à la clarté de la lune, & il invoque cette puissante Divinité, qui étant dans le ciel l'astre brillant de la nuit, & sur la terre la chaste Diane, est aux enfers la redoutable Hécate. Cette Divinité écouta favorablement ses vœux, parceque son cœur étoit pur, & qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à son père.

A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'empire souterrain mugir. La terre trembloit sous ses pas ; le ciel s'arma d'éclairs & de feux, qui sembloient tomber sur la terre. Le jeune fils d'Ulysse sentit son cœur ému, & tout son corps étoit couvert d'une sueur glaçée ;

glacée; mais son courage le soutint. Il leva les yeux & les mains au ciel. Grands Dieux! s'écria-t-il, j'accepte ces présages que je crois heureux; achevez votre ouvrage. Il dit, & redoublant ses pas, il se présenta hardiment.

Aussi-tôt la fumée épaisse, qui rendoit l'entrée de la caverne funeste à tous les animaux, dès qu'ils en approchoient, se dissipa; l'odeur empoisonnée cessa pour un peu de temps. Telémaque entra seul; car quel autre mortel eût osé le suivre? Deux Crétois, qui l'avoient accompagné jusqu'à une certaine distance de la caverne, & auxquels il avoit confié son dessein, demeurèrent tremblans, & à demi-morts assez loin de là dans un temple, faisant des vœux, & n'espérant plus de revoir Télémaque.

Cependant le fils d'Ulysse, l'épée à la main, s'enfonce dans ces ténébres horribles. Bientôt il apperçoit une foible & sombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit sur la terre: il remarque les ombres légéres qui voltigent autour de lui; il les écarte avec son épée. Ensuite il voit les tristes bords du fleuve marécageux, dont les eaux bourbeuses & dormantes ne font que tournoyer. Il découvre sur ce rivage une foule innombrable de morts privés de la sépulture, qui se présentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu, dont la vieillesse eternelle est toujours triste & chagrine, mais pleine de vigueur, les menace les repousse, & admet d'abord dans sa barque le jeune Grec. En entrant, Télémaque entend les gémissemens d'une ombre qui ne pouvoit se consoler.

Quel est donc, lui dit-il, votre malheur? Qui étiez-vous sur la terre? J'étois, lui répondit cette ombre, Nabopharzan, roi de la superbe Babylone. Tous les peuples de l'Orient trembloient au seul bruit de mon nom: je me faisois adorer par les Babyloniens dans un temple de marbre, où j'étois representé par une statue d'or, devant laquelle on brûloit nuit & jour les plus précieux parfums de l'Ethiopie. Jamais personne n'osa me contredire sans être aussi-tôt puni. On inventoit chaque jour de nouveaux plaisirs pour me rendre la vie plus délicieuse; j'étois encore jeune & robuste. Hélas! que de prospérités ne me restoit-il pas encore à goûter sur le trône! Mais une femme que j'aimois, & qui ne m'aimoit pas, m'a-

m'a bien fait ſentir que je n'étois pas Dieu. Elle m'a empoiſonné. Je ne ſuis plus rien. On mit hier avec pompe mes cendres dans une urne d'or. On pleura ; on s'arracha les cheveux ; on fit ſemblant de vouloir ſe jetter dans les flâmes de mon bûcher pour mourir avec moi ; on va encore gémir au pied du ſuperbe tombeau où l'on a mis mes condres. Mais perſonne ne me regrette ; ma mémoire eſt en horreur même dans ma famille, & ici-bas je ſouffre déjà d'horribles traitemens.

Télémaque, touché de ce ſpectacle, lui dit : Etiez-vous véritablement heureux pendant votre régne ? Sentiez-vous cette douce paix, ſans laquelle le cœur demeure toujours ſerré & flétri au milieu des délices ? Non, répondit le Babylonien, je ne ſais même ce que vous voulez dire. Les ſages vantent cette paix comme l'unique bien ; pour moi je ne l'ai jamais ſentie. Mon cœur étoit ſans ceſſe agité de déſirs nouveaux, de crainte, & d'eſpérance. Je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes paſſions : j'avois ſoin d'entretenir cette ivreſſe pour la rendre continuelle. Le moindre intervalle de raiſon tranquille m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai joui : toute autre me paroît une fable & un ſonge. Voilà les biens que je regrette.

En parlant ainſi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche, qui a été amolli par les proſpérités, & qui n'eſt point accoutumé à ſupporter conſtamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques eſclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ſes funérailles. Mercure les avoit livrés à Caron avec leur roi, & leur avoit donné une puiſſance abſolue ſur ce roi qu'ils avoient ſervi ſur la terre. Ces ombres d'eſclaves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan ; elles la tenoient enchaînée, & lui faiſoient les plus cruelles indignités. L'un lui diſoit : N'étions-nous pas hommes auſſi bien que toi ? Comment étois-tu aſſez inſenſé pour te croire un Dieu ? & ne failloit-il pas te ſouvenir que tu étois de le race des autres hommes ? Un autre, pour lui inſulter, diſoit : Tu avois raiſon de ne vouloir pas qu'on te prît pour un homme ; car tu étois un monſtre ſans humanité. Un autre lui diſoit : Hé bien ! où ſont maintenant tes flatteurs ? Tu

n'as plus rien à donner, malheureux ! tu ne peux plus faire aucun mal ; te voilà devenu esclave de tes esclaves même ! Les Dieux sont lents à faire justice, mais enfin ils la font

A ces dures paroles, Nabopharzan se jettoit le visage contre terre, arrachant ses cheveux dans un excès de rage & de désespoir. Mais Caron disoit aux esclaves : Tirez-le par sa chaine ; relevez-le malgré lui ; il n'aura pas même la consolation de cacher sa honte : il faut que toutes les ombres du Styx en soient témoins, pour justifier les Dieux, qui ont souffert si long-temps que cet impie régnât sur la terre. Ce n'est encore là, ô Babylonien, que le commencement de tes douleurs ; prépare-toi à être jugé par l'inflexible Minos, juge des enfers.

Pendant ce discours du terrible Caron, la barque touchoit déja le rivage de l'empire de Pluton. Toutes les ombres accouroient pour considérer cet homme vivant, qui paroissoit au milieu de ces morts dans la barque ; mais dans le moment où Télémaque mit pied à terre, elles s'enfuirent, semblables aux ombres de la nuit, que la moindre clarté du jour dissipe. Caron, montrant au jeune Grec un front moins ridé, & des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit : Mortel, chéri des Dieux, puisqu'il t'est donné d'entrer dans le royaume de la nuit, inaccessible aux autres vivans, hâte-toi d'aller où les Destins t'appellent ; va par ce chemin sombre au palais de Pluton, que tu trouveras sur son trône ; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'est défendu de te découvrir le secret.

Aussi-tôt Télémaque s'avance à grand pas. Il voit de tous côtés voltiger des ombres plus nombreuses que les grains de sable qui couvrent les rivages de la mer ; & dans l'agitation de cette multitude infinie, il est saisi d'une horreur divine, observant le profond silence de ces vastes lieux. Ses cheveux se dressent sur sa tete, quand il aborde le noir séjour de l'impitoyable Pluton ; il sent ses genoux chancélans, la voix lui manque ; & c'est avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles : Vous voyez, ô terrible Divinité ! le fils du malheureux Ulysse ; je viens vous demander si mon père est descendu dans votre empire, ou s'il est encore errant sur la terre.

Pluton

Pluton étoit ſur un trône d'ébéne, ſon viſage étoit pâle & ſevère, ſes yeux creux & étincelans, ſon front ridé & menaçant. La vue d'un homme vivant lui étoit odieuſe, comme la lumière offenſe les yeux des animaux qui ont accoutumè de ne ſortir de leurs retraites que pendant la nuit. A ſon côté paroiſſoit Proſerpine, qui attiroit ſeule ſes regards, & qui ſembloit un peu adoucir ſon cœur. Elle jouiſſoit d'une beauté toujours nouvelle; mais elle paroiſſoit avoir joint à ſes graces divines je ne ſais quoi de dur & de cruel de ſon époux.

Aux pieds du trône étoit la mort pâle & dévorante avec ſa faux tranchante, qu'elle aiguiſoit ſans ceſſe. Autour d'elle voloient les noirs ſoucis, les cruelles défiances, les vengeances toutes dégoutantes de ſang, & couvertes de plaies; les haines injuſtes; l'avarice qui ſe ronge elle-même; le déſeſpoir qui ſe déchire de ſes propres mains; l'ambition forcenée qui renverſe tout; la trahiſon qui veut ſe repaître de ſang, & qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits; l'envie qui verſe ſon venin mortel autour d'elle, & qui ſe tourne en rage dans l'impuiſſance où elle eſt de nuire; l'impiété qui ſe creuſe elle-même un abîme ſans fond, où elle ſe précipite ſans eſpérance; les ſpectres hideux; les fantômes qui repréſentent les morts pour épouvanter les vivans; les ſonges affreux, les inſomnies, auſſi cruelles que les triſtes ſonges. Toutes ces images funeſtes environnoient le fier Pluton, & rempliſſoient le palais où il habite. Il répondit à Télémaque d'une voix, qui fit mugir le fond de l'Erébe:

Jeune mortel, le deſtin t'a fait violer cet aſyle ſacré des ombres; ſuis ta haute deſtinée; je ne te dirai point où eſt ton père; il ſuffit que tu ſois libre de le chercher. Puiſqu'il a été roi ſur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare où les mauvais rois ſont punis, & de l'autre les champs Elyſées, où les bons rois ſont récompenſés. Mais tu ne peux aller d'ici dans les champs Elyſées, qu'après avoir paſſé par le Tartare. Hâte-toi d'y aller, & de ſortir de mon empire.

A l'inſtant Télémaque ſemble voler dans ces eſpaces vuides & immenſes, tant il lui tarde de ſavoir s'il verra ſon père, & de s'éloigner de la préſence horrible du ty-

nie comme la plus noire, c'est elle qui le commet envers les Dieux. Quoi donc ! disoit Minos, on passe pour un monstre, quand on manque de reconnoissance pour son père ou pour son ami, de qui on a reçu quelques secours, & on fait gloire d'être ingrat envers les Dieux, de qui on tient la vie, & tous les biens qu'elle renferme ! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au père & à la mère de qui on est né ? Plus les crimes sont impunis & excusés sur la terre, plus ils sont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable, à qui rien n'échappe.

Télémaque, voyant les trois juges qui étoient assis, qui condamnoient un homme, osa leur demander quels étoient ses crimes. Aussi-tôt le condamné, prenant la parole, s'écria : Je n'ai jamais fait aucun mal ; j'ai mis tout mon plaisir à faire du bien ; j'ai été magnifique, libéral, juste, compatissant ; que peut-on donc me reprocher ? Alors Minos lui dit : On ne te reproche rien à l'égard des hommes ; mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux ? Quelle est donc cette justice dont tu te vantes ? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes qui ne sont rien : tu as été vertueux ; mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, & non aux Dieux qui te l'avoient donnée ; car tu voulois jouir du fruit de ta propre vertu, & te renfermer en toi-même. Tu as été ta Divinité ; mais les Dieux, qui ont tout fait, & qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits. Tu les as oubliés ; ils t'oublieront, ils te livreront à toi-même, puisque tu as voulu être à toi, & non pas à eux. Cherche donc maintenant, si tu le peux, ta consolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais séparé des hommes ausquels tu as voulu plaire. Te voilà seul avec toi-même qui étois ton idole. Apprends qu'il n'y a point de véritable vertu, sans le respect & l'amour des Dieux, à qui tout est dû. Ta fausse vertu, qui a long-temps ébloui les hommes faciles à tromper, va être confondue. Les hommes ne jugeant des vices & des vertus que par ce qui les choque, ou les accommode, sont aveugles & sur le bien & sur le mal. Ici une lumière divine renverse tous leurs jugemens superficiels ; elle condamne

groſſière, & avide des plus ridicules louanges ; leur dureté pour les hommes dont ils auroient dû faire la félicité ; leur inſenſibilité pour la vertu ; leur crainte d'entendre la vérité ; leurs inclinations pour les hommes lâches & flatteurs ; leur inapplication, leur molleſſe, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faſte, leur exceſſive magnificence fondée ſur la ruine des peuples ; leur ambition pour acheter un pen de vaine gloire par le ſang de leurs citoyens ; enfin leur cruauté, qui cherche chaque jour de nouvelles délices, parmi les larmes & le déſeſpoir de tant de malheureux. Ils ſe voyent ſans ceſſe dans ce miroir : Ils ſe trouvent plus horribles & plus monſtrueux, que n'eſt la Chimère vaincue par Bellérophon : ni l'Hydre de Lerne abbatue par Hercule, ni Cerbère même, quoiqu'il vomiſſe de ſes trois gueules béantes un ſang noir & venimeux, qui eſt capable d'empeſter toute la race des mortels vivans ſur la terre.

En même temps, d'un autre côté, une autre Furie leur répétoit avec inſulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avoient données pendant leur vie, & leur préſentoit un autre miroir, où ils ſe voyoient tels que la flatterie les avoit dépeints ; l'oppoſition de ces deux peintures ſi contraires, étoit le ſupplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchans d'entre ces rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchans ſont plus craints que les bons, & qu'ils exigent, ſans pudeur, les lâches flatteries des poëtes, & des orateurs de leur temps.

On les entend gémir dans ces profondes ténébres, où ils ne peuvent voir que les inſultes & les dériſions qu'ils ont à ſouffrir ; ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repouſſe, qui ne les contrediſe, qui ne les confonde. Au lieu que ſur la terre ils ſe jouoient de la vie des hommes, & prétendoient que tout étoit fait pour les ſervir ; dans le Tartare ils ſont livrés à tous les caprices de certains eſclaves, qui leur ſont ſentir à leur tour une cruelle ſervitude. Ils ſervent avec douleur, & il ne leur reſte aucune eſpérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité. Ils ſont ſous les coups de ces eſclaves, devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume eſt ſous les

coups des marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du mont Etna.

Là Télémaque apperçut des visages pâles, hideux, & consternés. C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels. Ils ont horreur d'eux-mêmes, & ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur, que de leur propre nature. Ils n'ont point besoin d'autres châtimens de leurs fautes que leurs fautes mêmes ; ils les voyent sans cesse dans toute leur énormité ; elles se présentent à eux comme des spectres horribles, elles les poursuivent. Pour s'en garantir ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leurs corps. Dans le désespoir, où ils sont, ils appellent à leur secours une mort, qui puisse éteindre tout sentiment & toute connoissance en eux ; ils demandent aux abîmes de les engloutir pour se dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les persécute. Mais il sont réservés à la vengeance qui distille sur yeux goutte à goutte, & qui ne tarira jamais. La vérité, qu'ils ont craint de voir, fait leur supplice ; ils la voyent, & n'ont des yeux que pour la voir s'élever contr'eux. Sa veu les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes. Elle est comme la foudre ; sans rien détruire au-dehors, elle pénétre jusqu'au fond des entrailles. Semblable à un métal dans une fournaise ardente, l'ame est comme fondue par ce feu vengeur ; il ne laisse aucune consistance, & il ne consume rien : Il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie, & on ne peut mourir. On est arraché à soi-même ; on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un seul instant ; on ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi-même, & par une perte de toute espérance qui rend forcené.

Parmi ces objets, qui faisoient dresser les cheveux de Télémaque sur sa tête, il vit plusieurs des anciens rois de Lydie, qui étoient punis pour avoir préferé les délices d'une vie molle, au travail pour le soulagement des peuples, qui doit être inséparable de la royauté.

Ces rois se reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un disoit à l'autre qui avoit été son fils : Ne vous avois-je pas recommandé souvent pendant ma vieillesse & avant ma mort, de réparer les maux que j'avois faits

faits par ma négligence ? Ah ! malheureux père, disoit le fils, c'est vous qui m'avez perdu ; c'est votre exemple qui m'a inspiré le faste, l'orgueil, la volupté, & la dureté pour les hommes. En vous voyant régner avec tant de mollesse, & avec tant de lâches flatteurs autour de vous, je me suis accoutumé à aimer la flatterie & les plaisirs. J'ai cru que le reste des hommes étoit à l'egard des rois, ce que les chevaux & les autres bêtes de charge sont à l'égard des hommes ; c'est-à-dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de services & qu'ils donnent de commodités. Je l'ai cru ; c'est vous qui me l'avez fait croire, & maintenant je souffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoutoient les plus affreuses malédictions, & paroissoient animés de rage pour s'entre-déchirer.

Autour de ces rois voltigeoient encore, comme des hiboux dans la nuit, les cruels soupçons, les vaines allarmes, les défiances qui vengeant les peuples de la dureté de leurs rois, la faim insatiable des richesses, la fausse gloire toujours tyrannique, & la mollesse lâche, qui redouble tous les maux qu'on souffre, sans pouvoir jamais donner de solides plaisirs.

On voyoit plusieurs de ces rois sévérement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour avoir négligé le bien qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples, qui viennent de la négligence avec laquelle on fait observer les loix, étoient imputés aux rois, qui ne doivent régner qu'afin que les loix régnent par leur ministère. On leur imputoit aussi tous les désordres qui viennent du faste, du luxe, & de tous les autres excés qui jettent les hommes dans un état violent, & dans la tentation de violer les loix pour acquérir du bien. Surtout on traitoit rigoureusement les rois, qui, au lieu d'être bons & vigilans pasteurs des peuples, n'avoient songé qu'à ravager le troupeau, comme des loups dévorans.

Mais ce qui consterna davantage Telémaque, ce fut de voir, dans cet abîme de ténébres & de maux, un grand nombre de rois, qui ayant passé sur la terre pour des rois assez bons, avoient été condamnés aux peines du Tartare, pour s'être laissés gouverner par des hommes méchans, & artificieux. Ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laissé faire par leur autorite. La plupart

foibleſſe avoit été grande ; ils n'avoient jamais craint de ne pas connoître la vérité ; ils n'avoient point eu le goût de la vertu, & n'avoient point mis leur plaiſir à faire du bien.

FIN DU DIX-HUITIEME LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque entre dans les champs Elysées, où il est reconnu par Arcésius son bisayeul, qui l'assure qu'Ulysse est vivant, qu'il le reverra à Ithaque, & qu'il y régnera après lui. Arcésius lui peint la félicité dont jouissent les hommes justes, sur-tout les bons rois, qui pendant leur vie ont servi les Dieux, & fait le bonheur des peuples qu'ils ont gouvernés. Il lui fait remarquer que les héros qui ont seulement excellé dans l'art de faire la guerre sont beaucoup moins heureux dans un lieu séparé. Il donne des instructions à Télémaque; puis celui-ci s'en va pour rejoindre en diligence le camp des alliés.

LORSQUE Télémaque sortit de ces lieux, il se sentit soulagé comme si on avoit ôté une montagne de dessus sa poitrine; il comprit, par ce soulagement, le malheur de ceux qui y étoient renfermés sans espérance d'en sortir jamais; il étoit effrayé de voir commien les rois étoient plus rigoureusement tourmentés que les autres coupables. Quoi! disoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de piéges, tant de difficultés de connoître la vérité pour se défendre contre les autres & contre soi même! enfin tant de tourmens horribles dans les enfers, après avoir été si envié, si agité, si traversé dans une vie courte! O insensé celui qui cherche à régner! Heureux celui qui se borne

à une

à une condition privée & paisible, où la vertu lui est moins difficile !

En faisant ces réflexions il se troubloit au dedans de lui-même ; il frémit, & tomba dans une consternation, qui lui fit sentir quelque chose du désespoir de ces malheureux qu'il venoit de considérer ; mais à mesure qu'il s'éloignoit de ce triste séjour des ténébres, de l'horreur, & du désespoir, son courage commença peu à peu à renaître : il respiroit, & entrevoyoit déja de loin la douce & pure lumière du séjour des héros.

C'est dans ce lieu qu'habitoient tous les bons rois qui avoient jusqu'alors gouverné les hommes ; ils étoient separés du reste des justes. Comme les méchans princes souffroient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée, aussi les bons rois jouissoient dans les champs Elysées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes, qui avoient aimé la vertu sur la terre.

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étoient dans des bocages odoriférans, sur des gazons toujours renaissans & fleuris. Mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosoient ces beaux lieux, & y faisoient sentir une délicieuse fraîcheur. Un nombre infini d'oiseaux faisoient résonner ces bocages de leurs doux chants. On voyoit tout ensemble les fleurs du printemps, qui naissoient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne qui pendoient des arbres. Là jamais on ne ressentit les ardeurs de la Canicule ; là jamais les noirs Aquilons n'osèrent souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre, altérée de sang, ni la cruelle envie, qui mord d'une dent venimeuse, & qui porte des vipères entortillées dans son sein & autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains désirs n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, & la nuit avec ses sombres voiles y est inconnue. Une lumière pure & douce se repand autour des corps des ces hommes justes, & les environne de ses rayons, comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des miserables mortels, & qui n'est que ténebres ; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière. Elle pénétre

du soleil ne pénétrent le plus pur crystal; elle n'éblouit jamais: au contraire, elle fortifie les yeux, & porte dans le fond de l'ame je ne sais quelle sérénité. C'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris. Elle sort d'eux, & elle y entre: elle les pénétre, & s'incorpore à eux, comme les alimens s'incorporent à nous. Ils la voyent, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix & de joie. Ils sont plongés dans cet abîme de délices, comme les poissons dans la mer. Ils ne veulent plus rien: ils ont tout sans rien avoir; car le goût de cette lumière pure appaise la faim de leur cœur. Tous leurs désirs sont rassasiés, & leur plénitude les éléve au dessus de tout ce que les hommes vuides & affamés cherchent sur la terre. Toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voyent de délicieux au-dehors. Ils sont tels que les Dieux, qui rassasiés de nectar & d'ambroisie ne daigneroient pas se nourrir de viandes grossières qu'on leur présenteroit à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuyent loin de ces lieux tranquilles; la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances mêmes, qui coûtent souvent autant de peines que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige & de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, seroient renversées de leurs fondemens posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourroient pas même être émus. Seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivans dans le monde; mais c'est une pitié douce & paisible, qui n'altére en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leurs visages: mais leur joie n'a rien de folâtre, ni d'indécent. C'est une joie douce, noble, pleine de majesté; c'est une goût sublime de la vérité & de la vertu qui les transporte. Ils sont, sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avoit cru

mort;

mort; & cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. Jamais elle ne languit un instant; elle est toujours nouvelle pour eux; ils ont le transport de l'ivresse sans en avoir le trouble & l'aveuglement. Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voyent, & de ce qu'ils goûtent. Ils foulent à leurs pieds les molles délices, & les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions, qu'ils déplorent; ils repassent avec plaisir ces tristes, mais courtes années, où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes, & contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons; ils admirent le secours des Dieux, qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs, comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux. Ils voyent, ils goûtent qu'ils sont heureux, & sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des Dieux, & ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur. Une même félicité fait comme un flux & reflux dans ces ames unies.

Dans ce ravissement divin, les siécles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels; & cependant mille & mille siécles écoulés n'ôtent rien à leur félicité, toujours nouvelle & toujours entière. Ils régnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes avec une puissance immuable; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil & misérable. Ils ne portent plus ces vains diadêmes, dont l'éclat cache tant de craintes & de noirs soucis. Les Dieux mêmes les ont couronnés, de leurs propres mains, avec des couronnes, que rien ne peut flétrir.

Télémaque, qui cherchoit son père, & qui avoit espéré de le trouver dans ces beaux lieux, fut si saisi de ce goût de paix & de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulysse, & qu'il s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner ensuite dans la société des mortels. C'est ici, disoit-il, que la véritable vie se trouve, & la nôtre n'est qu'une mort. Mais ce qui l'etonnoit, c'etoit d'avoir vu tant de rois punis dans le Tartare, & d'en voir si peu dans les champs Elysées; il comprit qu'il y a peu de rois assez fermes & assez courageux pour résister à leur propre

propre puiſſance, & pour rejetter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs paſſions. Ainſi les bons rois ſont très rares ; & la plupart ſont ſi méchans, que les Dieux ne ſeroient pas juſtes, ſi, après avoir ſouffert qu'ils ayent abuſé du leur puiſſance pendant la vie, ils ne les puniſſoient après leur mort.

Télémaque, ne voyant point ſon père Ulyſſe parmi tous ces rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte, ſon grand père. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un vieillard vénérable, & plein de majeſté s'avança vers lui. Sa vieilleſſe ne reſembloit point à celle des hommes, que le poids des années accable ſur la terre. On voyoit ſeulement qu'il avoit été vieux avant ſa mort ; c'étoit un mêlange de tout ce que la vieilleſſe a de grave avec toutes les graces de la jeuneſſe : car les graces renaiſſent même dans les vieillards les plus caduques, au moment où ils ſont introduits dans les champs Elyſées. Cet homme s'avançoit avec empreſſement, & regardoit Télémaque avec complaiſance, comme une perſonne qui lui étoit fort chère. Télémaque, qui ne le reconnoiſſoit point, étoit en peine, & en ſuſpens.

Je te pardonne, ô mon cher fils ! lui dit ce vieillard, de ne me point reconnoître ; je ſuis Arcéſius, père de Laërte. J'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulyſſe, mon petit fils, partit pour aller au ſiége de Troye. Alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice ; dès-lors j'avois conçu de toi de grandes eſpérances ; elles n'ont point été trompeuſes, puiſque je te vois deſcendu dans le royaume de Pluton pour chercher ton père, & que les Dieux te ſoutiennent dans cette entrepriſe. O heureux enfant ! les Dieux t'aiment, & te préparent une gloire égale à celle de ton père. O heureux moi-même de te revoir ! Ceſſe de chercher Ulyſſe en ces lieux ; il vit encore ; il eſt réſervé pour relever notre maiſon dans l'ile d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la luimère, & attend que ſon fils revienne lui fermer les yeux. Ainſi les hommes paſſent comme les fleurs qui s'épanouiſſent le matin, & qui le ſoir ſont flétries, & foulées aux pieds. Les générations des hommes s'ecoulent comme les ondes d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile.

Toi-

Toi-même, ô mon fils, mon chér fils, toi-même, qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive, & si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussi-tôt séchée qu'éclose. Tu te verras changé insensiblement : les graces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie s'évanouiront comme un beau songe ; il ne t'en restera qu'un triste souvenir. La vieillesse languissante, & ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce temps te paroît éloigné. Hélas ! tu te trompes, mon fils ; il se hâte, le voilà qui arrive. Ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi, & le présent qui s'enfuit, est déja bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, & ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent ; mais soutiens-toi dans le sentier rude & âpre de la vertu par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures, & par l'amour de la justice, un place dans cet heureux séjour de la paix. Tu reverras bientôt ton père reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui : mais hélas ! ô mon fils, que la royauté est trompeuse ! Quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat, & délices ; mais de près tout est épineux. Un particulier peut sans déshonneur mener une vie douce & obscure : mais un roi ne peut, sans se déshonorer, préférer une vie douce & oisive aux fonctions pénibles du gouvernement. Il se doit à tous les hommes qu'il gouverne, & il ne lui est jamais permis d'être à lui-même. Ses moindres fautes sont d'une consequence infinie, parce qu'elles causent le malheur des peuples, & quelquefois pendant plusieurs siécles. Il doit réprimer l'audacedes méchans, soutenir l'innocence, dissiper la calomnie. Ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal : il faut qu'il fasse tous les biens possibles dont l'état a besoin. Ce n'est pas assez de faire le bien par soi-même : il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient, s'il n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains donc une condition si périlleuse ; arme-toi de courage contre toi-même, contre les passions, & contre les flatteurs.

En

feu divin, & montroit à Télémaque un visage plein de compassion pour les maux qui accompagnent la royauté. Quand elle est prise, disoit-il, pour se contenter soi-même, c'est une monstrueuse tyrannie ; quand elle est prise pour remplir ses devoirs, & pour conduire un peuple innombrables, comme un père conduit ses enfans, c'est une servitude accablante, qui demande un courage & une patience héroïque. Ainsi est-il certain que ceux qui ont régné avec une sincère vertu, possédent ici tout ce que la puissance des Dieux peut donner pour rendre une félicité complette.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, ses paroles entroient jusqu'au fond du cœur de Télémaque ; elles s'y gravoient comme un habile ouvrier avec son burin grave sur l'airain les figures qu'il veut montrer aux yeux de la postérité la plus reculée. Ces sages paroles étoient comme une flâme subtile qui pénétroit dans les entrailles du jeune Télémaque ; il se sentoit ému & embrasé : je ne sais quoi de divin sembloit fondre son cœur au-dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même, le consumoit secrétement ; il ne pouvoit ni le contenir, ni le supporter, ni résister à une si violente impression. C'étoit un sentiment vif & délicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Ensuite Télémaque commença à respirer plus librement : il reconnut dans le visage d'Arcésius une grande ressemblance avec Laërte ; il croyoit même se ressouvenir confusément d'avoir vu en Ulysse son père des traits de cette même ressemblance, lorsqu'Ulysse partit pour le siége de Troye.

Ce ressouvenir attendrit son cœur ; des larmes douces, & mêlées de joie, coulèrent de ses yeux. Il voulut embrasser une personne si chère ; plusieurs fois il l'essaya inutilement. Cette ombre vaine échappa à ses embrassemens, comme un songe trompeur se dérobe à l'homme qui croit en jouir : tantôt la bouche altérée de cet homme dormant poursuit une eau fugitive ; tantôt ses lévres s'agitent pour former des paroles que sa langue engourdie ne peut proferer ; ses mains s'étendent avec effort & ne prennent rien. Ainsi Télemaque ne peut contenter

sa tendresse. Il voit Arcésius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher. Enfin il lui demande qui sont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le sage vieillard, ces hommes qui ont été l'ornement de leur siécles, la gloire & le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre des rois qui ont été dignes de l'être, & qui ont fait avec fidelité la fonction des Dieux sur la terre. Ces autres que tu vois assez près d'eux, mais séparés par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre. Ce sont des héros, à la vérité; mais la récompense de leur valeur & de leurs expéditions militaires, ne peut être comparée avec celle des rois sages, justes, & bienfaisans.

Parmi ces héros, tu vois Thésée, qui a le visage un peu triste. Il a ressenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuse, & il est encore affligé d'avoir si injustement demandé à Neptune la mort cruelle de son fils Hippolyte. Heureux s'il n'eut point été si prompt & si facile à irriter! Tu vois aussi Achille appuyé sur sa lance, à cause de cette blessure qu'il reçut au talon de la main du lâche Pâris, & qui finit sa vie. S'il eût été aussi sage, juste, & modéré, qu'il étoit intrépide, les Dieux lui auroient accordé un long régne; mais ils ont eu pitié des Phtiotes & des Dolopes, sur lesquels il devoit naturellement régner après Pélée: ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, & plus facile à irriter que la mer la plus orageuse. Les Parques ont accourci le fil de ses jours, & il a été comme une fleur à peine éclose, que le tranchant de la charrue coupe, & qui tombe avant la fin du jour où on l'avoit vû naître. Les Dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrens & des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes; ils ont fait servir Achille à abattre les murs de Troye, pour venger le parjure de Laomédon, & les injustes amours de Pâris. Après avoir ainsi employé cet instrument de leur vengeance, ils se sont appaisés, & ils ont refusé aux larmes de Thétis de laisser plus long-temps sur la terre ce jeune héros, qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverser les villes & les royaumes.

Mais

Mais vois-tu cet autre avec ce visage farouche ? C'est Ajax, fils de Télamon, & cousin d'Achille. Tu n'ignores pas sans doute quelle fut sa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille, il prétendit qu'on ne pouvoit donner ses armes à nul autre qu'à lui ; ton père ne crut pas les lui devoir ceder ; les Grecs jugèrent en faveur d'Ulysse. Ajax se tua de désespoir ; l'indignation & la fureur sont encore peintes sur son visage. N'approche pas de lui, mon fils ; car il croiroit que tu voudrois lui insulter dans son malheur, & il est juste de le plaindre. Ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, & qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage, parce que nous lui sommes odieux ? Tu vois de cet autre côté Hector, qui eût été invincible, si le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même temps. Mais voilà Agamemnon qui passe, & qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clytemnestre. O mon fils ! je frémis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La division des deux frères Atrée & Thyeste a rempli cette maison d'horreur & de sang. Hélas ! combien un crime en attire-t-il d'autres ! Agamemnon revenant à la tête des Grecs du siége de Troye, n'a pas eu le temps de jouir en paix de la gloire qu'il avoit acquise ; telle est la destinée de presque tous les conquérans. Tous ces hommes, que tu vois, ont été redoutables dans la guerre ; mais ils n'ont point été aimables & vertueux. Aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des champs Elysées.

Pour ceux-ci, ils ont régné avec justice, & ont aimé leurs peuples ; ils sont les amis des Dieux. Pendant qu'Achille & Agamemnon, pleins de leurs querelles & de leurs combats, conservent encore ici leurs peines & leurs défauts naturels, pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue, & qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuissantes & vaines, ces rois justes, étant purifiés par la lumière divine, dont ils sont nourris, n'ont plus rien à désirer pour leur bonheur. Ils regardent avec compassion les inquiétudes des mortels ; & les plus grandes affaires, qui agitent les hommes ambitieux, leur paroissent comme des jeux d'enfans. Leurs cœurs sont rassasiés de la vérité & de la vertu qu'ils puisent dans la

 source.

fource. Ils n'ont plus rien à fouffrir ni d'autrui ni d'eux-mêmes ; plus de défirs, plus de befoins, plus de craintes. Tout eft fini pour eux, excepté leur joie, qui ne peut finir.

Confidére, mon fils, cet ancien roi Inachus, qui fonda le royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieilleffe fi douce & fi majeftueufe. Les fleurs naiffent fous fes pas. Sa demarche légére refemble au vol d'un oifeau. Il tient dans fa main une lyre d'ivoire, & dans un tranfport eternel il chante les merveilles des Dieux. Il fort de fon cœur & de fa bouche un parfum exquis. L'harmonie de fa lyre & de fa voix raviroit les hommes & les Dieux. Il eft ainfi récompenfé pour avoir aimé le peuple qu'il affembla dans l'enceinte de fes nouveaux murs, & auquel il donna des loix.

De l'autre côté tu peux voir, entre ces myrthes, Cécrops, Egyptien, qui le premier régna dans Athènes, ville confacrée à la fage Déeffe dont elle porte le nom. Cécrops, apportant des loix utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grèce la fource des lettres & des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Attique, & les unit par les liens de la fociété. Il fut jufte, humain, compatiffant : il laiffa les peuples dans l'abondance, & fa famille dans la médiocrité, ne voulant point que fes enfans euffent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre auffi dans cette petite vallée Ericthon, qui inventa l'ufage de l'argent pour la monnoie. Il le fit dans la vue de faciliter le commere entre les îles de la Grèce ; mais il prévit l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez-vous, difoit-il à tous ces peuples, à multiplier chez vous les richeffes naturelles, qui font les véritables : Cultivez la terre pour avoir une grande abondance de bled, de vin, d'huile, & de fruits. Ayez des troupeaux innombrables, qui vous nourriffent de leur lait, & qui vous couvrent de leur laine. Par-là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans, plus vous ferez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux ; car la terre eft inépuifable, & elle augmente fa fécondité à proportion du nombre de fes habitans qui ont foin de la cultiver ; elle les paye tous libéralement de leurs peines, au lieu qu'elle

fe

ſe rend avare & ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richeſſes, qui ſatisfont aux vrais beſoins des hommes. Pour l'argent monnoyé il ne faut en faire aucun cas, qu'autant qu'il eſt néceſſaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à ſoutenir au-dehors, ou pour le commerce des marchandiſes néceſſaires qui manquent dans votre pays. Encore ſeroit-il à ſouhaiter qu'on laiſſât tomber le commerce à l'égard de toutes les choſes qui ne ſervent qu'à entretenir le luxe, la vanité, & la molleſſe.

Le ſage Ericthon diſoit ſouvent : Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un préſent funeſte, en vous donnant l'invention de la monnoie. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faſte ; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux, qui ne vont qu'à amollir, & qu'à corrompre les mœurs ; qu'elle vous dégoutera de l'heureuſe ſimplicité, qui fait tout le repos & toute la ſûreté de la vie ; qu'enfin elle vous fera mépriſer l'agriculture, qui eſt le fondement de la vie humaine, & la ſource de tous les vrais biens : mais les Dieux me ſont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin quand Ericthon apperçut que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévu, il ſe retira de douleur ſur une montagne ſauvage, où il vécut pauvre, & éloigné des hommes, juſqu'à une extrême vieilleſſe, ſans vouloir ſe mêler du gouvernement des villes.

Peu de temps après lui, on vit paroître dans le Grèce le fameux Triptolème, à qui Cérès avoit enſeigné l'art de cultiver les terres, & de les couvrir tous les ans d'une moiſſon dorée. Ce n'eſt pas que les hommes ne connuſſent déjà le bled, & la manière de le multiplier en le ſemant ; mais ils ignoroient la perfection du labourage, & Triptolème, envoyé par Cérès, vint, la charrue en main, offrir les dons de la Déeſſe à tous les peuples qui auroient aſſez de courage pour vaincre leur pareſſe naturelle, & pour s'adonner à un travail aſſidu. Bientôt Triptolème apprit aux Grecs à fendre la terre, & à la fertiliſer en déchirant ſon ſein. Bientôt les moiſſonneurs ardens &

infatigables firent tomber, sous leurs faucilles tranchantes, tous les jaunes épis qui couvroient les campagnes. Les peuples même sauvages & farouches, qui couroient épars çà & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie pour se nourrir de glands, adoucirent leurs mœurs, & se soumirent à des loix, quand ils eurent appris à faire croître des moissons, & à se nourrir de pain. Triptolème fit sentir aux Grecs le plaisir qu'il y a de ne devoir ses richesses qu'à son travail, & à trouver dans son champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuse. Cette abondance si simple & si innocente, qui est attachée à l'agriculture, les fit souvenir des sages conseils d'Ericthon; ils méprisèrent l'argent & toutes les richesses artificielles, qui ne sont richesses que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaisirs dangereux, & qui les détournent du travail où ils trouveroient tous les biens réels, avec des mœurs pures, dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile & bien cultivé est le vrai trésor d'une famille assez sage pour vouloir vivre frugalement, comme ses pères ont vecu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurés fermes dans ces máximes si propres à les rendre puissans, libres, heureux, & dignes de l'être par une solide vertu! Mais hélas! ils commencent à admirer les fausses richesses, ils négligent peu à peu les vraies, & ils dégénerent de cette merveilleuse simplicité. O mon fils! tu régneras un jour! alors souviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de soulager ceux qui s'y appliquent, & de ne souffrir point que les hommes vivent ni oisifs, ni occupés à des arts qui entretiennent le luxe & la mollesse. Ces deux hommes, qui ont été si sages sur la terre, sont ici chéris des Dieux. Remarque, mon fils, que leur gloire surpasse autant celle d'Achille & des autres héros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printemps est au-dessus de l'hiver glacé, & que la lumière du soleil est plus éclatante que celle de la lune.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, il apperçut que Télémaque avoit toujours les yeux arrêtés du côté d'un petit bois de lauriers & d'un ruisseau bordé de violettes, de roses, de lys, & de plusieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs ressembloient à celles

d'Iris, quand elle descend du ciel sur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'étoit le grand roi Sésostris, que Télémaque reconnut dans ce beau lieu ; il étoit mille fois plus majestueux qu'il ne l'avoit jamais été sur le trône d'Egypte. Des rayons d'une lumière douce sortoient de ses yeux, & ceux de Télémaque en étoient éblouis. A le voir on eût cru qu'il étoit enivré de nectar, tant l'esprit divin l'avoit mis dans un transport au-dessus de la raison humaine pour récompenser ses vertus.

Télémaque dit à Arcésius : Je reconnois, ô mon père, Sésostris, ce sage roi d'Egypte, que j'y ai vu il n'y a pas long-temps. Le voilà, répondit Arcésius ; & tu vois, par son exemple, combien les Dieux sont magnifiques à récompenser les bons rois. Mais il faut que tu saches que toute cette félicité n'est rien en comparaison de celle qui lui étoit destinée, si une trop grande prospérité ne lui eût fait oublier dans ses guerres les régles de la modération & de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil & l'insolence des Tyriens l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le désir d'en faire d'autres ; il se laissa séduire par la vaine gloire des conquérans ; il subjugua, ou, pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie. A son retour en Egypte, il trouva que son frère s'étoit emparé de la royauté, & avoit altéré, par un gouvernement injuste, les meilleures loix du pays. Ainsi ses grandes conquêtes ne servirent qu'à troubler son royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcusable, c'est qu'il fut enivré de sa propre gloire. Il fit atteler à son char les plus superbes d'entre les rois qu'il avoit vaincus. Dans la suite il reconnut sa faute, & eut honte d'avoir été si inhumain. Tel fut le fruit de ses victories. Voilà ce que les conquérans font contre leurs états, & contre eux-mêmes, en voulant usurper ceux de leurs voisins. Voilà ce qui fit déchoir un roi, d'ailleurs si juste & si bienfaisant, & c'est ce qui diminue la gloire que les Dieux lui avoient préparée,

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils, dont la blessure paroît si éclatante ? C'est un roi de Carie, nomme Dioclidès, qui se dévoua pour son peuple dans une bataille,

parce que l'oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens & des Lyciens, la nation, dont le roi périroit, seroit victorieuse.

Considere cet autre : c'est un sage législateur, qui ayant donné à sa nation des loix propres à les rendre bons & heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ces loix pendant son absence. Après quoi il partit, s'exila lui-même de sa patrie, & mourut pauvre dans une terre étrangère, pour obliger son peuple, par ce serment, à garder à jamais des loix si utiles.

Cet autre que tu vois, est Eunésyme, roi des Pyliens, & un des ancêtres du sage Nestor. Dans une peste qui ravageoit la terre, & qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Achéron, il demanda aux Dieux d'appaiser leur colère, en payant par sa mort pour tant de milliers d'hommes innocens. Les Dieux l'exaucèrent, & lui firent trouver ici la vraie royauté, dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres.

Ce vieillard que tu vois couronné de fleurs, est le fameux Bélus : Il régna en Egypte, & il épousa Anchinoë, fille du Dieu Nilus, qui cache la source de ses eaux, & qui enrichit les terres qu'il arose par ses inondations. Il eut deux fils ; Danaüs, dont tu sais l'histoire, & Egyptus, qui donne son nom à ce beau royaume. Bélus se croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit son peuple, & par l'amour de ses sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pu leur imposer. Ces hommes que tu crois morts, vivent, mon fils ; & c'est la vie qu'on traîne misérablement sur la terre, qui n'est qu'une mort : les noms seulement sont changés. Plaise aux Dieux de te rendre assez bon pour mériter cette vie heureuse, que rien ne peut plus finir, ni troubler ! Hâte-toi, il est temps d'aller chercher ton père. Avant que de le trouver, hélas ! que tu verras répandre de sang ! mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Hespérie ! Souviens-toi des conseils du sage Mentor : pourvu que tu les suives, ton nom sera grand parmi tous les peuples, & dans tous les siècles.

Il dit ; & aussi-tôt il conduisit Télémaque vers la porte d'ivoire, par où l'on peut sortir du ténébreux empire de Pluton.

Pluton. Télémaque, les larmes aux yeux, le quitta sans pouvoir l'embrasser ; & sortant de ces sombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des alliés, après avoir rejoint sur le chemin les deux jeunes Crétois, qui l'avoient accompagné jusqu'auprès de la caverne, & qui n'espéroient plus de le revoir.

FIN DU DIX-NEUVIEME LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGTIEME.

SOMMAIRE.

Dans une assemblée des chefs, Télémaque fait prévaloir son avis, pour ne pas surprendre Vénuse, laissée par les deux partis en dépôt aux Lucaniens. Il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux transfuges, dont l'un, nommé Acante, avoit entrepris de l'impoisonner ; l'autre, nommé Dioscore, offroit aux alliés la tête d'Adraste. Dans le combat qui s'engage ensuite, Télémaque porte la mort par-tout où il va pour trouver Adraste ; & ce roi, qui le cherche aussi, rencontre & tue Pisistrate, fils de Nestor. Philoctète survient ; & dans le temps où il va percer Adraste, il est blessé lui-même, & obligé de se retirer du combat. Télémaque court aux cris de ses alliés, dont Adraste fait un carnage horrible : il combat cet ennemi, & lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adraste relevé veut surprendre Télémaque ; mais celui-ci le saisit une seconde fois, & lui ôte la vie.

CEPENDANT les chefs de l'armée s'assemblèrent pour délibérer s'il falloit s'emparer de Vénuse. C'étoit une ville forte qu'Adraste avoit autrefois usurpée sur ses voisins les Apuliens Peucétes. Ceux-ci étoient entrés contre lui dans la ligue, pour demander justice sur

fur cette invasion. Adraste, pour les appaiser, avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens: mais il avoit corrompu, par argent, & la garnison Lucanienne, & celui qui la commandoit; de manière que les Lucaniens avoient moins d'autorité effective que lui dans Vénuse; & les Apuliens, qui avoient consenti que la garnison Lucanienne gardât Vénuse, avoient été trompés dans cette négociation.

Un citoyen de Venuse, nommé Démophante, avoit offert secrétement aux allies de leur livrer la nuit une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraste avoit mis toutes ses provisions de guerre & de bouche dans un château voisin de Vénuse, qui ne pouvoit se défendre si Vénuse étoit prise. Philoctète & Nestor avoient déjà opiné qu'il falloit profiter d'une si heureuse occasion. Tous les chefs, entraînés par leur autorité, & éblouis par l'utilité d'une si facile entreprise, applaudissoient à ce sentiment: mais Télémaque, à son retour, fit ses derniers efforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas, leur dit-il, que si jamais un homme a mérité d'être surpris & trompé, c'est Adraste; lui qui a si souvent trompé tout le monde. Je vois bien, qu'en surprenant Vénuse, vous ne ferez que vous mettre en possession d'une ville qui vous appartient, puisqu'elle est aux Apuliens, qui sont un des peuples de votre ligue. J'avoue que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raison, qu'Adraste, qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le commandant & la garnison, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin je comprens comme vous que si vous preniez Vénuse, vous seriez dès le lendemain maîtres du château où sont tous les preparatifs de guerre qu'Adraste y a assemblés; & qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr que de vaincre par de tels moyens? Faut il repousser la fraude par la fraude? Sera-t-il dit que tant de rois ligués pour punir l'impie Adraste de ses tromperies, seront trompeurs comme lui? S'il nous est permis de faire comme Adraste, il n'est pas coupable, & nous avons tort de le vouloir punir. Quoi! l'Hespérie entiére, soutenue de tant de

colonies Grecques, & des héros revenus du siége de Troye, n'a t-elle point d'autres armes contre le perfidie & les parjures d'Adrafte, que la perfidie & lé pajure? Vous avez juré par les choſes les plus ſacrées, que vous laiſſeriez Vénuſe en dépôt dans les mains des Lucaniens. La garniſon Lucanienne, dites-vous, eſt corrompue par l'argent d'Adrafte; je le crois comme vous, Mais cette garniſon eſt toujours à la ſolde des Lucaniens; elle n'a point refuſé de leur obéir; elle a gardé, au moins en apparence, la neutralité. Adrafte, ni les ſiens ne ſont jamais entrés dans Vénuſe; le traité ſubſiſte; votre ferment n'eſt point oublié des Dieux. Ne gardera-t-on les paroles données, que quand on manquera de prétextes plauſibles pour les violer? Ne ſera-t-on fidéle & religieux pour les fermens, que quand on n'aura rien à gagner en violant ſa foi? Si l'amour de la vertu, & la crainte des Dieux ne vous touchent plus, au moins ſoyez touchés de votre réputation & de votre intérêt. Si vous montrez aux hommes cet exemple pernicieux de manquer de parole, & de violer votre ferment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez vous point par cette conduite impie? Quel voiſin ne ſera pas contraint de craindre tout de vous & de vous déteſter? Qui pourra déſormais, dans les néceſſités les plus preſſantes, ſe fier à vous? Quelle ſûreté pourrez-vous donner quand vous voudrez être ſincères, & qu'il vous importera de perſuader à vos voiſins votre ſincérité? Sera-ce un traité ſolemnel? Vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un ferment? Eh! ne ſaura-t-on pas que vous comptez les Dieux pour rien, quand vous eſpérez tirer du parjure quelque avantage? La paix n'aura donc pas plus de ſûreté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous, ſera reçu comme une guerre ou feinte, ou déclarée. Vous ſerez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voiſins. Toutes les affaires qui demandent de la reputation, de la probité, & de la confiance, vous deviendront impoſſibles. Vous n'aurez plus de reſſource pour faire croire ce que vous promettrez.

Voici, ajouta Télémaque, un intérêt encore plus preſſant qui doit vous frapper, s'il vous reſte quelque ſentiment de probité, & quelque prévoyance ſur vos intérêts; c'eſt

c'eſt qu'une conduite ſi trompeuſe attaque par le dedans toute votre ligue, & va la ruiner ; votre parjure va faire triompher Adraſte.

A ces paroles toute l'aſſemblée émue lui demanda, comment il oſoit dire qu'une action, qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pouvoit la ruiner ? Comment, leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, ſi une fois vous rompez l'unique lien de la ſociété, & de la confiance, qui eſt la bonne foi ? Après que vous aurez poſé pour maxime, qu'on peut violer les régles de la probité & de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous pourra ſe fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole, & à le tromper ? Où en ſerez-vous ? Quel eſt celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de ſon voiſin par les ſiens ? Que devient une ligue de tant de peuples, lorſqu'ils ſont convenus entre eux par une délibération commune, qu'il eſt permis de ſurprendre ſon voiſin, & de violer la foi donnée ? Quelle ſera votre défiance mutuelle, votre diviſion, votre ardeur à vous détruire les uns les autres ? Adraſte n'aura plus beſoin de vous attaquer ; vous vous déchirerez aſſez vous-mêmes ; vous juſtifierez ſes perfidies. O rois ſages & magnanimes ! ô vous qui commandez avec tant d'expérience ſur des peuples innombrables ! ne dédaignez pas d'écouter les conſeils d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuſes extrémités où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit vous préſerver par votre vigilance, & par les efforts de votre vertu ; car le vrai courage ne ſe laiſſe jamais abbattre. Mais ſi vous aviez une fois rompu la barrière de l'honneur & de la bonne foi, cette perte eſt irréparable ; vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance néceſſaire au ſuccès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriſer. Que craignez-vous ? N'avez-vous pas aſſez de courage pour vaincre ſans tromper ? Votre vertu, jointe aux forces de tant de peuples, ne vous ſuffit-elle pas ? Combattons, mourons, s'il le faut, plutôt que de vaincre ſi indignement. Adraſte, l'impie Adraſte eſt dans nos mains, pourvu que nous ayons horreur d'imiter ſa lâcheté, & ſa mauvaiſe foi.

Lorsque Télémaque acheva ce discours, il sentit que la douce persuasion avoit coulé de ses lévres, & avoit passé jusqu'au fond des cœurs. Il remarqua un profond silence dans l'assemblée ; chacun pensoit, non à lui, ni aux graces de ses paroles, mais à la force de la vérité, qui se faisoit sentir dans la suite de son raisonnement. L'étonnement étoit peint sur les visages. Enfin on entendit un murmure sourd, qui se répandoit peu à peu dans l'assemblée. Les uns regardoient les autres, & n'osoient parler les premiers. On attendoit que les chefs de l'armée se déclarassent, & chacun avoit de la peine à retenir ses sentimens. Enfin le grave Nestor prononça ces paroles :

Digne fils d'Ulysse, les Dieux vous ont fait parler, & Minerve, qui a tant de fois inspiré votre père, a mais dans votre cœur le conseil sage & généreux, que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeunesse ; je ne considére que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu. Sans elle les plus grands avantages sont de vraies pertes ; sans elle on s'attire bientôt la vengeance de ses ennemis, la défiance de ses alliés, l'horreur de tous les gens de bien, & la juste colére des Dieux. Laissons donc Vénuse entre les mains des Lucaniens, & ne songeons plus qu'à vaincre Adraste par notre courage.

Il dit ; & toute l'assemblée applaudit à ses sages paroles. Mais, en applaudissant, chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulysse, & on croyoit voir reluire en lui la sagesse de Minerve qui l'inspiroit.

Il s'éleva bientôt une autre question dans le conseil des rois, où il n'acquit pas moins de gloire. Adraste, toujours cruel & perfide, envoya dans le camp un transfuge, nommé Acante, qui devoit empoisonner les plus illustres chefs de l'armée. Sur-tout il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Télémaque, qui étoit déjà la terreur des Dauniens. Télémaque, qui avoit trop de courage & de candeur pour être enclin à la défiance, reçut sans peine avec amitié ce malheureux, qui avoit vu Ulysse en Sicile, & qui lui racontoit les aventures

aventures de ce héros. Il le nourrissoit & tâchoit de le consoler dans son malheur ; car Acante se plaignoit d'avoir été trompé & traité indignement par Adraste : mais c'étoit nourrir & réchauffer dans son sein une vipère venimeuse toute prête à faire une blessure mortelle. On surprit un autre transfuge, nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraste pour lui apprendre l'état du camp des alliés, & pour lui assurer qu'il empoisonneroit le lendemain les principaux rois avec Télémaque dans un festin que celui-ci lui devoit donner. Arion pris avoua sa trahison : On soupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis : mais Acante, profondément dissimulé & intrépide, se défendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjuration.

Plusieurs des rois furent d'avis qu'il falloit dans le doute sacrifier Acante à la sûreté publique. Il faut, disoient-ils, le faire mourrir ; la vie d'un seul homme n'est rien quand ils s'agit d'assurer celle de tant de rois. Qu'importe qu'un innocent périsse, quand il s'agit de conserver ceux qui représentent les Dieux au milieu des hommes ?

Quelle maxime inhumaine ! quelle politique barbare ! répondit Télémaque. Quoi ! Vous êtes si prodigues du sang humain ; O vous qui êtes établis les pasteurs ; des hommes, & qui ne commandez sur eux que pour les conserver, comme un pasteur conserve son troupeau, vous êtes donc les loups cruels, & non pas les pasteurs ; du moins vous n'êtes pasteurs que pour tordre & pour égorger le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous on est coupable dès qu'on est accusé ; un soupçon mérite la mort ; les innocens sont à la merci des envieux & des calomniateurs ; & à mesure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs, il faudra aussi égorger plus de victimes.

Télémaque disoit ces paroles avec une autorité & une véhémence qui entraînoit les cœurs, & qui couvroit de honte les auteurs d'un si lâche conseil. Ensuite se radoucissant, il leur dit : Pour moi je n'aime pas assez la vie pour vivre à ce prix-là ; j'aime mieux qu'Acante

soit méchant que si je l'étois, & qu'il m'arrache la vie par une trahison, que si je le faisois moi-même périr injustement dans le doute. Mais écoutez, ô vous, qui étant établis rois, c'est à-dire juges des peuples, devez savoir juger les hommes avec justice, prudence, & modération; laissez-moi interroger Acante en votre présence.

Aussi-tôt il interroge cet homme sur son commerce avec Arion : il le presse sur une infinité de circonstances; il fait semblant plusieurs fois de le renvoyer à Adraste, comme un transfuge digne d'être puni, pour observer s'il avoit peur d'être ainsi renvoyé, ou non. Mais le visage & la voix d'Acante demeurèrent tranquilles; & Télémaque en conclut qu'Acante pouvoit n'être pas innocent. Enfin, ne pouvant tirer la vérité du fond de son cœur, il lui dit: Donnez-moi votre anneau, je veux l'envoyer à Adraste. A cette demande de son anneau, Acante pâlit, il fut embarrassé. Télémaque, dont les yeux étoient toujours attachés sur lui, l'apperçut; il prit cet anneau. Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraste par les mains d'un Lucanien, nommé Polytrope, que vous connoissez, & qui paroîtra y aller secrétement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voie votre intelligence avec Adraste, on vous fera périr impitoyablement par les tourmens les plus cruels. Si au contraire vous avouez dès-à-présent votre faute, on vous la pardonnera, & on se contentera de vous envoyer dans une île de la mer, où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoua tout, & Télémaque obtint des rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promise. On l'envoya dans une des îles Echinades, où il vécut en paix.

Peu de temps après, un Daunien d'une naissance obscure, mais d'un esprit violent & hardi, nommé Dioscore, vint la nuit dans le camp des alliés, leur offrir d'égorger dans sa tente le roi Adraste. Il le pouvoit; car on est maitre de la vie des autres, quand on ne compte plus pour rien la sienne. Cet homme ne respiroit que la vengeance, parce qu'Adraste lui avoit enlevé sa femme qu'il aimoit éperduement, & qui étoit égale en beauté à Vénus même. Il avoit des intelligences secrettes pour

entrer

entrer la nuit dans la tente du roi, & pour être favori
dans cette entreprise par plusieurs capitaines Daunien
mais il croyoit avoir besoin que les rois alliés attaquasse
en même temps le camp d'Adraste, afin que dans ce tro
ble il pût plus facilement se sauver & enlever sa femm
Il étoit content de périr s'il ne pouvoit l'enlever apr
avoir tué le roi.

Aussi-tôt que Dioscore eut expliqué aux rois son dessei
tout le monde se tourna vers Télémaque, comme po
lui demander une décision. Les Dieux, répondit-il, q
nous ont préservé des traîtres, nous défendent de nous
servir. Quand même nous n'aurions pas assez de vert
pour détester la trahison, notre seul intérêt suffiroit po
la rejetter ; dès que nous l'aurons autorisée par notre e
emple, nous méritorons qu'elle se tourne contre nous
dès ce moment qui d'entre nous sera en sûreté ? Adras
pourra bien éviter le coup qui le menace, & le faire r
tomber sur les rois alliés. La guerre ne sera plus u
guerre ; la sagesse & la vertu ne seront d'aucun usage
on ne verra plus que perfidie, trahison, & assassinat
Nous en ressentirions nous-mêmes les funestes suites,
nous le méritерions, puisque nous aurions autorisé le pl
grand des maux... Je conclus donc qu'il faut renvoyer
traître à Adraste. J'avoue que ce roi ne le mérite pas
mais toute l'Hespérie & toute la Grèce, qui ont les yeu
sur nous, méritent que nous tenions cette conduite pour e
être estimés. Nous nous devons à nous-mêmes, enfi
nous devons aux Dieux justes cette horreur de la pe
fidie.

Aussi-tôt on envoya Dioscore à Adraste, qui frémit d
péril où il avoit été, & qui ne pouvoit assez s'étonne
de la générosité des ses ennemis ; car les méchans n
peuvent comprendre la pure vertu. Adraste admiro
malgré lui ce qu'il venoit de voir, & n'osoit le loue
Cette action noble des alliés lui rappelloit un honteux sou
venir de toutes ses cruautés. Il cherchoit à rabaisser l
générosité des ses ennemis, & étoit honteux de paroîtr
ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie ; mais les hom
mes corrompus s'endurcissent bientôt contre tout c
qui pourroit les toucher. Adraste, qui vit que la répu
tation des alliés augmentoit tous les jours, crut qu'

pour l'encourager. Ainsi tous ceux qu'il envoyoit étoient pleins d'ardeur pour lui plaire & pour réussir mais ils n'étoient point gênés par la crainte qu'il leu imputeroit le mauvais succès ; car il excusoit toutes le fautes qui ne venoient point de mauvaise volonté.

L'horison paroissoit rouge & enflammé par premie rayons du soleil, & la mer étoit pleine des feux du jou naissant. Toute la côte étoit couverte d'hommes, d'a mes, de chevaux, & de chariots en mouvement : c'éto un bruit confus, semblable à celui des flots en courrou quand Neptune excite au fond de ses abîmes les noire tempêtes. Ainsi Mars commençoit par le bruit des a mes, & par l'appareil frémissant de la guerre, à sem la rage dans tous les cœurs. La campagne étoit plei de piques hérissées, semblables aux épis qui couvrent l sillons fertiles dans le temps des moissons. Déjà s'elevo un nuage de poussière, qui déroboit peu à peu aux yeu des hommes la terre & le ciel. La confusion, l'horreu le carnage, l'impitoyable mort s'avançoient.

A peine les premiers traits étoient jettés, que Tél maque, levant les yeux & les mains vers le ciel, pronon ces paroles : O Jupiter ! père des Dieux & des homme vous voyez de notre côté la justice & la paix, que no n'avons point eu honte de rechercher. C'est à regr que nous combattons ; nous voudrions épargner le sa des hommes ; nous ne haïssons point cet ennemi mêm quoiqu'il soit cruel, perfide, & sacrilege. Voyez, & dé dez entre lui & nous. S'il faut mourir, nos vies so dans vos mains. S'il faut délivrer l'Hespérie, & abatt le Tyran, ce sera votre puissance & la sagesse de Miner votre fille, qui nous donneront la victoire ; la gloire vo en sera due. C'est vous, qui, la balance en main, régl le sort des combats. Nous combattons pour vous ; & pu que vous êtes juste, Adraste est plus votre ennemi que nôtre. Si votre cause est victorieuse, avant la fin du jo le sang d'une hécatombe entière ruisselera sur vos autels

Il dit, & à l'instant il pousse ses coursiers fougueux écumans dans les rangs les plus pressés des ennemis. rencontra d'abord Périandre Locrien, couvert de la pe d'un lion qu'il avoit tué dans la Cilicie, pendant qu'il

avc

avoit voyagé. Il étoit armé comme Hercule d'une massue énorme; sa force & sa taille le rendoient semblable aux géans. Dès qu'il vit Télémaque, il méprisa sa jeunesse, & la beauté de son visage. C'est bien à toi, dit-il, jeune efféminé, à nous disputer la gloire des combats! Va, enfant, va parmi les ombres chercher ton père. En disant ces paroles, il leva sa massue noueuse, pesante, armée de pointes de fer; elle paroît comme un mât de navire; chacun craint le coup de sa chûte; elle menace la tête du fils d'Ulysse. Mais il se détourne du coup, & se lance sur Périandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La massue en tombant brise la roue d'un char auprès de celui de Télémaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Périandre à la gorge; le sang, qui coule à gros bouillons de sa large plaie, étouffe sa voix; ses chevaux fougueux, ne sentant plus sa main défaillante, & les rênes flottant sur leur cou, l'emportent çà & là; il tombe de dessus son char, les yeux fermés à la lumière, & la pâle mort étant déja peinte sur son visage défiguré. Télémaque eut pitié de lui, il donna aussi-tôt son corps à ses domestiques, & garda comme une marque de sa victoire la peau du lion avec sa massue.

Ensuite il cherche Adraste dans la mêlée; mais en le cherchant il précipite dans les enfers une foule de combattans: Hilée, qui avoit attelé à son char deux coursiers semblables à ceux du Soleil, & nourris dans les vastes prairies qu'arrose l'Aufide: Démoléon, qui dans la Sicile avoit autrefois presque égalé Erix dans les combats du ceste: Crantor, qui avoit été hôte & ami d'Hercule, lorsque ce fils de Jupiter, passant par l'Hespérie, y ôta la vie à l'infame Cacus: Ménécrate, qui ressembloit, disoit-on, à Pollux dans la lutte: Hippocoon Salapien, qui imitoit l'adresse & la bonne grace de Castor pour mener un cheval: Le fameux chasseur Eurimède, toujours teint du sang des ours & des sangliers qu'il tuoit dans les sommets couverts de neiges du froid Apennin, & qui avoit été, disoit-on, si cher à Diane, qu'elle lui avoit appris elle-même à tirer des flèches: Nicostrate, vainqueur d'un géant qui vomissoit le feu dans les rochers du mont Gargan: Eléante, qui devoit épouser la jeune Pholoé, fille du fleuve Liris. Elle avoit été

promise

promiſe par ſon père à celui qui la délivreroit d'un ſerpent aîlé, qui étoit né ſur le bord du fleuve, & qui devoit la dévorer dans peu de jours, ſuivant la prédiction d'un oracle. Ce jeune homme par un excès d'amour ſe dévoua pour tuer le monſtre; il réuſſit, mais il ne put goûter le fruit de ſa victoire; & pendant que Pholoé, ſe préparant à un doux hyménée, attendoit impatiemment Eléante, elle apprit qu'il avoit ſuivi Adraſte dans les combats, & que la Parque avoit tranché cruellement ſes jours. Elle remplit de ſes gemiſſemens les bois & les montagnes, qui ſont auprès du fleuve; elle noya ſes yeux de larmes, arracha ſes beaux cheveux; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir, & accuſa le ciel d'injuſtice. Comme elle ne ceſſoit de pleurer nuit & jour, les Dieux touchés de ſes regrets, & par les prières du fleuve, mirent fin à ſa douleur. A force de verſer des larmes, elle fut tout-à-coup changée en une fontaine, qui coulant dans le ſein du fleuve, va joindre ſes eaux à celles du Dieu ſon père. Mais l'eau de cette fontaine eſt encore amère; l'herbe du rivage ne fleurit jamais, & on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès ſur ſes triſtes bords.

Cependant Adraſte, qui apprit que Télémaque répandoit de tous côtés la terreur, le cherchoit avec empreſſement; il eſpéroit de vaincre facilement le fils d'Ulyſſe dans un âge encore ſi tendre, & il menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adreſſe, & d'une audace extraordinaire, auſquels il avoit promis de grandes récompenſes, s'ils pouvoient dans le combat faire périr Télémaque, de quelque manière que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce moment du combat, ſans doute ces trente hommes environnant le char de Télémaque, pendant qu'Adraſte l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine de le tuer; mais Minerve les fit égarer.

Adraſte crut voir & entendre Télémaque dans un endroit de la plaine, enfoncé au pied d'une colline, où il y avoit une foule de combattans; il court, il vole, il veut ſe raſſaſier de ſang: mais au lieu de Télémaque, il trouve le vieux Neſtor, qui d'une main tremblante jettoit

au hazard quelques traits inutiles. Adraste dans sa fureur veut le percer, mais une troupe de Pyliens se jetta autour de Nestor.

Alors une nuée de traits obscurcit l'air, & couvrit tous les combattans; on n'entendoit que les cris plaintifs des mourans, & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée; la terre gémissoit sous un monceau de corps morts; des ruisseaux de sang couloient de toutes parts. Bellone & Mars avec les Furies infernales, vétues de robes toutes dégouttantes de sang, rapaissoient leurs yeux cruels de ce spectacle, & renouvelloient sans cesse la rage dans les cœurs. Ces Divinités, ennemies des hommes repoussoient loin des deux partis la pitié généreuse, la valeur modérée, la douce humanité. Ce n'étoit plus dans cet amas confus d'hommes acharnés les uns sur les autres, que massacre, vengeance, désespoir, & fureur brutale. La sage & invincible Pallas elle-même l'ayant vu, frémit, & recula d'horreur.

Cependant Philoctète marchant à pas lents, & tenant dans sa main les fléches d'Hercule, s'avançoit au secours de Nestor. Adraste n'ayant pu atteindre le divin vieillard, avoit lancé ses traits sur plusieurs Pyliens, auxquels il avoit fait mordre la poussière. Déjà il avoit abattu Eusilas, si léger à la course, qu'à peine il imprimoit la tracé de ses pas dans le sable, & qu'il devançoit dans son pays les plus rapides flots de l'Eurotas & de l'Alphée. A ses pieds étoient tombés Entiphron plus beau qu'Hylas, & aussi ardent chasseur qu'Hippolyte; Ptérélas, qui avoit suivi Nestor au siége de Troye, & qu'Achille même avoit aimé, à cause de son courage & de sa force; Aristogiton, qui s'étant baigné dans les ondes du fleuve Achéloüs, avoit reçu secrettement de ce Dieu la vertu de prendre toutes sortes de formes: En effet, il étoit si souple & si prompt dans tous ses mouvemens, qu'il échappoit aux mains les plus fortes. Mais Adraste d'un coup de lance le rendit immobile, & son ame s'enfuit d'abord avec son sang.

Nestor, qui voyoit tomber ses plus vaillans capitaines sous la main du cruel Adraste, comme les épis dorés pendant la moisson tombent sous la faux tranchante d'un infatigable moissonneur, oublioit le danger où il exposoit inutilement sa vieillesse. Sa sagesse l'avoit quitté; il ne

songeoit plus qu'à suivre des yeux Pisistrate son fils, qui de son côté soutenoit avec ardeur le combat, pour éloigner le péril de son père : mais le moment fatal étoit venu, où Pisistrate devoit faire sentir à Nestor, combien on est souvent malheureux d'avoir trop vécu.

Pisistrate porta un coup de lance si violent contre Adraste, que le Daunien devoit succomber : mais il l'évita ; & pendant que Pisistrate, ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit sa lance, Adraste le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencèrent à sortir avec un ruisseau de sang ; son teint se flétrit comme une fleur que la main d'une nymphe a cueillie dans les prés. Ses yeux étoient déja presque éteints, & sa voix défaillante. Alcée, son gouverneur, qui étoit auprès de lui, le soutint comme il alloit tomber, & n'eut que le temps de le mener entre les bras de son père. Là il voulut parler, & donner les dernières marques de sa tendresse ; mais en ouvrant la bouche il expira.

Pendant que Philoctète répandoit autour de lui le carnage & l'horreur pour repousser les efforts d'Adraste, Nestor tenoit serré entre ses bras le corps de son fils ; il remplissoit l'air de ses cris, & ne pouvoit souffrir la lumière. Malheureux, disoit-il, d'avoir été père, & d'avoir vécu si long-temps ! Hélas ! cruelles Destinées, pourquoi n'avez vous pas fini ma vie, ou à la chasse du sanglier de Calydon, ou au voyage de Colchos, ou au prémier siége de Troye ? Je serois mort avec gloire, & sans amertume. Maintenant je traîne une vieillesse douloureuse, méprisée, & impuissante ; je ne vis plus que pour les maux ; je n'ai plus de sentiment que pour la tristesse. O mon fils ! ô mon cher fils Pisistrate ! quand je perdis ton frère Antiloque, je t'avois pour me consoler ; je ne t'ai plus, rien ne me consolera ; tout est fini pour moi. L'esperance, seul adoucissement des peines des hommes, n'est plus un bien qui me regarde. Antiloque ! Pisistrate ! ô chers enfans ! je crois que c'est aujourd'hui que je vous perds tous deux ! la mort de l'un r'ouvre la plaie que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus ! Qui fermera mes yeux ? Qui recueillera mes cendres ? O cher Pisistrate ! tu es mort comme ton frère, en homme de courage ; il n'y a que moi qui ne puis mourir.

En disant ces paroles, il voulut se percer lui-même d'un dard qu'il tenoit; mais on arrêta sa main. On lui arracha le corps de son fils; & comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans sa tente, où, ayant un peu repris ses forces, il voulut retourner au combat, mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraste & Philoctète se cherchoient; leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un lion & d'un léopard, qui cherchent à se déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arrose le Caystre. Les menaces, la fureur guerrière, & la cruelle vengeance éclatent dans leurs yeux farouches. Ils portent une mort certaine partout où ils lancent leurs traits. Tous les combattans les regardent avec effroi. Déjà ils se voyent l'un l'autre, & Philoctète tient en main une de ces fléches terribles, qui n'ont jamais manqué leur coup dans ses mains, & dont les blessures sont irrémédiables. Mais Mars, qui favorisoit le cruel & intrépide Adraste, ne put souffrir qu'il pérît sitôt; il vouloit par lui prolonger les horreurs de la guerre, & multiplier le carnage Adraste étoit encore dû à la justice des Dieux, pour punir les hommes, & pour verser leur sang.

Dans le moment où Philoctète veut l'attaquer, il est blessé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque, jeune Lucanien, plus beau que le fameux Nirée, dont la beauté ne cédoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combattirent au siége de Troye. A peine Philoctète eut reçu le coup, qu'il tira la fléche contre Amphimaque; elle lui perça le cœur. Aussi-tôt ses beaux yeux noirs s'étignirent, & furent couverts des ténèbres de la mort. Sa bouche, plus vermeille que les roses, dont l'Aurore naissante séme l'horison, se flétrit; une pâleur affreuse ternit ses joues: ce visage si tendre & si délicat tout-à-coup se défigura. Philoctète lui-même en eut pitié. Tous les combattans gémirent en voyant ce jeune homme tomber dans son sang, où il se rouloit, & ses cheveux, aussi beaux que ceux d'Apollon, traînés dans la poussière.

Philoctète ayant vaincu Amphimaque fut contraint de se retirer du combat; il perdoit son sang & ses forces.

Son ancienne blessure même dans l'effort du combat sembloit prête à se r'ouvrir, & à renouveller ses douleurs ; car les enfans d'Esculape, avec leur science divine, n'avoient pu le guérir entièrement. Le voilà prêt à tomber sur un monceau de corps sanglans qui l'environnent. Archidamas, le plus fier & le plus adroit de tous les Oebaliens, qu'il avoit menés avec lui pour fonder Pétilie, l'enléve du combat dans le moment où Adraste l'auroit sans peine abattu à ses peids. Adraste ne trouve plus rien qui ose lui résister, ni retarder sa victoire. Tout tombe, tout s'enfuit : c'est un torrent, qui, ayant surmonté ses bords, entraine par ses vagues furieuses les moissons, les troupeaux, les bergers, & les villages.

Télémaque entendit de loin les cris des vainqueurs, & il vit le désordre des siens, qui fuyoient devant Adraste, comme une troupe de cerfs timides traversent les vastes campagnes, les bois, les montagnes, & les fleuves même les plus rapides, quand ils sont poursuivis par des chasseurs. Télémaque gémit, l'indignation paroît dans ses yeux, & il quitte les lieux où il avoit combattu long-temps avec tant de danger & de gloire. Il court pour soutenir les siens ; il s'avance tout couvert du sang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus sur la poussière. De loin il pousse un cri qui se fait entendre aux deux armées.

Minerve avoit mis je ne sais quoi de terrible dans sa voix, dont les montagnes voisines retentirent. Jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement sa cruelle voix, quand il appelle les Furies infernales, la guerre, & la mort. Le cri de Télémaque porte le courage & l'audace dans le cœur des siens ; il glace d'épouvante les ennemis. Adraste même a honte de se sentir troublé. Je ne sais combien de funestes présages le font frémir, & ce qui l'anime est plutôt un desespoir qu'une valeur tranquille. Trois fois ses genoux tremblans commencèrent à se dérober sous lui ; trois fois il recula sans songer à ce qu'il faisoit. Une pâleur de défaillance, & une sueur froide se répandoient dans tous ses membres ; sa voix enrouée & hésitante ne pouvoit achever aucune parole ; ses yeux pleins d'un feu sombre & étincelant

paroissoient sortir de sa tête; on le voyoit comme Oreste agité par les Furies; tous ses mouvemens étoient convulsifs. Alors il commence à croire qu'il y a des Dieux. Il s'imagine les voir irrités, & entendre une voix sourde qui sort du fond de l'abîme pour l'appeller dans le noir Tartare. Tout lui fait sentir une main célelte & invisible suspendue sur sa tête, qui alloit s'appesantir pour le frapper; l'espérance étoit éteinte au fond de son cœur; son audace se dissipoit, comme la lumière du jour disparoît quand le soleil se couche dans le sein des ondes, & que la terre s'enveloppe des ombres de la nuit.

L'impie Adraste, trop long-temps souffert sur la terre, si les hommes n'eussent eu besoin d'un tel châtiment; l'impie Adraste touchoit enfin à sa dernière heure. Il court forcené au-devant de son inévitable destin; l'horreur, les cuisans remords, la consternation, la fureur, la rage, le désespoir marchent avec lui. A peine voit-il Télemaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre, & les tourbillons de flâmes qui sortent du noir Phlégéton prêtes à le dévorer. Il s'écrie, & sa bouche demeure ouverte sans qu'il puisse prononcer aucune parole. Tel qu'un homme dormant, qui dans un songe affreux ouvre la bouche, & fait des efforts pour parler; mais la parole lui manque toujours, & il la cherche en vain. D'une main tremblante & précipitée Adraste lance son dard contre Télémaque. Celui-ci intrépide, comme l'ami des Dieux, se couvre de son bouclier. Il semble que la victoire, le couvrant de ses aîles, tienne déjà une couronne suspendue au-dessus de sa tête. Le courage doux & paisible reluit dans ses yeux; on le prendroit pour Minerve même, tant il paroit sage & mesuré au milieu des plus grands périls. Le dard lancé par Adraste est repoussé par le bouclier. Alors Adraste se hâte de tirer son épée pour ôter au fils d'Ulysse l'avantage de lancer son dard à son tour. Télémaque voyant Adraste, l'épée à la main, se hâte de la mettre aussi, & laisse son dard inutile.

Quand on on les vit ainsi tous deux combattre de près, tous les autres combattans en silence mirent bas leurs armes pour les regarder attentivement, & on attendit de leur combat la destinée de toute la guerre. Les deux glaives, brillans comme les éclairs d'où partent les fou-

dre

dres, se croisent plusieurs fois, & portent des coups inutiles sur les armes polies qui en retentissent, Les deux combattans s'allongent, se replient, s'abaissent, se relévent tout-à-coup, & enfin se saisissent. Le lierre en naissant au pied d'un ormeau ne serre pas plus étroitement le tronc dur & noueux, par ses rameaux entrelassés jusques aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combattans se serrent l'un l'autre. Adraste n'avoit encore rien perdu de sa force. Télémaque n'avoit pas encore toute la sienne. Adraste fait plusieurs efforts pour suprendre son ennemi, & pour l'ébranler. Il tâche de saisir l'épée du jeune Grec, mais en vain. Dans le moment où il la cherche, Télémaque l'enleve de terre, & le renverse sur le sable. Alors cet impie, qui avoit toujours méprisé les Dieux, montra une lâche crainte de la mort; il a honte de demander la vie, & il ne peut s'empêcher de temoigner qu'il la désire. Il tâche d'émouvoir la compassion de Télémaque. Fils d'Ulysse, lui dit-il, enfin c'est maintenant que je connois les justes Dieux; ils me punissent comme je l'ai mérité: il n'y a que le malheur, qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité: je la vois, elle me condamne; mais qu'un roi malheureux vous fasse souvenir de votre pere qui est loin d'Ithaque, & qu'il touche votre cœur!

Télémaque, qui, le tenant sous ses genoux avoit le glaive déjà levé pour lui percer la gorge, répondit aussi-tôt: Je n'ai voulu que la victoire & la paix des nations que je suis venu secourir; je n'aime point à répandre le sang. Vivez donc, Adraste; mais vivez pour réparer vos fautes; rendez tout ce que vous avez usurpé; rétablissez le calme & la justice sur la côte de la grande Hespérie, que vous avez souillée par tant de massacres & de trahisons; vivez, & devenez un autre homme. Apprenez, par votre chûte, que les Dieux sont justes, que les méchans sont malheureux, qu'ils se trompent en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité, & dans le mensonge; qu'enfin rien n'est si doux ni si heureux que la simple & constante vertu. Donnez-nous pour ôtage votre fils Métrodore, avec douze des principaux de votre nation.

A ces paroles, Télémaque laisse relever Adraste, & lui tend la main, sans se défier de sa mauvaise foi: mais aussi-tôt Adraste lui lança un second dard fort court qu'il tenoit caché. Le dard étoit si aigu, & lancé avec tant d'adresse, qu'il eût percé les armes de Télémaque, si elles n'eussent été divines. En même temps Adraste se jette derrière un arbre, pour éviter la poursuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie: Dauniens, vous le voyez, la victoire est à nous; l'impie ne se sauve que par la trahison. Celui qui ne craint point les Dieux, craint la mort. Au contraire, celui qui les craint, ne craint qu'eux. En disant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens, & fait signe aux siens, qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraste. Adraste craint d'être surpris, fait semblant de retourner sur ses pas & veut renverser les Crétois qui se présentent à son passage. Mais tout-à-coup Télémaque, prompt comme la foudre que la main du père des Dieux lance du haut Olympe sur les têtes coupables, vient fondre sur son ennemi; il le saisit d'une main victorieuse, il le renverse, comme un cruel Aquilon abat les tendres moissons qui dorent les campagnes. Il ne l'écoute plus, quoique l'impie ose encore une fois essayer d'abuser de la bonté de son cœur. Il lui enfonce son glaive, & le précipite dans les flâmes du noir Tartare, digne châtiment de ses crimes.

FIN DU VINGTIEME LIVRE.

LES

LES AVENTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-UNIEME.

SOMMAIRE.

Adraste étant mort, les Dauniens tendent les mains aux alliés en signe de paix, & leur demandent un roi de leur nation. Nestor, inconsolable d'avoir perdu son fils, s'absente de l'assemblée des chefs, où plusieurs opinent qu'il faut partager le pays des vaincus, & céder à Télémaque le terroir d'Arpi. Bien loin d'accepter cette offre, Télémaque fait voir que l'intérêt commun des alliés est de choisir Polydamas pour roi des Dauniens, & de leur laisser leurs terres. Il persuade ensuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Diomède, survenu fortuitement. Les troubles étant ainsi finis, tous se séparent pour s'en retourner chacun dans son pays.

A PEINE Adraste fut mort, que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite, & la perte de leur chef, se réjouirent de leur délivrance. Ils tendirent les mains aux alliés en signe de paix & de réconciliation. Metrodore, fils d'Adraste, que son père avoit nourri dans des maximes de dissimulation, d'injustice, & d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un esclave, complice de ses infamies & de ses cruautés, qu'il avoit affranchi & comblé de biens, & auquel il se confia dans sa fuite, ne songea qu'à le trahir pour son propre interêt ; il le tua par der-

rière pendant qu'il fuyoit, lui coupa la tête, & la porta dans le camp des alliés, espérant une grande récompense d'un crime qui finissoit la guerre. Mais on eut horreur de ce scélérat, & on le fit mourir.

Télémaque, ayant vu la tête de Métrodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuse beauté, & d'un naturel excellent, que les plaisirs & les mauvais exemples avoient corrompu, ne put retenir ses larmes. Hélas! s'écria-t-il, voilà ce que fait le poison de la prospérité pour un jeune prince; plus il a d'élévation & de vivacité, plus il s'éloigne de tous les sentimens de vertu; & maintenant je serois peut-être de même, si les malheurs où je suis né, graces aux Dieux, & les instructions de Mentor ne m'avoient appris à me modérer.

Les Dauniens assemblés demandèrent comme l'unique condition de paix, qu'on leur permit de faire un roi de leur nation, qui pût effacer par ses vertus l'opprobre dont l'impie Adraste avoit couvert la royauté. Ils remercioient les Dieux d'avoir frappé le tyran; ils venoient en foule baiser la main de Télémaque, qui avoit été trempée dans le sang de ce monstre, & leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainsi tomba en un moment, sans aucune ressource, cette puissance, qui menaçoit toutes les autres dans l'Hespérie, & qui faisoit trembler tant de peuples; semblable à ces terreins qui paroissent fermes & immobiles, mais que l'on sappe peu à peu par-dessous. Long-temps on se moque du foible travail qui en attaque les fondemens; rien ne paroit affoibli; tout est uni, rien ne s'ebranle; cependant tous les soutiens sont detruits peu à peu, jusqu'au moment où tout-à-coup le terrein s'abaisse, & ouvre un abime. Ainsi une puissance injuste & trompeuse, quelque prospérité qu'elle se procure par ses violences, creuse elle-même un précipice sous ses pieds. La fraude & l'inhumanité sappent peu à peu tous les plus solides fondemens de l'autorité illégitime. On l'admire, on la craint, on tremble devant elle jusqu'au moment où elle n'est déjà plus. Elle tombe de son propre poids, & rien ne la peut relever, parce qu'elle a détruit de ses propres mains les vrais soutiens de la bonne foi & de la justice, qui attirent l'amour & la confiance.

Les

Les chefs de l'armée s'assemblèrent dès le lendemain pour accorder un roi aux Dauniens. On prenoit plaisir à voir les deux camps confondus par une amitié si inespérée, & les deux armées qui n'en faisoient plus qu'une. Le sage Nestor ne put se trouver dans ce conseil, parce que la douleur, jointe à la vieillesse, avoit flétri son cœur, comme la pluie abat & fait languir le soir une fleur, qui étoit le matin, pendant la naissance de l'Aurore, la gloire & l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient tarir. Loin d'eux s'enfuyoit le doux sommeil, qui charme les plus cuisantes peines ; l'espérance, qui est la vie du cœur de l'homme, étoit éteinte en lui. Toute nourriture étoit amère à cet infortuné vieillard. La lumière même lui étoit odieuse ; son ame ne demandoit plus qu'à quitter son corps, & qu'à se plonger dans l'éternelle nuit de l'empire de Pluton. Tous ses amis lui parloient en vain ; son cœur en défaillance étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade est dégoûté des meilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne répondoit que par des gémissemens & des sanglots. De temps en temps on l'entendoit dire ; O Pisistrate, Pisistrate, Pisistrate, mon fils ! tu m'appelles, je te suis. O mon cher fils ! je ne désire plus pour tout bien que de te revoir sur les rives du Styx. Puis il passoit des heures entières sans prononcer aucune parole, mais gémissant, levant les mains & les yeux, noyés de larmes, vers le ciel.

Cependant les princes assemblés attendoient Télémaque, qui étoit auprès du corps de Pisistrate. Il répandoit sur son corps des fleurs à pleines mains ; il y ajoutoit des parfums exquis, & versoit des larmes amères. O mon cher compagnon ! lui disoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos, de t'avoir suivi à Sparte, de t'avoir retrouvé sur les bords de la grande Hespérie. Je te dois mille & mille soins ; je t'aimois, tu m'aimois aussi. J'ai connu ta valeur ; elle auroit surpassé celle de plusieurs Grecs fameux. Hélas ! elle t'a fait mourir avec gloire ; mais elle a dérobé au monde une vertu naissante, qui eût égalé celle de ton père. Oui, ta sagesse & ton éloquence dans un âge mûr auroient été semblables à celles de ce vieillard, l'admiration de toute la Grèce. Tu avois

déjà cette douce insinuation, à laquelle on ne peut résister quand il parle; ces manières naïves de raconter; cette sage modération, qui est un charme pour appaiser les esprits irrités; cette autorité qui vient de la prudence & de la force des bons conseils. Quand tu parlois, tous prêtoient l'oreille, tous étoient prevenus, tous avoient envie de trouver que tu avois raison; ta parole simple & sans faste couloit dans les cœurs, comme la rosée sur l'herbe naissante. Hélas! tant de biens que nous possédions il y a quelques heures, nous sont enlevés pour jamais! Pisistrate, que j'embrassai hier, n'est plus; il ne nous en reste qu'un douloureux souvenir. Au moins si tu avois fermé les yeux de Nestor, & non pas que nous eussions fermé les tiens, il ne verroit pas tout ce qu'il voit, & il ne seroit pas le plus malheureux de tous les pères.

Après ces paroles, Télémaque fit laver la plaie sanglante qui étoit dans le côté de Pisistrate. Il le fit étendre sur un lit de pourpre, où, la tête penchée avec la pâleur de la mort, il ressembloit à un jeune arbre, qui ayant couvert la terre de son ombre, & poussé vers le ciel ses rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la coignée d'un bûcheron. Il ne tient plus à sa racine, ni à la terre, mère féconde qui nourrit ses tiges dans son sein: il languit, sa verdure s'efface; il ne peut plus se soutenir, il tombe; ses rameaux, qui cachoient le ciel, traînent sur la poussière, flétris, & desséchés; il n'est plus qu'un tronc abattu, & dépouillé de toutes ses graces. Ainsi Pisistrate en proie à la mort étoit déjà emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bûcher fatal. Déjà la flâme montoit vers le ciel. Une troupe de Pyliens, les yeux baissés, & pleins de larmes, leurs armes renversées, le conduisoient lentement. Le corps est bientôt brûlé, les cendres sont mises dans une urne d'or, & Télémaque, qui prend soin de tout, confie cette urne, comme un grand trésor, à Callimaque, qui avoit été le gouverneur de Pisistrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres, tristes, mais précieux restes de celui que vous avez aimé. Gardez-les pour son père; mais attendez à les lui donner quand il aura assez de force pour les demander: ce qui irrite la douleur en un temps, l'adoucit en un autre.

Ensuite Télémaque entra dans l'assemblée des rois ligués, où, dès qu'on l'apperçut, chacun garda le silence pour l'écouter. Il en rougit, & on ne pouvoit le faire parler. Les louanges, qu'on lui donna par des acclamations publiques sur tout ce qu'il venoit de faire, augmentèrent sa honte; il auroit voulu pouvoir se cacher. Ce fut la première fois qu'il parut embarrassé & incertain. Enfin il demanda comme une grace, qu'on ne lui donnât plus aucune louange. Ce n'est pas, dit-il, que je ne les aime, sur-tout quand elles sont données par de si bons juges de la vertu; mais c'est que je crains de les aimer trop: elles corrompent les hommes, elles les remplissent d'eux-mêmes, elles les rendent vains & présomptueux; il faut les mériter & les fuir. Les meilleures louanges ressemblent aux fausses. Les plus méchans de tous les hommes, qui sont les tyrans, sont ceux qui se font le plus louer par des flatteurs. Quel plaisir y a-t-il à être loué comme eux! Les bonnes louanges sont celles que vous me donnerez en mon absence, si je suis assez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire aussi que je veux être modeste, & craindre la vanité. Epargnez-moi donc, si vous m'estimez, & ne me louez pas comme un homme amoureux de louanges.

Après avoir parlé ainsi, Télémaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever jusqu'au ciel, & par un air d'indifférence il arrêta bientôt les louanges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le louant; mais l'admiration augmenta tout le monde sachant la tendresse qu'il avoit témoignée à Pisistrate, & le soin qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de son cœur, que de tous les prodiges de sagesse & de valeur qui venoient d'éclater en lui. Il est sage, il est vaillant, se disoient-ils en secret les uns aux autres; il est l'ami des Dieux, & le vrai hêros de notre âge; il est au-dessus de l'humanite. Mais tout cela n'est que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il est humain, il est bon, il est ami fidéle & tendre; il est compatissant, libéral, bienfaisant, & tout entier à ceux qu'il doit aimer; il est les délices

de

de ceux qui vivent avec lui ; il s'eſt défait de ſa hauteur, de ſon indifference, & de ſa fierté. Voilà ce qui eſt d'uſage, voilà ce qui touche les cœurs, voilà ce qui nous attendrit pour lui, & nous rend ſenſibles à toutes ſes vertus ; voilà ce qui fait que nous donnerions tous nos vies pour lui.

A peine ces diſcours furent-ils finis, qu'on ſe hâta de parler de la néceſſité de donner un roi aux Dauniens. La plupart des princes qui étoient dans le conſeil, opinoient qu'il falloit partager entre eux ce pays, comme une terre conquiſe. On offrit à Télémaque, pour ſa part, la fertile contrée d'Arpi, qui porte deux fois l'an les riches dons de Cérès, les doux préſens de Bacchus, & les fruits toujours verts de l'olivier, conſacré à Minerve. Cette terre, lui diſoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ſes cabanes, & les rochers affreux de Dulichie, & les bois ſauvages de Zacynthe. Ne cherchez plus ni votre père, qui doit être péri dans les flots au promontoire de Capharée, par la vengeance de Nauplius, & par la colére de Neptune : ni votre mère, que ſes amans poſſédent depuis votre départ ; ni votre patrie, dont la terre n'eſt point favoriſée du ciel, comme celle que nous vous offrons. Il écoutoit patiemment ces diſcours ; mais les rochers de Thrace & de Theſſalie ne ſont pas plus ſourds, ni plus inſenſibles aux plaintes des amans déſeſpérés, que Télémaque l'étoit à toutes ces offres.

Pour moi, répondit-il, je ne ſuis touché ni de richeſſes ni de délices. Qu'importe de poſſéder une plus grande étendue de terre, & de commander à un plus grand nombre d'hommes ? On n'en a que plus d'embarras, & moins de liberté. La vie eſt aſſez pleine de malheurs pour les hommes les plus ſages & les plus modérés, ſans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes indociles, inquiets, injuſtes, trompeurs, & ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de ſoi-même, n'y regardant que ſa propre autorité, ſes plaiſirs, & ſa gloire, on eſt impie, on eſt tyran, on eſt le fléau du genre humain. Quand au contraire on ne veut gouverner les hommes que ſelon les vraies régles pour leur propre bien, on eſt moins leur maître que leur tuteur ; on n'en a que la peine, qui eſt infinie, & on eſt bien éloigné

de vouloir étendre plus loin ſon autorité. Le berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups en expoſant ſa vie, qui veille nuit & jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ſes moutons, ni d'enlever ceux de ſon voiſin; ce ſeroit augmenter ſa peine. Quoique je n'aye jamais gouverné, ajoutoit Télémaque, j'ai appris par les loix, & par les hommes ſages qui les ont faites, combien il eſt pénible de conduire les villes & les royaumes. Je ſuis donc content de ma pauvre Ithaque; quoiqu'elle ſoit petite & pauvre, j'aurai aſſez de gloire, pourvu que j'y régne avec juſtice, courage, & piété. Encore même n'y régnerai-je que trop tôt. Plaiſe aux Dieux, que mon père, échappé à la fureur des vagues, y puiſſe régner juſqu'à la plus extrême vieilleſſe, & que je puiſſe apprendre long-temps ſous lui comment il faut vaincre ſes paſſions, pour ſavoir modérer celles de tout un peuple!

Enſuite Télémaque dit! Ecoutez, ô princes aſſemblés ici, ce que je crois vous devoir dire pour votre intérêt. Si vous donnez aux Dauniens un roi juſte, il les conduira avec juſtice, il leur apprendra combien il eſt utile de conſerver la bonne foi, & de n'uſurper jamais le bien de ſes voiſins. C'eſt ce qu'ils n'ont jamais pu apprendre ſous l'impie Adraſte. Tandis qu'ils ſeront conduits par un roi ſage & modéré, vous n'aurez rien à craindre. Il vous devront ce bon roi que vous leur aurez donné: ils vous devront la paix & la proſpérité dont ils jouiront. Ces peuples, loin de vous attaquer, vous béniront ſans ceſſe, & le roi & le peuple ſeront l'ouvrage de vos mains. Si au contraire, vous voulez partager leur pays entre vous, voici les malheurs que je vous prédis. Ce peuple, pouſſé au déſeſpoir, recommencera la guerre; il combattra juſtement pour ſa liberté, & les Dieux, ennemis de la tyrannie, combattront avec lui. Si les Dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous ſerez confondus, & vos proſpérités ſe diſſiperont comme la fumée. Le conſeil & la ſageſſe ſeront ôtés à vos chefs, le courage à vos armées, l'abondance à vos terres. Vous vous flatterez, vous ſerez téméraires dans vos entrepriſes, vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité; vous tomberez tout-à-coup, & l'on dira de vous: Sont-

à toute la terre ? Et maintenant ils fuyent devant leurs ennemis ; ils font le jouet des nations, qui les foulent aux pieds. Voilà ce que les Dieux ont fait : voilà ce que méritent les peuples injuftes, fuperbes, & inhumains.

De plus, confidérez que fi vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réuniffez contre vous tous les peuples voifins. Votre ligue, formée pour défendre la liberté commune de l'Hefpérie contre l'ufurpateur Adralte, deviendra odieufe ; & c'eft vous mêmes que tous les peuples accuferont avec raifon de vouloir ufurper la tyrannie univerfelle. Mais je fuppofe que vous foyez victorieux & des Dauniens & de tous les autres peuples ; cette victoire vous détruira ; voici comment. Confidérez que cette entreprife vous défunira tous. Comme elle n'eft point fondée fur la juftice, vous n'aurez point de régle pour borner entre vous les pretentions de chacun ; chacun voudra que fa part de la conquête foit proportionnée à fa puiffance ; nul d'entre vous n'aura affez d'autorité parmi les autres pour faire ce partage paifiblement. Voilà la fource d'une guerre, dont vos petits enfans ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas mieux être jufte & modére, que de fuivre fon ambition avec tant de péril & au travers de tant de malheurs inévitables ? La paix profonde, les plaifirs doux & innocens qui l'accompagnent, l'heureufe abondance, l'amitié de fes voifins, la gloire qui eft inféparable de la juftice, l'autorité qu'on acquiert en fe rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne font-ce pas des biens plus défirables que la folle vanité d'une conquête injufte ? O princes ! ô rois ! vous voyez que je vous parle fans intérêt. Ecoutez donc celui qui vous aime affez pour vous contredire, & pour vous déplaire, en vous repréfentant la vérité.

Pendant que Télémaque parloit ainfi avec une autorité qu'on n'avoit jamais vue en nul autre, & que tous les princes étonnés & en fufpens admiroient la fageffe de fes confeils, on entendit un bruit confus qui fe répandit

dans

noit l'aſſemblée. Un étranger, dit-on, eſt venu abor der ſur ces côtes avec une troupe d'hommes armés Cet inconnu eſt d'une haute mine, tout paroît héroïqu en lui ; on voit aiſément qu'il a long-temps ſouffert, & que ſon grand courage l'a mis au-deſſus de toutes ſe ſouffrances. D'abord les peuples du pays, qui garden les côtes, ont voulu le repouſſer comme un ennemi qu vient faire une irruption : mais après avoir tiré ſon épé avec une air intrépide, il a déclaré qu'il ſauroit ſe dé fendre, ſi on l'attaquoit ; mais qu'il ne demandoit qu la paix & l'hoſpitalité. Auſſi-tôt il a préſenté un rameau d'olivier comme un ſuppliant. On l'a écouté ; il a de mandé à être conduit vers ceux qui gouvernent dans cett côte de l'Heſpérie, & on l'améne ici pour le faire parle aux rois aſſemblés.

A peine ce diſcours fut-il achevé, qu'on vit entre cet inconnu avec une majeſté qui ſurprit toute l'aſſem blée. On auroit cru facilement que c'étoit le Dieu Mars quand il aſſemble ſur les montagnes de Thrace ſes troupe ſanguinaires. Il commença à parler ainſi :

O vous, paſteurs des peuples ! qui êtes ſans doute aſ ſemblés ici pour défendre la patrie contre ſes ennemis ou pour faire fleurir les plus juſtes loix écoutez un homme que la fortune a perſécuté. Faſſent les Dieux que vous n'éprouviez jamais de ſemblables malheurs ! J ſuis Diomède, roi d'Etolie, qui bleſſai Vénus au ſiég de Troye. La vengeance de cette Déeſſe me pourſui dans tout l'univers. Neptune, qui ne peut rien refuſe à la divine fille de la mer, m'a livré à la rage des vent & des flots, qui ont briſé pluſieurs fois mes vaiſſeaux contre les écueils. L'inexorable Vénus m'a ôté tout eſpérance de revoir mon royaume, ma famille, & cett douce lumière du pays où j'ai commencé à voir le jou en naiſſant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qu m'a été le plus cher au monde. Je viens après tant d naufrages chercher ſur ces rives inconnues un peu d repos, & une retraite aſſurée. Si vous craignez le Dieux, & ſur-tout Jupiter, qui a ſoin des étrangers ; ſ vous êtes ſenſibles à la compaſſion, ne me refuſez pa dans ces vaſtes pays quelque coin de terre ſtérile, quel ques déſerts, quelques ſables, ou quelques rochers eſ

 carpé

carpés, pour y fonder avec mes compagnons une ville, qui soit du moins une triste image de notre patrie perdue. Nous ne demandons qu'un peu d'espace qui vous soit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance; vos ennemis seront les nôtres; nous entrerons dans tous vos intérêts; nous ne demandons que la liberté de vivre selon nos loix.

Pendant que Diomède parloit ainsi, Télémaque, ayant les yeux attachés sur lui, montra sur son visage toutes les différentes passions. Quand Diomède commença à parler de ses longs malheurs, il espéra que cet homme majestueux seroit son père. Aussi-tot qu'il eut déclaré qu'il etoit Diomède, le visage de Télémaque se flétrit comme une belle fleur que les noirs Aquilons viennent de ternir de leur souffle cruel. Ensuite les paroles de Diomède, qui se plaignoit de la longue colère d'une Divinité, l'attendrirent par le souvenir des mêmes disgraces souffertes par son père & par lui. Des larmes, mêlées de douleur & de joie, coulèrent sur ses joues, & il se jetta tout-à-coup sur Diomède pour l'embrasser.

Je suis, dit-il, le fils d'Ulysse que vous avez connu, & qui ne vous fut pas inutile quand vous prîtes les chevaux fameux de Rhésus. Les Dieux l'ont traité comme vous sans pitié. Si les oracles de l'Erèbe ne sont pas trompeurs, il vit encore; mais hélas! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher; je ne puis revoir maintenant ni Ithaque, ni lui. Jugez par mes malheurs de la compassion que j'ai pour les vôtres. L'avantage qu'il y a à être malheureux, c'est qu'on sait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne sois ici qu'étranger, je puis, ô grand Diomède, (car malgré les misères qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été assez mal élevé pour ignorer quelle est votre gloire dans les combats;) Je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs après Achille, vous procurer quelque secours. Ces princes que vous voyez sont humains; ils savent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide sans l'humanité. Le malheur ajoute un nouveau lustre à la gloire des grands hommes. Il leur manque quelque chose tandis qu'ils n'ont jamais été malheureux. Il manque dans leur vie des exemples de patience & de fermeté. La vertu souffrante attendrit tous les cœurs

le soin de vous consoler; puisque les Dieux vous ménen à nous, c'est un présent qu'ils nous font, & nous devon nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Diomède étonné le regardoi fixement, & sentoit son cœur tout ému. Ils s'embral soient comme s'ils avoient été long temps liés d'une amiti étroite. O digne fils du sage Ulysse! disoit Diomède je reconnois en vous la douceur de son visage, la grace d ses discours, la force de son éloquence, la noblesse de se sentimens, & la sagesse de ses pensées.

Cependant Philoctète embrassa le grand fils de Tydée ils se racontèrent leurs tristes aventures. Ensuite Ph loctète lui dit: Sans doute vous serez bien aise de revoi le sage Nestor; il vient de perdre Pisistrate le dernier d ses enfans; il ne lui reste plus dans la vie qu'un chemi de larmes qui le méne vers le tombeau. Venez le coi soler. Un ami malheureux est plus propre qu'un autı à soulager son cœur.

Ils allèrent aussi-tôt dans la tente de Nestor, qui recor nut à peine Diomède, tant la tristesse abbattoit son espr & ses sens. D'abord Diomède pleura avec lui, & le entrevue fut pour le vieillard un redoublement de douleur mais peu à peu la présence de cet ami appaisa son cœu On reconnut aisément que ses maux étoient un peu su pendus par le plaisir de raconter ce qu'il avoit souffert, d'entendre à son tour ce qui étoit arrivé à Diomède.

Pendant qu'il s'entretenoient, les rois assemblées ave Télémaque examinoient ce qu'ils devoient faire. Tél maque leur conseilloit de donner à Diomède le pay d'Arpi, & de choisir pour roi des Dauniens Polydamas, qı étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux c pitaine, qu'Adraste, par jalousie, n'avoit jamais voulu en ployer, de peur que l'on n'attribuât à cet homme habi le succès dont il espéroit avoir seul toute la gloir Polydamas l'avoit souvent averti en particulier, qu exposoit trop sa vie & le salut de son état dans cette guer contre tant de nations conjurées; il l'avoit voulu engag à tenir une conduite plus droite & plus modérée avec s voisins: mais les hommes qui haïssent la vérité, haïsse aussi les gens qui ont la hardiesse de la dire. Ils ne soi

 touch

touchés ni de leur ſincérité, ni de leur zéle, ni de leur déſintéreſſement. Une proſpérité trompeuſe endurciſſoit le cœur d'Adraſte contre les plus ſalutaires conſeils. En ne les ſuivant pas, il triomphoit tous les jours de ſes ennemis. La hauteur, la mauvaiſe foi, la violence mettoient toujours la victoire dans ſon parti. Tous les malheurs, dont Polydamas l'avoit ſi long temps menacé, n'arrivoient pas. Adraſte ſe moquoit d'une ſageſſe timide, qui prévoit toujours les inconvéniens. Polydamas lui étoit inſupportable. Il l'éloigna de toutes les charges ; il le laiſſa languir dans la ſolitude, & dans la pauvreté.

D'abord Polydamas fut accablé de cette diſgrace ; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux ſur la vanité des grandes fortunes. Il devint ſage à ſes dépens : il ſe réjouit d'avoir été malheureux ; il apprit peu à peu à ſouffrir, à vivre de peu, à ſe nourrir tranquillement de la vérité, à cultiver en lui les vertus ſecrettes qui ſont encore plus eſtimables que les éclatantes ; enfin à ſe paſſer des hommes. Il demeura au pied du mont Gargan dans un déſert, où un rocher en demi-voute lui ſervoit de toit ; un ruiſſeau qui tomboit de la montagne, appaiſoit ſa ſoif ; quelques arbres lui donnoient leurs fruits. Il avoit deux eſclaves qui cultivoient un petit champ ; il travailloit lui-même avec eux de ſes propres mains. La terre le payoit de ſes peines avec uſure, & ne le laiſſoit manquer de rien ; il avoit non-ſeulement des fruits, & des légumes en abondance, mais encore toutes ſortes de fleurs odoriférantes. Là il déploroit le malheur des peuples, que l'ambition inſenſée d'un roi entraîne à leur perte. Là il attendoit chaque jour que les Dieux juſtes, quoique patiens, fiſſent tomber Adraſte. Plus ſa proſpérité croiſſoit, plus il croyoit voir de près ſa chûte inévitable ; car l'imprudence heureuſe dans ſes fautes, & la puiſſance montée juſqu'au dernier excès d'autorité abſolue, ſont les avant-coureurs du renverſement des rois & des royaumes. Quand il apprit la défaite & la mort d'Adraſte, il ne témoigna aucune joie, ni de l'avoir prévue, ni d'être délivré de ce tyran ; il gémit ſeulement par la crainte de voir les Dauniens dans la ſervitude.

Voilà

regner. Il y avoit déja quelque temps qu'il connoiss
son courage & sa vertu ; car Télémaque, selon les cons
de Mentor, ne cessoit de s'informer par-tout des qual
bonnes & mauvaises de toutes les personnes qui étoi
dans quelqu'emploi considérable, non-seulement d
les nations alliées qui servoient en cette guerre, mais
core chez les ennemis. Son principal soin étoit de
couvrir & d'examiner par-tout les hommes qui avoi
quelque talent, ou une vertu particulière.

Les princes alliés eurent d'abord quelque repugna
à mettre Polydamas dans la royauté. Nous avons éprou
disoient-ils, combien un roi des Dauniens, quand il a
la guerre, & qu'il sait la faire, est redoutable à ses vois
Polydamas est un grand capitaine, & il peut nous je
dans de grands périls. Mais Télémaque leur répond
Polydamas, il est vrai, sait la guerre, mais il aime
paix ; & voilà les deux choses qu'il faut souhaiter.
homme qui connoît les malheurs, les dangers, & les d
cultés de la guerre, est bien plus capable de l'évi
qu'un autre qui n'en a aucune expérience. Il a appr
goûter le bonheur d'une vie tranquille ; il a conda
les entreprises d'Adraste ; il en a prévu les suites fune
Un prince foible, & ignorant est plus à craindre p
vous, qu'un homme qui connoîtra, & qui décidera t
par lui-même. Le prince foible, ignorant, & sans ex
rience ne verra que par les yeux d'un favori passion
ou d'un ministre flatteur, inquiet, & ambitieux. Ain
prince aveugle s'engagera à la guerre sans la vou
faire ; vous ne pourrez jamais vous assurer de lui, ca
ne pourra jamais être sûr de lui même ; il vous manqu
de parole, il vous réduira bientôt à cette extrémité, q
faudra, ou que vous le fassiez périr, ou qu'il vous acca
N'est-il pas plus utile, plus sûr, & en même temps
juste & plus noble, de répondre fidélement à la confi
des Dauniens, & de leur donner un roi digne de c
mander ?

Toute l'assemblée fut persuadée par ces discours.
alla proposer Polydamas aux Dauniens, qui attendo
une réponse avec impatience. Quand ils entendiren
nom de Polydamas, ils répondirent : Nous connoi
bien maintenant que les princes alliés veulent agi

 bo

bonne foi avec nous, & faire une paix éternelle, puisqu'ils nous veulent donner pour roi un homme si vertueux, & si capable de nous gouverner. Si on nous eût proposé un homme lâche, efféminé, & mal-instruit, nous aurions cru qu'on ne cherchoit qu'à nous abattre, & qu'à corrompre la forme de notre gouvernement; nous aurions conservé en secret un vif ressentiment d'une conduite si dure & si artificieuse; mais le choix de Polydamas nous montre une véritable candeur. Les alliés sans doute n'attendent rien de nous que de juste & de noble, puisqu'ils nous accordent un roi, qui est incapable de rien faire contre la liberté & la gloire de notre nation. Aussi pouvons-nous protester, à la face des justes Dieux, que les fleuves remonteront vers leurs sources, avant que nous cessions d'aimer des rois si bienfaisans. Puissent nos derniers neveux se ressouvenir du bienfait que nous recevons aujourd'hui, & renouveller de génération en génération la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Hespérie!

Télémaque leur proposa ensuite de donner à Diomède les campagnes d'Arpi, pour y fonder une colonie. Ce nouveau peuple, leur disoit-il, vous devra son établissement dans un pays que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer; que la terre est trop vaste pour eux; qu'il faut bien avoir des voisins, & qu'il vaut mieux en avoir qui vous soient obligés de leur établissement. Soyez touchés du malheur d'un roi qui ne peut retourner dans son pays. Polydamas & lui, étant unis ensemble par les liens de la justice & de la vertu, qui sont les seuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, & vous rendront redoutables à tous les peuples voisins qui penseroient à s'aggrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à votre terre un roi capable d'en élever la gloire jusqu'au ciel. Donnez aussi, puisque nous vous le demandons, une terre qui vous est inutile, à un roi qui est digne de toutes sortes de secours.

Les Dauniens répondirent, qu'ils ne pouvoient rien refuser à Télémaque, puisque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour roi. Aussi-tôt ils partirent pour l'aller chercher dans son désert, pour le faire régner sur eux. Avant que de partir, ils donnèrent les fertiles plaines d'Arpi à Diomède pour y fonder un nouveau royaume.

royaume. Les alliés en furent ravis, parce que cette colonie des Grecs pourroit secourir puissamment le parti des alliés, si jamais les Dauniens vouloient renouveller les usurpations dont Adraste avoit donné le mauvais exemple.

Tous les princes ne songèrent qu'à se séparer. Télémaque, les larmes aux yeux, partit avec sa troupe, après avoir embrassé tendrement le vaillant Diomède, le sage & inconsolable Nestor, & le fameux Philoctète, digne héritier des flèches d'Hercule.

FIN DU VINGT-UNIEME LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque, arrivant à Salente, est surpris de voir la campagne si bien cultivée, & de trouver si peu de magnificence dans la ville. Mentor lui explique les raisons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent, d'ordinaire, un état de fleurir, & lui propose pour modéle la conduite & le gouvernement d'Idoménée. Télémaque ouvre ensuite son cœur à Mentor sur son inclination d'épouser Antiope, fille de ce roi. Mentor en loue avec lui les bonnes qualités, l'assure que les Dieux la lui destinent, mais que présentement il ne doit songer qu'à partir pour Ithaque, & qu'à délivrer Pénélope des poursuites de ses prétendans.

LE jeune fils d'Ulysse brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente, & de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il espéroit que son père seroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laissée presque inculte & deserte, cultivée comme un jardin, & pleine d'ouvriers diligens. Il reconnut l'ouvrage, & la sagesse de Mentor. Ensuite entrant dans la ville, il remarqua qu'il y avoit moins d'artisans pour les délices de la vie, & beaucoup moins de magnificence.

Télémaque

Télémaque en fut choqué; car il aimoit naturellement toutes les choses qui ont de l'éclat & de la politesse: mais d'autres pensées occupèrent aussi-tôt son esprit. Il vit de loin venir à lui Idoménée avec Mentor. Aussi-tôt son cœur fut ému de joie & de tendresse. Malgré tous les succès qu'il avoit eu dans la guerre contre Adraste, il craignoit que Mentor ne fût pas content de lui, & à mesure qu'il s'avancoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor, pour voir s'il n'avoit rien à lui reprocher.

D'abord Idoménée embrassa Télémaque comme son propre fils; ensuite Télemaque se jetta au cou de Mentor, & l'arrosa de ses larmes. Mentor lui dit: Je suis content de vous: vous avez fait de grandes fautes; mais elles vous ont servi à vous connoître, & à vous défier de vous-mêmes. Souvent on tire plus de fruit de ses fautes, que de ses belles actions. Les grandes actions enflent le cœur, & inspirent une présomption dangereuse. Les fautes font rentrer l'homme en lui-même, & lui rendent la sagesse qu'il avoit perdue dans les bons succés. Ce qui vous reste à faire, c'est de louer les Dieux, & de ne vouloir pas que les hommes vous louent. Vous avez fait de grandes choses: mais avouez la vérité; ce n'est guères vous par qui elles ont été faites. N'est-il pas vrai qu'elles vous sont venues comme quelque chose d'étranger qui étoit mis en vous? N'étiez-vous pas capable de les gâter, & par votre promptitude, & par votre imprudence? Ne sentiez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au-dessus de vous-même, pour faire par vous ce que vous avez fait? Elle a tenu tous vos défauts en suspens, comme Neptune, quand il appaise les tempêtes, suspend les flots irrités.

Pendant qu'Idoménée interrogeoit avec curiosité les Crétois qui etoient revenus de la guerre, Télémaque écoutoit ainsi les sages conseils de Mentor. Ensuite il regardoit de tous côtés avec étonnement, & disoit à Mentor: Voici un changement, dont je ne comprends pas bien la raison: est-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon absence? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatoit par-tout avant mon départ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres précieuses; les habits sont simples; les bâtimens qu'on y

fait

fait sont moins vastes & moins ornés ; les arts languissent ; la ville est devenue une solitude.

Mentor lui répondit en souriant : Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville ? Oui, reprit Télémaque ; j'ai vu par tout le labourage en honneur, & les champs défrichés. Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, ou une ville superbe en marbre, en or, & en argent, avec une campagne négligée & stérile, ou une campagne cultivée & fertile, avec une ville médiocre, & modeste dans ses mœurs ? Une grande ville fort peuplée d'artisans occupés à amollir les mœurs par les délices de la vie, quand elle est entourée d'un royaume pauvre & mal-cultivé, ressemble à un monstre dont la tête est d'une grosseur énorme, & dont tout le corps exténué & privé de nourriture n'a aucune proportion avec cette tête : c'est le nombre du peuple, & l'abondance des alimens, qui forment la vraie force, & la vraie richesse d'un royaume. Idoménée a maintenant un peuple innombrable, & infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étendue de son pays ; tout son pays n'est plus qu'une ville. Salente n'en est que le centre. Nous avons transporté de la ville dans la campagne les hommes qui manquoient à la campagne, & qui étoient superflus dans la ville. De plus, nous avons attiré dans ce pays beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples se multiplient, plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail ; cette multiplication si douce & si paisible augmente plus son royaume qu'une conquête. On n'a rejetté de cette ville que les arts superflus, qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais besoins, & qui corrompent les riches, en les jettant dans le faste & dans la molesse : mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainsi Idoménée est beaucoup plus puissant qu'il ne l'étoit, quand vous admiriez sa magnificence. Cet éclat eblouissant cachoit une foiblesse & une misère, qui eussent bientôt renversé son empire ; maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, & il les nourrit plus facilement. Ces hommes, accoutumés au travail, à la peine, & au mépris de la vie par l'amour des bonnes loix, sont tous prêts à combattre pour défendre lés terres cultivées de leurs pro-

pres mains. Bientôt cet état, que vous croyez déchu, ſera la merveille de l'Heſpérie.

Souvenez-vous, ô Télémaque, qu'il y a deux choſes pernicieuſes dans le gouvernement des peuples, auxquelles on n'apporte preſque jamais aucun reméde. La première eſt une autorité injuſte & trop violente dans les rois. La ſeconde eſt le luxe, qui corrompt les mœurs. Quand les rois s'accoutument à ne connoître plus d'autres loix que leurs volontés abſolues, & qu'ils ne mettent plus de frein à leurs paſſions, ils peuvent tout; mais à force de tout pouvoir, ils ſappent le fondement de leur puiſſance. Ils n'ont plus de régle certaine, ni de maximes de gouvernement; chacun à l'envi les flatte; ils n'ont plus de peuples; il ne leur reſte que des eſclaves, dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité? Qui donnera des bornes au torrent? Tout céde; les ſages s'enfuient, ſe cachent, & gemiſſent. Il n'y a qu'une révolution ſoudaine & violente, qui puiſſe ramener cette puiſſance débordée dans ſon cours naturel. Souvent même le coup, qui pourroit la modérer, l'abat ſans reſſource. Rien ne menace tant d'une chûte funeſte, qu'une autorité qu'on pouſſe trop loin. Elle eſt ſemblable à un arc trop tendu qui ſe rompt enfin tout-à-coup, ſi on ne le relâche; mais qui eſt-ce qui oſera le relâcher? Idoménée étoit gâté juſqu'au fond du cœur par cette autorité ſi flatteuſe; il avoit été renverſé de ſon trône; mais il n'avoit pas été détrompé. Il a fallu que les Dieux nous ayent envoyés ici pour le déſabuſer de cette puiſſance aveugle & outrée, qui ne convient pas à des hommes; encore a-t-il fallu des eſpéces de miracles pour lui ouvrir les yeux.

L'autre mal preſque incurable eſt le luxe. Comme la trop grande autorité empoiſonne les rois, le luxe empoiſonne toute une nation. On dit que le luxe ſert à nourrir les pauvres aux dépens des riches, comme ſi les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement, en multipliant les fruits de la terre, ſans amollir les riches par des rafinemens de volupté. Tout une nation s'accoutume à regarder, comme des néceſſités de la vie, les choſes ſuperflues: ce ſont tous les jours de nouvelles néceſſités qu'on invente; & on ne peut plus ſe paſſer des choſes qu'on ne connoiſſoit pas trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts, & politeſſe de la nation.

Ce

Ce vice, qui en attire une infinité d'autres, est loué comme une vertu; il répand sa contagion depuis le roi jusqu'aux derniers de la lie du peuple. Les proches parens du roi veulent imiter sa magnificence; les grands celle des parens du roi; les gens médiocres veulent égaler les grands; car qui est-ce qui se fait justice? Les petits veulent passer pour médiocres. Tout le monde fait plus qu'il ne peut; les uns par faste, & pour se prévaloir de leurs richesses; les autres par mauvaise honte, & pour cacher leur pauvreté. Ceux mêmes qui sont assez sages pour condamner un si grand désordre, ne le sont pas assez pour oser lever la tête les premiers, & pour donner des exemples contraires. Toute une nation se ruine; toutes les conditions se confondent. La passion d'acquérir du bien, pour soutenir une vaine dépense corrompt les ames les plus pures; il n'est plus question que d'être riche; la pauvréte est une infamie. Soyez savant, habile, vertueux; instruisez les hommes, gagnez des batailles, sauvez la patrie, sacrifiez tous vos interêts; vous êtes méprisé, si vos talens ne sont relevés par le faste. Ceux même qui n'ont pas de bien, veulent paroître en avoir: ils dépensent comme s'ils en avoient: on emprunte, on trompe, on use de mille artifices indignes pour parvenir. Mais qui remédiera à ces maux? Il faut changer le goût & les habitudes de toute une nation; il faut lui donner de nouvelles loix. Qui le pourra entreprendre, si ce n'est un roi philosophe, qui sache, par l'exemple de sa propre modération, faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse, & encourager les sages, qui seront bien aises d'être autorisés dans une honnête frugalité?

Télémaque écoutant ce discours, étoit comme un homme qui revient d'un profond sommeil. Il sentoit la vérité de ces paroles, & elles se gravoient dans son cœur, comme un savant sculpteur imprime les traits qu'il veut sur le marbre, en sorte qu'il lui donne de la tendresse, de la vie, & du mouvement. Télémaque ne répondit rien; mais repassant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choses qu'on avoit changées dans la ville. Ensuite il dit à Mentor:

Vous avez fait d'Idoménée le plus sage de tous les rois; je ne le connois plus ni lui, ni son peuple. J'avoue même que ce que vous avez fait ici est infiniment

plus

cés de la guerre. Il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos soldats: mais tout votre ouvrage vient d'une seule tête: Il a fallu que vous ayez travaillé seul contre un roi, & contre tout son peuple, pour les corriger. Les succés de la guerre sont toujours funestes & odieux; ici tout est l'ouvrage d'une sagesse céleste; tout est doux, tout est pur, tout est aimable, tout marque une autorité qui est au-dessus de l'homme. Quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien? O qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en espérer une solide, en ravageant la terre & en répandant le sang humain! Mentor montra sur son visage une joie sensible de voir Telémaque si désabusé des victoires & des conquêtes, dans un âge où il étoit si naturel, qu'il fût envyré de la gloire qu'il avoit acquise.

Ensuite Mentor ajouta: Il est vrai que tout ce que vous voyez ici est bon & louable: mais sachez qu'on pourroit faire des choses encore meilleures. Idoménée modére ses passions, & s'applique à gouverner son peuple avec justice; mais il ne laisse pas de faire encore bien des fautes, qui sont les suites malheureuses de ses fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal semble encore les poursuivre; long temps il leur reste de mauvaises habitudes, un naturel affoibli, des erreurs invétérées, & des préventions presque incurables. Heureux ceux qui ne se sont jamais égarés! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Télémaque! vous demanderont plus qu'à Idoménée, parce que vous avez connu la vérité dès votre jeunesse, & que vous n'avez jamais été livré aux séductions d'une trop grand prospérité.

Idoménée, continuoit Mentor, est sage & éclairé; mais il s'applique trop au détail, & ne medite pas assez le gros de ses affaires, pour former des plans. L'habileté d'un roi, qui est au dessus des hommes, ne consiste pas à faire tout par lui-même: c'est une vanité grossière que d'espérer d'en venir à bout, ou de vouloir persuader au monde qu'on en est capable. Un roi doit gouverner en choisissant, & en conduisant ceux qui gouvernent sous

lui ; il ne faut pas qu'il fasse le détail, car c'est faire la fonction de ceux qui ont à travailler sous lui ; il doit seulement s'en faire rendre compte, & en savoir assez pour entrer dans ce compte avec discernement. C'est merveilleusement gouverner, que de choisir & d'appliquer selon leurs talens les gens qui gouvernent. Le suprême & parfait gouvernement consiste à gouverner ceux qui gouvernent : il faut les observer, les éprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les rabaisser, les changer de place, & les tenir toujours dans la main. Vouloir examiner tout par soi-même, c'est défiance, c'est petitesse, c'est se livrer à une jalousie pour les détails, qui consume le temps & la liberté d'esprit nécessaires pour les grandes choses. Pour former de grands desseins, il faut avoir l'esprit libre, & reposé : il faut penser à son aise dans un entier dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuses ; un esprit épuisé par le détail est comme la lie du vin, qui n'a plus de force ni de délicatesse. Ceux qui gouvernent par le détail sont toujours déterminés par le présent, sans étendre leurs vues sur un avenir éloigné ; ils sont toujours entraînés par l'affaire du jour où ils sont & cette affaire étant seule à les occuper, elle les frappe trop, elle rétrécit leur esprit ; car on ne juge sainement des affaires, que quand on les compare toutes ensemble, & qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles ayent de la suite & de la proportion. Manquer à suivre cette régle dans le gouvernement, c'est ressembler à un musicien, qui se contenteroit de trouver des sons harmonieux, & qui ne se mettroit point en peine de les unir & de les accorder, pour en composer une musique douce & touchante. C'est ressembler aussi à un architecte, qui croit avoir tout fait, pourvu qu'il assemble de grandes colonnes, & beaucoup de pierres bien taillées, sans penser à l'ordre, & à la proportion des ornemens de son édifice. Dans le temps qu'il fait un salon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un escalier convenable. Quand il travaille au corps du bâtiment, il ne songe ni à la cour, ni au portail ; son ouvrage n'est qu'un assemblage confus de parties magnifiques, qui ne sont point faites les unes pour les autres. Cet ouvrage, loin de lui faire honneur, est un monument qui éternisera sa

honte ; car il fait voir que l'ouvrier n'a pas su penser avec assez d'étendue, pour concevoir à la fois le dessein général de tout son ouvrage. C'est un caractère d'esprit court & subalterne. Quand on est né avec ce génie borné au détail, on n'est propre qu'à exécuter sous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Télémaque ! le gouvernement d'un royaume demande une certaine harmonie comme la musique, & de justes proportions comme l'architecture.

Si vous voulez que je me serve encore de la comparaison de ces arts, je vous ferai entendre comment les hommes, qui gouvernent par le détail, sont médiocres. Celui qui dans un concert ne chante que certaines choses, quoi qu'il les chante parfaitement n'est qu'un chanteur. Celui qui conduit tout le concert, & qui en régle à la fois toutes les parties, est le seul maître de musique. Tout de même, celui qui taille les colonnes, ou qui éleve un côté du bâtiment, n'est qu'un maçon : mais celui qui a pensé tout l'édifice, & qui en a toutes les proportions dans sa tête, est le seul architecte. Ainsi ceux qui travaillent, qui expédient, & qui font le plus d'affaires, sont ceux qui gouvernent le moins ; ils ne sont que les ouvriers subalternes. Le vrai génie qui conduit l'état, est celui qui, ne faisant rien, fait tout faire ; qui pense, qui invente, qui pénétre dans l'avenir, qui retourne dans le passé qui, arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui se roidit sans cesse pour lutter contre la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau ; qui est attentif nuit & jour pour ne laisser rien au hazard.

Croyez-vous, Télémaque, qu'un grand peintre travaille assiduement depuis le matin jusqu'au soir pour expédier plus promptement ses ouvrages ? Non, cette gêne & ce travail servile éteindroient tout le feu de son imagination ; il ne travailleroit plus de génie ; il faut que tout se fasse irréguliérement, & par saillies, suivant que son goût le méne, et que son esprit l'excite. Croyez-vous qu'il passe son temps à broyer des couleurs, & à préparer des pinceaux ? Non, c'est l'occupation de ses éléves. Il se réserve le soin de penser ; il ne songe qu'à faire des traits hardis, qui donnent de la noblesse, de la vie, & de la passion à ses figures ; il a dans sa tête les pensées, & les

sentimens des héros qu'il veut représenter; il se transporte dans les siécles & dans toutes les circonstances où ils ont été : à cette espéce d'enthousiasme il faut qu'il joigne une sagesse, qui le retienne, que tout soit vrai, correct, & proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Télémaque, qu'il faille moins d'élévation de génie & d'efforts de pensées pour faire un grand roi, que pour faire un bon peintre? Concluez donc que l'occupation d'un roi doit être de penser, de former de grands projets, & de choisir les hommes propres à les exécuter sous lui.

Télémaque lui répondit; Il me semble que je comprens tout ce que vous dites: mais si les choses alloient ainsi, un roi seroit souvent trompé, n'entrant point par lui-même dans le détail. C'est vous même qui vous trompez, repartit Mentor; ce qui empêche qu'on ne soit trompé, c'est la connoissance générale du gouvernement. Les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, & qui n'ont point de vrai discernement des esprits, vont toujours comme à tâtons; c'est un hazard quand ils ne se trompent pas. Ils ne savent pas même précisément ce qu'ils cherchent, ni à quoi ils doivent tendre; ils ne savent que se défier, & se défient plutôt des honnêtes gens, qui les contredisent, que des trompeurs, qui les flattent. Au contraire ceux qui ont des principes pour le gouvernement, & qui se connoissent en hommes, savent ce qu'ils doivent chercher en eux, & les moyens d'y parvenir: ils reconnoissent, du moins en gros, si les gens dont ils se servent, sont des instrumens propres à leurs desseins, & s'ils entrent dans leurs vues pour tendre au but qu'ils se proposent. D'ailleurs, comme ils ne se jettent pas dans les détails accablans, ils ont l'esprit plus libre pour envisager, d'une seule vue, le gros de l'ouvrage, & pour observer s'il avance vers la fin principale; s'ils sont trompés, du moins ils ne le sont guères dans l'essentiel. Ils sont, outre cela, au-dessus des petites jalousies, qui marquent un esprit borné, & une ame basse. Ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puisqu'il faut s'y servir des hommes, qui sont si souvent trompeurs. On perd plus dans l'irrésolution où jette la défiance, qu'on ne perdroit à se laisser un peu tromper. On est trop heureux, quand on n'est trompé que dans les choses médiocres; les grandes

ne

ne laissent pas de s'acheminer, & c'est la seule chose dont un grand homme doit être en peine. Il faut réprimer sévérement la tromperie, quand on la découvre; mais il faut compter sur quelque tromperie, si on ne veut point être véritablement trompé. Un artisan dans sa boutique voit tout de ses propres yeux, & fait tout de ses propres mains. Mais un roi dans un grand état ne peut tout faire, ni tout voir. Il ne doit faire que les choses que nul autre ne peut faire sous lui; il ne doit voir que ce qui entre dans la décision des choses importantes.

Enfin Mentor dit à Télémaque: Les Dieux vous aiment, & vous préparent un régne plein de sagesse. Tout ce que vous voyez ici est fait, moins pour la gloire d'Idoménée, que pour votre instruction. Tous les sages établissemens que vous admirez dans Salente, ne sont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque, si vous répondez par vos vertus à votre haute destinée. Il est temps que nous songions à partir d'ici. Idoménée tient un vaisseau prêt pour notre retour.

Aussi-tôt Télémaque ouvrit son cœur à son ami, mais avec quelque peine, sur un attachement qui lui faisoit regretter Salente. Vous me blâmerez peut-être, lui dit il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je passe; mais mon cœur me feroit de continuels reproches, si je vous cachois que j'aime Antiope, fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'est pas une passion aveugle, comme celle dont vous m'avez guéri dans l'île de Calypso. J'ai bien reconnu la profondeur de la plaie que l'amour m'avoit fait auprès d'Eucharis; je ne puis encore prononcer son nom sans être troublé: le temps & l'absence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeste m'apprend à me défier de moi même. Mais pour Antiope, ce que je ressens n'a rien de semblable; ce n'est point amour passionné, c'est goût, c'est estime, c'est persuasion. Que je serois heureux si je passois ma vie avec elle! Si jamais les Dieux me rendent mon père, & qu'ils me permettent de choisir une femme, Antiope sera mon épouse. Ce qui me touche en elle, c'est son silence, sa modestie, sa retraite, son travail assidu, son industrie pour les ouvrages de laine & de broderie, son application à conduire toute la maison de son père depuis que sa mère est morte;

ſon mépris des vaines parures, l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en elle de ſa beauté. Quand Idoménée lui ordonne de mener les danſes des jeunes Crétoiſes au ſon des flûtes, on la prendroit pour la riante Vénus, tant elle eſt accompagnée de graces. Quand il la méne avec lui à la chaſſe dans les forêts, elle paroît majeſtueuſe, & adroite à tirer de l'arc, comme Diane au milieu de ſes nymphes; elle ſeule ne le ſait pas, & tout le monde l'admire. Quand elle entre dans le temple des Dieux, & qu'elle porte ſur ſa tête les choſes ſacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle eſt elle-même la Divinité qui habite dans le temple. Avec quelle crainte & quelle religion la voyons-nous offrir des ſacrifices, & fléchir la colére des Dieux, quand il faut expier quelque faute, ou détourner quelque funeſte préſage. Enfin quand on la voit avec une troupe de filles, tenant en ſa main une aiguille d'or, on croit que c'eſt Minerve même, qui a pris ſur la terre une forme humaine & qui inſpire aux hommes les beaux arts. Elle anime les autres à travailler; elle leur adoucit le travail & l'ennui, par les charmes de ſa voix, lorſqu'elle chante toutes les merveilleuſes hiſtoires des Dieux; & elle ſurpaſſe la plus exquiſe peinture, par la délicateſſe de ſes broderies. Heureux l'homme qu'on doux hymen unira avec elle! Il n'aura à craindre que de la perdre & de lui ſurvivre. Je prends ici, mon cher Mentor, les Dieux à témoins que je ſuis prêt à partir; j'aimerai Antiope tant que je vivrai, mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devoit poſſéder, je paſſerois le reſte de mes jours avec triſteſſe & amertume: mais enfin je la quitterai, quoique je ſache que l'abſence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler, ni parler à ſon père de mon amour; car je ne dois en parler qu'à vous ſeul, juſqu'à ce qu'Ulyſſe, remonté ſur ſon trône, m'ait déclaré qu'il y conſent. Vous pouvez reconnoitre par-là, mon cher Mentor, combien cet attachement eſt différent de la paſſion, dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit: O Télémaque! je conviens de cette différence. Antiope eſt douce, ſimple, ſage; ſes mains ne mépriſent point le travail; elle prévoit de loin, elle pourvoit à tout, elle ſait ſe taire, & agir de ſuite ſans empreſſement;

s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos. Le bon ordre de la maison de son père est sa gloire; elle en est plus ornée que de sa beauté. Quoiqu'elle ait soin de tout, & qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner, (choses qui font haïr presque toutes les femmes) elle s'est rendue aimable à toute la maison; c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêment, ni légéreté, ni humeur, comme dans les autres femmes. D'un seul regard elle se fait entendre, & on craint de lui déplaire; elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter; elle reprend avec bonté, & en reprenant, elle encourage. Le cœur de son père se repose sur elle, comme un voyageur abattu par les ardeurs du soleil, se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Vous avez raison, Télémaque; Antiope est un trésor, digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées. Son esprit, non plus que son corps, ne se pare jamais de vains ornemens; son imagination, quoique vive, est retenue; elle ne parle que pour la nécessité; & si elle ouvre la bouche, la douce persuasion, & les graces naïves coulent de ses lévres. Dès qu'elle parle, tout le monde se tait, & elle en rougit; peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle s'apperçoit qu'on l'écoute si attentivement; à peine l'avons-nous entendue parler.

Vous souvenez-vous, ô Télémaque, d'un jour que son père la fit venir? Elle parut, les yeux baissés, couverte d'un grand voile; & elle ne parla que pour modérer la colère d'Idoménée, qui vouloit faire punir rigoureusement un de ses esclaves. D'abord elle entra dans sa peine; puis elle le calma; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuser ce malheureux; & sans faire sentir au roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inspira des sentimens de justice & de compassion. Thétis, quand elle flatte le vieux Nérée, n'appaise pas avec plus de douceur les flots irrités. Ainsi Antiope, sans chercher à prendre aucune autorité, & sans se prévaloir de ses charmes, maniera un jour le cœur de son époux, comme elle touche maintenant sa lyre, quand elle en

veut

veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Télémaque, votre amour pour elle est juste ; les Dieux vous la destinent : vous l'aimez d'un amour raisonable ; il faut attendre qu'Ulysse vous la donne. Je vous loue de n'avoir pas voulu lui découvrir vos sentimens ; mais sachez que, si vous eussiez pris quelques détours pour lui apprendre vos desseins, elle les auroit rejettés, & auroit cessé de vous estimer. Elle ne se promettra jamais à personne ; elle se laissera donner par son père ; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les Dieux & qui remplisse toutes les bienséances. Avez-vous observé, comme moi, qu'elle se montre encore moins, & qu'elle baisse plus les yeux depuis votre retour ? Elle sait tout ce qui vous est arrivé d'heureux dans la guerre ; elle n'ignore ni votre naissance, ni vos aventures, ni tout ce que les Dieux ont mis en vous ; c'est ce qui la rend si modeste, & si réservée. Allons, Télémaque, allons vers Ithaque ; il ne me reste plus qu'à vous faire trouver votre père, & qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouse, digne de l'âge d'or : fût-elle bergére dans la froide Algide, au lieu qu'elle est fille d'un roi de Salente, vous serez trop heureux de la posséder.

FIN DU VINGT-DEUXIEME LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-TROISIEME.

SOMMAIRE.

Idoménée, craignant le départ de ses deux hôtes, propose à Mentor plusieurs affaires embarrassantes, l'assurant qu'il ne les pourra régler sans son secours. Mentor lui explique comment il doit se comporter, & tient ferme pour ramener Télémaque. Idoménée essaye encore de les retenir, en excitant la passion de ce dernier pour Antiope: il les engage dans une partie de chasse, où il veut que sa fille se trouve. Elle y seroit déchirée par un sanglier, sans Télémaque, qui la sauve. Il sent ensuite beaucoup de répugnance à la quitter, & à prendre congé du roi son père. Mais, étant encouragé par Mentor, il surmonte sa peine, & s'embarque pour sa patrie.

IDOMENEE, qui craignoit le départ de Télémaque & de Mentor, ne songeoit qu'à le retarder. Il représenta à Mentor, qu'il ne pouvoit régler sans lui un différend, qui s'étoit élevé entre Diophanès, prêtre de Jupiter Conservateur, & Héliodore, prêtre d'Apollon, sur les présages qu'on tire du vol des oiseaux, & des entrailles des victimes. Pourquoi, lui dit Mentor, vous mêleriez-vous des choses sacrées? Laissez en la décision aux Etruriens, qui ont la tradition des plus anciens oracles, & qui sont inspirés pour être les interprétes des Dieux.

Dieux. Employez ſelement votre autorité à étouffer ces diſputes dès leur naiſſance. Ne montrez ni partialité, ni prévention : çontentez-vous d'appuyer la déciſion quand elle ſera faite. Souvenez-vous qu'on roi doit être ſoumis à la religion & qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler : la religion vient des Dieux ; elle eſt au-deſſus des rois. Si les rois ſe mêlent de la religion, au lieu de la protéger, ils la mettent en ſervitude. Les rois ſont ſi puiſſans, & les autres hommes ſont ſi foibles, que tout ſera en péril d'être altéré au gré des rois, ſi on les fait entrer dans les queſtions qui regardent les choſes ſacrées. Laiſſez donc en pleine liberté la déciſion aux amis des Dieux, & bornez-vous à réprimer ceux, qui n'obéiront pas à leur jugement, quand il aura été prononcé.

Enſuite Idoménée ſe plaignit de l'embarras où il étoit ſur un grand nombre de procès entre divers particuliers, qu'on le preſſoit de juger. Décidez, lui répondoit Mentor, toutes les queſtions nouvelles, qui vont à établir des maximes générales de juriſprudence, & à interpréter les loix ; mais ne vous chargez jamais de juger les cauſes particulières ; elles viendroient toutes en foule vous aſſiéger. Vous ſeriez l'unique juge de votre peuple. Tous les autres juges, qui ſont ſous vous, deviendroient inutiles ; vous ſeriez accablé, & les petites affaires vous déroberoient aux grandes, ſans que vous puſſiez ſuffire à régler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jetter dans cet embarras ; renvoyez les affaires des particuliers aux juges ordinaires ; ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous ſoulager ; vous ferez alors les véritables fonctions de roi.

On me preſſe encore, diſoit Idoménée, de faire certains mariages. Les perſonnes d'une naiſſance diſtinguée, qui m'ont ſuivi dans toutes les guerres, & qui ont perdu de très-grands biens en me ſervant, voudroient trouver une eſpéce de récompenſe ; en épouſant certaines filles riches ; je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établiſſemens.

Il eſt vrai, répondit Mentor, qu'il ne vous en couteroit qu'un mot ; mais ce mot lui-même vous couteroit trop

cher. Voudriez-vous ôter aux pères & aux mères la liberté & la consolation de choisir leurs gendres, & par conséquent leurs héritiers ? Ce seroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux esclavage. Vous vous rendriez responsable de tous les malheurs domestiques de vos citoyens. Les mariages ont assez d'épines, sans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des serviteurs fidelles à récompenser, donnez-leur des terres incultes ; ajoutez-y des rangs & des honneurs, proportionnés à leur condition, & à leurs services. Ajoutez-y, s'il le faut, quelque argent pris par vos épargnes sur les fonds destinés à votre dépense : mais ne payez jamais vos dettes, en sacrifiant les filles riches, malgré leur parenté.

Idoménée passa bientôt de cette question à une autre. Les Sibarites, disoit-il, se plaignent de ce que nous avons usurpé des terres qui leur appartiennent, & de ce que nous les avons données, comme des champs à défricher, aux étrangers que nous avons attirés depuis peu ici. Céderai-je à ces peuples ? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétentions sur nous.

Il n'est pas juste, répondit Mentor, de croire les Sibarites dans leur propre cause : mais il n'est pas juste aussi de vous croire dans la vôtre. Qui croirons-nous donc, repartit Idoménée ? Il ne faut croire, poursuivit Mentor, aucune des deux parties : mais il faut prendre pour arbitre un peuple voisin, qui ne soit suspect d'aucun côté ; tels sont les Sipontins : ils n'ont aucun intérêt contraire aux vôtres. Mais suis-je obligé, repondit Idoménée, de croire quelque arbitre ? Ne suis-je pas roi ? Un souverain est-il obligé de se soumettre à des étrangers, sur l'étendue de sa domination ?

Mentor reprit ainsi le discours : Puisque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit est bon. D'un autre côté les Sibarites ne relâchent rien ; ils soutiennent que leur droit est certain. Dans cette opposition de sentimens, il faut qu'un arbitre, choisi par les parties, vous accommode, ou que le sort des armes décide ; il n'y a point de milieu. Si vous entriez dans une république, où il n'y eût ni magistrats, ni juges, & où chaque famille se crût en droit de se faire justice à elle-même par violence sur toutes ses prétentions contre ses

voisins,

voiſins, vous déploreriez le malheur d'une telle nation, & vous auriez horreur de cet affreux déſordre, où toutes les familles s'armeroient les unes contre les autres. Croyez-vous que les Dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier, qui eſt la république univerſelle, ſi chaque peuple, qui n'y eſt que comme une grande famille, ſe croit en plein droit de ſe faire, par violence, juſtice à ſoi-même, ſur toutes ſes prétentions contre les autres peuples voiſins? Un particulier qui poſſéde un champ, comme l'héritage de ſes ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des loix, & par le jugement des magiſtrats. Il ſeroit très-ſévérement puni comme un ſéditieux, s'il vouloit conſerver, par la force, ce que la juſtice lui a donné. Croyez-vous que les rois puiſſent employer d'abord la violence pour ſoutenir leurs prétentions, ſans avoir tenté toutes les voies de douceur & d'humanité? La juſtice n'eſt-elle pas encore plus ſacrée, & plus inviolable pour les rois, par rapport à des pays entiers, que pour les familles par rapport à quelques champs labourés? Sera-t-on injuſte & raviſſeur, quand on ne prend que quelques arpens de terre? Sera-t-on juſte, ſera-t-on héros, quand on prend des provinces? Si on ſe prévient, ſi on ſe flatte, ſi on s'aveugle dans les petits intérêts des particuliers, ne doit-on pas encore plus craindre de ſe flatter, & de s'aveugler ſur les grands intérêts d'état? Se croira-t-on ſoi-même dans une matière où l'on a tant de raiſons de ſe défier de ſoi? Ne craindra-t-on point de ſe tromper dans des cas, où l'erreur d'un ſeul homme a des conſequences affreuſes? L'erreur d'un roi, qui ſe flatte ſur ſes prétentions, cauſe ſouvent des ravages, des famines, des maſſacres, des pertes, des dépravations de mœurs, dont les effets funeſtes s'étendent juſques dans les ſiécles les plus reculés. Un roi, qui aſſemble toujours tant de flatteurs autour de lui, ne craindra-t-il point d'être flatté en ces occaſions? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le différend, il montre ſon équité, ſa bonne foi, ſa modération: il publie les ſolides raiſons, ſur leſquelles ſa cauſe eſt fondée. L'arbitre choiſi eſt un médiateur aimable, & non un juge de rigueur. On ne ſe ſoumet pas aveuglément à ſes déciſions, mais on a pour lui une grande déférence. Il ne prononce pas une ſentence en juge ſouverain: mais il fait des propoſitions, & on ſa-

crifie quelque chose par ses conseils, pour conserver la paix. Si la guerre vient malgré tous les soins qu'un roi prend pour conserver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de sa conscience, l'estime de ses voisins, & la juste protection des Dieux. Idoménée, touché de ce discours, consentit que les Sipontins fussent médiateurs entre lui & les Sibarites.

Alors le roi, voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappoient, essaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit remarqué que Télémaque aimoit Antiope, & il espéra de le prendre par cette passion. Dans cette vue il la fit chanter plusieurs fois pendant des festins; elle le fit pour ne pas désobéir à son père, mais avec tant de modestie & de tristesse, qu'on voyoit bien la peine qu'elle souffroit en obéissant. Idoménée alla jusqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée sur les Dauniens & sur Adraste; mais elle ne put se résoudre à chanter les louanges de Télémaque; elle s'en défendit avec respect, & son père n'osa la contraindre. Sa voix douce & touchante pénétroit le cœur du jeune fils d'Ulysse; il étoit tout ému. Idoménée, qui avoit les yeux attachés sur lui, jouissoit du plaisir de remarquer son trouble: mais Télémaque ne faisoit pas semblant d'appercevoir les desseins du roi. Il ne pouvoit s'empêcher en ces occasions d'être fort touché; mais la raison étoit en lui au-dessus du sentiment, & ce n'étoit plus ce même Télémaque qu'une passion tyrannique avoit autrefois captivé dans l'île de Calypso. Pendant qu'Antiope chantoit, il gardoit un profond silence; dès qu'elle avoit fini, il se hâtoit de tourner la conversation sur quelqu'autre matiére.

Le roi ne pouvant, par cette voie, réussir dans son dessein, prit enfin la résolution de faire une grande chasse, dont il voulut donner le plaisir à sa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller: mais il fallut exécuter l'ordre de son père. Elle monte un cheval écumant, fougueux, & semblable à ceux que Castor domptoit pour les combats; elle le conduit sans peine: une troupe de jeunes filles la suit avec ardeur; elle paroît, au milieu d'elles, comme Diane dans les forêts. Le roi la voit,

& il ne peut ſe laſſer de la voir. En la voyant il oublie tous ſes malheurs paſſés. Télémaque la voit auſſi, & il eſt encore plus touché de la modeſtie d'Antiope, que de ſon addreſſe, & de toutes ſes graces.

Les chiens pourſuivoient un ſanglier, d'une grandeur énorme, & furieux comme celui de Calydon. Ses longues ſoies étoient dures, & hériſſées comme des dards ; ſes yeux étincelans étoient pleins de ſang & de feu ; ſon ſouffle ſe faiſoit entendre de loin, comme le bruit ſourd des vents ſéditieux, quand Eole les rappelle dans ſon antre, pour appaiſer les tempêtes ; ſes défenſes longues, & crochues comme la faux tranchante des moiſſonneurs, coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens, qui oſoient en approcher, étoient déchirés. Les plus hardis chaſſeurs, en le pourſuivant, craignoient de l'atteindre. Antiope, légère à la courſe comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près. Elle lui lance un trait, qui le perce au-deſſus de l'épaule ; le ſang de l'animal farouche ruiſſelle, & le rend plus furieux. Il ſe tourne vers celle qui l'a bleſſé. Auſſi-tôt le cheval d'Antiope, malgré ſa fierté, frémit, & recule. Le ſanglier monſtrueux s'élance contre lui, ſemblable aux peſantes machines qui ébranlent les murailles des plus fortes villes. Le courſier chancele, & eſt abattu. Antiope ſe voit par terre, hors d'état d'éviter le coup fatal de la défenſe du ſanglier animé contre elle. Mais Télémaque, attentif au danger d'Antiope, étoit déjà deſcendu de cheval ; plus prompt que les éclairs, il ſe jette entre le cheval abattu, & le ſanglier, qui revient pour venger ſon ſang : il tient dans ſes mains un long dard, & l'enfonce preſque tout entier dans le flanc de l'horrible animal, qui tombe plein de rage.

A l'inſtant Télémaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de près, & qui étonne tous les chaſſeurs. Il la préſente à Antiope ; elle en rougit ; elle conſulte des yeux ſon père, qui après avoir eté ſaiſi de frayeur, eſt tranſporté de joie de la voir hors de péril, & lui fait ſigne qu'elle doit accepter ce don. En le prenant elle dit à Télémaque : Je reçois de vous avec reconnoiſſance un autre don plus grand ; car je vous dois la vie. A peine eut-elle parlé, qu'elle craignit d'avoir t[illegible] dit ; elle baiſſa les yeux, & Télémaque, qui vit ſon embarras,

d'Ulyſſe d'avoir conſervé une vie ſi précieuſe! Mais pl heureux encore s'il pouvoit paſſer la ſienne auprès vous! Antiope, ſans lui répondre, rentra bruſqueme dans la troupe de ſes jeunes compagnes, où elle remon à cheval.

Idoménée auroit dès ce moment promis ſa fille à T lémaque; mais il eſpéra d'enflammer davantage ſa paſſi en le laiſſant dans l'incertitude, & crut même le rete encore à Salente par le déſir d'aſſurer ſon mariage. Id ménée raiſonnoit ainſi en lui même; mais les Dieux jouent de la ſageſſe des hommes. Ce qui devoit rete Télémaque, fut préciſément ce qui le preſſa de part Ce qu'il commençoit à ſentir, le mit dans une juſte d fiance de lui-même. Mentor redoubla ſes ſoins pour l inſpirer un déſir impatient de s'en retourner à Ithaqu il preſſa Idoménée de le laiſſer partir; le vaiſſeau ét déja prêt. Ainſi Mentor, qui régloit tous les mom de la vie de Télémaque, pour l'élever à la plus hau gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu, qu'autant qu'il failoit pour exercer ſa vertu, & pour lui faire acqué de l'expérience.

Mentor avoit eu ſoin de faire préparer le vaiſſeau d l'arrivée de Télémaque; mais Idoménée, qui avoit beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba d une triſteſſe mortelle, & dans une déſolation à faire pit lorſqu'il vit que ſes deux hôtes, dont il avoit tiré tant ſecours, alloient l'abandonner. Il ſe renfermoit dans l lieux les plus ſecrets de ſa maiſon. Là il ſoulageoit ſ cœur, en pouſſant des gémiſſemens, & en verſant l larmes; il oublioit le ſoin de ſe nourrir. Le ſomn n'adouciſſoit plus ſes cuiſantes peines. Il ſe deſſéch il ſe conſumoit par ſes inquiétudes: ſemblable à grand arbre, qui couvre la terre de l'ombre de ſes meaux épais, & dont un ver commence à ronger la t dans les canaux déliés, où la ſéve coule pour ſa nou ture: cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé, qu terre féconde ſe plait à nourrir dans ſon ſein, & que hache du laboureur a toujours reſpecté, ne laiſſe pas languir, ſans qu'on puiſſe découvrir la cauſe de ſon m il ſe flétrit, il ſe dépouille de ſes feuilles, qui ſont ſa glo

il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ouverte, & des branches séches. Tel parut Idoménée dans sa douleur.

Télémaque attendri n'osoit lui parler. Il craignoit le jour du départ ; il cherchoit des prétextes pour le retarder, & il seroit demeuré long-temps dans cette incertitude, si Mentor ne lui eût dit : Je suis bien aise du vous voir si changé. Vous étiez né dur & hautain ; votre cœur ne se laissoit toucher que de vos commodités, & de vos intérêts ; mais vous êtes enfin devenu homme, & vous commencez, par l'expérience de vos maux, à compatir à ceux des autres. Sans cette compassion on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes ; mais il ne faut pas la pousser trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idoménée pour le faire consentir à votre départ, & je vous épargnerois l'embarras d'une conversation si fâcheuse ; mais je ne veux point que la mauvaise honte, & la timidité dominent votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage & la fermeté avec une amitié tendre & sensible ; il faut craindre d'affliger les hommes sans nécessité ; il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, & adoucir, le plus qu'on peut, le coup qu'il est impossible de leur épargner entièrement. C'est pour chercher cet adoucissement, répondit Télémaque, que j'aimerois mieux qu'Idoménée apprît notre départ par vous, que par moi.

Mentor lui dit aussi-tôt : Vous vous trompez, mon cher Télémaque ; vous êtes né comme les enfans des rois, nourris dans la pourpre, qui veulent que tout se fasse à leur mode, & que toute la nature obéisse à leur volonté, mais qui n'ont pas la force de resister à personne en face. Ce n'est pas qu'ils se soucient des hommes, ni qu'ils craignent, par bonté, de les affliger : mais c'est pour leur propre commodité ; ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes & mécontens. Les peines & les misères des hommes ne les touchent point, pourvu qu'elles ne soient pas sous leurs yeux. S'ils en entendent parler, ce discours les importune, & les attriste ; pour leur plaire il faut toujours leur dire que tout va bien : pendant qu'ils

sont

font dans leurs plaiſirs, ils ne veulent rien voir, ni entendre qui puiſſe interrompre leur joie. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, réſiſter aux prétentions & aux paſſions injuſtes d'un homme importun ? Ils en donneront toujours la commiſſion à une autre perſonne, plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté dans ces occaſions : ils ſe laiſſeroient plutôt arracher les graces les plus injuſtes ; ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de ſavoir décider contre le ſentiment de ceux avec qui ils ont à faire tous les jours. Cette foibleſſe, qu'on ſent en eux, fait que chacun ne ſonge qu'à s'en prévaloir ; on les preſſe, on les importune, on les accable, & on réuſſit en les accablant. D'abord on les flatte, & on les encenſe pour s'inſinuer ; mais dès qu'on eſt dans leur confiance, & qu'on eſt auprès d'eux dans les emplois de quelque autorité, on les méne loin, on leur impoſe le joug. Ils en gémiſſent, ils veulent ſouvent le ſecouer, mais ils le portent toute leur vie. Ils ſont jaloux de ne paroître point gouvernés, & ils le ſont toujours ; ils ne peuvent même ſe paſſer de l'être ; car ils ſont ſemblables à ces foibles tiges de vignes, qui n'ayant par elles mêmes aucun ſoutien, rampent toujours autour du tronc du quelque arbre.

Je ne ſouffrirai point, ô Télémaque, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbécile pour le gouvernement. Vous, qui êtes tendre juſqu'à n'oſer parler à Idoménée, vous ne ſerez plus touché de ſes peines, dès que vous ſerez ſorti de Salente. Ce n'eſt point ſa douleur qui vous attendrit, c'eſt ſa préſence qui vous embarraſſe. Allez parler vous même à Idoménée ; apprenez dans cette occaſion à être tendre, & ferme tout enſemble. Montrez-lui votre douleur de le quitter ; mais montrez-lui auſſi, d'un ton déciſif, la néceſſité de votre départ.

Télémaque n'oſoit ni réſiſter à Mentor, ni aller trouver Idoménée ; il étoit honteux de ſa crainte, & n'avoit pas le courage de la ſurmonter ; il héſitoit, il faiſoit deux pas, & revenoit incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raiſon de différer : mais le ſeul regard de

Mentor lui ôtoit la parole, & faisoit disparoître tous ses beaux prétextes. Est-ce donc là, disoit Mentor en souriant, ce vainqueur des Dauniens, ce libétateur de la grand Hespérie, & ce fils du sage Ulysse, qui doit être après lui l'oracle de la Grèce? Il n'ose dire à Idoménée qu'il ne peut plus retarder son retour dans sa patrie pour revoir son père! O peuple d'Ithaque, combien seriez-vous malheureux un jour, si vous aviez un roi que la mauvaise honte domine, & qui sacrifie les plus grands intérêts à ses foiblesses sur les plus petites choses! Voyez, Télémaque, quelle différence il y a entre la valeur dans les combats, & le courage dans les affaires: Vous n'avez point craint les armes d'Adraste, & vous craignez la tristesse d'Idoménée. Voilà ce qui déshonore les princes, qui ont fait les plus grandes actions: après avoir paru des héros dans la guerre, ils se montrent les derniers des hommes dans les actions communes, où d'autres se soutiennent avec vigueur.

Télémaque, sentant la vérité des ces paroles, & piqué de ce reproche, partit brusquement sans s'écouter lui-même. Mais à peine commença-t-il à paroître dans le lieu où Idoménée étoit assis, les yeux baissés, languissans, & abattus de tristesse, qu'ils se craignirent l'un l'autre; ils n'osoient se regarder; ils s'entendoient sans se rien dire, & chacun craignoit que l'autre ne rompît le silence; ils se mirent tous deux à pleurer. Enfin Idoménée, pressé d'un excès de douleur, s'écria: A quoi sert de rechercher la vertu, si elle récompense si mal ceux qui l'aiment? Après m'avoir remontré ma foiblesse, on m'abandonne! Hé bien! je vais retomber dans tous mes malheurs. Qu'on ne me parle plus de bien gouverner; non, je ne puis le faire, je suis las des hommes. Où voulez-vous aller, Télémaque? Votre père n'est plus, vous le cherchez inutilement; Ithaque est en proie à vos ennemis; il vous feront périr si vous y retournez. Quelqu'un d'entr'eux aura épousé votre mère. Demeurez ici, vous serez mon gendre & mon héritier; vous régnerez après moi. Pendant ma vie même vous aurez ici un pouvoir absolu; ma confiance en vous sera sans bornes. Que si vous êtes insensible à tous ces avantages, du moins laissez-moi Mentor, qui est toute ma ressource. Parlez, répondez-moi, n'endurcissez point votre cœur, ayez pitié

du

du plus malheureux de tous les hommes. Quoi ! vous ne dites rien ! Ah ! je comprens combien les Dieux me sont cruels ; je le sens encore plus rigoureusement qu'en Crète, lorsque je perçai mon propre fils.

Enfin Télémaque lui répondit d'une voix troublée & timide : Je ne suis point à moi, les Destinées me rappellent dans ma patrie. Mentor, qui a la sagesse des Dieux, m'ordonne en leur nom de partir : que voulez-vous que je fasse ? Renoncerai-je à mon père, à ma mère, à ma patrie, qui me doit être encore plus chère qu'eux ? Etant né pour être roi, je ne suis pas destiné à une vie douce & tranquille, ni à suivre mes inclinations. Votre royaume est plus riche & plus puissant que celui de mon père ; mais je dois preférer ce que les Dieux me destinent à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux, si j'avois Antiope pour épouse sans espérance de votre royaume : mais pour m'en rendre digne, il faut que j'aille où mes devoirs m'appellent, & que ce soit mon père qui vous la demande pour moi. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer à Ithaque ? N'est-ce pas sur cette promesse que j'ai combattu pour vous contre Adraste avec les alliés ? Il est temps que je songe à reparer mes malheurs domestiques. Les Dieux, qui m'ont donné à Mentor, ont aussi donné Mentor au fils d'Ulysse pour lui faré remplir ses destinées. Voulez-vous que je perde Mentor, après avoir perdu tout le reste ? Je n'ai plus ni bien, ni retraite, ni père, ni mère, ni patrie assurée ; il ne me reste qu'un homme sage & vertueux, qui est le plus précieux don de Jupiter. Jugez vous-même si je puis y renoncer, & consentir qu'il m'abandonne. Non, je mourrois plutôt. Arrachez-moi la vie ; la vie n'est rien : mais ne m'arrachez pas Mentor.

A mesure que Télémaque parloit, sa voix devenoit plus forte, & sa timidité disparoissoit. Idoménée ne savoit que répondre, & ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulysse lui disoit. Lorsqu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit, par ses regards & par ses gestes, de faire pitié. Dans ce moment il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles :

Ne vous affligez point; nous vous quittons, mais la ſageſſe, qui préſide aux conſeils des Dieux, demeurera ſur vous; croyez ſeulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyés ici, pour ſauver votre royaume, & pour vos ramener de vos égaremens. Philoclès, que nous vous avons rendu, vous ſervira fidellement. La crainte des Dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compaſſion pour les miſérables, seront toujours dans ſon cœur. Ecoutez-le, ſervez-vous de lui avec confiance, & ſans jalouſie. Le plus grand ſervice que vous puiſſiez en tirer, eſt de l'obliger à vous dire tous vos défauts ſans adouciſſement. Voilà en quoi conſiſte le plus grand courage d'un bon roi, que de chercher de vrais amis, qui lui faſſent remarquer ſes fautes. Pourvu que vous ayez ce courage, notre abſence ne vous nuira point, & vous vivrez heureux; mais ſi la flatterie, qui ſe gliſſe comme un ſerpent, retrouve un chemin juſqu'à votre cœur pour vos mettre en défiance contre les conſeils déſintéreſſés, vous êtes perdu. Ne vous laiſſez point abattre à la douleur; mais efforcez-vous de ſuivre la vertu. J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous ſoulager, & pour n'abuſer jamais de votre confiance; je puis vous répondre de lui. Les Dieux vous l'ont donné, comme ils m'ont donné à Télémaque; chacun doit ſuivre courageuſement ſa deſtinée; il eſt inutile de s'affliger. Si jamais vous avez beſoin de mon ſecours, après que j'aurai rendu Télémaque à ſon père, & à ſon pays, je reviendrai vous voir. Que pourrois-je faire qui me donnât un plaiſir plus ſenſible? Je ne cherche ni biens, ni autorité ſur la terre; je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la juſtice & la vertu. Pourrois-je jamais oublier la confiance & l'amitié, que vous m'avez témoignées?

A ces mots Idoménée fut tout-à-coup changé; il ſentit ſon cœur appaiſé, comme Neptune, de ſon trident, appaiſe les flots en courroux & les plus noires tempêtes: il reſtoit ſeulement en lui une douleur douce & paiſible; c'étoit plutôt une triſteſſe, & un ſentiment tendre, qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'eſpérance du ſecours des Dieux commencèrent à renaître au-dedans de lui.

Hé bien, dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, & ne ſe point décourager! Du moins ſouvenez-

vous d'Idoménée, quand vous serez arrivé à Ithaque, où votre sagesse vous comblera de prospérité ; n'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage, & que vous y avez laissé un roi malheureux qui n'espére qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulysse, je ne vous retiens plus ; je n'ai garde de résister aux Dieux, qui m'avoient prêté un si grand trésor. Allez aussi, Mentor, le plus grand & le plus sage de tous les hommes, (si toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vu en vous, & si vous n'êtes point une Divinité sous une forme empruntée, pour instruire les hommes foibles & ignorans) allez, conduisez le fils d'Ulysse, plus heureux de vous avoir, que d'être le vainqueur d'Adraste. Allez, tous deux, je n'ose plus parler, pardonnez mes soupirs. Allez, vivez, soyez heureux ensemble ; il ne me reste plus au monde que le souvenir de vous avoir possédés ici. O beaux jours, trop heureux jours, jours dont je n'ai pas assez connu le prix ! Jours trop rapidement écoulés, vous ne reviendrez jamais ; jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voyent !

Mentor prit ce moment pour le départ ; il embrassa Philoclès, qui l'arrosa de ses larmes sans pouvoir parler. Télémaque voulut prendre Mentor par la main pour se retirer de celles d'Idoménée ; mais Idoménée, prenant le chemin du port, se mit entre Mentor & Télémaque ; il les regardoit, il gémissoit, il commençoit des paroles entrecoupées, & n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus sur le rivage couvert de matelots ; on tend les cordages, on léve les voiles, le vent favorable se léve. Télémaque & Mentor, les larmes aux yeux, prennent congé du roi, qui les tient long-temps serrés entre ses bras, & qui les suit des yeux aussi loin qu'il le peut.

FIN DU VINGT-TROISIEME LIVRE.

LES AVENTURES DE TELÉMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

SOMMAIRE.

Pendant leur navigation, Télémaque se fait expliquer par Mentor plusieurs difficultés sur la maniére de bien gouverner les peuples; entr'autres celle de connoître les hommes, pour n'employer que les bons, & n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une île, où Ulysse venoit d'aborder. Télémaque l'y voit, & lui parle, sans le reconnoître. Mais après l'avoir vu embarquer, il sent un trouble secret, dont il ne peut concevoir la cause. Mentor la lui explique, le console, l'assure qu'il rejoindra bientôt son père, & éprouve sa piété & sa patience, en retardant son départ pour faire un sacrifice à Minerve. Enfin la Déesse, cachée sous la figure de Mentor, reprend sa forme, & se fait connoître. Elle donne à Télémaque ses dernières instructions, & disparoît. Télémaque arrive à Ithaque, & retrouve Ulysse, son père, chez le fidelle Eumée.

DÉJA les voiles s'enflent, on léve les ancres, la terre semble s'enfuir, & le pilote expérimenté apperçoit de loin les montagnes de Leucate, dont la tête se cache dans un tourbillon de frimats glacés, et les monts Acrocérauniens, qui montrent encore un front orgueilleux au ciel, après avoir été si souvent écrasés par la foudre.

Pendant

tor : Je crois maintenant concevoir les maximes du vernement que vous m'avez expliquées. D'abord me paroissoient comme un songe, mais peu à peu el démêlent dans mon esprit, & s'y présentent clairen comme tous les objets paroissent sombres le matir premières leurs de l'Aurore, mais qui ensuite seml sortir comme d'un chaos, quand la lumière, qui croi sensiblement, les distingue, & leur rend, pour ainsi leurs figures, & leurs couleurs naturelles. Je suis persuadé que le point essentiel du gouvernement el bien discerner les différens caractères d'esprits, pou choisir & les appliquer selon leurs talens : mais il me à savoir comment on peut se connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit : Il faut étudier les l mes, pour les connoître, & pour les connoître, il en voir souvent, & traiter avec eux. Les rois doivent verser avec leurs sujets, les faire parler, les consulte éprouver par de petits emplois dont ils leur fassent r compte, pour voir s'ils sont capables de plus h fonctions. Comment est-ce, mon cher Télémaque, vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chev C'est à force d'en voir, & de remarquer leurs défau leurs perfections avec des gens expérimentés. Tou même, parlez souvent des bonnes & des mauvaises q tés des hommes avec d'autres hommes sages & vert qui ayent long-temps étudié leurs caractères ; vous ap drez insensiblement comme ils sont faits, & ce qu permis d'en attendre. Qui est-ce qui vous a appris à noître les bons & les mauvais poëtes ? C'est la fréq lecture, & la réflexion avec des gens qui avoient le de la poësie. Qui est-ce qui vous a acquis le discerne sur la musique ? C'est la même application à observ bons musiciens. Comment peut-on espérer de bien verner les hommes, si on ne les connoît pas ? & com les connoîtra-t-on, si l'on ne vit pas avec eux ? Ce pas vivre avec eux que de les voir en public, où l' dit de part & d'autre que des choses indifférentes, & parées avec art. Il est question de les voir en par lier, de tirer du fond de leur cœur tous les ressor crets qui y sont, de les tâter de tous côtés, de les s pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien

des hommes, il faut commencer par savoir ce qu'ils doivent être; il faut savoir ce que c'est que le vrai & solide mérite, pour discerner ceux qui en ont, d'avec ceux qui n'en ont pas. On ne cesse de parler de vertu & de mérite, sans savoir ce que c'est précisément que le mérite & la vertu. Ce ne sont que de beaux noms, que de termes vagues pour la plupart des hommes, qui se font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de justice, de raison, & de vertu, pour connoître ceux qui sont raisonnables & vertueux. Il faut savoir les maximes d'un bon & sage gouvernement, pour connoître les hommes qui les ont, & ceux qui s'en éloignent par une fausse subtilité. En un mot, pour mesurer plusieurs corps, il soit avoir une mesure fixe: pour juger des esprits, il soit avoir tout de même des principes constans, auxquels tous nos jugemens se réduisent. Il faut savoir précisément quel est le but de la vie humaine, & quelle fin on doit se proposer en gouvernant les hommes. Ce but unique & essentiel est de ne vouloir jamais l'autorité, & la grandeur pour soi: car cette recherche ambitieuse n'iroit qu'à satisfaire un orgueil tyrannique; mais on doit se sacrifier dans lés peines infinies du gouvernement, pour rendre les hommes bons & heureux: autrement on marche à tâtons, & au hazard pendant toute la vie; on va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de pilote, qui ne consulte point les astres, & à qui toutes les côtes voisines sont inconnues; il ne peut que faire naufrage.

Souvent les princes, faute de savoir en quoi consiste la vraie vertu, ne savent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes. La vraie vertu a pour eux quelque chose d'âpre; elle leur paroît trop austère & indépendante; elle les effraye & les aigrit: ils se tournent vers la flatterie. Dés-lors il ne peuvent plus trouver ni de sincérité ni de vertu. Dès-lors ils courent après un vain phantôme de fausse gloire, qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraie vertu sur la terre. Car les bons connoissent bien les méchans; mais les méchans ne connoissent point les bons, & ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels princes ne savent que se défier de tout le monde également; ils se cachent, ils se renferment,

hommes, & se font craindre d'eux. Ils fuyent la lum
re; ils n'osent paroître dans leur naturel. Quoiqu
ne veuillent pas être connus, ils ne laissent pas de l'êt
car la curiosité maligne de leurs sujets pénétre &
vine tout, mais il ne connoissent personne. Les g
intéressés, qui les obsédent, sont ravis de les voir in
cessibles. Un roi inaccessible aux hommes l'est aussi à
vérité. On noircit par d'infames rapports, & on éca
de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. (
sortes de rois passent leur vie dans une grandeur sauv
& farouche, où craignant sans cesse d'être trompés,
le sont toujours inévitablement, & méritent de l'êt
Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens,
s'engage à recevoir toutes leurs passions, & tous le
préjugés. Les bons même ont leurs défauts, & le
préventions. De plus, on est à la merci des rapp
teurs, nation basse & maligne, qui se nourrit de ve
qui empoisonne les choses innocentes, qui grossit les
tites, qui invente le mal plutôt que de cesser de nu
qui se joue, pour son intérêt, de la défiance & de l'indi
curiosité d'un prince foible & ombrageux.

Connoissez donc, ô mon cher Télémaque, connoi
les hommes; examinez-les, faites-les parler les uns
les autres, éprouvez-les peu à peu; ne vous livre
aucun; profitez de vos expériences lorsque vous au
été trompé dans vos jugemens, car vous serez tron
quelquefois: apprenez par-là à ne juger promptem
de personne, ni en bien, ni en mal. Les méchans s
trop profonds pour ne surprendre pas les bons par le
déguisemens; mais vos erreurs passées vous instruir
très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talen
de la vertu dans un homme, servez-vous-en avec c
fiance; car les honnêtes gens veulent qu'on sente l
droiture: ils aiment mieux de l'estime & de la confian
que des trésors; mais ne les gâtez pas en leur donn
un pouvoir sans bornes. Tel eût été toujours vertue
qui ne l'est plus, parce que son maître lui a donné t
d'autorité & de richesses. Quiconque est assez aimé
Dieux pour trouver dans tout un royaume deux ou t

vrais amis d'une ſageſſe & d'une bonté conſtante, trouve bientôt par eux d'autres perſonnes qui leur reſſemblent, pour remplir les places inférieures. Par les bons auxquels on ſe confie, on apprend ce qu'on ne peut pas diſcerner par ſoi-même dans les autres ſujets.

Mais faut-il, diſoit Télémaque, ſe ſervir des méchans quand ils ſont habiles, comme je l'ai ouï dire tant de fois? On eſt ſouvent, répondit Mentor, dans la néceſſité de s'en ſervir. Dans une nation agitée & en déſordre, on trouve ſouvent des gens injuſtes & artificieux, qui ſont déjà en autorité; ils ont des emplois importans, qu'on ne peut leur ôter; ils ont acquis la confiance de certaines perſonnes puiſſantes, qu'on a beſoin de ménager: il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes ſcélérats, parce qu'on les craint, & qu'ils peuvent tout bouleverſer. Il faut bien s'en ſervir pour un temps; mais il faut auſſi avoir en vue de les rendre peu à peu inutiles. Pour la vraie & intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais; car ils peuvent en abuſer, & vous tenir enſuite, malgré vous, par votre ſecret; chaîne plus difficile à rompre, que toutes les chaînes de fer. Servez-vous d'eux pour des négociations paſſagères; traitez-les bien; engagez les par leurs paſſions mêmes à vous être fidelles; car vous ne les tiendrez que par-là: mais ne les mettez point dans vos délibérations les plus ſecrettes. Ayez toujours un reſſort prêt pour les remuer à votre gré; mais ne leur donnez jamais la clef de votre cœur, ni de vos affaires. Quand votre état devient paiſible, réglé, conduit par des hommes ſages & droits, dont vous êtes ſûr, peu à peu les méchans, dont vous étiez contraint de vous ſervir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas ceſſer de les bien traiter; car il n'eſt jamais permis d'être ingrat, même pour les méchans: mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il eſt néceſſaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité; il faut néanmoins relever peu à peu l'autorité & réprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, ſi on les laiſſoit faire. Après tout, c'eſt un mal que le bien ſe faſſe par les méchans; & quoique ce mal ſoit ſouvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu à peu à le faire

ceſſer.

cesser. Un prince sage, qui ne voudra que le bon ordre & la justice, parviendra avec le temps à se passer des hommes corrompus & trompeurs ; il en trouvera assez de bons, qui auront une habilité suffisante.

Mais ce n'est pas assez de trouver de bons sujets dans une nation ; il est nécessaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Télémaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor ; l'application que vous avez à chercher les hommes habiles & vertueux, pour les élever, excite & anime tous ceux qui ont du talent & du courage ; chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languissent dans une oisiveté obscure, & qui deviendroient de grands hommes, si l'émulation & l'espérance du succès les animoient au travail ? Combien y a-t-il d'hommes que la misère, & l'impuissance de s'élever par la vertu, tentent de s'élever par le crime ? Si donc vous attachez les récompenses & les honneurs au génie & à la vertu, combien de sujets se formeront d'eux-mêmes ! Mais combien en formerez-vous, en les faisant monter de degré en degré, depuis les derniers emplois jusqu'aux premiers ! Vous exercerez leurs talens ; vous éprouverez l'étendue de leur esprit, & la sincérité de leur vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places auront été nourris sous vos yeux dans les inférieures. Vous les aurez suivis toute votre vie de degré en degré ; vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la suite de leurs actions.

Pendant que Mentor raisonnoit ainsi avec Télémaque, ils apperçurent un vaisseau Phéacien qui avoit relâché dans une petite île déserte & sauvage, bordée de rochers affreux. En même temps les vents se tûrent, les doux Zéphirs mêmes semblèrent retenir leur haleine, toute la mer devint unie comme une glace, les voiles abattues ne pouvoient plus animer le vaisseau ; l'effort des rameurs déjà fatigués étoit inutile ; il fallut aborder en cette île, qui étoit plûtot un écueil qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre temps moins calme on n'auroit pu y aborder sans un grand péril. Ces Phéaciens, qui attendoient le vent, ne paroissoient pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Télémaque s'avance vers eux sur ces rivages

 escarpés.

escarpés. Aussi-tôt il demande au premier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vu Ulysse, roi d'Ithaque, dans la maison du roi Alcinoüs.

Celui auquel il s'étoit adressé par hazard, n'étoit pas Phéacien; c'étoit un étranger inconnu, qui avoit un air majestueux, mais triste & abattu. Il paroissoit rêveur, & à peine écouta-t-il d'abord la question de Télémaque; mais enfin il lui répondit: Ulysse, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le roi Alcinoüs, comme en un lieu où l'on craint Jupiter, & où l'on exerce l'hospitalité: mais il n'y est plus, & vous l'y chercheriez inutilement; il est parti pour revoir Ithaque, si les Dieux appaisés souffrent enfin qu'il puisse jamais saluer ses Dieux Pénates.

A peine cet étranger eut prononcé tristement ces paroles, qu'il se jetta dans un petit bois épais sur le haut d'un rocher, d'où il regardoit attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, & paroissant affligé de ne pouvoir partir. Télémaque le regardoit fixement: plus il le regardoit, plus il étoit ému & étonné. Cet inconnu, disoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, & qui est plein d'amertume. Je plains les malheureux depuis que je le suis, & je sens que mon cœur s'intéresse pour cet homme, sans savoir pourquoi. Il m'a assez mal reçu. A peine a-t-il daigné m'écouter & me répondre. Je ne puis cesser néanmoins de souhaiter la fin de ses maux.

Mentor souriant, répondit: Voilà à quoi servent les malheurs de la vie; ils rendent les princes modérés, & sensibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poison des prospérités, ils se croyent des Dieux; ils veulent que les montagnes s'applanissent pour les contenter; ils comptent pour rien les hommes; ils veulent se jouer de la nature entiére. Quand ils entendent parler de souffrances, il ne savent ce que c'est: c'est un songe pour eux; ils n'ont jamais vu la distance du bien & du mal; l'infortune seule peut leur donner de l'humanité, & changer leur cœur de rocher en un cœur humain. Alors ils sentent qu'ils sont hommes, & qu'ils doivent ménager les autres hommes qui leur ressemblent. Si un inconnu vous fait tant de

pitié,

pitié, parce qu'il est, comme vous, errant sur ce rivage ; combien devez-vous avoir plus de compassion pour le peuple d'Ithaque, lorsque vous le verrez un jour souffrir ! Ce peuple, que les Dieux vous auront confié, comme on confie un troupeau à un berger, sera peut être malheureux par votre ambition, ou par votre faste, ou par votre imprudence ; car les peuples ne souffrent que par les fautes des rois, qui devroient veiller pour les empêcher de souffrir.

Pendant que Mentor parloit ainsi, Télémaque étoit plongé dans la tristesse & dans le chagrin, & il lui répondit enfin avec un peu d'émotion : Si toutes ces choses sont vraies, l'état d'un roi est bien malheureux ; il est l'esclave de tous ceux auxquels il paroît commander ; il n'est pas tant fait pour leur commander, qu'il est fait pour eux : il se doit tout entier à eux ; il est chargé de tous leurs besoins ; il est l'homme de tout le peuple, & de chacun en particulier ; il faut qu'il s'accommode à leurs foiblesses, qu'il les corrige en père, qu'il les rende sages & heureux. L'autorité, qu'il paroît avoir, n'est pas la sienne ; il ne peut rien faire, ni pour sa gloire, ni pour son plaisir ; son autorité est celle des loix ; il faut qu'il leur obéisse, pour en donner l'exemple à ses sujets. A proprement parler, il n'est que le défenseur des loix, pour les faire régner ; il faut qu'il veille, & qu'il travaille, pour les maintenir ; il est l'homme le moins libre, & le moins tranquille de son royaume. C'est un esclave qui sacrifie son repos & sa liberté, pour la liberté & la félicité publique.

Il est vrai, répondit Mentor, que le roi n'est roi que pour avoir soin de son peuple, comme un berger de son troupeau, ou comme un père de sa famille. Mais trouvez-vous, mon cher Télémaque, qu'il soit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens ? Il corrige les méchans par des punitions, il encourage les bons par des recompenses, il représente les Dieux, en conduisant ainsi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas assez de gloire à faire garder les loix ? Celle de se mettre au dessus des loix est une gloire fausse, qui n'inspire que de l'horreur & du mépris. S'il est méchant, il ne peut être que malheureux ; car il ne sauroit trouver aucune paix dans ses passions & dans sa vanité. S'il est bon, il

doit goûter le plus pur & le plus ſolide de tous les plaiſirs, à travailler pour la vertu, & à attendre des Dieux une éternelle récompenſe.

Télémaque, agité au-dedans par une peine ſecréte, ſembloit n'avoir jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fût rempli, & qu'il les eût lui-même enſeignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit, contre ſes véritables ſentimens, un eſprit de contradiction & de ſubtilité, pour rejetter les vérités que Mentor expliquoit. Télémaque oppoſoit à ces raiſons l'ingratitude des hommes. Quoi! diſoit-il, prendre tant de peine pour ſe faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais, & pour faire du bien à des méchans, qui ſe ſerviront de vos bienfaits pour vous nuire!

Mentor lui répondit patiemment: Il faut compter ſur l'ingratitude des hommes, & ne laiſſer pas de leur faire du bien: il faut les ſervir, moins pour l'amour d'eux, que pour l'amour des Dieux, qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'eſt jamais perdu: ſi les hommes l'oublient, les Dieux s'en ſouviennent, & le récompenſent. De plus, ſi la multitude eſt ingrate, il y a toujours des hommes vertueux, qui ſont touchés de votre vertu: la multitude même, quoique changeante & capricieuſe, ne laiſſe pas de faire tôt ou tard une eſpéce de juſtice à la véritable vertu. Mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes? Ne travaillez pas uniquement à les rendre puiſſans, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaiſirs: cette gloire, cette abondance, ces délices les corrompent; ils n'en feront que plus méchans, & par conſéquent plus ingrats; c'eſt leur faire un préſent funeſte; c'eſt leur offrir un poiſon délicieux. Mais appliquez-vous à redreſſer leurs mœurs, à leur inſpirer la juſtice, la ſincérité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidélité, la modération, le déſintéreſſement. En les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrats, vous leur donnerez le véritable bien, qui eſt la vertu; & la vertu, ſi elle eſt ſolide, les attachera toujours à celui qui la leur aura inſpirée. Ainſi en leur donnant les véritables biens, vous ferez du bien à vous-même, & vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes ſoient ingrats pour des princes, qui ne les ont jamais portés

qu'à

qu'à l'injuſtice, qu'à l'ambition ſans bornes, qu'à la jalouſie contre leurs voiſins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaiſe foi? Le prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Que ſi au contraire il travailloit par ſon exemple, & par ſon autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de ſon travail dans leurs vertus; ou du moins il trouveroit dans la ſienne, & dans l'amitié des Dieux, de quoi ſe conſoler de tous les mécomptes.

A peine ce diſcours fut-il achevé, que Télémaque s'avança avec empreſſement vers les Phéaciens, dont le vaiſſeau étoit arrêté ſur le rivage. Il s'adreſſa à un vieillard d'entre eux, pour lui demander d'où ils venoient, où ils alloient, & s'ils n'avoient point vu Ulyſſe. Le vieillard répondit: Nous venons de notre île, qui eſt celle des Phéaciens; nous allons chercher des marchandiſes vers l'Epire; Ulyſſe, comme on vous l'a déjà dit, a paſſé dans notre patrie, mais il en eſt parti.

Quel eſt, ajouta auſſi-tôt Télémaque, cet homme ſi triſte, qui cherche les lieux les plus déſerts en attendant que votre vaiſſeau parte? C'eſt, répondit le vieillard, un étranger, qui nous eſt inconnu. Mais on dit qu'il ſe nomme Cléomènes; qu'il eſt né en Phrygie; qu'un oracle avoit prédit à ſa mère, avant ſa naiſſance, qu'il ſeroit roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans ſa patrie; & que s'il y demeuroit, la colére des Dieux ſe feroit ſentir aux Phrygiens, par une cruelle peſte. Dès qu'il fut né, ſes parens le donnèrent à des matelots, qui le portèrent dans l'île de Leſbos. Il y fut nourri en ſecret aux dépens de ſa patrie, qui avoit un ſi grand intérêt de le tenir éloigné. Bientôt il devint grand, robuſte, agréable, & adroit à tous les exercices du corps. Il s'appliqua même avec beaucoup de goût & de génie aux ſciences, & aux beaux arts; mais on ne peut le ſouffrir dans aucun pays. La prédiction faite ſur lui devint célébre: on le reconnut bientôt par-tout où il alla: partout les rois craignoient qu'il ne leur enlevât leur diadêmes. Ainſi il eſt errant depuis ſa jeuneſſe, & il ne peut trouver aucun lieu du monde, où il lui ſoit libre de s'arrêter. Il a ſouvent paſſé chez des peuples fort éloignés du ſien; mais à peine

eſt-

est-il arrivé dans une ville, qu'on y découvre sa naissance, & l'oracle qui le regarde. Il a beau se cacher & choisir en chaque lieu quelque genre de vie obscure: ses talens éclatent, dit-on, toujours malgré lui, & pour la guerre, & pour les lettres, & pour les affaires les plus importantes: il se présente toujours en chaque pays quelque occasion imprévue, qui l'entraîne, & qui le fait connoître au public. C'est son mérite qui fait son malheur; il le fait craindre, & l'exclut de tous les pays où il veut habiter. Sa destinée est d'être estimé, aimé, admiré par tout, mais rejetté de toutes les terres connues. Il n'est plus jeune, & cependant il n'a pu encore trouver aucune côte, ni de l'Asie, ni de la Grèce, où l'on ait voulu le laisser vivre en quelque repos. Il paroît sans ambition, & il ne cherche aucune fortune. Il se trouveroit trop heureux, que l'oracle ne lui eût jamais promis la royauté. Il ne lui reste aucune espérance de revoir jamais sa patrie; car il sait qu'il ne pourroit porter que le deuil & les larmes dans toutes les familles. La royauté même, pour laquelle il souffre, ne lui paroît point désirable; il court malgré lui, après elle, par une triste fatalité, de royaume en royaume, & elle semble fuir devant lui, pour se jouer de ce malheureux, jusqu'à sa vieillesse. Funeste présent des Dieux, qui trouble tous ses plus beaux jours, & qui ne lui cause que des peines, dans l'âge où l'homme infirme n'a plus besoin que de repos! Il s'en va, dit-il, vers la Thrace chercher quelque peuple sauvage & sans loix, qu'il puisse assembler, policer, & gouverner pendant quelques années; après quoi, l'oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans les royaumes les plus florissans. Il compte alors de se retirer dans un village de Carie, où il s'adonnera à l'agriculture, qu'il aime passionnément. C'est un homme sage & modéré, qui craint les Dieux, qui connoît bien les hommes, & qui sait vivre en paix avec eux, sans les estimer. Voilà ce qu'on raconte de cet étranger, dont vous me demandez des nouvelles.

Pendant cette conversation Telémaque tournoit souvent ses yeux vers la mer, qui commençoit à être agitée. Le vent soulevoit les flôts, qui venoient battre les rochers, les blanchissant de leur écume. Dans ce moment le vieil-

lard

lard dit à Télémaque: Il faut que je parte; mes compagnons ne peuvent m'attendre. En disant ces mots, il court au rivage; on s'embarque; on n'etend que des cris confus sur le rivage par l'ardeur des mariniers impatiens de partir.

Cet inconnu, qu'on nommoit Cléomènes, avoit erré quelque temps au milieu de l'île, montant sur le sommet de tous les rochers, & considérant de-là l'espace immense des mers avec une tristesse profonde. Télémaque ne l'avoit point perdu de vue, & il ne cessoit d'observer ses pas. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, destiné aux plus grandes choses, & servant de jouet à une rigoureuse fortune, loin de sa patrie. Au moins, disoit-il en lui même, peut-être reverrai-je Ithaque; mais ce Cléomènes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui, adoucissoit la peine de Télémaque.

Enfin cet homme, voyant son vaisseau prêt, étoit descendu de ces rochers escarpés, avec autant de vîtesse & d'agilité, qu'Apollon dans les forêts de Lycie, ayant noué ses cheveux blonds, passe au travers des précipices, pour aller percer de ses fléches les cerfs & les sangliers. Déjà cet inconnu est dans le vaisseau, qui fend l'onde amère, & qui s'éloigne de la terre.

Alors une impression secrette de douleur saisit le cœur de Télémaque; il s'afflige, sans savoir pourquoi; les larmes coulent de ses yeux, & rien ne lui est si doux que de pleurer. En même temps il apperçoit sur le rivage tous les mariniers de Salente couchés sur l'herbe, & profondément endormis; ils étoient las & abattus; le doux sommeil s'étoit insinué dans leurs membres, & tous les humides pavots de la nuit avoient été répandus sur eux en plein jour, par la puissance de Minerve. Télémaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salentins, pendant que les Phéaciens avoient été si attentifs, & si diligens à profiter du vent favorable; mais il est encore plus occupé à regarder le vaisseau Phéacien, prêt à disparoître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins, pour les éveiller. Un étonnement & un trouble secret tiennent ses yeux attachés vers ce vaisseau déjà parti, dont il ne voit plus que les voiles, qui blanchissent

un peu dans l'onde azurée ; il n'écoute pas même Mentor, qui lui parle ; il est tout hors de lui-même dans un transport semblable à celui des Ménades, lorsqu'elles tiennent le Thyrse en main, & qu'elles font retenitir, de leurs cris insensés, les rivers de l'Hébre, & les montagnes de Rhodope & d'Ismare.

Enfin il revient un peu de cette espéce d'enchantement, & ses larmes recommencent à couler de ses yeux. Alors Mentor lui dit ; Je ne m'étonne point, mon cher Télémaque, de vous voir pleurer ; la cause de votre douleur, qui vous est inconnue, ne l'est pas à Mentor ; c'est la nature qui parle, & qui se fait sentir : c'est elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu, qui vous a donné une si vive émotion, est le grand Ulysse. Ce qu'un vieillard Phéacien vous a raconté de lui sous le nom de Cléomènes, n'est qu'une fiction, pour cacher plus sûrement le retour de votre père dans son royaume. Il s'en va droit à Ithaque ; deja il est bien près du port, & il revoit enfin ces lieux si long-temps désirés. Vos yeux l'ont vu, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais sans le connoître : bientôt vous le verrez, vous le connoîtrez, & il vous connoîtra. Mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettre votre reconnoissance hors d'Ithaque. Son cœur n'a point été moins ému que le vôtre ; il est trop sage pour se découvrir à nul mortel dans un lieu, où il pourroit être exposé à des trahisons, & aux insultes des cruels amans de Pénélope. Ulysse votre père est le plus sage de tous les hommes ; son cœur est comme un puits profond ; on ne sauroit y puiser son secret. Il aime la vérité, & ne dit jamais rien qui la blesse : mais il ne la dit que pour le besoin ; & la sagesse, comme un sceau, tient toujours ses lévres fermées à toutes paroles inutiles. Combien a-t-il été ému en vous parlant ! Combien s'est-il fait de violence pour ne se point découvrir ! Que n'a-t-il pas souffert en vous voyant ! Voilà ce qui le rendoit triste & abattu.

Pendant ce discours, Télémaque, attendri & troublé, ne pouvoit retenir un torrent de larmes : les sanglots l'empêchèrent même long-temps de répondre. Enfin il s'écria ; Hélas ! mon cher Mentor, je sentois bien dans cet inconnu je ne sais quoi qui m'attiroit à lui, & qui remuoit

muoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit avant son départ que c'étoit Ulysse, puisque vous le connoissiez ? Pourquoi l'avez-vous laissé partir sans lui parler, & sans faire semblant de le connoître ? Quel est donc ce mystère ? Serai-je toujours malheureux ? Les Dieux irrités veulent-ils me tenir altéré, comme Tantale, qu'une eau trompeuse amuse, s'enfuyant de ses lévres avides ? Ulysse ! Ulysse, m'avez-vous échappé pour jamais ? Peut-être ne le verrai-je plus ! Peut-être que les amans de Pénélope le feront tomber dans les embuches qu'ils me preparoient ! Au moins si je le suivois, je mourrois avec lui ! O Ulysse ! ô Ulysse ! si la tempête ne vous rejette pas encore contre quelque écueil, (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie) je tremble que vous n'arriviez à Ithaque avec un sort aussi funeste qu'Agamemnon à Mycènes. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur ? Maintenant je l'embrasserois, je serois déja avec lui dans le port d'Ithaque, nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en souriant : Voyez, mon cher Télémaque, comment les hommes sont faits. Vous voilà tout désolé, parce que vous avez vu votre père sans le reconnoître. Que n'eussiez-vous pas donné hier pour être assuré qu'il n'étoit pas mort ? Aujourd'hui vous en êtes assuré par vos propres yeux, & cette assurance, qui devroit vous combler de joie, vous laisse dans l'amertume. Ainsi le cœur malade des mortels compte toujours pour rien ce qu'il a le plus désiré, dés qu'il le posséde; & il est ingénieux pour se tourmenter sur ce qu'il ne posséde pas encore. C'est pour exercer votre patience que les Dieux vous tiennent ainsi en suspens. Vous regardez ce temps comme perdu. Sachez que c'est le plus utile de votre vie ; car il vous exerce dans la plus nécessaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient, pour devenir maître de soi & des autres. L'impatience, qui paroît une force & une vigueur de l'ame, n'est qu'une foiblesse & une impuissance de souffrir la peine. Celui qui ne sait pas attendre & souffrir, est comme celui qui ne sait pas se taire sur un secret ; l'un & l'autre manquent de fermeté pour se retenir, comme un homme qui court dans un chariot, & qui n'a pas la main assez ferme pour

arrêter,

arrêter, quand il faut, ses coursiers fougueux : ils n'obéissent plus au frein, ils se précipitent, & l'homme foible, auquel ils échappent, est brisé dans sa chûte. Ainsi l'homme impatient est entraîné, par ses désirs indomptés, & farouches, dans un abîme de malheurs. Plus sa puissance est grande, plus son impatience lui est funeste. Il n'attend rien, il ne se donne le temps de rien mesurer, il force toutes choses pour se contenter ; il rompt les branches pour cueiller le fruit, avant qu'il soit mûr ; il brise les portes plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre ; il veut moissonner quand le sage laboureur séme ; tout ce qu'il fait à la hâte & à contre-temps, est mal fait, & ne peut avoir de durée non plus que ses désirs volages. Tels sont les projets insensés d'un homme qui croit pouvoir tout, & qui se livre à ses désirs impatiens pour abuser de sa puissance. C'est pour vous apprendre à être patient, mon cher Télémaque, que les Dieux exercent tant votre patience, & semblent se jouer de vous dans la vie errante où ils vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous espérez se montrent à vous, & s'enfuyent comme un songe léger, que le réveil fait disparoître, pour vous apprendre que les choses même qu'on croit tenir dans ses mains, échappent dans l'instant. Les plus sages leçons d'Ulysse ne vous seront pas aussi utiles que sa longue absence, & les peines que vous souffrez en le cherchant.

Ensuite Mentor voulut mettre la patience de Télémaque à une dernière épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit avec ardeur presser les matelots pour hâter le départ, Mentor l'arrêta tout-à-coup, & l'engagea à faire sur le rivage un grand sacrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dresse deux autels de gazon, l'encens fume, le sang des victimes coule. Télémaque pousse des soupirs tendres vers le ciel, il reconnoît la puissante protection de la Déesse. A peine le sacrifice est-il achevé, qu'il suit Mentor dans les routes sombres d'un petit bois voisin. Là il apperçoit tout-à-coup que le visage de son ami prend une nouvelle forme. Les rides de son front s'effacent, comme les ombres disparoissent quand l'Aurore de ses doigts de rose ouvre les portes de l'orient, &

enflâme

enflâme tout l'horison. Ses yeux creux & austères se changent en des yeux bleux d'une couleur céleste, & pleins d'une flâme divine. Sa barbe grise & négligée disparoît. Des traits nobles & fiers, mêlés de douceur & de grace, se montrent aux yeux de Télémaque ébloui. Il reconnoît un visage de femme, avec un teint plus uni qu'une fleur tendre & nouvellement éclose au soleil : on y voit la blancheur des lys mêlée de roses naissantes. Sur ce visage fleurit une éternelle jeunesse, avec une majesté simple & négligée. Une odeur d'ambroisie se répand de ses cheveux flottans. Ses habits éclatent comme les vives couleurs, dont le soleil, en se levant, peint les sombres voûtes du ciel, & les nuages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touche pas du pied à terre, elle coule légérement dans l'air, comme un oiseau le fend de ses aîles. Elle tient de sa puissante main une lance brillante, capable de faire trembler les villes & les nations les plus guerrières : Mars même en seroit effrayé. Sa voix est douce & modérée, mais forte & insinuante ; toutes ses paroles sont des traits de feu, qui percent le cœur de Télémaque, & qui lui font ressentir je ne sais quelle douleur délicieuse. Sur son casque paroît l'oiseau triste d'Athènes, & sur sa poitrine brille la redoutable Egide. A ces marques Télémaque reconnoit Minerve.

O Déesse ! dit-il, c'est donc vous-même, qui avez daigné conduire le fils d'Ulysse pour l'amour de son père. . . . . . Il vouloit en dire davantage, mais la voix lui manque ; ses lévres s'efforçoient en vain d'exprimer les pensées qui sortoient avec impétuosité du fond de son cœur. La Divinité présente l'accabloit, & il étoit comme un homme, qui dans un songe est oppressé jusqu'à perdre la respiration, & qui, par l'agitation pénible de ses lévres, ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulysse, écoutez-moi pour la dernière fois. Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous ; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres sanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré, par des expériences sensibles, les vraies & les fausses maximes, par lesquelles on peut régner. Vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs : Car quel est

l'homme qui peut gouverner ſagement, s'il n'a jamais ſouffert, & s'il n'a jamais profité des ſouffrances, où ſes fautes l'ont précipité? Vous avez rempli, comme votre père, les terres & les mers de vos triſtes aventures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher ſur ſes pas. Il ne vous reſte plus qu'un court & facile trajet juſqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment; combattez avec lui; obéiſſez-lui comme le moindre de ſes ſujets; & donnez-en l'exemple aux autres. Il vous donnera pour épouſe Antiope, & vous ſerez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté, que la ſageſſe & la vertu. Lorſque vous régnerez, mettez tout votre gloire à renouveller l'âge d'or; écoutez tout le monde; croyez peu de gens; gardez-vous bien de vous croire trop vous-même; craignez de vous tromper; mais ne craignez jamais de laiſſer voir aux autres que vous avez été trompé; aimez les peuples, n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte eſt néceſſaire quand l'amour manque; mais il la faut toujours employer à regret, comme les remédes violens & les plus dangereux. Conſidérez toujours de loin toutes les ſuites de ce que vous voulez entreprendre; prévoyez les plus terribles inconvéniens, & ſachez que le vrai courage conſiſte à enviſager tous les périls, & à les mépriſer quand ils deviennent néceſſaires. Celui qui ne veut pas les voir, n'a pas aſſez de courage pour en ſupporter tranquillement la vue; celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, & qui tente les autres ſans s'émouvoir, eſt le ſeul ſage & magnanime. Fuyez la molleſſe, le faſte, la profuſion; mettez votre gloire dans la ſimplicité; que vos vertus & vos bonnes actions ſoient les ornemens de votre perſonne & de votre palais; qu'elles ſoient la garde qui vous environne, & que tout le monde apprenne de vous en quoi conſiſte le vrai honneur. N'oubliez jamais que les rois ne régnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples. Les biens qu'ils font, s'étendent juſque dans les ſiécles les plus éloignés: les maux qu'ils font, ſe multiplient de génération en génération juſqu'à la poſtérité la plus reculée. Un mauvais régne fait quelquefois la calamité de pluſieurs ſiécles. Surtout ſoyez en garde contre votre humeur. C'eſt un ennemi que vous porterez par tout avec vous juſqu'à la mort. Il

entrera

entrera dans vos conſeils, & vous trahira ſi vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occaſions les plus importantes : elle donne des inclinations & des averſions d'enfant au préjudice des plus grands intérêts ; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raiſons ; elle obſcurcit tous les talens, rabaiſſe le courage, rend un homme inégal, foible, vil, & inſupportable. Défiez-vous de cet ennemi. Craignez les Dieux, ô Télémaque ! cette crainte eſt le plus grand tréſor du cœur de l'homme ; avec elle vous viendront la ſageſſe, la juſtice, la paix, la joie, les purs plaiſirs, la vraie liberté, la douce abondance, & la gloire ſans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulyſſe ! mais ma ſageſſe ne vous quittera point, pourvu que vous ſentiez toujours que vous ne pouvez rien ſans elle. Il eſt temps que vous appreniez à marcher tout ſeul. Je ne me ſuis ſéparée de vous en Egypte & à Salente, que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on ſévre les enfans, lorſqu'il eſt temps de leur ôter le lait, pour leur donner des alimens ſolides.

A peine la Déeſſe eut achevé ce diſcours, qu'elle s'éleva dans les airs, & s'enveloppa d'un nuage d'or & d'azur, où elle diſparut. Télémaque ſoupirant, étonné, & hors de lui-même ſe proſterna à terre, levant les mains au ciel. Puis il alla éveiller ſes compagnons, ſe hâta de partir, arriva à Ithaque, & reconnut ſon père chez le fidéle Eumée.

FIN DU VINGT-QUATRIÉME, ET DERNIER LIVRE.